49945/B

STOLL, M.

MÉDECINE CLINIQUE.

MÉDECINE CLINIQUE,

DE MAXIMILIEN STOLL,

DOCTEUR en Médecine, Professeur public de Médecine Pratique, dans l'Hôpital Clinique de Vienne;

OUVRAGE traduit du Latin, sur l'Édition plus exacte, mieux soignée, de Paris, et augmenté de beaucoup de Notes;

Par MONSIEUR J. BOBE,

D. M., Professeur de l'École de Santé de Rochefort, Membre du Conseil de Salubrité Navale de ce Port, Associé Correspondant du Lycée des Sciences et des Arts de Poitiers.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ CROCHARD, Libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 36.

AN XII. (1804.)

218332

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Si j'osais appliquer à cette traduction, de STOLL, *les expressions de l'illustre traducteur de la Statique des Végétaux, je dirois:*

« *La premiere fois que j'ai lu les ouvrages,* » (de Stoll), *je me suis apperçu qu'ils valaient* » *bien la peine d'être relus; comme je voulais* » *le faire avec toute l'attention qu'ils méritent,* » *je pensai qu'il ne m'en coûterait guere plus* » *de les traduire..... je ne connois rien* » *de mieux dans son genre, & le genre, par* » *lui-méme, est excellent, car ce n'est qu'expé-* » *rience & observations..... les recueils d'expé-* » *riences & d'observations sont les seuls qui* » *puissent augmenter nos connaissances* ». *J'ajoute* » sur-tout en médecine. *Préf. de la Stat. des Végét. trad. de l'Anglais, par Buffon.*

Les rapports topographiques qui existent entre les climats où Stoll exerça la médecine, & celui de Rochefort, où j'étais destiné à exercer le méme état, me déterminerent encore. « *Les* » *plaines de la Hongrie sont reconnues pour* » *être mal saines, il leur manque des arbres &*

» *de la culture, &, dans plusieurs endroits,*
» *des canaux pour l'écoulement des eaux; ainsi*
» *il y a trop d'exhalaisons nuisibles, & trop peu*
» *de végétaux qui les absorbent..... une*
» *partie de la plaine, dans les environs de Vienne,*
» *a peut-être le même défaut que la Hongrie,*
» *au moins est-elle en partie assez dépourvue*
» *d'arbres, sur-tout dans les endroits les plus*
» *bas qui en auraient plus besoin que les plus*
» *élevés*». *Ingenhouz, Expér. sur les Végét. trad. de l'Anglais, p. 270.*

Il est difficile de trouver une description topographique qui s'applique mieux aux environs de Rochefort. Les maladies des climats que Stoll a habité, devaient donc se rapprocher de celles qui regnent ici; l'observation m'a souvent prouvé leur analogie. C'était rendre un service important à mes concitoyens que de leur faciliter la lecture d'un ouvrage, que doivent souvent lire, non seulement ceux qui exercent l'art de guérir dans les climats humides, marécageux & dépouillés de végétaux, mais que doivent aussi connaître tous les propriétaires agricoles, intelligens, qui voudraient se rendre utiles à leurs voisins moins aisés.

La clarté, la précision qu'on y trouve dans les descriptions des maladies, en rend le diagnostic facile, on peut appliquer à cet auteur ce que

Baglivi dit, dans le livre 2.e de ſa Médecine Pratique, chapitre 8.

» *Toutes les craintes qu'on aurait de prendre* » *une maladie pour l'autre, ſeront bientôt diſ-* » *ſipées, ſi l'on trouve un auteur ingénieux qui* » *ait appris à connaître, par une longue prati-* » *que* (1) *les vrais ſignes diagnoſtics des mala-* » *dies, & qui les expoſe nettement à ſes lecteurs* ». *Stoll eſt auſſi cet auteur, généralement eſtimé, dont Baglivi conſeille la lecture continuelle à ceux qui ſe livrent à la pratique de l'art de guérir, lorſqu'il dit:*

« *Pour que la lecture leur ſoit promptement* » *& ſurement utile, qu'ils choiſiſſent un auteur* » *eſtimé, & s'il l'eſt généralement, qu'ils l'ayent* » *ſans ceſſe ſous les yeux* ». *Méd. Prat. liv. 2 chap. 7.*

Je fus encore engagé à faire cette traduction parce qu'on ne voit dans aucun autre auteur, une deſcription auſſi complette & auſſi exacte de la plupart des maladies de poitrine, de leur traitement; on ſait qu'il n'y a pas de maladies plus difficiles à bien connaître & à guérir.

---

(1) STOLL *mourut jeune, mais il acquit auprès du grand nombre de malades qu'il vit dans les hôpitaux, confiés à ſes ſoins, cette* longue pratique *que deſire Baglivi, dans l'auteur dont il indique la recherche.*

Voici ce qu'en dit l'Hypocrate de l'Italie moderne.

« *Oh! combien il eſt difficile de guérir les ma-*
» *ladies du poumon! oh! combien il eſt plus diffi-*
» *cile encore de les connaître & d'en donner un*
» *pronoſtic certain! elles trompent les médecins*
» *même les plus inſtruits, les plus ſavans. Mes*
» *chers éleves, ſoyez circonſpects & prudens dans*
» *le traitement de ces maladies; ne dites pas*
» *que vous les guérirrez aiſement, comme les*
» *ignorans qui ne liſent pas Hypocrate, aſſurent*
» *qu'ils le font* ». Baglivi med pratiq. *liv.* 1er. *de la pleuréſie*

Dès l'an 2 *je comnençai donc à traduire le* Ratio Medendi, *de Stoll, ſur l'edition latine, de Paris, chez Duplain; je préférai cette édition à celles faites en Allemagne, parcequ'elle eſt beaucoup plus exacte, plus correcte & que le défaut de ponctuation dans les autres, en rend l'explication plus difficile, & peut même changer le ſens des phraſes.*

Souvent interrompu par mes occupations, au ſervice de la marine, ce ne fut qu'au commencement de l'an 5, *que j'eus achevé ce premier volume, avec les notes nombreuſes que j'y ai ajoutées, ſoit pour faire connaître, d'après mes obſervations, le rapport qui exiſte entre les maladies que Stoll a traitées, & celles qui regnent*

à Rochefort, & les climats anologues; ſoit pour faciliter l'intelligence de quelques paſſages de cet auteur, ou de ceux qu'il cite; ſoit pour indiquer quelques erreurs qui lui ont échappé, ou qui tiennent au temps & aux lieux où il a écrit; ſoit enfin pour favoriſer l'exercice de la médecine dans les hôpitaux.

Je voulais livrer ce volume à l'impreſſion, j'héſitais, je n'oſais mettre en paralelle, ma traduction françaiſe, avec le latin de Stoll, duquel l'éditeur de Paris, dit, avec tant de vérité :

« *L'ouvrage de Maximilien Stoll, deſtiné aux* » *médecins ſeuls, mérite auſſi d'être lu par ceux* » *qui cherchent l'utile joint à l'agréable, avec ce* » *plaiſir qu'inſpirent l'élégance aiſée, le charme* » *naturel d'un ſtyle heureux & animé* ».

Cependant on imprima, à Bordeaux, une traduction françaiſe du Ratio Medendi, *avec ce titre:* Médecine Pratique, de Maximilien Stoll, ouvrage traduit du latin ſur l'édition Allemande, &c., *par Jacques Terrier, &c. J'ai lu cette traduction, je l'ai comparée avec le latin de Stoll, j'y ai trouvé pluſieurs omiſſions; je n'en jugerai ni le ſtyle, ni la fidélité; les extraits ci-joints les feront connaître; je dirai ſeulement qu'auſſi-tôt après avoir lu cette traduction, je réſolus de faire imprimer celle que je ſoumets au public.*

Je m'eſtimerai heureux ſi le lecteur qui n'y verra pas l'élégance du latin de Stoll, la trouve au moins exacte, fidele, intelligible, & ſi elle peut, en indiquant à mes concitoyens les moyens de ſe préſerver des maladies, ou de s'en délivrer, prolonger leur exiſtence ou la leur rendre plus agréable.

Le premier volume que je publie, contient la deſcription, les modifications & le traitement des maladies qu'on obſerve plus fréquemment dans les climats marécageux ou privés de l'influence bienfaiſante des végétaux; & principalement celles des différentes eſpeces de pleureſies & de péripneumonies, les regles à obſerver dans l'application des véſicatoires dans ces maladies de la poitrine. On y apprend à connaître l'inflammation lente des organes, de la reſpiration & ſon traitement, ainſi que celui des différentes eſpeces de phtiſies, les toux ſtomacales. On y trouve la maniere de guérir les fievres putrides, malignes, les enterites, les dyſſenteries, les choléra, les rhumatiſmes, &c. La chirurgie y trouvera des obſervations précieuſes ſur les maladies qui accompagnent ſouvent les grandes bleſſures, & qu'on conſidere ordinairement comme en étant les ſymptômes, quoiqu'elles en ſaient indépendantes; des préceptes utiles ſur

l'uſage trop fréquent de quelques remedes qu'on décore du vain nom de lithontriptiques, & ſur le traitement des calculeux avant & après l'opération de la lithotomie. Si l'auteur n'eſt pas toujours heureux lorſqu'il indique les moyens d'évacuer, ſoit avec la ſonde, ſoit par la ponction, l'urine retenue dans la poche muſculo membraneuſe, qui lui ſert de réſervoir; j'ai tâché de le faire oublier dans des notes relatives; mais on retrouve Stoll lorſqu'il indique les cauſes des retentions d'urine, les traitemens contraires aux gonorhées, les accidens qui en ſont la ſuite, & ſurtout la maniere vraiment méthodique de guerir ces maladies ſi communes, & dont les ſuites ſont ſi ſouvent fâcheuſes.

On me reprochera peut-être les détails minutieux dans leſquels je ſuis entré, & qui ſont l'objet de quelques-unes des notes que j'ai ajoutées à l'ouvrage de Stoll; j'oppoſerai à ces objections, l'opinion de ce médecin.

» *On ne doit rien dédaigner, pas même les*
» *plus petites choſes, lorſqu'il s'agit de faire l'his-*
» *toire des maladies, pourvu qu'il ſoit bien dé-*
» *montré que les riens qui ſembloient ne pas devoir*
» *fixer notre attention, ſont le produit des efforts*
» *de la nature, qui ne trompe jamais. Un méde-*
» *cin qui a de la ſagacité, & qui aime à faire*

» *des obſervations, ſource pure de la véritable*
» *médecine qui leur doit ſes progrès, ſait qu'il*
» *n'y en a pas de ſi petite qui, quoiqu'elle pa-*
» *raiſſe minutieuſe ou ſans intérêt, ſoit ſi peu*
» *importante qu'elle ne puiſſe ſervir à reculer*
» *les bornes de la ſcience* ».

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DE L'EDITION LATINE DE PARIS.

On fait aujourd'hui ſi peu d'attention, en imprimant les ouvrages latins, que ſouvent la plus noble des langues, paraît ſans accens & comme dépouillée de ſes enſeignes. Il arrive delà que la plupart des hommes rejettent avec dégoût une lecture ambigue, qui ne paraît pas claire, dès le premier coup d'œil, & qu'ils l'abandonnent, comme ils le diſent, aux pédagogues des colléges. L'ouvrage de Maximilien Stoll, deſtiné aux ſeuls médecins, doit auſſi être lu par ceux qui cherchent l'utile joint à l'agréable, avec ce plaiſir que ſollicitent l'élégance aiſée, le charme naturel d'un ſtyle heureux & animé.

Cet ouvrage a cependant été déjà imprimé deux fois avec très-peu de ſoin, & ne fut-il pas méconnoiſſable, par le mauvais papier brouillard & les caracteres deffectueux, dont on s'eſt ſervi, il le ſerait encore parcequ'on a négligé d'y mettre les accents, dont l'utilité eſt ſi bien reconnue. Les Grecs, le premier de tous les peuples par l'ex-

cellence de leur langue, inventerent certaines particules qui changeaient la force des mots; placées ſur ces mots, les unes ajoutaient à leur valeur, les autres la diminuaient, comme quand on regarde un objet avec une lunette d'approche, en la changeant de côté. Les latins n'attachent pas tant d'importance à leurs ſignes, mais les accents qu'ils mettent ſur les mots, ſervent à en faciliter l'intelligence; ils ſervent à indiquer & à faire reconnaître les adverbes, quelques-uns annoncent les cas des noms, quelques-autres les temps des verbes. Lorſqu'il n'y a pas d'accents, le lecteur cherche avec peine le ſens de la phraſe, & tandis qu'il relit des yeux, ce qu'il a déjà lu, ſon eſprit eſt arrêté d'une maniere déſagréable, quelque ſoit la briéveté du retard qu'il éprouve.

Pour moi qui ſens très-bien l'importance & l'utilité multipliée des deux accents des latins, j'ai eu l'attention de les placer avec tant de ſoin ſur cette nouvelle édition des œuvres de ce médecin illuſtre, que tous ceux qui la verront, n'y trouvant plus d'ambiguités, croiront qu'ils parlent leur propre langue. . . . . Le papier en eſt bon & aſſez beau, l'édition eſt recommandable par le ſoin que j'ai eu d'y faire *des corrections de toutes ſortes*; je l'ai enrichie d'une table de matieres, bien écrite, on peut ſe la procurer à un prix médiocre.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

CE petit ouvrage contenant la maniere de faire la médecine dans l'école pratique de Vienne, j'ai cru devoir donner au lecteur une courte deſcription de l'hôpital qui y eſt deſtiné. Tout le monde ſait que Marie-Therèſe d'Autriche établit, il y a déjà pluſieurs années, un hôpital pratique, dans lequel les étudians en médecine, qui ſe ſont déjà pénétrés de la théorie de cette ſcience, commencent à l'exercer ſous la conduite d'un profeſſeur.

Le grand nombre de bons écrits qu'a laiſſé le célebre Antoine de Haen, eſt un témoignage de la maniere glorieuſe avec laquelle ce médecin habile a rempli cette tâche & des avantages qui en ſont réſultés, pour l'art de guérir. Après ſa mort, l'illuſtre baron de Storck, dont je n'oublirai jamais la bienveillance, tant que je vivrai, me chargea de remplir cette fonction importante.

Ce grand homme, né pour le bien de ſa patrie, pour la ſanté de la famille impériale, & pour le progrès des ſciences, favoriſa encore l'étude Clinique, en lui faiſant accorder différens ſecours; il fit transférer l'école de l'hôpital

pratique dans un lieu plus commode, tout auprès de l'hoſpice de la S.te-Trinité, de ſorte que ces deux hôpitaux n'en formaient, pour ainſi dire, plus qu'un. Le grand nombre de malades qui s'y rend, tous les jours, facilite les moyens de choiſir & de faire connaître les maladies quelconques; les étudians en médecine y trouvent encore cet avantage, qu'après avoir eu la facilité d'apprendre à diſtinguer & à traiter les maladies dans l'hôpital pratique, auprès d'un petit nombre de malades, un champ plus vaſte s'ouvre bientôt pour eux; conduits aux lits de tant de malades attaqués de maladies différentes, & toujours raſſemblés dans cet hôpital, ils peuvent s'y perfectionner plus aiſément. Comme on accoutume les ſoldats à des eſcarmouches pour les préparer à de plus grands combats, de même après avoir appris à connaître le caractere des maladies ſur un petite quantité de malades, ces jeunes médecins s'inſtruiſent davantage en comptemplant tant de malheureux atteints de différens maux, & tandis qu'ils exerçent *ſans expoſer leur réputation* (1), ils acquierent une ſorte de jugement pratique; la facilité de porter, au premier coup d'œil, un bon diagnoſtic, ſi néceſſaire

(1) Pour ainſi dire aux frais d'autrui *alienis quaſi ſumptibus.*

à ceux qui veulent faire la bonne médecine, & *que la lecture des auteurs ne donne jamais.*

Les ſoins vigilans de l'illuſtre Stork ont auſſi fourni d'autres moyens très-importans d'acquerir des connaiſſances dans cette ſcience la plus utile de toutes.

Beaucoup de malades ne l'étant pas aſſez pour être détenus au lit, tous les jours, à une heure marquée & dans une ſalle de l'hôpital deſtinée à cet uſage, on entend le recit des maux de tous ceux qui s'y préſentent, & on leur fait donner à chacun, gratuitement, les remedes néceſſaires dont il font uſage chez eux.

Pluſieurs centaines de malades ſe préſentant, tous les ans, dans cet endroit, pour y trouver du ſoulagement à leurs maux, tous ceux qui veulent aſſiſter, journellement, à cette aſſemblée de malheureux, n'ont-ils pas l'occaſion la plus favorable de s'inſtruire dans la pratique de la médecine, applicable à toutes les maladies.

Afin qu'il ne reſtât rien à deſirer aux jeunes médecins, les plus zélés pour l'étude, l'illuſtre Stork a voulu qu'en outre des leçons qu'on donne tous les jours, dans l'école publique, devant un auditoire nombreux, on enſeignat auſſi, dans cet hoſpice, d'autres ſciences qui ſervent de complément à l'étude de la médecine pratique.

Raphaël Steidele, professeur de chirurgie, & un des plus habiles accoucheurs de cette ville, y démontre les accouchemens, aux étudians, sur des machines de son invention, & ensuite au lit même des femmes en couche. Ceux qui ne voulant pas se borner à la théorie de cet art, desirent aussi de s'y exercer, en trouvent l'occasion très-favorable.

Ce célébre professeur de chirurgie démontre aussi, tous les jours, avec une dextérité & une adresse peu communes, à une très-grande quantité de jeunes gens, l'anatomie, les opérations de chirurgie; il leur enseigne aussi la chirurgie pratique.

On fournit des cadavres à tous ceux qui se livrent plus particulierement à l'étude de l'anatomie & qui veulent s'exercer dans l'art de disséquer.

Le celebre protecteur de nos études, Stork, a aussi eu soin de veiller à ce qu'il ne manquat rien de ce qui pouvoit, de quelque maniere que ce fut, favoriser les moyens d'acquérir des connoissances dans l'art de guérir; ainsi la collection, déjà très-riche, de tout ce qui est utile, soit en médecine soit en chirurgie, augmente tous les jours. La bibliotheque, composée de livres choisis, reçoit sans cesse de nouveaux accroissemens.

Mais ce qui mérite sur-tout de n'être jamais oublié,

oublié, c'eſt que nous devons à la munificence de l'impératrice, & à la protection ouverte qu'elle donne aux ſciences, que les étrangers puiſſent, comme les indigènes, profiter gratuitement de tous ces moyens de s'inſtruire.

Je vais maintenant dire un mot des raiſons qui m'ont déterminé à mettre cet ouvrage au jour.

Dès que je fus chargé de la fonction importante de profeſſeur de l'école clinique, je cherchai à connaître la nature & le caractere des maladies populaires, c'eſt-à-dire de celles qui naiſſent dans tous les climats, ſoit qu'elles ſoient de tous les temps, & qu'elles ne ſuivent pas la marche des ſaiſons, ſoit qu'elles ne paraiſſent qu'à certaines époques de l'année.

J'avais en effet éprouvé, dans le cours de ma pratique, ainſi que d'autres médecins l'avaient auſſi obſervé, que nous n'avions pas encore de connaiſſances exactes & complettes, non ſeulement des maladies qui ſont ſouvent funeſtes, mais encore de celles qu'on conſidere en général comme les plus familières & les plus faciles à guérir, qui fatiguent plutôt qu'elles ne ſont mortelles; ceci eſt cependant contraire à l'opinion vulgaire, & même à celle de beaucoup de médecins.

J'ai donc penſé qu'il ſerait très-utile de publier, dans un ſtyle ſimple, avec naïveté & fidélité, ce que l'obſervation la plus ſcrupuleuſe, ce que

des expériences nombreuſes & exactes, dont j'avois tenu journal ainſi que de mes obſervations, m'avaient appris avoir été utile, ou même nuiſible au très-grand nombre de malades confiés à mes ſoins.

Mes vœux ſeront remplis, & je m'eſtimerai heureux ſi ce léger opuſcule peut ſervir, en quelque choſe, à détruire les idées fauſſes & pernicieuſes; s'il peut donner des connaiſſances plus exactes de quelque maladies les plus communes, & ſi, étranger à toute hypothèſe, je peux confirmer, par le ſuffrage d'obſervations bien ſures, des obſervations faites par d'autres médecins, & qui n'avaient peut-être pas encore été ſuffiſamment conſtatées.

EXTRAIT du premier volume de la traduction françaiſe du Ratio Medendi, *de Stoll, faite par le citoyen* TERRIER, *imprimée à Bordeaux, chez la veuve Cavazza.*

» Il y eut auſſi une certaine eſpece de » pluréſie & de péripneumonie, que je » crois intéreſſant *de traiter* avec plus de » détail ». p. 7.

Quam curatis explicandam è re eſſe arbitror.

» La cauſe de certaines affections de la » tête, & ſur-tout d'un certain délire, eſt » déterminée dans le livre des affections. *Dans* » *les hypocondres où on lit ce qui ſuit.* p. 37.

» Si les erreurs commiſes par tant de fai- » gnées réitérées. p. 39.

» De-là il fallait quelquefois modérer la » diarrhée, lorſqu'elle avait été trop copieuſe » pendant un ou deux jours, *de peur* qu'elle » ne ſupprimât l'expectoration *en délivrant* » les poumons de la matiere reſorbée. p. 58.

» *Hinc alvum ſæpè reprimere opportebat,* » *ubi uno alterove die copioſior fuerat* NE

» *expectoriato ſupprimatur*, PULMONES A
» RESORPTA MATERIE LIBERANS.

» A cela ſe rapporte ce que je ſais être
» arrivé a un certain homme, qui, en tom-
» bant, s'était frappé la tête contre un corps
» tres-dur, *à la ſuite duquel* il eut des ver-
» tiges. p. 37.

» Nous condamnions cette pratique.....
» qui adminiſtre dès le principe de la ma-
» ladie *de l'antimoine non lavé* p 59.

» Je ne puis m'empêcher de louer.....
» ceux qui ont coutume de tenir note.....
» des maladies qui ont dominé, *des nouvelles*
» *qui ont paru*, de celles qui ſe ſont ra-
» doucies. p. 62.

» La plus grande partie des pleuréſies &
» des douleurs de côté viennent, ou de la
» congeſtion de quelque humeur excremen-
» titielle ſur les poumons & ſur le thorax,
» ou du reflux par orgaſme, d'une humeur
» ténue, tant de l'abdomen *que de la tête* &
» des parties ſupérieures. p. 69.

» *Major eſt pars pleuritidum & dolorum*
» *lateris, tum à congeſtione cujuſdam excre-*
» *menti in pulmonem & thoracem, tum ob*

» *recurſum tennioris humoris per orgaſmum*
» *a ventre inferiore*, QUAM A CAPITE ET
» PARTIBUS SUPERIORIBUS.

» Envie de vomir, *anorexia* p. 47.

» Le troiſieme jour le froid ayant précédé
» *au temps reglé*, une douleur cruelle ſe fit
» ſentir au ſinus frontal droit. p. 72 & 73.

» *Die tertio* STATO TEMPORE, *prægreſſo*
» *frigore*, *dolor ſævus in ſinu frontali*
» *dextro redit.*

» Si outre cela l'abondance de la matiere
» à expectorer inonde les poumons, les ſur-
» charge, ſi la *viſcoſité* les farcit p 90.

» On vit des rhumatiſmes univerſels, un
» grand nombre de ſciatiques & *d'autres ſur*
» *différentes* parties du corps p 92

Rhumatiſmi univerſales, *iſchiades*, *plures*
ac aliàs comparuére.

» La ſanté ſemble parfaite, ſi vous en
» exceptez cette légere ſenſation déſagréable,
» à cauſe de laquelle, lorſque les malades
» ſont déja rétablis, à la premiere occaſion
» qui ſe préſente, ils retombent dans la pleu-
» réſie ou la peripneumonie. p. 101.

» La ſoif & la fievre *ſe déclarerent*,
» p. 135. *ſitis febrisque urgent.*

» J'ai vu pluſieurs cas où *l'adminiſtration*
» d'un purgatif draſtique, *methode* qui au-
» trefois fut en uſage, même parmi les plus
» inſtruits, & qui, comme je le vois n'eſt pas
» totalement encore abandonnée aujourd'hui.
» p. 147.

« Et prennent une grande quantité de décoc-
» tion de feuilles d'althæa & de mauve, avec
» leſquelles on fait bouillir par temps, quelques
» figues ou quelques *fruits doux* p. 149.

» *Aſſumunt magnam quantitatem decocti*
» *foliorum althææ, malvæ, quibus ſubindè*
» *aliquid ficuum vel* SILIQUARUM DULCIUM
» *incoquitur.*

» L'état de ſa figure était celui de la fi-
» gure d'un homme ſain p. 158.

» De maniere que la véſicule du fiel *in-*
» *terceptée* entre l'un & l'autre viſcere, était
» *entierement détruite*, & qu'on trouva à
» ſa place un abſcès de la groſſeur *d'un gland*
» rempli d'une matiere épaiſſe & très-fétide.
» p. 183.

Ita ut veſicula fellea ab utroque viſcere

INTERCEPTA ELIDERETUR PENITUS ejuſque loco abſceſſus NUCEM JUGLANDEM æquans ac fœtidiſſimâ amurcoſâque materie plenus reperiretur.

» Le même auteur aſſure qu'il y a des » médecins qui penſent que *l'eau* n'eſt jamais » la cauſe de l'apoplexie p. 189.

» *La caroncule ſéminale* était ſaine ſi ce » n'eſt que l'un & l'autre orifice des canaux » *éjaculatoires* p 213.

» Et ce même teſticule gauche diſſéqué » préſenta, *dans ſa partie oppoſée au teſticule* » *droit*, un abſcès de la groſſeur *d'un gland* » & plein de pus d'une bonne nature. p 213.

Iſque diſſectus abſceſſum, qui NUCEM JUGLANDEM æquans, pure bono craſſoque replebatur in parte à TESTICULO ACCESSORIO AVERSA EXIBUIT.

» La veille du jour où elle ſe préſenta à » nous, elle prit du ſel cathartique amer, » qui la fit *aller* trente-ſept fois pendant ces » deux jours; on lui ouvrit la veine avec » quelque ſoulagement, quant à la peſanteur » du corps, *elle alla* toujours juſqu'a cette » époque & ſupporta facilement ſa maladie. » p. 222.

Pridiè quam ad nos veniret, ſumpſit ſal amarum, à quo per hos dies trigeſies-ſepties movebatur, vena ſecta fuit cùm levamine quoad corporis gravitatem, HUC USQUÈ SEMPER ERECTO CORPORE LABORAVIT *& morbum facilè tulit.*

» Avec une tumeur cyſtique conſidérable, » pleine de graiſſe comme un ſteatôme en- » trelaſſé d'un grand nombre de *vaiſſeaux* » *capillaires*. p. 242.

Cùm ingenti tumore cyſtico inſtar ſteatomatis, pleno pinguedine CAPILLIS COPIOSIS *intertextâ.*

» S'étendant juſqu'à la future coronaire. » p. 247 ».

C'en eſt aſſez pour que le lecteur puiſſe juger le ſtyle & la traduction du cit. Terrier.

MANIERE
DE GUÉRIR
DE MAXIMILIEN STOLL.

DESCRIPTION succinte de la Conſtitution de l'année 1775.

AYANT à décrire des maladies épidémiques, on doit, non ſeulement dire quel fut l'état de l'athmoſphere pendant les ſaiſons où elles regnerent, mais on doit encore faire connaître quel fut celui des tems, qui, à peine écoulés, avant l'invaſion de ces maladies, avaient pour ainſi dire, épuiſé leur action ſur les corps & les y avaient prédiſpoſés. Voici le motif qui me fait raſſembler & donner aujourd'hui, en abrégé, les obſervations éparſes dans mes journaux, que j'avais faites pendant l'année précédente, ſur la conſtitution de l'athmoſphere, & ſur l'influence différente des ſaiſons relativement à la ſanté.

On reſſentit de fortes gelées pendant les premiers jours du mois de janvier 1775; elles

furent ſuivies de neiges très-abondantes dont la blancheur était obſcurcie, la nuit, le matin & le ſoir auſſi, par des brouillards épais & fétides; de grands vents ſoufflerent de tems en tems. Après leur courte durée, l'athmoſphere devenait auſſitôt plus chaude; la fonte des neiges, des pluies abondantes ſuccederent à ces changemens, & furent remplacés, après le 15, par une gelée forte & ſubite qu'accompagnerent une grande quantité de neige, & des vents légers & peu fréquens. Le tems s'adoucit encore à la fin de ce mois; les neiges fondirent, le ciel fut obſcurci par des nuages & par des brouillards que des vents trop foibles ne purent diſſiper.

Alors les toux convulſives des enfans commencerent à ſe montrer; la température tiéde des derniers jours de janvier, s'éleva au commencement de février; un vent violent fut précédé d'une pluie legere & de brouillards épais.

Après les premiers jours de février on vit ſe ſuccéder, ſans ordre déterminé, pendant toute ſa durée, le tempéré, la gelée, une petite quantité de neige, la pluie, les vents, les brouillards infects qui ſe précipitaient en goutelettes. Le ſoleil ſe montra rarement; cependant la chaleur conſerva ſon empire pendant tout ce mois; la temparature douce de ces derniers jours, les vents legers qui foufflerent alors, rappelaient la fraîcheur

du printems. Les toux convulſives des enfans devinrent plus fortes, & vers le milieu du mois on vit en même tems des toux férines (1) chez les adultes.

Pendant le mois de mars, on obſerva de fréquentes variations du tems; tantôt il préſenta les beaux jours du printems, tantôt les intempéries de l'hiver; ſérein au commencement, nébuleux & pluvieux à la fin. Les toux férines augmenterent leurs ravages pendant ſa durée.

Pendant le mois d'avril le tems fut encore plus changeant que de coutume, on éprouva ſouvent le paſſage ſubit du chaud au froid, d'un ciel ſerein à un tems orageux, pluvieux, nébuleux; on reſſentit des vents fréquens & variables, les toux férines regnerent juſqu'au milieu de ce mois, ſans que les toux convulſives perdiſſent de leur empire; ces deux maladies ſe calmerent vers ſa fin.

Le mois de mai offrit auſſi des changemens fréquents de chaud en froid; à des jours d'été

---

(1) On donne l'épithete *férine* aux maladies d'un mauvais caractere, malignes. Quelquefois même les grecs ont déſigné par le mot grec dont celui-ci eſt la traduction, les malades atteints de ces maladies dangéreuſes.

On entend par toux férine, une toux ſeche qui réſiſte ſouvent aux moyens les mieux indiqués.

ſuccédaient des nuits d'hiver. La ſéchereſſe était extrême, un vent fort & variable qui ſouffla ſouvent, n'altera point la ſérénité du ciel. Des pluies très-abondantes, & un vent froid accompagnerent ſes derniers jours; alors une ſorte de toux, qui n'épargna preſque perſonne, & qu'on déſigna ſous le nom de *Stomachique* (1), ſoit parce qu'elle préſentait les ſignes de ſaburre bilieuſe dans l'eſtomac, ou parce qu'on la guériſſait par les émétiques & les purgatifs, remplaça les toux convulſives & férines; quelques médecins regardant cette maladie comme *dépendante de l'affection de la poitrine*, porterent leurs ſoins ſur cette partie, ſans s'occuper de l'eſtomac, au grand détriment des malades.

Le commencement de juin fut remarquable par des paſſages fréquens du chaud au froid; les nuits furent ſouvent plus froides que de coutume, on reſſentit enſuite des chaleurs fortes & continuelles; le ciel étoit ſerein, l'athmoſphere ſeche,

---

(1) La toux ſtomachique eſt produite par l'irritation qu'excitent ſur l'eſtomac, &, par ſympatie, ſur les poumons, les matieres ſaburrales, contenues dans cet organe de la digeſtion; elle eſt ſouvent accompagnée de nauſées, de vomituritions, de vomiſſemens même, & ſuivie de l'excretion de matieres plutôt glaireuſes que de crachats viſqueux. Les malades ſujets à cette ſorte de toux diſent ordinairement, qu'ils ont de la *pituite*.

il plut rarement ; le tems devint humide & nébuleux à la fin du mois, les toux ſtomachiques regnerent pendant toute ſa durée.

La chaleur fut opiniâtre durant preſque tout le cours de juillet; les pluies furent rares, les toux ſtomachiques n'avaient pas entiérement ceſſé leurs ravages à la fin de ce mois.

On reſſentit de fortes chaleurs pendant le mois d'août. Le tonnere gronda ſouvent, il plut peu. Les maladies étaient ſporadiques, peu nombreuſes; les ſueurs étaient très-abondantes pendant la nuit.

La chaleur obſervée pendant le mois d'août continua juſqu'à la moitié de ſeptembre, ou environ; le froid lui ſuccéda; le tems était le plus ordinairement ſerein; il y eut plus de maladies que dans les mois qui venaient de s'écouler; c'étaient des fievres intermittentes, rémittentes, des cholera, des diarrhées, &c. &c. maladies qui regnent ordinairement dans cette ſaiſon; elles avaient le caractère de celles des années précédentes.

La plupart des jours d'octobre furent froids & humides; il y eut cependant un peu moins de maladies pendant ce mois que durant le mois de ſeptembre.

Il plut, pour ainſi-dire, ſans diſcontinuer pendant le mois de novembre; la petite quantité

de neige qui tomba fondait auſſi-tôt; le froid fut moindre que la ſaiſon ne le comporte, principalement vers la fin de ce mois.

On eut à guérir des rhumatiſmes univerſels, des fluctions locales & des aphtes, même chez les adultes; les femmes, ſur-tout celles d'un tempérament faible, eurent les maladies dépendantes de la préſence de ſaburre cruë, muqueuſe, ſéreuſe & putride dans les premieres voies.

Le commencement & la fin de décembre furent pluvieux; le tems humide, ſans être froid; le milieu de ce mois fut ſec & froid, il y eut beaucoup de fluxions ſur les yeux, le nez, la gorge, les poumons & les extrémités.

Cette courte deſcription indique, à-peu-près, quel fut l'état de l'athmoſphere en 1775; je paſſe à celle de l'année qui lui ſuccéda.

JANVIER *de l'année 1776.*

Il tomba beaucoup de neige au commencement de cette année; l'athmoſphere fut enſuite humide & le tems moins froid qu'il n'a coutume de l'être dans cette ſaiſon. Du 15 à la fin de janvier on éprouva un froid très-ſec qui fut, de tems en tems, ſi interne, qu'on ne ſe reſſouvenait pas d'en avoir reſſenti de plus fort que celui des derniers jours.

On vit pendant les premiers jours de janvier

beaucoup de petites véroles malignes & pluſieurs rougeoles bénignes.

Les maladies accompagnées de fievre, qui, juſqu'au milieu de ce mois, avaient été humorales, ſe changerent, dans les derniers jours, en inflammation du poumon, en pleuréſies, en péripneumonies; le froid le plus âpre ſe feſait alors reſſentir dans toute l'europe.

FÉVRIER.

On éprouva la rigueur du même froid au commencement de février; mais après le 3.e ou 4.e jour, le regne du vent du ſud adoucit le tems, qui devint humide & reſta le même pendant tout ce mois.

Il y eut beaucoup de maladies inflammatoires du poumon, mais y il en eut davantage de celles qu'on avait obſervées pendant les premiers jours de l'année.

MARS.

Ce mois, qui fut preſque toujours ſec, offrit des alternatives de froid & de chaud; cependant, tout conſidéré, la température chaude prédomina.

On eut à guérir une quantité prodigieuſe de fievres catarrhales (1), & quelques ſortes de

---

(1) Lorſque le flambeau de l'anatomie n'avoit pas encore porté aſſez de lumiere ſur l'art de guérir, on penſait que

pleuréſies & de péripneumonies, que je dois décrire avec ſoin, puiſque l'occaſion s'en préſente, tant à cauſe de la grande facilité que j'ai eu de les traiter & de les obſerver, parmi le grand nombre de malades, de la partie indigente du peuple, confiés à mes ſoins pendant cette ſaiſon, dans l'hôpital de la Sainte-Trinité, que parce qu'elles n'ont pas été décrites avec aſſez de ſoin, ou que, ſi elles l'ont été, je ne crois pas leur traitement aſſez connu & uſité pour rendre mes réflexions inutiles; ce dernier motif m'engage encore davantage.

Cette maladie, que je vais décrire avec quelque détail, doit d'autant mieux fixer l'attention qu'elle eſt du nombre de celles qui reparaiſſent très-ſouvent, peu de tems après avoir ceſſé leurs ravages, & deviennent épidémiques, dans la partie du peuple la moins aiſée. Il arrive encore que priſe pour une autre maladie, ceux qui ſont

---

les maladies auxquelles on donna le nom de catarrhes; mot qui ſignifie fluxion diſtillation, étaient produites par une fluxion d'humeurs ſereuſes, qui de la tête ſe portaient ſur les parties affectées. On ſait que ces maladies ne peuvent avoir cette cauſe; on les attribue à l'influence vicieuſe de l'athmoſphere, à la repercuſſion de la tranſpiration, & on déſigne par le nom de fievres catarrhales, toutes les fluxions ſereuſes accompagnées de fievres.

chargés

chargés de la guérir, ne lui appliquent pas le traitement qui lui convient.

Les malades attaqués *de cette ſorte de pleuréſie ou péripneumonie* préſentaient différens ſymptômes. Quelques jours, quelques ſemaines même avant l'invaſion de la maladie; ils étaient dans la diatheſe catharrale (1), ils n'avaient point d'appétit, ils avaient la bouche fade, amere, pâteuſe; ils ſuaient pendant la nuit, ces ſymptômes précédaient les horripilations, quelquefois même un friſſon plus fort, mais cependant moindre qu'il ne l'eſt dans les véritables inflammations du poumon; ils étaient ſuivis de chaleur, d'oppreſſion de la poitrine, de douleur vive, qu'ils rapportaient ſoit au ſternum, ſoit à l'un ou à l'autre côté du thorax. Ce ſentiment de chaleur occupait enſuite toute la poitrine, & devenait rarement plus ſenſible pendant la toux ou dans l'acte de la reſpiration; les malades ſe couchaient indifféremment de l'un ou de l'autre côté, ſans ſouffrir; ils avoient ſouvent les hy-

---

(1) Voici comment Morton décrit cette diſpoſition catharrale: « les malades ſont dans la diatheſe catharrale, lorſ» qu'ils touſſent ſouvent, à la plus legere occaſion, ou même » ſans qu'on puiſſe découvrir la cauſe de cette toux ». traduit des *Œuvres de Médecine de Morton, édition in-4.°, tom. 1, chap. 2.*

pocondres tendus & douloureux, ſur-tout lorſqu'on les preſſait avec la main. La preſſion augmentait auſſi la douleur gravative de l'épigaſtre & des parties ſituées au-deſſous de celle-ci; les rapports étaient amers, le ventre ſerré ou lâche, les ſelles billieuſes, le teint d'un verd pâle, les yeux triſtes, la douleur de tête gravative. Ces malades n'avaient ſouvent point de ſoif, ou bien elle était moins grande que ne le comportent les maladies aiguës La bouche, amère chez le plus grand nombre, était quelquefois fade & naufeuſe, ou aigre & acerbe en même tems. La langue blanche & muqueuſe chez quelques malades, était le plus ſouvent recouverte d'un limon verdâtre & hériſſée de papilles colorées par une humeur un peu plus jaune; ils avaient les dents ſales (1), l'eſtomac météoriſé, ils y éprouvaient

---

(1) Dans quelques ſujets, la partie des dents la plus voiſine de leur collet eſt recouverte d'une craſſe noirâtre qui borde les gencives; cette même partie des dents inciſives eſt quelquefois affectée d'une carie commençante; d'autrefois l'émail des dents eſt ſillonné tranſverſallement, & les eſpaces qui ſéparent ces ſortes de ſillons ſont colorés en noir plus ou moins foncé, dans ces derniers le bord tranchant de ces dents eſt ordinairement inégal, & les parties les moins ſaillantes, qui paraiſſent être dépouillées de leurs émails, ſont auſſi colorées en noir.

Dans les hôpitaux, les malades ſe procurent ſouvent à

un ſentiment de plénitude ; des anxiétés précordiales, des tranchées ; des douleurs des lombes, ajoutaient à tous ces maux ; l'expectoration de crachats glutineux, viſqueux, blancs, accompagna le commencement de la maladie, ou la précéda quelquefois ; ces crachats étaient verds chez le plus petit nombre. Dans les premiers jours de ſon invaſion les urines étaient d'un jaune

---

l'insu de celui qui les traite, de l'extrait de reglisſe noir, qui communique auſſi ſa couleur aux dents & à la bo che.

Les marins & quelques habitans des ports de mer, mâchent continuellement du tabac, qui produit le même effet ſur ces parties. Les pruneaux cuits agiſſent ſur elles de la même maniere, lorſque leur épiderme s'y applique.

Toutes ces circonſtances indépendantes de la maladie, peuvent induire en erreur le praticien moins exercé ; ceux qui ſont appellés à ſervir dans les grands hôpitaux, dans leſquels les malades ſont raſſemblés en grand nombre & où le jugement doit être décidé, pour ainſi-dire, du premier coup-d'œil.

Lorſque par les informations qu'on aura priſes, on ne pourra pas découvrir la cauſe de cette couleur noire des dents, on reconnaîtra qu'elle eſt un ſymptôme de la maladie, ſi l'émail de la portion de ces os, qui n'eſt pas noircie, eſt brillant & ſec.

L'uſage de l'opium & de ſes préparations produit la ſéchereſſe de la langue & des dents.

On trouve auſſi ces parties ſéches chez la plupart de ceux qui dorment la bouche ouverte, lorſqu'on les voit à l'inſtant où ils s'éveillent.

de ſaffran, bientôt après elles devenaient troubles; elles laiſſaient précipiter imparfaitement un ſédiment blanc, briqueté, de couleur mêlangée, ſemblable à du ſon. Quelques malades étaient ſoulagés par des vomiſſemens billieux, ſpontannés; ils avaient en général des vomituritions; ils avaient la bouche inondée d'une ſalive abondante & fade; ils étaient fatigués par des nauſées, qui les empêchaient de pouvoir même ſoutenir la vue des alimens, le poulx était le plus ſouvent mou, & d'une viteſſe différente chez les différens malades. Tantôt la fievre était continue, tantôt elle avait des exacerbations dont les périodes étaient irrégulieres.

De tous les maux auxquels les malades étaient en proie, il n'y en avoit point dont ils ſe plaigniſſent davantage que de l'oppreſſion, de la difficulté de reſpirer, & de la chaleur dévorante qu'ils reſſentaient à la poitrine; quelques-uns ne ſe plaignaient que d'avoir la reſpiration gênée & d'être très-oppreſſés.

Tels étaient les ſymptômes de cette ſorte de pleuréſie ou de péripneumonie, que j'appelle *ſaburrale*, (1) lorſqu'elle n'eſt compliquée avec

(1) Les raiſons qui m'ont déterminé à ſubſtituer les mots *ſaburre*, *ſaburrale*, à ceux de *bile*, *bilieux*, ſont ſuffiſamment énoncées par Stoll, au mois d'avril 1776, de cet

aucune autre maladie. On rencontre très-peu de malades qui offrent préciſément tous les ſymptômes que je viens de détailler. La plupart de ceux-ci ne préſentaient qu'un petit nombre des caracteres qui indiquaſſent cette maladie ; indépendamment des affections de la poitrine & de la reſpiration, dont j'ai parlé, on obſerva constamment, chez tous, que la langue était ſaburrale, & la bouche plus ou moins mauvaiſe, comme je l'ai décrit plus haut; tous avaient des nauſées & étaient ſans appétit, les rapports n'étaient pas toujours amers ou dégoûtans ; un petit nombre ſe plaignaient de douleurs déchirantes du cardia, (orifice œſophagien de l'eſtomac) la plupart en reſſentaient une gravative vers cette région, tous éprouvaient les anxiétés de la cardialgie, quelques-uns ne reſſentaient cependant

---

ouvrage. Il ſuffit donc de dire ici, que les premiers noms indiqueront dans cette traduction, l'amas dans les viſcères gaſtriques, des reſtes de mauvaiſes digeſtions & l'état des parties qui contiennent ces matieres hétérogènes, ou qui indiquent leur préſence ; & que les noms bile, bilieux, déſigneront ; le premier, l'humeur ſecrétée par le foie & ramaſſée dans la véſicule du fiel, ſoit qu'elle ſoit encore contenue dans ce réſervoir, ou qu'elle ait été verſée ou épanchée deſſus quelqu'autre partie ; & le ſecond, les tempéramens des malades, la couleur jaune des parties ou des excrémens.

de douleur à l'eſtomac, que lorſqu'on preſſait l'épigaſtre avec la main.

A la fin de mars & quaſi pendant tout le cours d'avril, pluſieurs malades éprouvèrent indépendamment des accidens que je viens de faire connaître, d'autres maux, tels que les douleurs des extrémités ſupérieures & inférieures & entre les deux épaules; quelques-uns n'en reſſentaient point aux articulations, tandis que les parties intermédiaires en étaient affectées; chez d'autres, les articulations étaient roides & douloureuſes; un grand nombre ſouffraient dans la partie des hypocondres, ſituée au-deſſous des fauſſes côtes, (côtes aſternales), des douleurs qui n'étaient ni gravatives ni produites par la tenſion des parties, mais très-aiguës, beaucoup plus fortes pendant l'inſpiration, ils ne pouvaient y ſupporter la plus legere preſſion; le rhumatiſme était réuni chez ces malades à une pleuréſie ou péripneumonie *ſaburrale*,

Alors, c'eſt-à-dire, vers la fin de ce mois, beaucoup de malades reſſentirent, outre les ſymptômes que j'ai décrit plus haut, une douleur vraiment *pongitive*, très-aiguë, la ſoif était en raiſon de la force de la maladie; ils avaient le poulx dur & plein; ils ne crachaient point ou bien leurs crachats étaint teints de ſang; chez ces malades l'affection ſaburrale était vraiment compliquée d'inflammation du pour-

Le plus petit nombre ſeulement de ces malades fut confié à mes ſoins dès le commencement de leur maladie; il y avait déjà pluſieurs jours d'écoulés, depuis ſon invaſion, lorſque la plupart les réclamerent; le plus ſouvent on ne leur avait rien fait, ou ils avaient fait des remedes qu'on leur avait conſeillé, ou que le hazard leur avait préſenté, beaucoup d'entr'eux avaient été ſaignés une ou deux fois & tous les ſymptômes s'étaient accrus, *après un ſoulagement léger & momentané.* Les affectations de la poitrine étaient plus dangéreuſes, le poulx plus vîte, petit, rampant, les anxiétés plus grandes & la chaleur plus intenſe; ſi par haſard, ils avaient pris quelques purgatifs, ſouvent ils n'en avaient obtenu aucun avantage, ou ſeulement un très-léger, la plupart s'en trouverent plus mal, & leur fievre s'exaſpéra.

Tel fut, à-peu-près, le caractere de cette maladie que j'ai guérie, le plus ordinairement, par la méthode prompte & ſure que je vais décrire.

Dès qu'après un mûr examen, je m'étais aſſuré que cette maladie n'était pas compliquée d'aucune véritable inflammation, comme cela arrivait le plus ſouvent, je commençai le traitement par l'exhibition d'un émétique (1) qui

---

(1) Quoique la néceſſité des émétiques, dans les maladies

faiſait rejetter, par la bouche, une très-grande quantité de matieres jaunes & ſouvent d'un verd

---

ſaburrales, accompagnées même de douleurs très-aiguës de la région épigaſtrique, ſoit bien démontrée par les ſuccès de Stoll, par ceux du plus grand nombre de médecins, & par l'obſervation, cependant beaucoup de praticiens & la plupart des malades, penſent que ces douleurs contr'indiquent néceſſairement ce remede efficace, & l'on voit des praticiens qui, jouiſſant de la réputation de médecins habilles, n'oſeraient même pas donner un léger eccoprotique tant que la fievre continue, & qui attendent du tems, & des efforts de la nature, la guériſon qu'il ſemblent aider avec leurs poudres & leurs apozêmes tempérents.

Puiſſent les marins & les volontaires cantonnés dans les climats humides & marécageux, être toujours préſervés de la main de ces médecins doucereux! puiſſent-ils n'entrer jamais dans l'aſyle de l'artiſan ou de l'agriculteur infortuné & malade, qu'ils aſſaſſinent! qu'ils ſoient pour toujours éloignés des hôpitaux! ces médecins timides ſont plus dangereux que la peſte. Ils inſinuent leur puſillanimité aux malades, & elle ſe communique de telle maniere qu'il eſt étonnant combien on en trouve qui rejettent les émétiques; « leur poitrine eſt trop-» délicate, un grand médecin les leur a défendus après une » grande maladie, leurs nerfs ſont trop irritables, &c &c. ».

Quant à moi, ſourd à tous ces ſubterfuges, quand l'indication de faire vomir eſt preſſante, je fais prendre aux malades, à leur inſu, le tartrite de potaſſe antimonié, (tartre ſtibié), mêlé à quelques autres poudres qui ſervent à le maſquer, ou j'en fais faire une ſolution dans leur tiſanne; & ſi les ſymptômes ne cedent pas & que l'indication con-

foncé, ce reméde produiſait auſſi, preſque toujours, quelques ſelles; les matieres ſaburrales

---

tinue, je donne alors, & toujours à l'insu du malade, la racine d'ipécacuanha en poudre à laquelle j'aſſocie ſouvent un peu de tartrite de potaſſe antimonié (tartre ſtibié) & je réuſſis ainſi à ſauver ces malades obſtinés, malgré eux-mêmes & leurs préjugés. Je dois dire qu'il arrive ſouvent que ceux qui ont reſſenti les effets heureux d'un premier émétique, en redemandent un ſecond & quelquefois un troiſiême. Ainſi ces remedes énergiques triomphent en même tems de la maladie, des calomnies designorans, & des craintes des malades qu'on avait trompé.

Je choiſirai parmi un grand nombre de cas analogues que j'ai rencontré dans ce pays-ici, où toutes, ou preſque toutes les maladies ſont plus ou moins compliquées, par la préſence de la ſaburre dans les premieres voies, un exemple frappant de l'efficacité des émétiques dans les maladies ſaburrales, accompagnées de cardialgie la plus vive, & des ſymptômes les plus menaçants.

Pierre Perreau, forçat, âgé de 35 ans, ou environ, natif de Château-roux, fut apporté à l'hôpital de la marine pendant le mois pluvioſe, an 5. Une épidémie de fievres malignes regnait alors parmi les forçats. Les douleurs que ce malade reſſentait à la région épigaſtrique étaient énormes; il jettait des cris continuels; il ne pouvait ſupporter la plus légere preſſion ſur les précœurs; tout d'ailleurs indiquait la préſence de la ſaburre dans les premieres voies; il fut guéri par le ſeul uſage des émétiques réitérés, que je fis précéder & ſuivre de celui des inciſifs ſalins & toniques (le muriate d'ammoniac & l'ipécacuanha, mêlés enſemble dans cette proportion:

que rendaient les malades, étaient ſouvent très-amères au commencement, & enſuite aigres & acerbes en même tems; preſqu'auſſi-tôt après le vomiſſement, l'oppreſſion de la poitrine diminuait conſidérablement chez le très-grand nombre de malades, elle ceſſa même entiérement, la reſpiration devint plus libre, chez quelques-uns d'eux; les affections de l'eſtomac ceſſerent de même, ou du moins elles furent très-alégies.

Je n'adminiſtrai les émétiques à aucun malade, (& je les fis prendre à un très-grand nombre) ſans qu'ils fuſſent beaucoup ſoulagés par le vomiſſement. Pluſieurs d'entr'eux qui reſſentaient des douleurs aigues dans les hypocondres, dont l'intenſité augmentait par la preſſion, en étaient délivrés par un émétique. D'où je conclus que *toute douleur* (1) *aiguë*, *qui s'ac-*

Muriate d'ammoniac. . . 15 à 20 grains.
Ipécacuanha en poudre. . . 1 grain.
Mêlez, triturez pour l'uſage.

J'en donnais trois doſes par jour délayées dans une cuillerée de la boiſſon ordinaire.

Ce malade rechuta malgré l'uſage des toniques ſtomachiques qu'on lui preſcrivit pendant ſa convaleſcence ; les mêmes moyens furent couronnés du même ſuccès. Il ſortit de l'hôpital bien guéri, après une convaleſcence un peu longue; elles le ſont toutes chez les forçats.

(1) Voyez l'obſervation ci-deſſus rapportée.

croit par la preſſion, ne doit pas être regardée comme inflammatoire.

Après que les malades avaient vomi, & quelquefois même avant de ſolliciter cette évacuation, je leur faiſais boire une décoction d'orge avec l'oximel, pour délayer la ſaburre contenue dans l'eſtomac & les inteſtins, & je faiſais enſorte que le ventre reſtât libre longtems après le vomiſſement; pour cet effet, je preſcrivais de l'eau d'orge avec l'oximel, aiguiſée avec quelque ſel neutre (1), afin de détacher, par ſon action,

---

(1) La propriété inciſive des ſels neutres, ſi importante dans les maladies ſaburrales qui regnent dans les climats humides, ſur-tout pendant l'été & l'automne, n'eſt pas la ſeule qui rende l'uſage de ces remedes recommandable dans les hôpitaux; en entretenant la liberté du ventre, ils déterminent l'évacuation de la ſaburre, ils previennent la conſtipation & les accidents qui peuvent être la ſuite de l'uſage des lavemens qu'on emploie pour y remédier.

Il eſt difficile d'adminiſtrer ces remedes aux malades très-faibles, ou ſans connaiſſance, ou dans le délire; une même canulle ſert ordinairement pour toute une ſalle, elle peut porter chez un malade la contagion d'une maladie, des miaſmes de laquelle elle ſe ſerait chargée chez ſon voiſin, & la maladreſſe dans l'introduction de cet inſtrument peut produire une irritation de la marge de l'anus, qui ſoit ſuivie de dépôts; on ſait que ces maladies, quelquefois critiques, ſont fréquentes dans les hôpitaux, & qu'elles peuvent avoir des ſuites d'autant plus fâcheuſes que les malades, qui les con-

& de chaſſer, par les ſelles, les matieres ſaburrales qui avaient contracté des adhérences trop fortes avec les inteſtins, pour avoir été évacuées par l'action des émétiques; ſans ces précautions, ou les ſymptômes ſe reproduiſaient deux jours après, ou la maladie ſe changeait en une fievre intermittente, ordinairement tierce, que je guériſſais par l'uſage du quinquina, (*cinchona officinalis*), dont je faiſais précéder l'exhibition de l'emploi des ſels neutres; il y eut cependant des malades, mais ce fut le très-petit nombre, qui ne retirerent pas autant d'avantage que je l'attendais de l'uſage des émétiques, quoiqu'ils euſſent rendus une prodigieuſe quantité de matieres billieuſes par le haut & par le bas; cela indiquait que la ſaburre était cruë, qu'elle n'avait pas été aſſez préparée, & qu'elle adhérait, avec trop de force, aux parois de l'eſtomac. Alors après avoir fait boire, pendant un ou deux jours, de l'hydromel, acidulé avec le vinaigre, & aiguiſé par un ſel neutre, je donnais de nouveau un émétique (1),

---

ſiderent ſouvent comme des tumeurs hémorroïdales, ne s'en plaignent que très-tard.

(1) Les accidents dépendans de la préſence de la ſaburre dans les premieres voies, ſe montrant encore après les évacuations prodigieuſes, qu'avait produit l'uſage réitéré des émétiques, je craignis, dans les premiers tems où je fus chargé du ſoin d'un grand nombre de malades dans l'hôpital,

qui guérit preſque toujours, il ne m'arriva qu'une ou deux fois d'adminiſtrer une troiſieme fois ce remede, après quelques jours d'intervalle.

Quelques-uns des malades que j'avais guéri, par cette méthode, étant ſans fievre & ayant recouvré leur appetit, éprouvaient une certaine difficulté de reſpirer que je combattis, avec un ſuccès complet, par l'uſage d'une potion compoſée avec l'eau de fenouil, (*anethum fœniculum*) l'oximel ſcillitique & l'oxide blanc d'antimoine, par le nître, non lavé (antimoine diaphorétique). Ce reméde procurait l'évacuation d'une grande quantité de crachats féreux; je n'ordonnai l'oxide ſulfuré rouge d'antimoine (kermès minéral) qu'à un très-petit nombre de malades, mais à ſa place je faiſais ſouvent prendre, à petites doſes, une ſolution de tartrite, de potaſſe antimonié (tartre ſtibié) dans un eau convenable. J'aurai occaſion de parler ailleurs de ce médicament ainſi adminiſtré.

L'obſervation m'ayant appris que les convaleſcens de cette ſorte de maladie rechûtaient très-

---

que l'irriration que ces remedes excitaient ſur l'eſtomac, ne déterminat l'afflux de ces matieres dans l'épigaſtre & n'entretint la maladie, mais je fus raſſuré, lorſqu'à l'exemple de Stoll, ayant continué l'uſage de ces évacuants énergiques, je vis s'épuiſer enfin le foyer de la matiere morbifique, les accidens ceſſer & les malades guéris très-promptement.

aiſément, lorſque ſur-tout ils prenaient plus d'alimens que ne le comportait la faibleſſe de leur eſtomac (1); je veillais avec ſoin à ce qu'ils ne s'écartaſſent pas des regles de la dietetique (2)

---

(1) On doit ajouter aux cauſes que Stoll aſſigne aux rechutes des malades, dans les grands hôpitaux, le ſéjour dans l'air toujours plus ou moins vicié des ſalles de malades, et la privation d'alimenss ſolides.

Le relâchement des organes de la digeſtion que produiſent les boiſſons délayantes, la diette liquide & le long repos, pendant ces maladies, tout indique qu'elle doit être l'atonie de l'eſtomac, & qu'il faut préférer, pendant les premiers jours de la convaleſcence, de legeres doſes d'aliments ſolides & toniques qui agacent légerement ce viſcère relâché, aux potages, aux ſoupes, au riz & autres alimens de cette ſorte; j'ai remarqué pluſieurs fois que le riz écraſé dans du bouillon cauſait alors de véritables indigeſtions, j'en ai fait l'obſervation ſur moi-même.

(2) Eh! comment faire obſerver les regles de la dietetique dans les grands hôpitaux, qui malgré la ſurveillance la plus exacte, peuvent être conſidérés comme une ſorte de marché public. Il n'y a pas de moyens que les malades n'employent pour tromper ceux qui les ſoignent, ils les preſſent, les obſédent & réuſſiſſent quelquefois à obtenir, à force de ruſes, ou plus de vivres que leurs forces digeſtives n'en exigent, ou la facilité d'aller à la ville; & ſouvent, malgré tout l'appareil des ſtomachiques & des toniques, ils éprouvent de nouveau les maladies dont ils étaient à peine guéris où ils expirent dans les accidens d'une indigeſtion.

& je ſoutenais, à l'aide des ſtomachiques, les forces digeſtives abbatues par le double effet de la maladie & des médicamens; j'ordonnais ſouvent l'elixir ſtomachique affaibli, & une teinture aqueuſe de rhubarbe à parties égales, à moins que la fievre intermittente, qui ſuit ſouvent cette maladie, comme je l'ai dit plus haut, ne me déterminât à employer en même tems le quinquina. (*cinchona officinalis*).

J'avais l'attention de ne renvoyer de l'hôpital aucuns convaleſcens de cette maladie, ni d'aucune autre, avant qu'ils euſſent repris leurs forces; je les y retenais un peu plus long-tems que leur ſanté ne ſemblait l'exiger, parce que je regardais n'avoir obtenu aucun ou preſqu'aucun avantage, ſi ceux qui avaient échappé à cette maladie aiguë devaient périr de langueur.

Voilà le traitement que j'ai employé toutes les fois que la maladie était ſimple & ſans aucune complication. Je vais maintenant examiner ce que j'ai obſervé être nuiſible à ces malades, car nous ſommes encore plus inſtruits par l'effet des moyens qui produiſent des accidents fâcheux que par celui des médicaments favorables.

De toutes les choſes contraires, la ſaignée fut la plus nuiſible, à moins que la maladie ne fut accompagnée d'inflammation, je parlerai plus bas de cette complication; l'oppreſſion de la poi-

trine augmentait après cette opération, la reſpiration était plus difficile, le pouls devenait petit & vite, la chaleur très-intenſe. Une jeune fille de quatorze ans m'en fournit un exemple inſtructif, elle avait eu, peu de ſemaines avant, une vraie pleuréſie, elle était ſortie guérie de l'hôpital; mais ayant mangé trop de viande, elle eut des friſſons qui furent ſuivis de chaleur, & elle vomit en divers tems des matieres billieuſes; elle fut confiée à mes ſoins; dès le lendemain, elle touſſait, elle ſe plaignait d'être oppreſſée & de ne pouvoir reſpirer qu'avec beaucoup de peine; outre ces ſignes de péripneumonie, elle avait la bouche amere, des rapports, des nauſées, une cardialgie & une fievre très-fortes; je lui ordonnai un vomitif que je fis précéder d'une petite ſaignée, pour en favoriſer l'effet; cette opération fut auſſitôt ſuivie d'une fievre plus-forte & d'un délire furieux (1); l'émétique ayant été adminiſtré &

---

(1) « *Cardanus* compte, dans Hippocrate, ſept ſortes » de délire, ſavoir: *la phrénéſie*, *la démence*, *le délire*, » *l'agitation de l'eſprit*, *la ſtupeur*, *la mélancolie* & *la* » *fureur*. Il nomme *phrénéſie*, l'égarement continuel de » l'eſprit; *délire*, l'égarement de l'eſprit avec des intervalles » lucides; *agitation de l'eſprit*, un trouble leger & preſ- » qu'inſenſible; il donne le nom de *fureur*, au délire avec » emportement; celui de *démence*, à la léſion des penſées » & des perceptions; la *mélancolie* eſt un délire mélé de

ayant

ayant produit l'évacuation de beaucoup de matieres bilieuſes, la malade ſe calma auſſi-tôt après; les affections de la poitrine & la fievre diminuerent, elles furent bientôt diſſipées, par l'uſage continué des ſels neutres qui entraînerent, par les ſelles, les reſtes des matieres qui entretenaient la maladie. Voilà un exemple d'un *délire ſaburral*, dont la cauſe était cachée dans les

---

» craintes & de triſteſſe; dans la *ſtupeur*, il y a perte de » mémoire. Mais il paraît, en outre, qu'Hyppocrate a obſervé » deux autres ſortes de délire, celui qui eſt accompagné du » rire, & celui dans lequel *le rire ſuccede à l'emportement* » *& réciproquement*; (*cum ſtudio*) puiſqu'il dit Aphoriſme » LIII., ſect on VI. *Les délires qui ſont accompagnés du* » *rire, ſont plus raſſurans*; *mais le délire tantôt furieux,* » *tantôt gai, eſt plus dangéreux* ». Traduit du comment. de l'Aphor. 2, du liv. 2 d'Hypp., par Luc Tozzi, édit. in-4°, tom. 1, p. 177.

Voici la traduction que donne de cet Aphoriſme, le citoyen Lefebvre-de-Villebrune : « Les délires accompagnés de rire » ne ſont pas de trop mauvaiſe augure; mais ceux qui ſont » ſérieux, ſont plus dangéreux ». Œuv. d'Hyppoc. Aphor. Trad. d'après la collation de 22 manuſcrits & interpretes Orientaux. Paris, chez Barrois.

Hollier explique, dans ſon commentaire de l'Aphoriſme d'Hyppocrate, ſection 6.e, ce que l'on doit entendre par *delirium cum ſtudio*, « c'eſt celui qui tient le milieu entre le » délire féroce & le délire gai, de ſorte que tantôt le malade » rit, tantôt il ne rit pas ». Traduit de ce Commentaire, p. 387, verſo, édition de Genève, in-12.

hypocondres, & qu'il fallait chaſſer par le haut & par le bas.

J'eus à traiter pluſieurs de ces malades qui, pour ſe guérir, s'étaient purgés, ſoit de leur propre mouvement, ſoit d'après les conſeils de leurs amis, comme cela arrive ſouvent; ce moyen fut contraire au plus grand nombre, les exacerbations devinrent plus fatigantes, les affections de la poitrine plus graves, la fievre augmenta; les purgatifs ne furent avantageux qu'à un petit nombre de malades, à ceux chez qui, par haſard, la ſaburre était accumulée dans les inteſtins, & non dans l'eſtomac, & lorſqu'elle était aſſez mobile pour céder plus aiſément à l'action d'un purgatif qu'à celle d'un émétique.

Je ne connais perſonne qui ait tenté de guérir cette maladie en provoquant les ſueurs; tout le monde ſait combien cette méthode pernicieuſe eut été nuiſible. L'ancien uſage de traiter les fievres aiguës, par les ſudorifiques, le plus ſouvent dangereux dans ces maladies, eſt heureuſement rejetté, même par les gens les moins inſtruits.

Il arriva ſouvent que l'inflammation ſurvenait à la ſuite d'un accès de fievre, cauſé par la *réſorption* des matieres contenues dans les premieres voies, alors la maladie principale était compliquée d'une véritable inflammation du poumon,

des muſcles, des membranes, des tendons, principalement de ceux qui entourent les articulations; dans ces cas il fallut oppoſer, à cette complication de fievre ſaburrale, avec la pleuréſie, la péripneumonie, le rhumatiſme & les douleurs arthritiques, une ou rarement deux ſaignées, juſqu'à ce que la phlogoſe fut diſſipée, afin qu'on put adminiſtrer l'émétique avec plus d'avantage ; quoique le ſang obtenu par la ſaignée, fut preſque toujours couenneux, comme dans la pleuréſie, & qu'il y eut vraiment inflammation, cette opération ne procura ſouvent qu'un ſoulagement très-court & très-léger, parce que cette inflammation ſecondaire ne pouvait peut-être pas être diſſipée à moins que la ſaburre accumulée dans les viſcères épigaſtriques, & qui avait accéléré, par ſa préſence, le mouvement des humeurs & déterminé l'inflammation, n'eut été évacuée par la voie la plus courte. Mais, ſoit que l'inflammation perſiſtât, ou même qu'elle s'accrût, après que le ſyſtême gaſtrique avait été évacué, la ſaignée (1)

(1) Il n'y a pas très-long-tems que la ſaignée était ſi fréquemment employée à Rochefort, que l'on commençait toujours par ſaigner quel que fut la maladie, le tempérament, la faibleſſe des malades, & même quand ils étaient débilités ; un médecin qui a joui d'une grande réputation, dans cette ville, était ſi prévenu en faveur de ce moyen, qu'il attribuait à l'uſage moins fréquent de la ſaignée, les fievres intermittentes

produiſit toujours un très-bon effet & procura un ſoulagement conſtant; je faiſais enſuite alterner les ſaignées & les émétiques, ſelon que l'inflammation ou l'affection ſabburale paraiſſaient prévaloir.

Je ne pus obſerver ſi ces maladies ſe terminèrent après un nombre de jours toujours certain; ſi elles avaient des périodes fixes, & ſi les malades, qui en étaient atteints, avaient des criſes particulieres; je remarquai ſeulement que les crachats, qui avaient paru, dès le commencement, étaient d'abord épais, viſqueux, qu'ils devenaient enſuite aqueux, abondants, juſqu'à la terminaiſon de la maladie, & qu'alors cette évacuation, qui diminuait peu-à-peu, procurait un mieux-être ſenſible; je ne vis jamais de ces crachats *puriformes & cuits*, qui terminent ordinairement les rhumes ou les inflammations du poumon. Quelques malades guériſſaient dans huit jours, d'autres dans dix-ſept, & quelquefois ſeulement dans vingt.

J'obſervai des maladies différentes de poitrine ſe ſuccéder les unes aux autres, & offrir des

---

ſoporeuſes, qui ſont ici, tous les ans, des ravages plus ou moins grands pendant l'endémie qui y regne. Depuis quelque tems, on ſaigne beaucoup moins. Ne tenderait-on pas à tomber dans un excès oppoſé?

changemens différents; je vis en effet des malades guéris depuis peu, d'une pleuréſie ſaburrale ſimple, ou près d'en être guéris, être attaqués de *pleuréſies inflammatoires*, qui céderent preſque toujours aux ſaignées & à la tiſanne d'orge avec l'oximel; j'obtins d'heureux effets de l'application d'un cataplaſme émolient ſur le point douloureux, jamais je n'y fis mettre de véſicatoires (1); lorſque j'employais quelquefois ce

---

(1) De tous les moyens qu'on emploie dans la cure des maladies de poitrine appelées fluxions de poitrine, pleuréſies ou fauſſes pleuréſies, dénominations ſous leſquelles le vulgaire comprend toutes les affections aiguës des organes de la reſpiration, il n'y en a pas qui ſoit plus ſoumis à l'empyriſme que l'application des véſicatoires; quelques-uns les font appliquer dès le commencement de la maladie, lorſque l'intenſité des accidens ne diminue pas par l'uſage des premiers moyens qu'ils ont employés; ſi les ſymptômes perſéverent, ils en appliquent de nouveaux, & ſollicitent la guériſon par les anacathartiques; d'autres, plus ſages, attendent que les forces ſoient abbatues avant de recourir à ce topique, mais en général ni les uns ni les autres ne ſont conduits par des règles certaines.

J'ai entendu le premier médecin d'un grand hôpital, parlant d'un malade qui était au ſecond jour d'une pleuréſie bilieuſe, & qui ſe plaignait de ce qu'on ne lui avait encore rien fait qui l'eut ſoulagé. « Quoi je ne lui ai rien fait? il a » été ſaigné, il a vomi, il a un véſicatoire ſur le côté, » Eh bien! qu'on lui applique deux autres épiſpaſtiques aux » cuiſſes ».

topique, dans les maladies vraiment inflammatoires, la fièvre devint plus forte, l'inflammation plus intenſe; je me conduiſis toujours d'après cette regle, qu'il faut craindre l'effet irritant des véſicatoires, lorſque la tenſion des ſolides, la roideur des fibres, appellent l'uſage des délayants & des relâchants, lorſque le mouvement *exagéré* des humeurs néceſſite l'emploi des tempérans; auſſi n'employai-je que très-rarement la ſaignée, le plus énergique des anti-phlogiſtiques, en même tems que les véſicatoires, le plus incendiaire des topiques.

Je fus ſouvent étonné de l'effet prompt & énergique de ce dernier remede, dans les rhumatiſmes véritables, quoiqu'ils fuſſent compliqués de fièvre & d'inflammation. Mais j'anticipe, je dois parler bientôt de ce moyen.

Les véſicatoires produiſirent les meilleurs effets toutes les fois que j'eus à combattre, *l'atonie*, l'inertie des ſolides, & les engorgemens qui en étaient la ſuite; j'employai alors leur ſtimulus,

---

Un autre me diſait qu'il appliquait toujours ce topique dans les pleuréſies bilieuſes.

L'ouvrage de Stoll rend un ſervice ſignalé à l'humanité, en préciſant auſſi exactement qu'il le fait, les cas où les véſicatoires ſont utiles ou dangéreux dans ces maladies.

comme auxiliaire des cardiaques, des fortifians, des irritans & des antiſeptiques.

Dans l'inflammation véritable du poumon, je me gardai bien d'employer, inconſidérément & trop-tôt les anacathartiques (1), tels que l'oxide d'antimoine par le nître non lavé, (antimoine diaphorétique), & les autres préparations de ce minéral; je diſtinguai, avec ſoin, cet état inflammatoire du poumon, qui proſcrivait toute ſorte de remède irritant, & cet autre où l'inflammation étant calmée, les malades affaiblis, par la longueur de la maladie, & par l'uſage des remèdes antiphlogiſtiques, n'avaient plus aſſez de force pour expulſer les crachats accumulés dans leurs poumons. Alors les inciſifs, les irritans furent très-utiles; j'employai de préférence l'oxide d'antimoine par le nître non lavé, (antimoine

---

(1) Depuis la Ligerie, tous les livres de recettes qui ſont entre les mains de la plupart de ceux qui traitent des malades dans les campagnes, & même dans les villes, ſont remplis de l'éloge des vertus de l'oxide d'antimoine ſulfuré rouge, (kermès minéral), contre les *fluxions de poitrine*; auſſi ces médicaſtres ne manquent-ils jamais à adminiſtrer ce remede dès les premiers jours de la maladie; je l'ai même vu donner dans d'autres maladies aiguës, accompagnées de chaleur & de ſéchereſſe de la peau. Juſqu'à quand les malades ſeront-ils victimes d'une ignorance auſſi cruelle?

diaphorétique), & des ſolutions de tartrite de potaſſe antimonié, (tartre ſtibié), à telles doſes qu'ils ne puſſent déterminer, ni le vomiſſement, ni les déjections par les ſelles.

La plupart des pleuréſies ſe terminaient par l'excrétion de crachats muqueux, ſéreux, mêlés à d'autres plus cuits.

J'obſervai quelques inflammations des organes de la reſpiration très-graves, bien guéries, ſans rechûtes, après neuf ou onze jours, & ſans qu'il y ait eu aucune évacuation apparente; quelquefois cette ſorte de pleuréſie fut compliquée de diarrhée dès ſon invaſion, quoique ces évacuations fuſſent ſymptomatiques, elles rendirent néanmoins la maladie plus ſupportable, *d'où je conclus que toute diarrhée* (1) *ſymptomatique, ne peut-être conſidérée comme dangéreuſe pour les*

---

(1) Ce ſymptôme (la diarrhée) eſt cependant, en général, regardé comme dangéreux, dans les maladies aiguës de la poitrine; d'après quelques praticiens, il contr'indique toujours la ſaignée; mais malgré la préſence de la ſaburre dans les premières voies, qu'annonce cette diarrhée dans ces maladies; elles peuvent cependant auſſi être compliquées d'inflammation, & cela arrive ſouvent; ainſi non ſeulement, comme le dit Stoll, la diarrhée n'eſt pas toujours un ſymptôme fâcheux des pleuréſies, mais encore elle ne contr'indique pas toujours la ſaignée.

pleurétiques. Je crois qu'alors la ſaburre, contenue dans les inteſtins, miſe en mouvement par la violence des accidens qui accompagnent ordinairement le commencement de la pleuréſie, était évacuée par les ſelles, par un effort ſalutaire de la nature. Quelques malades furent ſoulagés après un vomiſſement des matieres bilieuſes, qui accompagna les accidens de l'invaſion de la pleuréſie.

J'ai trouvé une ou deux fois dans les inflammations très-vives de poumon, le pouls (1)

---

(1) A l'inſtant où j'écris ceci, germinal an 5, je ſoigne un malade dont le pouls étoit très-mou & très-faible au commencement de ſa maladie; la douleur de côté était vive, elle occupait la partie ſupérieure de la poitrine; il avait la langue ſaburrale & les autres ſymptômes qui indiquent la néceſſité des évacuants; je le fis vomir deux fois avec le tartrite de potaſſe antimonié, dans la ſolution duquel j'avais ajouté deux gros d'un ſel neutre; il fut beaucoup évacué ſans cependant éprouver de ſoulagement; la bouche était ſeulement moins mauvaiſe, alors je lui fis faire une petite ſaignée; le ſang était légerement inflammatoire, le pouls ſe développa, devint plus fort, plus dur, le malade n'était pas mieux; je fis tirer une plus grande quantité de ſang, il était ſemblable au premier, le malade ne fut point ſoulagé, une troiſième ſaignée, qui fournit encore un ſang de même qualité, ne produiſit pas un effet plus avantageux; la douleur de côté ſe porta vers les côtes aſternales (fauſſes côtes) du même côté, elle ſe

mou, petit & vîte; cependant la ſaignée ſoulagea beaucoup les malades, le ſang qu'on avait tiré étoit couenneux, épais & viſqueux, le pouls s'élevait bientôt après, & ſemblait ſe remplir.

Une parotide qui ſurvint à une jeune fille, le ſecond jour de l'invaſion de la pleuréſie, la délivra de cette maladie, en entretenant des évacuations, par les ſelles; en appliquant du camphre & des plantes aromatiques ſur la tumeur, elle diminua beaucoup; les reſtes de cet engorgement opiniâtre furent diſſipés par l'uſage de l'emplâtre de ciguë, (*conium maculatum*).

Les malades attaqués d'inflammation ſimple & véritable du poumon, que *Sydenham* appele *eſſentielle*, rechûtèrent rarement, mais cette maladie fut quelquefois ſuivie de cette pleuréſie fauſſe & ſaburrale, qu'un émétique, adminiſtré dans l'inſtant de l'invaſion, étouffa dès ſa naiſſance.

J'ai eu occaſion de remarquer que les pleuréſies ſaburrales devenaient quelquefois *malignes*. Je déſigne ainſi cet état où l'abattement des forces

---

calma, ainſi que les autres accidens, peu après une quatrième ſaignée, dont le ſang était vermeil; le malade fut guéri bientôt après. Cette obſervation, la plus récente de celles analogues que je pourrais citer, confirme encore celle de Stoll, je dois dire que ce malade avait des exacerbations tous les jours à dix heures.

eſt indiqué par la faibleſſe du pouls & par celle du mouvement du cœur ; ſi les ſaignées faites aux malades, de leur propre gré, avant qu'ils fuſſent confiés à mes ſoins, ou d'après mes preſcriptions, n'avaient pas été ſuivies de l'effet qu'on en attendait, ſi la ſaburre contenue dans les premieres voies, avait été entraînée dans le torrent de la circulation, ſi les émétiques n'avaient pas produit l'effet deſiré, quoiqu'il y eut beaucoup d'indices d'affections du ſyſtême gaſtrique, ſi le pouls était vîte, petit, & qu'il devint inſenſible à la plus légere preſſion du doigt, ſi les malades n'avaient pas l'eſprit préſent, ſi les ſecrétions ſe faiſaient mal, je jugeais qu'il y avait malignité, & que les parties ſolides & fluides étaient menacées d'une diſſolution, dont la mort pouvait être la ſuite fâcheuſe.

J'oppoſai, avec ſuccès, à cette maladie dangéreuſe, la décoction de quinquina (*cinchona officinalis*) avec le camphre, les infuſions de ſerpentaire de Virginie, (*ſaturcia virginiaca*), de contra-yerva (*dorſtenia contra-yerva*) d'angélique (*angelica archangelica*); j'y aſſociai les véſicatoires qui ſtimulaient le principe vital, & dont l'application, ſur les extrémités, produiſait l'effet des cardiaques adminiſtrés intérieurement. J'obtins des effets admirables de cette méthode de traiter ces maladies.

La pleuréſie ſaburrale devint rarement *maligne*; j'obſervai que cet accident arriva, plus particuliérement, à ceux qui y étaient prédiſpoſés par d'anciennes infirmités ou par des maladies héréditaires.

Je dois remarquer que je n'attachai jamais beaucoup d'importance à la maniere d'être du ſang obtenu par les ſaignées, & gardé dans des palettes, ſoit qu'il fut ſéreux ou épais, couenneux ou non, ces indices étaient trompeurs (1). Je ne dis cependant pas que l'état du ſang ne puiſſe confirmer le jugement, que des ſignes plus certains déterminent à porter ſur la nature de la maladie.

J'eus à traiter, dans cette ſaiſon, des rhumatiſmes fébrilles qui étaient inflammatoires, produits par la ſaburre, ou qui tenaient de l'une ou de l'autre de ces cauſes; quelques malades avaient des fievres aiguës ſans préſenter aucun indice de ſaburre dans les premieres voies;

---

(1) Quoiqu'il arrive ſouvent que la maniere d'être du ſang n'indique pas la nature de la maladie, cependant il arrive plus ſouvent encore qu'elle fournit quelques indices qui, réunis à ceux que donnent les autres ſymptômes, peuvent diriger le dianoſtic; on doit donc toujours examiner l'état de ce liquide, quelque tems après qu'il eſt ſorti des vaiſſeaux ſanguins.

ils avaient une ſoif ardente, beaucoup de fievre & le pouls dur, tels que celui des pleurétiques; les tumeurs des mains & des genoux étaient très-douloureuſes; une douleur vague parcourait les extrêmités, les malléoles, les genoux, la partie externe du fémur, depuis les lombes ou la cavité cotyloïde juſqu'à la tête du péroné, quelquefois elle ſe fixait ſur les muſcles de la poitrine; on eut dit, alors, que ces malades étaient attaqués d'une pleuréſie; chez quelques-uns la douleur ſe porta à la gorge. J'employai avec avantage les ſaignées, l'émulſion nîtrée, la décoction de racines de guimauve (*althæa officinalis*) avec le rob de ſureau (*ſambuceus niger*) & même auſſi les véſicatoires & tous les médicamens qui provoquent doucement les ſelles ou les ſueurs. Mais quelquefois auſſi, la maladie fut rebelle, elle réſiſta aux remedes les mieux indiqués, & traîna en longueur; le ſang fourni par les ſaignées, était couenneux, épais, viſqueux, comme dans la pleuréſie.

Chez quelques malades, plus heureux, la matiere âcre & ſaburrale, contenue dans l'eſtomac, fut *réſorbée* en grande partie, & portée, à la ſurface du corps, dans les orifices des vaiſſeaux exhalants, où elle excita, par ſon acrimonie, des douleurs rhumatiſmales; ces malades ſe trouvèrent très-bien de l'exhibition d'un émétique, dont je

faiſais ſuivre l'effet de l'uſage de quelques ſels, afin d'entretenir la fréquence des ſelles. Si, par les moyens que je viens d'indiquer, je ne pouvais chaſſer cette matiere trop-adhérente, je la diſſipais bientôt par les fomentations aromatiques, ou les véſicatoires; les ſudorifiques doux furent auſſi très-utiles, après que l'eſtomac & les inteſtins eurent été évacués.

Les malades attaqués de ce rhumatiſme ſaburral furent moins mal; ils avaient moins de fievre & n'avaient pas toujours beſoin d'émétiques; la décoction de tamarins (1), ou de quelqu'autre

---

(1) Le nom de tamarins appartient au mêlange de la pulpe des membranes & des ſemences qu'on trouve dans la gouſſe que produit le *tamarindus indica*. On recommande ordinairement de délayer ce médicament, ou plutôt ſa pulpe, dans l'eau qui doit extraire les principes purgatifs des ſubſtances qu'on fait entrer dans les potions purgatives.

Vauquelin a prouvé, dans l'analyſe qu'il a fait de ce médicament, que l'eau froide ne pouvait pas lui enlever tous les principes qu'il contient, & qu'il fallait qu'elle fut bouillante pour produire cet effet; il ſera donc néceſſaire, lorſque l'on emploiera les tamarins, de les faire bouillir dans le liquide qui leur ſervira d'excipient.

L'analyſe a encore démontré à ce chimiſte habile, que les acides qu'il y a découvert, ont la propriété de décompoſer quelques ſels neutres, & qu'ils en altérent par conſéquent

médicament, de propriétés analogues, dans laquelle on avait fait la solution de quelque sel neutre, remplirent le plus souvent l'attente du médecin.

J'ai très-souvent observé cette sorte de rhumatisme, il y a quelques années, & dans d'autres saisons, principalement lorsque j'exercais la

---

les propriétés. Voici la liste de ces sels qui servent en médecine; on ne doit jamais les associer à ce médicament :

L'acetite de potasse, (terre foliée de tartre).
Le tartrite de potasse, (sel végetal).
Le tartrite de soude, (sel de Seignette).
Le sulfate de potasse, (sel de decobus, tartre vitriolé).
Le nitrate de potasse (sel de nître).

Je pense qu'on trouvera ici avec plaisir, l'analyse des tamarins; je l'extrais des annales de chimie. Une livre de ce médicament contient :

Tartrite acidule de potasse (crême de tartre).	4 gros 12 gr.
Gomme.	6 gros.
Sucre.	2 onces.
Gelatine.	1 once.
Acide citrique.	1 onc. 4 gros.
Acide tartareux libre.	2 gros.
Acide malique.	40 grains.
Matiere féculente.	5 onces.
Eau.	5 onc. 6 gros 52 gr.

Je dois dire qu'il ne faut pas faire bouillir les tamarins dans des vases de cuivre, & qu'on ne doit pas sur-tout les y laisser séjourner?

médecine en Hongrie ; le rhumatiſme ſaburral eſt en effet très-commun à la fin de l'été & au commencement de l'automne, tems où regnent les maladies qui dépendent de l'affection ſaburrale du ſyſtême gaſtrique ; on l'obſerve ſur-tout chez les convaleſcens de maladies ſaburrales ; ſi, pendant leur durée, la ſaburre, qui les a cauſées, n'a pas du tout été évacuée, ou ne l'a pas été en aſſez grande quantité, ſoit par le haut ou par le bas. Cette maladie ſuit auſſi les diſſenteries ſaburrales trop-tôt arrêtées, par les aſtringeans, les opiatiques ; on l'obſerva encore, à la ſuite des fievres d'automne, calmées par un uſage prématuré du quinquina (*cinchona officinalis*), lorſque ſur-tout l'humeur avait été dirigée vers la peau, par l'abus des ſudorifiques.

Je rencontrai ſouvent des douleurs rhumatiſmales opiniâtres qui n'étaient pas accompagnées de fievre ; les inciſifs, les laxatifs doux, les frictions, tout ce qui peut fondre les engorgemens, les bains d'eaux minérales, les ſucs tirés des plantes (1)

(1) D'après les obſervations des citoyens Baumé & Déyeux, les plantes anti-ſcorbutiques (tetradynamie de Linné) contiennent du ſoufre ; tout le monde ſait que cette ſubſtance eſt ſudorifique ; il eſt donc aiſé, d'après cela, d'expliquer les effets des ſucs de ces plantes dans ces maladies ; d'ailleurs le climat favoriſe auſſi en Hongrie, la diathèſe ſcorbutique.

anti-ſcorbutiques ;

anti-scorbutiques, les sucs des ombelliferes, (1) guérissaient parfaitement.

Je vais maintenant entrer dans de plus grands détails sur les affections de la poitrine, que je nomme saburrales. Plusieurs malades n'eurent que des rhumes qui ne différaient *de la pleurésie*, ou *de la péripneumonie saburrale*, que par l'intensité de la maladie, ils la précédaient ordinairement. Le même traitement était applicable à ces différens cas; cette sorte de rhume est le plus souvent épidémique; elle parcourut toute l'europe, cette année, comme au printems de l'année précédente; elle fit de grands ravages dans cette partie du globe en 1580; on la regardait comme une nouvelle sorte de maladie, parce qu'elle ne cédait pas entiérement aux moyens qu'on lui oppose quelquefois, parce qu'ils l'agravaient au contraire, & que plusieurs malades en moururent.

Bockel nous en a conservé une description; il lui donna le nom de *maladie nouvelle* ou *rhume fébrille*; quoique les médecins de son tems se soient très-écartés du traitement particulier qu'exige cette sorte de rhume, on voit par la description des symptômes, que cet auteur nous a laissée, que cette maladie était semblable à celle qui regna durant le printems & une partie de

(1) Tels que la gomme ammoniac, &c.

l'année 1775, & pendant les mois de mars & avril de l'année ſuivante; la ſeule différence qu'il y ait eu entre la maladie décrite par *Bockel*, & celle que j'ai obſervée, c'eſt que la première conduiſit beaucoup de monde au tombeau, & que l'autre fut plus meurtrière; je crois en découvrir la raiſon, dans ce que le *rhume fébrile* de *Bockel*, reçut l'influence vicieuſe de la ſaiſon, où il regna. A la fin de l'été & pendant l'automne, le ciel eſt moins pur, & la diathèſe putride & maligne agit dans toutes les maladies qui dominent alors. Outre cela, cette nouvelle maladie de *Bockel*, était compliquée de pluſieurs autres qui regnent ordinairement dans cette ſaiſon.

La ſaignée produiſit rarement de bons effets, &, comme chez les malades qui ſont le ſujet de mes obſervations, elle augmenta la maladie & la rendit maligne; à la vérité toutes les maladies participèrent alors davantage de la putridité & de la malignité que de coutume, un plus grand nombre de ſujets en furent auſſi les victimes.

Puiſque j'ai commencé à parler d'une ſorte de rhume, cauſée par la préſence de matieres ſaburrales dans l'eſtomac, j'ajouterai quelque choſe ſur cette autre ſorte, qui regna pendant le printems & au commencement de l'été de l'année

dernière. Ce rhume fut épidémique dans toute l'europe, pendant le mois de juin 1775; les ſymptômes qui l'accompagnaient, étaient l'anoréxie, la laſſitude, la fadeur ou l'amertume de la bouche; la langue était blanche, jaunâtre, couverte de mucoſités; l'épigaſtre était douloureux lorſqu'on le preſſait avec la main; on obſervait encore la tuméfaction de l'eſtomac, la tenſion des hypocondres, la conſtipation ou des déjections bilieuſes peu abondantes, plus fréquentes que de coutume qui fatiguaient les malades. Ceux qui étaient attaqués de cette maladie, urinaient peu; leur urine était ſafranée, elle leur cauſait des cuiſſons lorſqu'ils la rendaient, elle laiſſait dépoſer un ſédiment rougeâtre, briqueté, muqueux, ſemblable à du ſon; preſque tous avaient des nauſées, des vomiturítions; ils touſſaient beaucoup, reſſentaient de la chaleur à la partie antérieure de la poitrine, ils étaient oppreſſés. On employa divers traitemens, ſelon l'idée que l'on ſe fit de la nature de la maladie; les légers fondants, ſalins, purgatifs, produiſirent de bons effets; l'oxide ſulfuré rouge d'antimoine, (kermès mineral) employé par un médecin, cauſa, contre ſon attente, le vomiſſement, qui, ayant débarraſſé l'eſtomac des reſtes de mauvaiſes digeſtions, guérit ce rhume; comme cette manière de traiter cette maladie paraît extraordinaire aux

malades, & même aux médecins, & qu'elle contrarie leurs raisonnemens, ou plutôt leurs systêmes, ils emploient presque toujours les mêmes moyens dans les différentes sortes de rhumes (1), mais la terminaison en est sûrement bien différente; cependant cette maladie est assez fréquente, & on doit la ranger au nombre de celles auxquelles nous sommes le plus sujets.

Le celebre *Huxam* a décrit une maladie épidémique qui regna au mois de janvier 1733; elle était accompagnée d'une toux violente, elle avait presque tous les symptômes de la sorte de rhume qu'on observa en 1775; car cet auteur rapporte que les émétiques & les purgatifs légers

---

(1) C'est un usage reçu d'opposer à toutes les toux, les boissons abondantes mucilagineuses, les huiles grasses, sans avoir égard à la cause qui sollicite ce symptôme; on veut envelopper les substances âcres qui irritent les organes de la respiration; *adoucir la poitrine*, pour me servir des expressions vulgaires, & lorsque la toux est dépendante du vice de l'estomac, on en augmente, par-là, le relâchement, l'atonie; on prolonge une maladie que quelques évacuans, aidés, ou même précédés de l'usage des incisifs salins, & suivis de celui des stomachiques, auraient bientôt dissipés, & l'on en produit d'autres très-opiniâtres & très-dangéreuses; on voit à Rochefort beaucoup plus de toux qui exigent ces remedes, que de celles qui sont soulagées par le lait, les infusions d'espéces pectorales, & les syrops de propriétés analogues.

furent ſouvent utiles, il obſerva fréquemment que quand la diarrhée ſurvenait, elle enlevait ordinairement la toux, ce qui le détermina à employer la rhubarbe, (*rheum palmatum*) la manne & le tartrite de potaſſe (ſel végetal).

Huxam vit encore une fievre catharrale épidémique en 1727; il dit qu'elle avait été plus ou moins fréquente pendant pluſieurs hyvers; qu'elle devait être rapportée à l'influence de l'atmoſphère froide, denſe & humide qui crispait les pores de la peau, & que cette maladie paraiſſait être de la même ſorte que la fievre *d'hyver* de Sydenham; je crois que les maladies épidémiques que Huxam a décrites, avaient la plus grande analogie avec celles que j'ai obſervées, mais qu'elles avaient un peu plus de tendance à l'inflammation.

Pierre Foreſtus a décrit, dans la premiere obſervation de ſon ſixieme livre, une ſorte de fievre qui fut épidémique pendant l'automne de 1557; elle était accompagnée de mal de gorge & d'affection à la poitrine; la maladie commençait comme un rhume, la fievre était très-légére mais maligne, & enlevait beaucoup de malades, ſon accroiſſement leur cauſait une telle difficulté de reſpirer, une ſuffocation ſi prompte, qu'ils paraiſſaient près d'étouffer; l'eſtomac & l'épigaſtre devenaient enſuite douloureux, la toux

était forte, quelques-uns avaient la fievre continue, elle était double tierce, quotidienne ou erratique chez le plus grand nombre, d'autres avaient des aphtes dans la bouche & sur la langue, lorsque la maladie touchait à sa fin.

Plusieurs symptômes indiquent que cette maladie avait son foyer dans les premieres voies; d'abord parce que l'oppression de la poitrine était souvent accompagnée de grandes douleurs d'estomac & de fievre intermittente, parce que les eccoprotiques les guérissaient; & encore, parce que les convalescens, de cette maladie, conservaient, après la guérison de la fievre, une faiblesse d'estomac très-longue & très-opiniâtre; » les accidens qui accompagnaient cet état, étaient » ceux, (dit la Forêt), qu'on observe dans la » mélancolie hypocondriaque ».

Ce même auteur décrit, dans une note sur la deuxième observation, contenue dans le livre déjà cité, une sorte d'angine maligne & pestilentielle, qui, jointe aux accidens de la péripneumonie, fit de si grands ravages, au commencement de 1517, du tems de *Jean Tyeng*, médecin d'Amsterdam, que le plus grand nombre de ceux à qui on n'administrait pas les remedes convenables, dans les six ou sept premieres heures de l'invasion, mouraient tout-à-coup dans seize ou vingt heures. Forestus dit, dans l'en-

droit indiqué plus haut : « que l'humeur qui cau-
» sait cette maladie épidémique, agissait avec une
» telle fureur, qu'elle occasionnait, dans un
» instant, une si grande difficulté de respirer,
» un serrement de cœur & une douleur du cou,
» si violens, que le malade semblait près à être
» étranglé ; les accidens qu'elle produisait, ces-
» saient quelquefois, pour reparaître bientôt
» après; lorsque cette matiere maligne & vé-
» néneuse frappait, comme d'un seul coup, les
» muscles du cou & de la poitrine. Les malades
» étaient promptement guéris, si on les saignait
» pendant les six premières heures de l'invasion
» de la maladie, & si on leur administrait, le
» même jour, un purgatif; quoique ce traite-
» ment fut contraire à l'avis des médecins les
» plus renommés, tous ceux de ces malades,
» qui n'étaient pas ainsi traités, dès le premier
» jour, étaient bientôt suffoqués. »

Il paraît que cette maladie, si grave & si promptement funeste, était causée par une grande abondance d'humeur susceptible de changer aisément de place, & contenue dans l'estomac, les intestins & les parties voisines de ces viscères, ou communiquant avec eux, & qu'il avait été, cependant, facile de l'éloigner encore, & de la chasser par les selles, à l'aide d'un purgatif qu'on faisait précéder d'une saignée.

L'obſervation troiſieme, du même livre, contient la deſcription de rhumes qui furent épidémiques, pendant les mois de juin & de juillet 1580, & qui étaient compliqués de fievre extrêmement forte; le larinx, le pharinx & le poumon étaient très-affectés; la voix était rauque, la toux violente; on les guériſſait en faiſant une ſaignée de quelques onces, & en adminiſtrant enſuite quelques eccoprotiques.

Je reviens à la maladie qui fait le ſujet de mon obſervation. Quoique la poitrine des malades confiés à mes ſoins, fut le plus ſouvent affectée, par les raiſons que j'en ai alléguées, juſqu'à préſent, il y en avait cependant quelques-uns, qui avaient la fievre rémittente continue; elle était de trois ſortes, ou inflammatoire, ſans que la préſence de ſaburre ſe manifeſtât, ou dépendante de la préſence de cette matiere ſaburrale, ou enfin compoſée de l'un & de l'autre vice. Il était rare que cette maladie fut ſimplement inflammatoire, elle parut toujours compliquée par la préſence de reſtes de mauvaiſes digeſtions dans le ſyſtême gaſtrique, on ne dût auſſi, que très-rarement, rapporter ces fievres continues rémittentes à la préſence ſeule de la ſaburre dans les premières voies, & ſur-tout dans l'eſtomac; elles dépendaient de cette double cauſe, l'inflammation & l'amas de

ces matières dans les viscères épigastriques; elles agissaient de telle manière, que l'une prévalait sur l'autre, en raison de la disposition des malades, aussi y opposai-je un traitement différent, & cependant je n'employai, dans l'un ou l'autre cas, que la saignée, les émétiques, les boissons délayantes miellées, administrés de telle sorte que, tantôt, je faisais précéder l'usage de la saignée, de celui des émétiques, &, tantôt, je faisais le contraire, selon le symptôme qui dominait.

Je n'employai le quinquina (*cinchona officinalis*) que très-rarement, & seulement lorsque la fievre continue rémittente, devint essentiellement intermittente, & lorsqu'elle résistait encore après que les malades avaient été évacués, parce qu'elle était entretenue par leur faiblesse (1); je

---

(1) La faiblesse du malade peut entretenir la fievre intermittente, mais elle est souvent aussi entretenue par l'habitude que contracte le principe vital d'en reproduire les accès; comment, en effet, expliquerait-on la guérison de ces fievres, par la frayeur, si elles devaient, à la longue, leur durée à la faiblesse du malade; tout le monde sait que ce sentiment produit un relâchement subit de toutes les parties, qui devrait plutôt ajouter à la cause de la maladie que la faire cesser; & cependant l'expérience & l'usage de quelques pays nous prouvent que l'on guérit souvent ces fievres, en déterminant une grande & subite émotion. Sauvages rapporte

donnais alors le quinquina avec plus de confiance; les rechûtes n'étaient plus autant à craindre, puisque la cause du mal avait été évacuée depuis longtems.

AVRIL.

Le tems fut froid & humide jusqu'au quinze d'avril; alors le vent s'éleva, le ciel devint serein, & ne changea plus jusqu'à la fin de ce mois qui fut toujours froid.

Il y eut très-peu de pleurésies & de péripneumonies saburrales; on en vit un peu davantage d'inflammatoires & saburrales en même tems; celles qui étaient compliquées de douleurs rhumatiques des extrémités, furent très-fréquentes.

Puisque l'occasion favorable s'en présente, je vais exposer, ici, plusieurs choses qui me restent encore à dire, relativement aux maladies de poitrine, qu'on doit rapporter à la présence de la saburre.

Les médecins modernes ne donnent pas la

---

dans sa *Nosologie* méthodique, que les agriculteurs de quelques cantons du département de l'Hérault, (Languedoc), réussissent souvent à guérir des fievres quartes opiniâtres, en tirant un coup de pistolet auprès de l'oreille de celui qui en est attaqué, à l'instant où l'accès commence à se faire ressentir, & sans que le malade s'y attende.

même acception, que les anciens, aux mots pleuréſie & péripneumonie *bilieuſes*; (1) ceux-ci appelaient *bile*, la croûte inflammatoire, d'un blanc jaune, qui recouvre le ſang tiré par la ſaignée, & ils nommaient *bilieuſes*, les maladies qui paraiſſaient devoir leur origine à la matiere qui forme cette ſorte de croûte.

Pour moi je donne le nom de *bile* à l'amas, dans l'eſtomac & les viſcères voiſins, d'une ſaburre cruë, dont le goût eſt amer, puis acide, & acerbe & aigre en même tems; quelquefois cependant la ſaveur en eſt douce, mais d'une fadeur qui donne ſouvent des nauſées; il me ſemble que cette matiere eſt rarement produite par une trop grande abondance de véritable bile, c'eſt plutôt un amas de matiere cruë, qui, dans quelque part qu'elle s'engendre, par la grande tendance qu'elle a à la putréfaction, & à cauſe de la faibleſſe de l'eſtomac, (2) éprouve

---

(1) Je conſerve les mots de *bile* & *bilieuſes*, quoiqu'ils n'ayent pas ici l'acception que je leur donne dans cet ouvrage, parce qu'ils ſervent à faire connaître l'opinion des anciens, relative à ces expreſſions.

(2) Ce n'eſt point le ſavon animal qui, préparé dans la rate, s'acheve dans le foie, eſt conſervé dans la véſicule du fiel, & qu'on nomme bile, qui fournit la ſaburre qui ſe trouve dans l'eſtomac des malades attaqués de mala-

les altérations dont elle eſt ſuſceptible ; de ſorte qu'elle devient acerbe, ou préſente tel ou tel

---

dies ſaburrales ; il ſerait plus vraiſemblable de croire avec Stoll, que cette matière hétérogène y eſt apportée de toutes les parties du corps ; Hyppocrate avait obſervé cette rétrogradation des humeurs vers l'eſtomac ; il dit, en effet, dans le chapitre 7e, du liv. 4, des maladies : « Lorſque les » alimens & la boiſſon ſont contenus dans l'eſtomac, les » autres parties du corps les y puiſent ; mais lorſqu'il eſt » vuide, *il abſorbe les humeurs des autres parties* ».

Ne ſerait il pas cependant plus probable de penſer que cette ſaburre eſt produite par l'amas, dans l'eſtomac & les inteſtins, des reſtes de mauvaiſes digeſtions cauſées, ſoit par un vice de ces viſcères, ſoit par l'influence du climat ou de la ſaiſon, & par l'intempérance ; l'obſervation nous prouve en effet que les rapports, qu'occaſionne cette ſaburre, ont une ſaveur relative à la ſorte d'aliment qui les produit ; qu'elle ſe fait reſſentir avant même que ces alimens ſoient digérés, & qu'elle ſe conſerve longtems après qu'ils ont été pris ; ainſi la viande, les œufs donnent des rapports nidoreux ; les légumes ſecs, des rapports acides ; le beurre, le mélange naturel des parties caſeuſes & butyreuſes du lait, connu ſous le nom de crême, des rapports d'une ſaveur particulière, &c.

D'après cela, n'eſt il pas évident que la ſaburre accumulée dans l'eſtomac, n'eſt autre choſe que des reſtes de mauvaiſes digeſtions.

Quoique ces matières puiſſent bien s'altérer par leur ſéjour dans l'eſtomac, je ne penſe cependant pas qu'elles y éprouvent les mêmes altérations auxquelles elles ſeraient expoſées hors de ce viſcère ; l'action organique à laquelle elles y ſont ſoumiſes apporte néceſſairement des modifications à ces altérations.

autre changement, qu'elle eut également offert; ſi elle avait été abandonnée à elle-même, lors de l'eſtomac; elle tient le plus ſouvent ſa couleur & ſon goût amer de la bile.

J'ai très-ſouvent obſervé, pendant que j'étais en Hongrie, & quelquefois ſur moi-même, que, dans toutes les fievres qui regnent à la fin de l'été & en automne, l'eſtomac était le plus ordinairement rempli de ſaburre crue, aigre & acerbe en même tems; qui, ſemblable à l'acide ſulphurique, étendu dans l'eau, (eſprit de vitriol) brûlait la gorge & agaçait les dents; je crois même que c'eſt ce qui a fait dire que la bile était *acide* (1),

---

La préſence de la bile communique ſûrement de la couleur & de la ſaveur à cette ſaburre, mais je ne doute pas que quelques autres cauſes ne puiſſent ajouter à leur intenſité.

(1) La bile, cette humeur ſi néceſſaire à l'économie animale, a d'abord été analyſée par Cadet; d'autres chimiſtes ont recommencé cette analyſe, depuis que la ſcience qu'ils cultivent, leur a fourni de nouveaux agens de décompoſition, à l'aide deſquels ils peuvent mieux développer les principes des corps; il réſulte des travaux réunis de ces ſavans, que la bile eſt une ſorte de ſavon animal, compoſé d'une ſubſtance oléagineuſe qui tient de la nature des réſines, de carbonate de ſoude (alkali minéral), d'une matière blanche diſſoluble dans l'alkool, (eſprit de vin), fuſible à une chaleur de trente-deux degrés, qui paraît être de la nature du blanc de baleine, qui a des propriétés analogues à cette ſub-

& ce qui a déterminé à oppoſer les abſorbans aux maladies bilieuſes ; on donnait en effet le nom de bile à cette ſaburre très-acide qui n'avait de la bile, que la couleur.

J'ai remarqué qu'au printems, ces matieres tenaient davantage de la nature de la bile, & qu'elles étaient ordinairement amères ; alors elles étaient rarement viſqueuſes, épaiſſes ; elles étaient au contraire, tellement délayées & mobiles, qu'on pouvait très-aiſément les chaſſer, par le vomiſſement, ſans faire précéder les émétiques de l'uſage de boiſſons délayantes ; cela eſt plus rare en été & en automne ; alors la ſaburre eſt viſ-

---

ſtance, & que Fourcroy a trouvée dans l'analyſe de pluſieurs matières animales, & notamment dans un morceau de foie altéré ; ces différentes ſubſtances étendues dans une quantité d'eau ſuffiſante, pour former un liqueur glaireuſe de conſiſtance d'un ſyrop peu cuit, conſtituent la bile ; Cadet rangeait le fer parmi les produits de l'analyſe de cette liqueur ſavoneuſe ; les émanations qui ſe dégagent de cette humeur, ont une odeur qui lui eſt propre.

On ne connaît pas préciſément tous les uſages de la bile chez les animaux ; favoriſer l'union des corps gras & aqueux, ſtimuler les inteſtins & en déterminer les contractions, tels ſont ceux qu'on lui attribue. Roux penſait qu'elle ſervait ſur-tout à évacuer la partie colorante du ſang ; le citoyen Boſquillon enſeigne que l'ictère eſt cauſée par la diſuſion du ſang dans les humeurs, ce qui met quelque analogie entre les opinions de ces médecins.

queuſe, épaiſe; elle adhére très-fortement aux parois de l'eſtomac, & ſi l'on n'a pas l'attention d'adminiſtrer, pendant un ou deux jours, avant de ſolli iter le vomiſſem nt, quelque médicament inciſif, pour délayer cette matière dans l'eſtomac, & la préparer à l'évacuat'on, l'émétique qu'on donne enſuite, ne produit aucun effet, ou du moins n'apporte aucun ſoulagement, la cauſe de la formation de ces matières, dont l'eſtomac ſe trouve ſurchargé, peut être différente; d'abord les aimens difficiles à digérer, & ſur-tout les corps gras, étant portés dans un lieu chaud & humide, tel que l'eſtomac, y ranciſſent bientôt, & s'ils y rencontrent des acides, ils y dégenèrent en une matière âcre, corroſive, brûlante & très-dangéreuſe (1); en effet cette ſubſtance s'altérera bien plutôt & plus fortement chez quelqu'un qui aura bu du vin, après avoir mangé du lard, que chez un autre qui aurait bu de

(1) Auſſi les perſonnes qui mangent beaucoup de viandes, de graiſſes, celles qui ont l'eſtomac délicat ſont-elles dans l'uſage de ne boire que très-peu de vin; elles ont des aigreurs lorſqu'elles en prennent un peu plus qu'à leur coutume; j'ai obſervé que les unes & les autres rendaient la digeſtion de ces ſubſtances beaucoup plus faciles, en y ajoutant une bien plus grande quantité de ſel commun, (muriate de ſoude), que celles qui ne mangeaient pas autant de ces aliмens, ou dont l'eſtomac rempliſſait mieux ſes fonctions.

l'eau après avoir pris la même sorte d'aliment.

La privation des fruits d'été, & de tous les végétaux frais, en général, contribue aussi à la génération de ces matières; bien plus, l'humeur qui s'échappe, par la transpiration, étant répercutée sur les parties internes, augmente cette sorte de saburre, ou la met en mouvement (1).

---

(1) Il y a peu de tems, (pendant l'an quatre), qu'un citoyen prenant la qualification de chimiste de la marine, vint à Rochefort; il était envoyé par le gouvernement dans les ports, pour y faire des expériences relatives à la conservation des alimens à la mer; il vantait, comme une panacée, un mélange d'acide sulfurique [huile de vitriol], dans l'eau, auquel il ajoutait une légère quantité d'huile volatile d'écorce de citrons; il donnait à ce remede le nom pompeux *d'eau minérale de le Cat*, ou celui de *limonade végétale*; il prétendait qu'en acidulant, avec l'acide sulfurique, l'eau destinée à la boisson des équipages, il la préserverait de la corruption, ce qui est reconnu depuis longtems, ce que Lowits a confirmé, & que les marins qui feraient un usage habituel de cette boisson, seraient aussi préservés du scorbut, ce qui est au moins douteux. En effet, quoique Lind ait recommandé cet acide comme anti-scorbutique, les observations de Roupe lui ont prouvé que les acides végétaux étaient préférables dans l'état de scorbut, qui réclame ces sortes de remedes. Cartheuser, qui les regarde comme dangéreux, veut qu'on n'employe les acides minéraux qu'avec la plus grande circonspection, dans quelque maladie que ce soit; & tous les médecins conviennent que l'usage habituel des acides est en général contraire. D'après cela, & si, comme l'a observé Stoll, la privation

C'est

C'eſt à la fin de l'été, & pendant l'automne, que cet amas de matieres ſaburrales ſe produit; l'expérience nous l'apprend, & Hyppocrate dit, dans ſon livre de la nature de l'homme.

« C'eſt pendant l'été & l'automne que les » corps ſont plus livrés à l'empire de la bile, » vous le connaîtrez aiſément, parce que dans » ces ſaiſons, les malades vomiſſent cette ma- » tière ſpontanément, & que les médicamens » ſollicitent de plus grandes déjections de ma- » tières bilieuſes; la nature de la fievre & la » couleur des malades l'indiquent auſſi ». (1).

Quoique les maladies ſaburrales regnent tous

---

des fruits d'été & des végétaux frais, favoriſe la génération dans les premières voies d'une ſaburre âcre, corroſive, brûlante, lorſque ſur-tout on fera uſage d'acides après avoir mangé des corps gras, comme le lard; n'eſt-il pas évident que l'uſage habituel des acides ne peut être que contraire aux marins dont la nourriture ordinaire eſt du lard, des légumes ſecs; qui ſont privés de fruits & de végétaux frais, & ſans ceſſe expoſés, par état, à des ſuppreſſions de tranſpiration que Stoll reconnaît auſſi pour une des cauſes de la production de cette ſaburre, ſource meurtrière des maladies les plus funeſtes; auſſi, comme membre de la commiſſion nommée par l'ordonnateur de la marine, pour ſurveiller les procédés de ce citoyen, employai-je tous mes efforts pour empêcher qu'on ne fit pas un uſage général & habituel de remèdes dangereux à bord des vaiſſeaux de la République.

(1) Je penſe que c'eſt par faute d'impreſſion qu'on lit ici *caloribus*, le texte veut *coloribus*, *cromaſi*.

les ans, dans les saisons que j'ai désignées ci-dessus, il arrive cependant, que certaines constitutions de l'athmosphère, en favorisent le développement, dans d'autres tems; c'est ce que j'ai observé au printems de cette année, pendant lequel elles étaient épidémiques.

Les maladies saburrales, qui se font ressentir au printems, différent de celles qu'on observe à la fin de l'été, en ce que les premières sont souvent compliquées d'inflammation, ou en ce qu'elles deviennent inflammatoires (1); quoique la saburre ait été évacuée; & en ce qu'elles dégénèrent rarement en fievres malignes; ces sortes de maladies ont toujours je ne sais quoi de septique ou de malin, en été ou en automne, ou prennent très-aisément ce dernier caractère; outre cela, les matieres, dont l'estomac & les intestins sont surchargés, sont beaucoup plus fluides & plus faciles à évacuer au printems que pendant l'automne.

---

(1) J'ai observé trois fois, dans l'hôpital de Rochefort, le mois de nivose de l'an 5, que les fievres saburrales deviennent inflammatoires; deux des malades qui font le sujet de ces observations, paraissaient être delivrés du danger de ces maladies, lorsque des douleurs vives de la poitrine, l'élevation & la force du pouls, me déterminèrent à employer la saignée; un d'eux fut saigné deux fois, le troisième eut dans le même temps de sa maladie une hémoptisie qui nécessita aussi ce moyen. Tous trois sont sortis bien guéris.

La matiere ſaburrale, contenue dans les viſcères épigaſtriques, produit des maladies très-différentes, & dont les ſymptômes ſont auſſi très-différens; je vais en indiquer quelques-uns, pour faire connaître les caractères qui me les ont fait découvrir & diſtinguer d'avec d'autres maladies qui reſſemblent à celle dont je parle, ſous quelques rapports; je dirai auſſi qu'elle méthode j'ai employée dans leur traitement.

Le mal de tête (1) *ſaburral*, accompagne,

---

(1) Il n'y a pas de ſymptôme auquel on oppoſe plus ſouvent la ſaignée qu'au mal de tête, il n'y en a peut-être pas qui exige moins ce ſecours; le mal de tête eſt, beaucoup plus rarement qu'on ne le penſe, cauſé par l'inflammation ou la pléthore, &, dans ce dernier cas, la ſaignée peut encore être funeſte. Les deux exemples que j'en vais rapporter, confirmeront encore cette vérité:

Un volontaire vint à l'hôpital de ce port, pendant l'endémie de l'an trois; il avait la fievre double tierce; les accès étaient accompagnés d'un mal de tête ſi violent, que ce militaire, jeune, vigoureux & d'un tempéramment ſanguin, était réduit au déſeſpoir; je lui preſcrivis les remèdes inciſifs ſalins, dont je fais ordinairement précéder les évacuans; je lui adminiſtrai enſuite les évacuans; il faiſait uſage de pédiluves; tous les jours il demandait avec inſtance que je le fiſſe ſaigner; l'expérience m'ayant appris le danger de la ſaignée dans ces maladies pendant l'automne, j'avais réſiſté, malgré ſes prières, ſes injures, le rapport que les malades ſes voiſins, les infirmiers, les hoſpitallières m'avaient

preſque toujours, toutes les maladies cauſées par la ſaburre ; il eſt ſouvent très-douloureux, la tête

---

fait de l'état affreux où le réduiſait cette douleur de tête ; parce que j'ai ſouvent vu des malades, prévenus en faveur de tel ou de tel moyen curatif, employer toutes ſortes de ſtratagêmes pour déterminer l'officier de ſanté à céder à leurs deſirs.

La fievre & le mal de tête, qui en était un ſymptôme ; réſiſtant aux moyens que j'avais employé, de nouvelles informations m'apprirent que ce citoyen avait reçu, quelques années avant, un coup violent ſur la tête, que depuis il y avait ſouvent mal ; craignant alors que l'organiſation des vaiſſeaux du cerveau, ne fut affaiblie, & que la raréfaction du ſang n'en cauſat la rupture pendant la chaleur de l'accès, je me déterminai, enfin, à lui faire faire une ſaignée du bras que ſemblaient encore indiquer la jeuneſſe, la force & le pouls de ce malade, & qui n'était contr'indiquée que par le climat & la ſaiſon ; bientôt après la fievre devint continue, la langue ſe deſſecha, elle ſe couvrit, ainſi que les dents, d'une matière noire & fétide, il eut tous les autres ſymptômes d'une fievre putride, à laquelle il ſuccomba malgré tout l'appareil des antiſeptiques, des irritans & des épiſpaſtiques.

L'autre malade qui me fournit une nouvelle preuve du danger des ſaignées, pour combattre le mal de tête ſymptômatique, lors même qu'il eſt accompagné de pléthore, eſt un marin Hollandais ; on voit peu de malades, dans les hôpitaux, auſſi gras & d'une ſanté auſſi robuſte, embonpoint, rougeur du viſage & des yeux, force & élévation du pouls, ſtature apoplectique, tout annonçait, chez ce malade, la pléthore ; il avait la fievre tierce, je lui fis faire une ſeule ſaignée, il fit d'ailleurs un uſage méthodique de tous les remèdes uſités

ſemble ſe partager, une forte preſſion des mains du malade, ou de celles des aſſiſtans, ſur cette partie, paraît le diminuer; le malade deſire ardemment cette ſorte de ſoulagement; la douleur occupe tantôt l'occiput, tantôt le front, ou même quelquefois toute la tête; elle s'y fait reſſentir d'une manière atroce; elle ſuit des périodes régulières, pendant leſquelles elle eſt plus forte, le viſage devient enſuite rouge, les yeux étincelans; mais le plus ſouvent la couleur du viſage eſt chlororotique, c'eſt-à-dire d'un verd pâle, qui s'étend juſques ſur la conjonctive. La langue, la bouche, les rapports, la peſanteur de l'eſtomac, la douleur qu'y cauſe la compreſſion, la tenſion, le gonflement, la douleur aiguë, gravative des hypocondres, les borborygmes, les flatuoſités, une diarrhée légère & ſpontanée; tout annonce la préſence, dans les viſcères épigaſtriques, d'une

---

dans cette maladie, rien ne put arrêter les accès de ſa fievre, & il mourut leucophlegmatique, malgré tous les ſoins qu'on lui donna; je n'ai pas vu d'autres malades attaqués de fievre intermittente, ſuccomber à cette maladie dans un tems auſſi court, quoique ces malades fuſſent dans la cachexie même ſcorbutique. Ces deux exemples prouvent, d'une manière péremptoire, combien il eſt dangereux de combattre, par la ſaignée, les maux de tête ſymptômatiques, même chez des ſujets pléthoriques, ſur-tout pendant l'été & dans les climats humides.

matière nuiſible, ſource trop-féconde de tous ces accidens; dans ces cas, les purgatifs étaient rarement avantageux; la maladie s'aggravait inſenſiblement, les malades y ſuccombaient, après avoir long-tems ſouffert, ou ne guériſſaient que très-difficilement; mais ſi l'on employait la ſaignée, les accidens augmentaient auſſi-tôt après; les ſeuls émético-cathartiques produiſirent de bons effets, & amenèrent toujours un ſoulagement conſidérable & conſtant.

J'ai vu l'émétique calmer des malades qui avaient eu le délire auſſi-tôt après avoir été ſaignés; j'ai vu des affections ſoporeuſes, le renverſement ſpaſmodique de la tête en arriere, & la courbure du tronc; la paraliſie des muſcles d'un côté du viſage, le bégayement; j'ai vu tous ces maux guéris par les éméto-cathartiques; j'étais étonné de la promptitude des effets de ce remède énergique.

Je me rappelai alors ce que j'avais lu dans les *prénotions coaques* d'Hyppocrate, » tous ceux » qui dans les fievres continues (ce qui ſuit indique qu'il s'agit des fievres ſaburrales) « ont » perdu l'uſage de la parole, ceux qui ont les » yeux demi-fermés, guériſſent, s'ils parlent, « & reviennent à eux après avoir ſaigné du nez » & vomi. »

Hyppocrate deſirait cette hémorragie pour que

les humeurs fuſſent plus faciles à évacuer, & que les efforts du vomiſſement fuſſent moins dangéreux; ce n'était point de cet écoulement de ſang, par le nez, mais bien du vomiſſement qu'il attendait la guériſon de cette maladie; j'ai quelquefois imité cet effort de la nature, en évacuant une petite quantité de ſang pour diminuer le danger du vomiſſement, mais le plus ſouvent cette précaution était inutile.

Je me reſſouvins auſſi de ce que Galien raconte, dans ſon commentaire ſur l'Aphoriſme premier, livre cinquième, au ſujet d'un jeune homme qui avait vomi des matières poracées; il eut des convulſions générales pendant le vomiſſement, elles ceſſerent avec la fievre, auſſitôt après que cette ſaburre fut rejettée.

Voici une hiſtoire qui confirme ce qui a été dit juſqu'à préſent: un tonnelier, âgé de trente-neuf ans, eut des alternatives de froid & de chaud, la veille de pâques; il éprouva les mêmes accidens pendant huit jours, ſans ſe mettre au lit; enfin il tomba ſur un eſcalier, & ſe froiſſa fortement l'occiput & le dos; le mal de tête, des douleurs du dos & des reins ſuivirent cette chûte; il vomit des matières bilieuſes, un peu de ſang. On le ſaigna, peu à près il fut ſoulagé; mais le mal de tête augmenta d'une telle manière, preſqu'auſſi-tôt, qu'on fut obligé d'ap-

porter ce malade à l'hôpital des frères de la miſéricorde; il ſe trouva bien de l'exhibition d'un émétique; il ſortit de cet hoſpice, & ſe porta bien pendant quelque tems; huit jours étaient à peine écoulés, que le mal de tête ſe fit encore reſſentir, accompagné de tintemens, de bourdonnemens dans les oreilles, & d'un ſorte d'embarras dans les perceptions; la reſpiration devint gênée, il rendit des crachats muqueux, verds; la langue était ſaburrale, la bouche ſouvent amère, il n'avait point de rapports; la cardialgie, la tenſion des hypocondres, & même de tout le ventre, le fatiguaient beaucoup; il allait difficilement à la ſelle, le pouls était vîte, plein, ſans être dur; je lui fis appliquer un véſicatoire à la nuque, & je lui preſcrivis quelques autres remèdes d'uſage; j'avais intention de faire ſupurer longtems les véſicatoires; je fis ſaigner ce malade une ſeconde fois, le ſang était couvert d'une croûte inflammatoire; quoique le chirurgien qui l'avait viſité (1), après ſa chûte,

(1) On ne ſaurait trop recommander aux étudians qui ſe conſacrent à l'exercice de la Chirurgie, de porter l'attention la plus ſévère ſur l'état des premières voies chez les bleſſés, principalement dans les plaies de tête; la plupart de ceux qui ſe livrent à la pratique de cette partie importante de l'art de guérir, recherchent ſur-tout à acquérir la dextérité ſi néceſſaire dans les opérations & les panſemens, &

n'eut pu découvrir aucune léſion; je portai toute mon attention plutôt ſur cet accident que ſur l'état ſaburral des premières voies. Deux jours après j'obſervai que ce malade avait un commencement d'opiſthotonos, les angles de ſes lèvres étaient retirés des deux côtés; il bégayait; ſes perceptions étaient confuſes; il avait une grande tendance au ſommeil, le pouls était vîte ſans être dur; une émulſion purgative, avec la manne & le ſel d'epſom, (ſulfate de magnéſie,) que je fis paſſer, évacua beaucoup de matières, ſans que le malade fut ſoulagé; il était toujours de mauvaiſe humeur, troublé, dans un état comateux; je lui donnai un émétique le cinquième jour, après ſon entrée à l'hôpital, il vomit beaucoup de matières vertes, d'un jaune foncé; auſſitôt après le vomiſſement il fut moins aſſoupi, plus gai, la bouche était bonne, quoique la langue fut encore ſaburrale, la cardialgie, la tenſion du ventre & des hypocondres diminue-

---

lorſqu'ils ont rempli leur tâche à cet égard, ils croyent avoir tout fait; cependant la preſcription des moyens curatifs, dont le panſement & les opérations acceſſoires ne ſont ſouvent que de légers auxiliaires, réclament toute la vigilance & la ſagacité des Chirurgiens; & les événemens funeſtes, ſuites néceſſaires de la négligence de quelques-uns, ſeront pour eux une ſource de regrets & de remords.

rent; il reſpirait aiſément, ſans douleur, mais la toux ſurvint; un nouvel émétique que j'adminiſtrai deux jours après, lui fit rendre beaucoup de matières jaunes, vertes, ayant la conſiſtance de bouillie; cette évacuation fut ſuivie d'une diminution conſidérable de tous les ſymptômes; je fis ſuccéder à ce remède une ſolution de ſels neutres, pour entretenir le ventre plus libre, & expulſer les reſtes de matières ſaburrales; peu de jours enſuite, quatorze jours ou environ, après ſon entrée à l'hôpital, ce malade étant bien de toute manière, eut une fievre quotidienne intermittente bénigne, elle céda à l'uſage du quinquina, il ſortit bientôt enſuite entièrement guéri.

Hyppocrate place dans les hypocondres, la cauſe de quelques affections de la tête & principalement du délire. On lit dans ſon livre des affections: « lors de l'invaſion de la phrénéſie, » la fievre eſt légère, le malade reſſent de la » douleur dans la région précordiale, & prin- » cipalement du côté droit, vers le foie; mais » lorſque le quatrième ou le cinquième jour eſt » arrivé, la fievre eſt plus forte, les douleurs » augmentent, le malade devient jaune, il a » l'eſprit abattu ».

L'auteur de ce livre dit qu'il faut, dans ce cas, évacuer par les ſelles, faire boire de l'eau

avec l'oximel ; il ajoute enſuite : « c'eſt la bile » qui cauſe cette maladie, lorſqu'après avoir été » miſe en mouvement, elle ſe fixe dans les viſ- » cères & aux environs du diaphragme ». Quant à moi, choiſiſſant la voie la plus courte, j'aimais mieux chaſſer la bile par le haut que par le bas.

Le fait ſuivant, dont j'ai connaiſſance, a quelque rapport avec cette hiſtoire : un homme qui, dans une chûte, s'était rudement froiſſé contre un corps dur, eut des vertiges & garda un mal de tête violent, juſqu'à ce qu'il eut vomi des matieres poracées ; il fut guéri après cette évacuation.

Deux femmes malades pour avoir reſpiré la vapeur du charbon embrâſé, (*un air vicié par la préſence du gaz acide carbonique*) (1), dé-

(1) L'action de déléterre du gaz acide charbonique ſur les organes de la reſpiration, eſt reconnue depuis longtems ; cependant on voit encore tous les jours des victimes de l'ignorance, de l'imprudence & de l'attachement aux vieilles habitudes.

Je dois en faveur d'une claſſe d'ouvriers importans au ſervice de la marine, rappeler ici un moyen qui a ſi ſouvent été publié, de préſerver de la malignité du gaz acide carbonique, les hommes forcés, par état, de reſter pendant quelque tems renfermés dans les lieux où il s'en dégage une grande quantité.

Pour préſerver de l'humidité le biſcuit deſtiné à la nourriture des marins, pendant leur ſéjour à la mer, on l'en-

gagé de la combuſtion du charbon, eurent des nauſées, des vertiges & le mal à la tête, juſqu'à

---

ferme dans des ſoutes, dont on enduit les parois de brai. Voici à-peu-près comment on procède au brayement de ces ſortes de magaſins.

La veille du jour où les ſoutes doivent être enduites de cette ſubſtance réſineuſe, on y allume un feu de charbon, proportionné à l'état d'humidité de ces magaſins; on prend même cette précaution pour les vaiſſeaux neufs; des ouvriers chargés de cette opération, s'enferment ordinairement dans ces ſoutes pour veiller à ce que le feu ne ſe communique pas. L'air de ces appartemens, qui n'ont de communication avec les parties les plus baſſes du vaiſſeau, que par une porte étroite, s'altere; bientôt ſa partie reſpirable, abſorbée, ſe combine avec le charbon; & ces ouvriers éprouvent ou les accidens dont furent attaqués les malades qui font le ſujet de cette obſervation de Stoll, ou des maladies dont les accidents ſont quelquefois plus graves; on a même vu des calfats mourir aſphixiés. On préviendrait ces inconvéniens, ſi on plaçait dans ces ſoutes, pendant tout leur chauffage, une baille d'eau commune, ou d'eau de chaux.

Lorſqu'on fait ces opérations dans les colonies, les officiers de ſanté doivent engager à prendre ces précautions, qui ne peuvent pas nuire au ſuccès du brayement Les maîtres qui dirigent ces travaux, m'en ont donné l'aſſurance. L'opinion générale eſt contraire à cette aſſertion, que la raiſon & la phyſique favoriſent cependant.

On ſait que l'expoſition, du corps nud du malade aſphixié, à l'action d'un air froid, que les injections long-tems continuées d'eau froide ſur le viſage & les autres parties du corps, ſont les principaux moyens curatifs de l'aſphixe; on

ce que l'exhibition d'un émétique leur eut fait rejetter beaucoup de ſaburre bilieuſe; elles recouvrèrent leur ſanté auſſi-tôt après la ceſſation du vomiſſement.

Souvent l'affection des hypocondres, abreuvés de cette ſaburre, cauſe des maux de tête, quelquefois auſſi les léſions de cette partie, produites par une chûte, ou par toute autre cauſe, déterminent une accumulation de ſaburre dans l'eſtomac, qui entretient enſuite la maladie de la tête, à cauſe de la ſympathie qu'il y a entre le cerveau & le ſyſtême gaſtrique.

Ceux qui chercheront les cauſes de ces phénomènes, & de ceux que je ferai connaître bientôt, les trouveront ſans doute dans ce que la ſaburre contenue dans les viſcères épigaſtriques, bleſſe, d'après des rapports que l'obſervation indique, & ſur leſquels la théorie n'a peut-être pas encore porté aſſez de lumière, non ſeulement les parties voiſines de ces viſcères, mais encore celles qui en ſont le plus éloignées, lorſqu'elles ont des communications

---

doit faire ces injections avec une ſéringue. On aide l'effet de ces moyens, en irritant la langue & la membrane pituitaire, avec des ſubſtances ſalines volatiles, & ſur-tout par l'inſufflation d'air pur dans la trachée artère. Perſonne n'ignore que celui qui ſort des poumons n'eſt plus reſpirable.

entr'elles; il paraîtra peut-être plus vraiſemblable de penſer que, des parties de ſaburre *reſorbées*, ſont adhérentes aux organes ſur leſquels elles ont été portées, qu'elles les irritent & y cauſent, de quelque manière que ce ſoit, les accidents qu'on obſerve. Mais les heureux effets que produiſent les émétiques ſont ſi prompts, qu'on ne peut chercher la ſource du mal ailleurs que dans l'eſtomac.

J'ai décrit plus haut les maladies de la poitrine dépendantes de la ſaburre bilieuſe; je vais dire combien elles ſont communes, & ce que je ſais de leurs différens traitemens, & de leur danger.

On rencontre ſouvent, dans le cours de ſa pratique, des péripneumonies & des pleuréſies très-graves qui indiquent aſſez, par l'irrégularité de leurs ſymptômes, par leur durée, par les éruptions, principalement miliaires, qui ſurviennent pendant leur cours, qu'elles ne doivent pas être claſſées parmi les maladies de poitrine, que *Sydenham* affirme pouvoir être aſſez ſûrement guéries, par l'uſage preſque ſeul des ſaignées répétées. Cet excellent obſervateur a rarement guéri, chez les adultes, les pleuréſies dont il parle ſans avoir fait tirer plus de quarante onces de ſang; cependant on trouve ſouvent des maladies de cette ſorte, dont les accidens

ne ſont pas calmés par l'émiſſion d'une double quantité de cette liqueur vitale, mais qui, au contraire, deviennent plus graves, par ce moyen, & emportent le malade.

C'eſt pourquoi je penſe que ces pleuréſies opiniâtres appartiennent à celles que je déſigne ſous le nom de *ſaburrales*, ou qu'elles dépendent en même tems de la préſence de *la ſaburre & de l'inflammation*.

Si on emploie la ſaignée (1), dans une

---

(1) On ne voit point ordinairement, à Rochefort, de pleuréſies ou de péripneumonies vraies ou eſſentielles; ſi quelquefois on y en obſerve, ce qui eſt très-rare, elles attaquent des ſujets qui ne ſont que depuis peu de tems, ſoumis à l'influence du climat; des vaiſſeaux y en apportent quelquefois. Les pleuréſies & les peripneumonies rhumatiſmales y ſont plus communes; les pleuréſies ou péripneumonies ſaburrales y ſont les plus fréquentes; elles ſont très-ſouvent compliquées d'inflammation, quelquefois cette complication n'eſt que ſecondaire; à-préſent que j'écris cette note, (le 19 germinal, an 5), je ſoigne pluſieurs malades, dans l'hôpital de la marine, qui ont des pleuréſies ſaburro-inflammatoires; leurs crachats ont été ſanguinolens ou marqués de ſtries ſanguinolentes; ils ſont devenus jaunes, écumeux, puis blancs non purulens; la fievre était forte, accompagnée quelquefois d'exacerbations; la douleur de poitrine occupait ordinairement un des points compris entre une des mamelles, & la partie la plus baſſe des hypocondres; d'autrefois elle ſe faiſait reſſentir ſous le ſternum & à

pleuréſie ſaburrale, ſimple ou même compoſée; mais de ſorte que l'inflammation ſoit légere & ſecondaire, & que l'affection ſaburrale ſoit beaucoup plus forte, il arrivera, néceſſairement, que les vaiſſeaux ſanguins étant moins pleins, il y aura une plus grande réſorption de la ſaburre bilieuſe, contenue dans l'eſtomac & les inteſtins; le principe vital ſera plus affaibli, il pourra moins exercer ſon action ſur la matiere hétérogène délétere, & la chaſſer; & l'eſtomac, déjà trop énervé, tombera dans une plus grande atonie. Quoiqu'il meure beaucoup de malades traités de cette manière, il en périrait bien plus encore, ſi l'on ne s'oppoſait pas, par quelqu'autre moyen,

---

l'épigaſtre; plus rarement elle s'étendait d'un des hypocondres juſqu'à l'épaule du même côté, au cou, à une des oreilles, &, dans ce cas, le malade n'entendait pas du côté de l'oreille malade; la preſſion n'augmentait point ou preſque point la douleur; la bouche était humide, ſaburrale, amère ou pâteuſe, les émétiques précédés ou ſuivis d'une ou pluſieurs ſaignées, ſelon la *prédominence* de l'inflammation ou de la ſaburre, produiſirent les meilleurs effets. Les véſicatoires que j'employai, lorſque la douleur occupait une grande ſurface & paraiſſait ſe jouer d'une partie ſur l'autre, ne procurerent pas le bien que j'en attendais, s'ils n'augmenterent pas les ſymptômes, ils ne les calmèrent jamais; ces malades étaient dans le cas que je cite un peu plus bas & qui eſt indiqué par Baillon.

au danger

au danger qu'entraînent les ſaignées répétées.

En effet, ceux qui emploient cette méthode vicieuſe, ſoutienent le principe vital abattu, par l'application des véſicatoires & des épiſpaſtiques; ils délayent la ſaburre par d'abondantes boiſſons, miellées & nîtrées; ils la diſpoſent ainſi à être plus facilement réſorbée, elle paſſe ſucceſſivement, toute entière, dans la maſſe du ſang, & s'échappe enfin lentement & avec peine, par les différens couloirs; tandis que le malade, traînant une vie miſérable à travers les dangers que lui préſente la mort, qui s'offre à lui toujours menaçante, & ſous mille aſpects différens, ne lui échappe que tard, & avec la plus grande peine, ſi même il peut vaincre la force & la durée de la maladie.

Les malades attaqués de pleuréſies eſſentielles & inflammatoires, ſont bientôt guéris, & lorſqu'ils n'ont pas quelques diſpoſitions antérieures fâcheuſes, ils recouvrent bientôt leurs forces, & ſont moins ſujets à rechûter. Il ne faut en effet, dans cette maladie, qu'affaiblir la tenſion des fibres, diminuer la maſſe du ſang, le délayer & ramener l'excès des forces à un état moyen; mais les malades chez qui l'atonie du ſyſtême gaſtrique, a depuis longtems favoriſé l'accumulation de matières ſaburrales, dans la région épigaſtrique, & qui ont été ré-

duits à la plus grande faibleſſe, par des ſaignées, trop ſouvent répétées, n'obtiennent rien autre choſe de l'application des véſicatoires, ſinon que l'accélération de ce qui leur reſte de ſang impur ſupplée à la perte de cette liqueur vitale, & entretient leur vie, preſque éteinte; mais certainement ils ne recouvrent jamais entièrement leur première ſanté; ſi ce n'eſt après un tems très-long, par les ſecours de l'art, les mieux adminiſtrés, & par un bienfait extraordinaire de la nature; l'affaiblissement de leur conſtitution les diſpoſe à des rechûtes ou à d'autres maladies chroniques. Combien ne voyons nous pas d'hommes, tous les jours, qui ont à gémir, toute leur vie, ſur les ſuites des maladies aiguës qu'ils ont éprouvées.

Les accidens qui ſuivent cette manière de guérir les maladies faburrales, par les ſaignées abondantes & répétées, par les boiſſons délayantes, copieuſes, & par les véſicatoires, ont effrayé le grand nombre de médecins, qui les avaient obſervés; ils ont abandonné, tout-à-fait, cette méthode pour en ſuivre une autre plus ſûre.

Les moins inſtruits voyant les ſymptômes de la maladie augmenter, après une ou deux ſaignées, diſent qu'il y a *malignité*; ils recourent alors aux anti-ſeptiques; par cette méthode, les

malades ne perdent pas autant de ſang, mais ils ſont tourmentés par les remèdes ſtimulans & aromatiques ; la ſaburre contenue dans les premières voies eſt forcée de paſſer dans la circulation, où elle cauſe des accidens très-graves, juſqu'à ce qu'attenuée, vaincue par la force de ces médicamens, elle ſoit portée à la peau, par où s'échappent ſes parties les plus tenues, tandis que les plus groſſières, abandonnées dans les extrémités les plus déliées des vaiſſeaux, y produiſent des exanthêmes, des éruptions qui ſont bien certainement critiques ; mais cette criſe eſt on ne peut plus pénible. Les obſervations de pluſieurs médecins, réunies aux miennes, m'ont convaincu que c'était dans l'état ſaburral des premières voies, qu'on devait le plus ſouvent chercher la cauſe des exauthèmes. Il eſt la véritable origine des éruptions miliaires qui ſurviennent dans les pleuréſies & les péripneumonies.

Quoique les médecins qui ont des connaiſſances un peu exactes des maladies ſaburrales, rejettent les deux méthodes, que je viens de décrire, j'ai cependant rencontré ſouvent des cas où il a fallu les employer l'une & l'autre. Il eſt arrivé que des ſujets attaqués de maladies de cette ſorte, étaient confiés à mes ſoins, dans l'hôpital ; après avoir été ſaignés pluſieurs

fois, j'évacuais par un émétique ce qui reſtait de ſaburre dans les premières voies, mais déjà une grande quantité de ces matières déléterres avait été portée dans l'océan des humeurs, & ne pouvait en être rappelée, ni par les émétiques, ni par les purgatifs ; il ne me reſtait qu'à délayer, par des boiſſons abondantes, ces matières abſorbées, à entretenir tous les couloirs ouverts & les inteſtins de préférence, pour les préparer à recevoir celles qui pouvaient y être portées.

Si les forces paraiſſaient s'affaiſſer, j'oppoſais à cet état les véſicatoires, la racine de ſerpentaire de virginie, (*ſatureia virginiaca*), de contra-yerva, (*dorſtenia contra-yerva*), & le camphre.

J'ai auſſi employé cette méthode lorſque l'inflammation, qui compliquait les maladies ſaburrales, devait d'abord fixer mon attention, & appelait les premiers ſecours; car pendant que je remédiais à l'inflammation, les ſymptômes dépendans de la ſaburre, s'accroiſſaient & étendaient leurs ravages par-tout; il arrivait de-là que les émétiques, dont l'inflammation proſcrivait l'exhibition, au début de la maladie, étant adminiſtrés trop tard, ne pouvaient plus rien ſur la ſaburre qui avait été abſorbée, & qu'il me fallait recourir à des moyens que j'au-

rais rejettés dans des circonſtances plus heureuſes.

J'ai très-fréquemment obſervé des ſymptômes qui m'ont paru difficiles à expliquer; ainſi, par exemple, je ne rencontrais ſouvent aucun ſigne, aſſez certain, de la préſence de la ſaburre, dans les premières voies, pour me déterminer à donner un émétique, les ſelles étaient ſeulement plus fréquentes, le pouls conſervait ſa molleſſe ordinaire, on y remarquait cependant un peu plus de vîteſſe, l'état de la langue, le goût des alimens, tout était d'ailleurs naturel. Ces malades ne reſſentaient aucun mal, dans l'epigaſtre, ſeulement enſuite le viſage devenait rouge (1),

---

(1) J'ai encore eu cette année, (an 4,) pendant le regne des maladies de poitrine, de fréquentes occaſions d'obſerver & de faire remarquer aux officiers de ſanté qui m'accompagnent dans mes viſites, à l'hôpital, combien la rougeur des joues eſt un ſymptôme trompeur. Lorſque l'inflammation avait été calmée, par une ou pluſieurs ſaignées, & que l'affection ſaburrale prédominait, l'intenſité de cette couleur augmentait encore, & ne cédait, ainſi que l'oppreſſion de la poitrine & le point de côté, qu'aux émétiques & aux purgatifs doux réitérés. Jamais je n'employai ces derniers remèdes ſans les avoir fait précéder des autres.

La rougeur habituelle des joues, cauſée par une éruption de boutons ſuperficiels, peut induire en erreur; il faut y faire bien attention.

les yeux étaient étincelans ; ſi on employait alors la ſaignée, les malades la ſupportaient difficillement ; mais l'exhibition d'un émétique produiſait l'évacuation d'un ſi grande quantité de ſaburre verte, jaune, noire, ayant la conſiſtance de bouillie, qu'on était étonné qu'une telle maſſe de matières eut ſi long-tems ſéjourné dans le département épigaſtrique ſans y donner des ſignes plus évidens de ſa préſence.

J'ai vu un malade qui ſe plaignait d'avoir mal à la tête ; il avait un tremblement continuel de la lèvre inférieure, une légère tenſion des hypocondres, & une douleur pongitive, mais très-faible, ſous les dernières fauſſes côtes, (côtes aſternales), du côté gauche ; il prit trois fois l'émétique, en laiſſant un intervalle entre l'exhibition de chacun de ces remèdes. Il fut beaucoup ſoulagé apres qu'il eut vomi une très-grande quantité de ſaburre bilieuſe de conſiſtance de bouillie.

Quelques malades qui s'étaient plaints d'avoir des aigreurs, vomiſſaient des matières acides & acerbes en meme tems, qui agaçaient les dents. Lorſqu'à la fin de l'été les fièvres ſaburrales faiſaient leur ravages, j'ai ſouvent vu, en Hongrie, les malades rendre une ſaburre très-verte, acerbe, qui cauſait à la gorge un ſentiment de brûlure, & qui avait le goût & l'odeur acides.

La ſaburre crue, fétide, amère, bilieuſe, dé-

génère ſouvent par l'uſage des acides, ou des ſubſtances ſuſceptibles de le devenir, en une ſorte de matière brûlante, d'un goût aigre & acerbe en même tems, cela arrive plus fréquemment, comme je l'ai obſervé plus haut, en été & en automne, qu'au printems, parce que, dans ces premières ſaiſons, les forces digeſtives ſont affaiblies; il ſerait dangereux de n'oppoſer que les abſorbans à cette ſorte de ſaburre *acide*.

Il conſte, par les expériences de Pringle, que des parties d'animaux putréfiées, étant mêlées aux ſubſtances végétales, y font l'effet d'un levain, & donnent à ces matières, un caractère d'acrimonie, & une ſaveur aigre & acerbe en même tems; ne peut-on pas dire que c'eſt ainſi que cette ſaburre acide ſe produit dans nos viſcères; cette explication convient, peut-être, auſſi à la colique qui fut épidémique *dans le Devonshire*, & dont Huxam nous a laiſſé la deſcription dans un petit ouvrage particulier.

L'éjection fréquente d'une petite quantité d'urine très-jaune, & qui formait un ſédiment dès le commencement de la maladie, me fourniſſait un moyen de diſtinguer les fievres ſaburrales, d'avec les maladies inflammatoires, lorſque je ne trouvais pas aſſez de ceux des ſymptômes, de ces premières maladies, que j'ai décrit plus haut, pour les reconnaître ſûrement.

Galien dit, dans la quarante-troiſième partie de ſon commentaire quatrième ſur le régime, » lorſque rien ne le contr'indique, il faut purger » ceux dont les urines ſont troubles & épaiſſes » au commencement des maladies; vous ne » purgerez pas ceux dont les urines ſont claires, » mais vous pourrez leur donner des lavemens, » s'ils paraiſſent indiqués.

Il eſt on ne peut plus important de raſſembler tous les ſignes quelconques, des maladies, & que le médecin les ait profondément gravés dans ſon eſprit; car, lorſqu'une maladie commence à paraître, lorſque les ſymptômes qui ſervent à la diſtinguer, ne ſont pas aſſez ſenſibles, & qu'elle en offre de communs à pluſieurs autres, il eſt ſouvent très-difficile de déterminer le caractère ſpécifique de celle qui ſe préſente, & d'en étouffer le germe; c'eſt pourquoi l'on ne doit jamais négliger aucun des ſignes, quelque leger qu'il ſoit, qui pourrait éclairer le diagnoſtic de ces *maladies commençantes*. Lorſque le ſyſtême gaſtrique eſt fatigué par la préſence des matières ſaburrales, quoique les ſignes n'en ſoient preſque pas apparens, on obſerve ſouvent l'abattement, l'anorexie, le ſentiment de chaleur contre nature, qu'on remarque au commencement de l'inflammation, ou de la pléthore ſanguine; mais quelle que ſoit la reſſemblance de ces maladies

commençantes, il n'eſt cependant pas indifférent de purger ou de ſaigner; le parti en faveur du quel on ſe décide eſt de la plus grande importance; ou l'on étouffe les germes de la maladie, dès qu'ils commençent à ſe développer, ou bien on aggrave indubitablement le mal: Baglivi rangeait parmi les choſes *les plus deſirables pour les progrés de la médecine*, ce diagnoſtic des maladies *commençantes*; il engage les médecins à travailler chacun de leur côté, pour perfectionner cette partie de la ſcience importante qu'ils cultivent.

C'eſt pourquoi je rechercherai, encore plus exactement, les ſignes les plus légers; on doit en effet tout raſſembler pour dépiſter, (en me ſervant de l'expreſſion de Baillon,) les indices les plus faibles des maladies compliquées, incertaines, cachées ou commençantes.

J'ai indiqué, plus haut, que la chaleur, l'oppreſſion de la poitrine & la toux, que j'ai obſervées, dans les pleuréſies & les péripneumonies ſaburrales, pouvaient avoir une double cauſe; ſavoir: le tranſport ſur les poumons, d'une humeur hétérogéne délétère, ou ſeulement la ſympathie des principaux organes de la reſpiration avec l'eſtomac.

Nous pouvons, peut-être dire, avec quelque raiſon, de ces maladies *ſaburrales de la poitrine*, ce que Galien a écrit des fièvres ardentes, dans

ſon commentaire quatrième, ſur l'Aphoriſme, cinquante-cinquième.

» Je connais qu'une fievre devient ardente, » quand les veines deſſéchées ont abſorbé des » humeurs âcres & bilieuſes ».

Néanmoins, comme le crachement de ſang qui complique auſſi quelquefois ces ſortes de pleuréſies ſaburrales, ceſſe ſouvent auſſi-tôt après l'effet de l'émétique, la ſympathie peut beaucoup dans ce cas.

Il arrive ſouvent que les matières glaireuſes, dont l'eſtomac des enfans, qui ont la coqueluche, eſt ſurchargé, ſollicitent une toux fréquente qui produit une hémopthiſie, cauſée par la rupture de quelques petits vaiſſeaux du poumon, ſi l'on remédie au vice de l'eſtomac, le poumon n'eſt plus irrité, & le crachement de ſang ceſſe.

Il faut auſſi bien diſtinguer cette ſorte de crachement de ſang d'avec cette autre qui accompagne, quelquefois, les inflammations du poumon, & qui exige la ſaignée & les boiſſons émolientes; & encore d'avec l'hémopthiſie qui dépend du relâchement (1) des vaiſſeaux pulmo-

(1) Le crachement de ſang, dépendant du relâchement des vaiſſeaux ſanguins, n'eſt pas rare ici, à la ſuite des fievres intermittentes, dans la leucoplegmatie; il attaque ſouvent, tout-à-coup, des malades qui paraiſſaient ſe rétablir;

naires, & à laquelle on doit oppoſer les toniques, puiſque ces deux différens traitemens augmentent la ſorte de crachement de ſang dont nous nous occupons ici. Il arrive cependant, quelquefois, qu'une inflammation véritable du poumon, eſt compliquée d'affection ſaburrale, on doit alors rapporter cette hémopthiſie à la diſpoſition inflammatoire du ſang.

Dans toutes les maladies accompagnées de fievre, j'attachais beaucoup d'importance à l'état de la langue; j'y en apportais encore davantage dans les fievres ſaburrales, d'après ce que dit Hyppocrate, dans ſon livre ſixième, des maladies populaires, ſection cinquième; « la langue » indique la nature des urines; lorſqu'elle eſt » d'un vert pâle, elle annonce la préſence de » la bile; la bile (1) eſt formée par les corps » gras; la blancheur de la langue dépend de » la préſence de la pituite, la langue a la couleur des humeurs qui la touchent, c'eſt pourquoi elle nous ſert à connaître celles qui » dominent ».

---

ils ſont alors très-oppreſſés; leurs crachats ſanguinolens ſont écumeux, & ils meurent bientôt après; d'autrefois ils vomiſſent le ſang, deviennent enſuite hydropiques, ce vomiſſement ſe montre de nouveau, par intervalles, & les malades ſuccombent enfin malgré les ſecours les mieux indiqués.

(1) Ici le mot bile eſt ſynonime de ſaburre.

J'ai obſervé que le ſoulagement que les malades obtenaient de la ſaignée, dans les maladies ſaburrales, n'était qu'inſtantané, & que la maladie devenait plus violente, peu de tems après. La ſaignée relâche, pour un moment, les fibres agacées & criſpées, par cette humeur âcre, mais ſi, comme le dit Galien, « *les* » *veines ont abſorbé plus de bile* », la maladie doit augmenter. Quels que ſoient les accidens dépendans de l'abſorption de la matière ſaburrale dans le ſang, on ne peut les combattre avantageuſement que par les émétiques donnés à propos; la ſaignée & tous les autres moyens ſont inſuffiſans. Hyppocrate a écrit cette vérité, avec ſon ſtyle ordinaire, dans ſon livre de l'ancienne médecine. « Quelles anxiétés, quelle chaleur dé- » vorante, quelle proſtration de forces oppriment » les malades, auſſi-tôt que la matière amère, que » j'appelle bile jaune, à été épanchée (1)! » dès qu'elle a été évacuée ſpontanément, ou « par l'effet des remèdes adminiſtrés à propos, » les douleurs & la chaleur ceſſent auſſi-tôt. Mais » tant que ſon acrimonie n'a point été affaiblie, » tant que cette matière eſt cruë, tant qu'elle

(1) *Diffuſa* me ſemble plutôt indiquer ici le paſſage de la ſaburre dans le torrent de la circulation, que déſigner l'épanchement de bile que les médecins nomment éctère.

» n'a point été délayée, étendue, rien ne peut
» calmer les douleurs & la fievre. Combien ſont
» atroces les douleurs mordicantes d'entrailles &
» de poitrine qui mettent au déſeſpoir ceux qui
» ſont accablés par la préſence de cette bile
» âcre, aigre, aerugineuſe, dans leurs viſcères!
» ces accidens ne ceſſent cependant qu'après
» que cette humeur a été évacuée, affaiblie
» ou délayée ».

Le ſoulagement momentané qui ſuivit la ſaignée, me trompa de telle manière, chez un jeune homme, dont la maladie était compliquée de la préſence de la ſaburre bilieuſe, que j'indiquai un autre traitement que celui néceſſité par l'état du malade; cette hiſtoire n'eſt pas longue, la voici: Un ſerrurier, âgé de dix-huit ans, fut confié à mes ſoins, le vingt mai; cinq jours avant il avait reſſenti, le ſoir, des laſſitudes, des douleurs de reins, de l'oppreſſion & une douleur aiguë à la partie antérieure & moyenne de la poitrine; une ſoif ardente le dévorait; il ne touſſait point & ſe plaignait d'un ſentiment de froid interne, & de chaleur des extrémités; au toucher il était brûlant; il avait mal à la tête, la langue couverte d'un limon jaunâtre; il reſſentait auſſi de la douleur dans le flanc gauche; ſon pouls était vîte, fort & plein; il ne préſentait aucun des autres ſymptômes

qui accompagnent ordinairement les maladies saburrales ; j'avais le projet de faire saigner ce malade & de lui administrer un émétique ; le lendemain la saignée fut faite ; l'émission d'un sang de bonne qualité, produisit un soulagement notable, & plus long qu'il ne l'est ordinairement dans cette maladie ; je ne fis point donner d'émétique ; je pensai que je m'étais trompé dans le diagnostic, & que cette maladie, que j'avais jugée, la veille, être saburrale, était inflammatoire ; le soulagement considérable & assez long qu'avait produit la saignée, m'avait fait décider ainsi, comme on dit, d'après l'événement, je prescrivis de l'eau d'orge avec l'oximel ; mais le mal de poitrine étant devenu beaucoup plus fort, vingt-quatre heures après, je fis faire à ce malade une autre saignée bien plus légère que la première ; elle fut aussi suivie d'un soulagement remarquable, mais plus court ; bientôt après ses perceptions s'affaiblirent, il tomba dans la stupeur ; l'abdomen & principalement l'hypocondre gauche, devinrent douloureux, l'oppression de la poitrine était très-forte, & le pouls plus vîte qu'au commencement de la maladie ; souvent ce malade n'avait pas l'esprit présent ; je lui donnai un éméto-cathartique qui lui fit rendre beaucoup de matières jaunes & vertes, par la bouche & par les selles ; il ne reprit pas entièrement

ſes ſens après le vomiſſement, il délirait encore; mais moins ſouvent & moins fort qu'avant cette évacuation; je lui adminiſtrai une teinture aqueuſe de rhubarbe aiguiſée avec un ſel neutre, pour entretenir le ventre libre; je veillais à ce que les ſelles ne fuſſent pas trop-abondantes, afin de ne pas trop abattre ſes forces; j'avais eu occaſion d'obſerver dans d'autres circonſtances, combien il était avantageux d'entretenir le ventre un peu plus lâche qu'il ne l'eſt dans l'état naturel, lorſque les maladies ſaburrales avaient été mal traitées, lors de leur invaſion; lorſque la ſaburre des premières voies avait paſſé dans la circulation, & qu'il n'y avait pas alors de couloir par lequel ces matières délétères, puſſent-être plus facilement expulſées, après y avoir été ramenées inſenſiblement. Cependant le malade reprit un peu ſes ſens, mais il ſe plaignait d'un mal de tête violent; la partie de la conjonctive qui recouvre l'abbuginée, était rouge, ſur toute ſa ſurface; la douleur de ventre & l'oppreſſion de la poitrine, étaient moindres. Comme le pouls qui était mou, devenait très-petit, quoiqu'il conſervât à-peu-près ſa viteſſe naturelle; & que la langue, qui, juſqu'alors, avait été ſaburrale, ſe deſſechait; j'eus recours aux ſtimulans, tels que les ſinapiſmes, la racine de contra-yerva, (*doriſenia contra-yerva*), le camphre & la ſer-

pentaire de virginie, (*ſatureia virginiaca*), afin de débarraſſer les organes & les humeurs, de la matière délétére qui, ne ſe trouvant plus dans le ſyſtême gaſtrique, était adhérente aux viſcères, ou emportée dans le torrent de la circulation. Par ces moyens, le délire fut moins fort, le pouls s'éleva, la langue s'humecta. Le météoriſme & la douleur des hypocondres augmentant encore, je lui donnai un nouvel émétique qui détacha une quantité prodigieuſe de ſaburre, dont l'évacuation procura un grand ſoulagement; après l'effet de ce remède, adminiſtré pour la ſeconde fois, & auquel je fis ſuccéder encore les cardiaques, le malade reprit ſes ſens; ſa convaleſcence fut entière, mais très-lente. De nombreuſes obſervations ſe réuniſſent à la raiſon, pour démontrer qu'un purgatif ne peut être ſuccédané d'un émétique. En effet, celui qui attaque, par les purgatifs, la ſaburre caclée dans l'eſtomac & les viſcères voiſins, n'obtient rien ou rend la maladie plus grave; car, dans le long trajet de cette matière, depuis l'eſtomac juſqu'à l'anus, elle eſt appliquée aux orifices des vaiſſeaux abſorbans, qui tapiſſent le canal inteſtinal; ils en pompent une partie qu'ils portent dans le ſang, qui, juſqu'alors, n'avait pas été ſouillé par ſa préſence.

La pratique de ces médecins timides, qui n'oſent

n'oſent adminiſtrer les émétiques, malgré leur indication preſſante, eſt on ne peut plus condamnable, avec leurs eccoprotiques & leurs minoratifs antiques, qu'ils donnent encore ſouvent en pluſieurs verrées; ils prolongent, aux grand danger de ceux confiés à leurs ſoins, des maladies qu'un ſeul émétique aurait étouffé dès leur naiſſance.

Les plus anciennes obſervations confirment ces vérités; Hyppocrate aſſure en effet, dans ſon livre premier (1) des maladies, chapitre douze; que la ſaburre eſt plus ſouvent & plus ſurement évacuée par le vomiſſement: « tout » ce qu'il y a de bile, dans l'eſtomac & la véſi» cule du fiel, eſt le plus fréquemment rejetté » par le vomiſſement, dans les premiers jours » ou dans quatre ou cinq; celle qui eſt dans » l'eſtomac eſt cependant quelquefois chaſſée par » le bas ».

Pour moi, inſtruit par l'obſervation de la nature, j'aime mieux, au commencement des maladies, évacuer la ſaburre par les émétiques, que par les purgatifs; ce qu'Hyppocrate dit, dans ſon livre ſeptième des maladies qui regnent dans les claſſes les moins aiſées du peuple, ſe

(1) Ce paſſage eſt tiré du livre premier & non du livre quatre.

rapporte à ceci : « il faut évacuer pendant les » maladies, lorſque les matières à évacuer ſont » cuites; vous purgerez par le bas, quand les » accidens ſeront diminués; vous le reconnaî- » trez, ſi les malades n'ont point d'anxiétés, » ni une douleur gravative à la tête, ſi la cha- » leur eſt beaucoup moins intenſe, & ſi elle » ceſſe après les exacerbations; vous évacuerez » par en haut, pendant le tems de l'accès, car » les viſcères épigaſtriques ſont météoriſés lorſ- » que les malades ont des anxiétés & un ſenti- » ment d'embarras dans les parties ſupérieures; » c'eſt pourquoi il ne faut point purger, dans » le commencement des maladies, parce qu'alors » la nature ſeule ſollicite des évacuations, *c'eſt-* » *à-dire des vomiſſemens* ».

Il eſt donc plus ſûr de donner un émétique que purgatif; puiſqu'on peut adminiſtrer le premier, même pendant l'accès, & qu'on ne peut faire prendre le ſecond qu'après ſa ceſſation. C'eſt à cauſe de cela qu'Hyppocrate penſe que l'uſage des évacuans eſt inutile au commencement des maladies, parce que la ſaburre eſt évacuée ſpontanément; mais lorſque la nature moins bienfaiſante, ne procure pas ces évacuations ſalutaires, pourquoi l'art, imitant ſes efforts, n'y ſuppléerait-il pas, en ſollicitant, dès le commencement de la maladie, le vomiſſement qui, na-

turel dans beaucoup d'autres cas, produit des effets ſi heureux.

Prœval a ſi bien démontré, dans une diſſertation très-bien faite, quoique courte, *ſur l'uſage des vomitifs dans la péripneumonie putride*, la préférence qu'on doit donner aux émétiques, ſur les purgatifs ſeuls; (voyez tome ſecond, des thèſes raſſemblées par Haller), il a ſi bien rendu mes idées, car je n'ai lu cette thèſe qu'après avoir eu une opinion fixe, ſur cette maladie, que je ne peux m'empêcher de tranſcrire ici ſon texte en entier:

« Avant que les forces du malade l'abandonnent, (dit ce célèbre auteur), & ſans attendre le déclin de la maladie, adminiſtrons vîte & ſans crainte, les purgatifs, les éméto-cathartiques, & même les émétiques; nous attendrions envain la diminution des accidens, ſi les levains de mauvaiſe qualité, qui fermentent, n'avaient pas été évacués; le mal deviendrait pire, pendant qu'on temporiſerait, & le malade ſuccomberait à une mort certaine, avant qu'on eut pu trouver une méthode convenable à la nature de la maladie; lorſque le malade aura été bien préparé, on fera donc paſſer un purgatif doux? ſoit, mais la ſaburre qui eſt en mouvement, eſt trop abondante & trop viſqueuſe, pour pouvoir être

» chaſſée par les purgatifs ; le tems preſſe, nous » avons ſous la main un remède efficace, donnons les cathartiques aiguiſés avec les émétiques, avec quelques grains de tartre ſtibié, » (tartrite de potaſſe antimonié) ou bien » étendons, dans beaucoup d'eau, d'autres préparations d'antimoine, qui purgent bien & » ſans fatiguer; car ſi, dans ces circonſtances, » on eſſayait d'évacuer, par l'effet d'un purgatif doux, cette ſaburre ſi gluante & ſi » difficile à chaſſer, ſur-tout dans ce climat, » la fievre & la chaleur deviendraient plus fortes, & l'inflammation de la poitrine en ſerait » la ſuite ».

J'employais, pour faire vomir, une diſſolution de tartre ſtibié, (tartrite de potaſſe antimonié), préparé, d'après la formule du diſpenſaire de Vienne; j'en faiſais fondre quatre grains dans une livre d'eau; les malades en buvaient une quatrième partie, de quart-d'heure en quart-d'heure, & après chaque vomiſſement, ils prenaient de l'eau tiede, pour favoriſer cette évacuation, & la rendre plus abondante.

Ce médicament, ainſi adminiſtré, a beaucoup d'avantage ſur tous les autres, lorſqu'on le donne par verrées, le nombre des déjections eſt, pour ainſi dire, ſoumis à la volonté du médecin; le tartre ſtibié, (tartrite de potaſſe

antimonié), fait auſſi vomir bien plutôt & plus ſûrement ; la racine d'ipécacuanha peut avoir perdu ſes propriétés en vielliſſant, & quand même elle ſerait nouvelle, il arrive ſouvent qu'elle eſt embarraſſée par la ſaburre viſqueuſe qui ſe trouve dans l'eſtomac, & qu'elle ne produit point, ou preſque point, l'effet qu'on en attendait, ou qu'elle en opère un autre qu'on ne deſirait-pas.

Souvent, en effet, cette racine ſe précipite, par les ſelles, en agiſſant comme un purgatif, ſans avoir produit aucun vomiſſement; les perſonnes délicates, ou qui ont de la répugnance pour les remèdes, rejettent ce vomitif nauſeux auſſi-tôt qu'elles l'ont avalé, & n'en obtiennent parconſéquent pas l'effet attendu; mais le tartre ſtibié, (tartrite de potaſſe antimonié), fondu dans l'eau, & adminiſtré, de la manière que je viens d'indiquer, peut être donné avec ſureté, aux perſonnes même les plus délicates; ſa vertu fondante, inciſive, convient on ne peut mieux, quand une ſaburre viſqueuſe, adhére avec force aux parois de l'eſtomac.

Comme il eſt très-rare que l'eſtomac ſoit ſurchargé de ces matières délétères, ſans qu'il y en ait un peu paſſé dans les intellins, le tartrite de potaſſe antimonié, ayant auſſi la vertu purgative, cette potion émético-cathartique ſollicite

un *cholera morbus artificiel* très-avantageux pour les malades. Hyppocrate a remarqué que la fievre lipyrie, qui appartient à la classe des maladies saburrales, ne guérissait point s'il ne survenait point un cholera; je faisais, par les éméto-cathartiques, ce que la nature fait quelquefois, par ses efforts salutaires, pour sa propre conservation.

J'ai fréquemment employé le tartre stibié, (tartrite de potasse antimonié), à petites doses souvent répétées, à la place du kermès minéral, (oxide d'antimoine sulfuré rouge); cette préparation qui ne se fond point dans l'eau, se donne moins avantageusement dans la potion pectorale de notre hôpital, & malgré qu'on eut le soin de bien secouer la phiole qui la contenait, les doses étaient cependant inégales, & le malade n'avait souvent pas pris de kermès minéral, (oxide sulfuré rouge d'antimoine), qui s'était précipité au fond du vase, jusqu'à ce qu'il but la dernière dose de la potion, avec laquelle il avalait tout cet oxide. J'employais souvent une potion anacathartique, faite avec cinq onces d'eau distilée de fleurs de sureau (*sambucus niger*), une once d'oximel simple, autant d'oximel scillitique, dans lesquels on faisait la solution de deux grains de tartre stibié, (tartrite de potasse antimonié), si le malade en supportait

l'effet, ſans en être incommodé; j'y mettais même trois grains de ce ſel; je faiſais prendre cette potion en ſix doſes égales, dans les vingt-quatre heures.

Je ne penſais pas qu'il fut toujours utile de faire précéder les émétiques de l'uſage des délayans inciſifs, pour en faciliter l'effet, je les adminiſtrais ſouvent ſans cela, lorſqu'ils étaient indiqués; cette conduite pourrait ſembler être précipitée ou inconſidérée, mais pluſieurs obſervations m'avaient appris combien il était utile d'agir ainſi; la plupart du tems la ſaburre était délayée & apte à être évacuée, quant il n'y en avait qu'une partie dans cet état, & que le reſte était glutineux & adhérent, j'avais toujours obtenu l'avantage de chaſſer ce qui pouvait l'être; & l'action des viſcères, pendant le vomiſſement, aidée de la vertu diſſolvante & inciſive du tartre ſtibié, (tartrite de potaſſe antimonié), préparaient ce qui reſtait à être évacué par l'effet d'un autre émétique; car j'avais principalement l'intention de chaſſer le plutôt poſſible, & par les moyens les plus aſſés, la ſaburre qui cauſait la maladie.

Je ne faiſais jamais, ou du moins très-rarement, précéder l'émétique de la ſaignée, & ſeulement lorſque l'inflammation l'exigeait; je ne m'occupais que du mal préſent, quoique je

jugeaſſe, à l'aſpect du malade & par ſon pouls, que le ſang était trop abondant, & la tenſion des fibres conſidérable ; je me gardais bien d'enlever, à ceux qui étaient atteints d'une affection ſaburrale, la plus petite quantité de cette liqueur précieuſe, de crainte de les précipiter dans la maladie que je guériſſais ſi efficacement par les émétiques ; ce n'était pas aſſez, pour moi, que le malade *put ſupporter* la ſaignée, il fallait, encore, pour que je la preſcriviſſe, qu'elle *fut néceſſaire* ; en général, je ne répandais, qu'avec la plus grande économie, cette liqueur vitale.

L'obſervation m'avait appris qu'il ne fallait pas croire que tout ſentiment de chaleur extraordinaire, tout mouvement fébrile, dépendiſſent de l'inflammation, de l'abondance du ſang, de ſon mouvement orgaſtique. L'eſtomac & les viſcères abdominaux ſont plus expoſés aux altérations que le ſyſtême ſanguin ; & ſi quelquefois les maladies ſont compliquées d'inflammation, elle n'eſt que ſecondaire ; la ſource du mal eſt dans le ſyſtême gaſtrique ; j'avais toujours préſent à l'eſprit, ce paſſage du chapitre dix, du livre ſecond de Celſe : « ſaigner n'eſt pas nouveau, » mais il eſt bien nouveau qu'il n'y ait preſque » pas une maladie dans laquelle on ne ſaigne «. Souvent dans la pleuréſie & la péripneumonie ſaburrale, la maladie préſentant un aſpect favo-

rable, il ſurvenait une diarrhée très-utile au malade, à moins que, trop abondante, elle ne l'affaiblit & ſupprimât les crachats; cette évacuation modérée fut toujours très-utile; par elle, la matière qui avait échappé à l'action des émétiques, & qui n'avait pas été entraînée dans le torrent de la circulation, délayée par les boiſſons abondantes, était expulſée par les efforts de la nature bienfaiſante.

Il n'eſt point queſtion ici de cette ſorte de diarrhée qu'Hyppocrate regarde comme dangéreuſe, qui annonce une mort prochaine, & qui ſurvient aux pleurétiques, lorſque la ſuppuration, déjà établie, dans les poumons, ſe porte vers les inteſtins; ni de cette autre ſorte, cauſée par l'inflammation qui gagne les parties voiſines des poumons, les irrite, & ne chaſſe, par les ſelles, que la partie ſéreuſe du ſang, tandis que la partie rouge circule plus difficilement dans les vaiſſeaux qu'elle engorge.

Cette dernière ſorte d'évacuation ſi nuiſible aux malades, eſt entretenue par la matière, qui, des ſecondes voies, paſſe dans les premières, l'autre qui leur eſt ſalutaire, n'entraîne que les reſtes de ſaburre.

On obſerve encore plus ſouvent, pendant le cours de cette diarrhée, une excrétion de crachats épais, gluants, viſqueux, dont l'expec-

toration eſt utile & même néceſſaire; alors, ſi les ſelles avaient été trop abondantes, pendant un ou deux jours, il fallait modérer ces déjections, afin qu'elles ne ſupprimaſſent pas cette évacuation, dont l'effet ſalutaire était de débarraſſer les poumons de la matière réſorbée qui les empâtait.

Dans ces cas là, j'obtenais les meilleurs effets de l'uſage d'une poudre compoſée d'un demi-grain de kermès minéral, (oxide d'antimoine ſulfuré rouge), d'un quart de grain de laudanum, (extrait d'opium), triturés avec un peu de ſucre; j'en donnais une priſe toutes les heures, quelquefois je faiſais prendre, toutes les deux heures, une poudre préparée avec la même quantité de laudanum & un grain de cet oxide.

Alors les véſicatoires produiſaient auſſi les meilleurs effets; par leur vertu ſtimulante, les cantharides attenuaient, diviſaient, fondaient les crachats glutineux, en favoriſaient l'expectoration, ſans exciter les ſelles, car avant de paſſer dans le ſang, & d'y produire les effets qu'on en attend, les autres expectorans agiſſent plutôt comme purgatifs ſur les inteſtins, déjà trop relâchés, tandis que les molécules, des cantharides ſe filtrent à travers la maſſe des humeurs, ſans paſſer par les organes de la digeſtion, & déterminent l'excrétion des crachats.

Lorſque je faiſais appliquer les véſicatoires, dans ces circonſtances, je défendais d'enlever l'épiderme (1), & je preſcrivais de panſer

---

(1) Ayant obſervé les effets malheureux, ſuite de l'application des véſicatoires, dans les grands hôpitaux, lorſque la gangrène humide, aſſez fréquente dans ces hoſpices, y exerce ſes ravages, j'ai cherché à préſerver les malades confiés à mes ſoins, de l'ulcération & des deux ſortes de gangrène, (la gangrène humide & la gangrène des hôpitaux), dont peuvent être affectées les parties ſur leſquelles on applique ce topique. Voici les moyens qui m'ont ſemblé le mieux réuſſir.

1.° Je ne faiſais placer les véſicatoires, dans les maladies putrides & malignes ſur-tout, que ſur des endroits qui ne puſſent pas être comprimés, par le poids du corps des malades, ou par quelques-unes de leurs parties; ainſi je ne les faiſais jamais mettre, pendant ces maladies, ſur le tronc, & je ne les appliquais que très-rarement à la nuque; ſi quelquefois je les plaçais ſur cette partie, ce n'était qu'alors que les extrémités en étaient couvertes, & que la maladie néceſſitait encore le ſtimulus des cantharides; je n'embarraſſais jamais les bras, de ce topique, j'aurais craint d'enlever entièrement, à ces malades, la facilité de ſe ſervir de ces membres, dans un temps où la proſtration de leurs forces leur en rendait l'uſage plus néceſſaire.

2.° J'aimais mieux faire mettre les épiſpaſtiques ſur la partie interne de la jambe; à l'endroit qui répond au mollet, ou ſur la partie interne moyenne, inférieure & un peu antérieure de la cuiſſe; là les exulcérations qu'ils peuvent produire, ne ſont pas expoſées à être comprimées, & elles

l'exulcération qui en était la suite avec des dessicatifs; j'employais ce topique énergique deux

---

sont assez éloignées du tronc, pour n'être pas souillées par les déjections. On n'applique jamais, ici, les vésicatoires sur la partie externe & supérieure de la cuisse, vers les trochanters; il serait infiniment dangereux de les placer sur cette partie sans cesse exposée aux frottemens, à la compression, & à être salies par les excrémens.

2.° Dans toutes les maladies que je soignais, dans les hôpitaux, je recommandais avec soin qu'on préservât du contact de l'air, la place qu'avait occupé le vésicatoire, lorsqu'il avait produit des ampoules; pour cela, je ne faisais jamais enlever l'épiderme soulevé, j'y gagnais, d'éviter au malade l'irritation & la douleur que cette opération détermine, celles qu'y causent l'impression de l'air, l'application des matières du pansement; j'éloignais aussi, par-là, le danger de la contagion; pour donner issue à la sérosité accumulée entre l'épiderme & la peau, je faisais faire, avec des ciseaux, à cette premiere membrane, une ou deux incisions; ainsi j'évitais l'irritation violente que produit son déchirement, sur les bords de l'endroit où ce topique a déterminé des ampoules, & qui peut être suivie de l'ulcération de ces parties, ou même accélérer la mort, comme j'en ai vu un exemple que je dois rapporter.

J'entrais dans la carrière laborieuse & pénible, que doit parcourir celui qui se livre à l'étude de l'art de guérir; je fus conduit, à la Rochelle, chez un malade atteint d'une maladie de poitrine; le médecin qui le traitait s'était rendu auprès de lui pour assister au premier pansement de vésicatoires, qu'il lui avait fait appliquer aux jambes; un jeune

ou trois fois, quelquefois davantage, ſelon que je le croyais utile.

N'ayant égard qu'à la manière dont les cantharides agiſſent ſur le corps en général, & en même tems ſur les poumons, je ne m'occupais point particulièrement de l'endroit ſur lequel ce topique était appliqué, ni de faire long-tems ſuppurer cette partie.

Tout le monde n'a pas les mêmes principes ſur l'uſage des expectorans; pour moi je condamne la méthode vicieuſe de preſcrire les irritans, tels que l'antimoine diaphorétique non lavé, (oxide d'antimoine, par le nitrate de po-

---

chirurgien, ne le faiſant pas, ſuivant l'intention de ce médecin, celui-ci prit, avec ſes doigts, l'épiderme ſoulevé, & l'arracha tout entier, malgré les cris effroyables & les démonstrations les moins équivoques, de la part du malade, de la douleur la plus violente & la plus aiguë; la même opération ayant été faite auſſi-tôt à l'autre jambe, par le même médecin, & de la même manière, le malade expira entre ſes mains, au milieu des convulſions & de la rage de la douleur.

Si l'on peut en juger par la vivacité des mouvemens, par la force de la voix, par l'embonpoint de ce malade, il ſemblait ne pas devoir mourir auſſi-tôt; je n'ai jamais vu de malade exprimer autant de douleur au milieu des opérations chirurgicales, les plus longues & les plus douloureuſes. Cet exemple ſuffira pour prouver le danger de ce déchirement cruel, que contr'indiquent la raiſon & l'humanité.

taſſe), le kermès minéral, (oxide d'antimoine ſulfuré rouge), & autres remèdes de cette ſorte, dès le commencement des maladies de poitrine, ſoit qu'elles ſoient inflammatoires ſaburrales, ou compoſées de l'une & de l'autre affection. Tant que, par exemple, dans la véritable pleureſie, l'inflammation perſiſte, on n'a pas d'autre indication à remplir que celle de détendre les fibres, diminuer la maſſe du ſang & la délayer; mais, lorſqu'après le premier période de l'inflammation, la phlogoſe eſt diſſipée, & que le malade, ſoit à cauſe de la proſtration de ſes forces, ſoit à cauſe de la viſcoſité de la matière qui irrite ſes poumons, ne peut la rejetter par les crachats malgré ſa mobilité, il faut alors employer les remèdes inciſifs, ſtimulans, pour ſoutenir les forces abattues, & ranimer, à l'aide des expectorans irritans, les ſécrétions & les excrétions ſuſpendues ou ralenties, par la force ou la longueur de la maladie, & par les évacuations abondantes qui ont précédé cet état.

Si en reſtreignant la ſignification du mot criſe, on ne donne pas ce nom à toute terminaiſon de maladie, de quelque manière & dans quelque tems qu'elle s'opère, je crois qu'on ne peut pas rapporter aux maladies ſaburrales, tout ce qui concerne la coction, les criſes & les jours précis où elles ſe montrent.

Je penſe que les diſputes qui ſont ſurvenues, par rapport à l'exiſtence des jours critiques, viennent de ce que quelques médecins ont cherché des criſes dans toutes les fievres aiguës, & de ce qu'ils ont cru les y avoir obſervées, quoiqu'ils ne les euſſent vraiment rencontrées que dans quelques unes: & de ce que les autres, n'en ayant pas reconnu, dans pluſieurs cas, en avaient conclu avec trop de légèreté, que les jours critiques n'avaient d'exiſtence que dans l'imagination prévenue des anciens.

Les maladies fébrilles, entretenues par des matières hétérogènes qui ont paſſé dans la circulation, & qui ſont ſoumiſes à ſes lois, éprouvent *en général*, une coction & des criſes qui s'opérent, à jours précis, lorſque le mouvement du cœur & des artères broye, attenue la matière contenue dans les vaiſſeaux du ſang, & la diſpoſe à être évacuée, par le couloir qui lui convient, après qu'elle a été ainſi élaborée. Cependant toute la matière délétere qui a paſſé dans le torrent de la circulation, ne ſemble pas ſe diſſiper de la manière qu'Hyppocrate a décrite, ni pendant les jours qu'il a déſignés, quoique cette matière eut dû être broyée, attenuée, expulſée, c'eſt-à-dire *élaborée & évacuée avec criſe.*

La doctrine des jours critiques ſera plus cer-

taine & établie, d'après les obſervations des médecins modernes; ſi on l'applique ſeulement à une matière phlogiſtique qui ſe développe dans le ſang, pendant ſa circulation, & qui ne lui vient point d'ailleurs, de ſorte que les ſeules maladies inflammatoires auraient une terminaiſon uniforme, & ſeraient guéries après un nombre de jours déterminé.

Dans les maladies dont le ſiége eſt dans le ſyſtême gaſtrique, la matière n'eſt point expoſée au mouvement du cœur & des artères, elle eſt fixée ſur les parois de l'eſtomac & des inteſtins, & n'eſt point ſoumiſe à la force vitale, qui broye, attenue, chaſſe les humeurs; ces maladies ne ſont donc point accompagnées de coction, de mouvemens critiques & de criſes, ſi l'on prend ces mots dans leur ſens le plus abſolu.

En donnant des remèdes fondans, inciſifs, qui diſpoſent les matières, qui entretiennent la maladie, à être évacuées, le médecin imite les efforts de la nature, lorſqu'elle prépare les coctions; & quand, par ſes ſoins, ces matières ſont devenues plus aptes à être évacuées, il opère un mouvement *critique* ou une criſe *artificielle*, en adminiſtrant un émétique ou un éméto-cathartique; en effet, de même que, dans les maladies inflammatoires, la coction & les criſes ſont ſouvent dues aux ſeuls efforts de la nature,

nature, dans les fièvres gaſtriques, c'eſt au médecin ſeul à les ſolliciter & à les produire. Dans les maladies inflammatoires, le médecin aide quelquefois ſeulement la nature, le plus ſouvent il admire ſes efforts ſans les troubler; mais dans les maladies gaſtriques, dépendantes de la préſence de ſaburre cruë, dans l'eſtomac & les inteſtins, la nature ne fait que peu de choſes, le médecin ſeul fait preſque tout.

Il y a encore quelques circonſtances qui embarraſſent beaucoup le médecin, le tiennent en ſuſpens, le font héſiter avant de prononcer qu'une pleuréſie eſt ſaburrale, inflammatoire, ou compoſée de l'une & de l'autre de ces affections; en effet, les ſymptômes que ces maladies préſentent ne ſont pas toujours aſſez diſtincts, pour ne pas avoir pluſieurs rapports communs, & pour que l'une n'offre pas ſouvent les caractères de l'autre. Une erreur dans le diagnoſtic peut cependant entraîner les plus grands maux; afin donc de bien diſtinguer une vraie pleuréſie, d'avec une fauſſe, on doit examiner avec ſoin les choſes ſuivantes.

1.° Il faut d'abord ſavoir qu'elle épidémie regne dans le tems de l'invaſion de la maladie, ce qui eſt ſouvent difficile, à moins qu'on ne ſoigne beaucoup de malades. L'affluence, dans

les hôpitaux, (1) de la partie du peuple la moins aiſée, indique très-bien les épidémies, leurs progrès, leur état, leur décroiſſement.

---

(1) C'eſt dans les hôpitaux que ſont portés tous ceux qui, occupés de travaux pénibles, font, ou par goût ou par néceſſité, un uſage habituel d'alimens qui, en altérant les fonctions des organes épigaſtriques, diſpoſent aux maladies ſaburrales; c'eſt-là auſſi que ſe rendent ceux qui, expoſés par état aux intempéries des ſaiſons, ſont plus ſujets à la diathèſe inflammatoire; les hôpitaux ſont l'aſyle des militaires & des marins malades, que leurs travaux, & ſouvent leurs alimens, rangent dans la même claſſe pathologique que les premiers.

C'eſt dans les hôpitaux, par conſéquent, que ſe déploient les premiers germes des maladies épidémiques, de ces maladies qui, prenant naiſſance ſous la chaumière du cultivateur, dans l'attelier de l'artiſan, ſous la tente du militaire, & dans l'entrepont des vaiſſeaux, fourniſſent des émanations dont rien ne peut préſerver ni défendre les toits de l'opulence.

C'eſt ſous les yeux, c'eſt entre les mains des officiers de ſanté des grands hôpitaux, que ſe développent les maladies épidémiques, dont les ſymptômes ſont ſi variables, que le traitement qui leur convenait l'année précédente, leur eſt ſouvent contraire l'année qui ſuit: Sydenham, ce médecin auſſi ſavant qu'excellent obſervateur, eſt forcé d'avouer, en parlant de ces maladies. S. 1. C. 2.

» Que malgré qu'il ſe conduiſit avec la plus grande pru-
» dence, & en employant toute l'attention dont il était
» ſuſceptible, il ne pouvait empêcher que la vie des pre-
» miers malades qui ſe confiaient à ſes ſoins, ne fut en dan-

Pendant tout le printems de cette année, les malades avaient les premières voies farcies de saburre, & le grand nombre de fièvres qu'elle produit, formait la masse des maladies. Quoique cette saison soit ordinairement féconde en inflammations, il y eut beaucoup de fièvres saburrales légérement compliquées de cette affection; connoissant l'épidémie qui regnait, j'observais plus attentivement l'état des premières voies, & quelle que fut d'ailleurs la maladie principale, je les trouvais presque toujours attaquées du vice dominant.

Je ne peux trop louer, à cette occasion, l'attention des médecins, qui ont l'habitude de noter, tous les mois, sur leur journal, non seulement l'état de santé des hommes, quelles sont les maladies qui regnent, celles qui paraissent, celles dont l'intensité diminue, celles qui cessent leurs ravages, mais qui indiquent encore l'état de

---

» ger, jusqu'à ce qu'ayant reconnu le caractère de la mala-
» die, il put l'attaquer hardiment par une méthode sûre ».

C'est dans ces hôpitaux, c'est au lit des malades que celui qui se destine à la pratique de l'art important de guérir, doit être attaché, (si je peux m'exprimer ainsi), jusqu'à ce qu'il ait acquis cette facilité, cette habitude si importantes de connaître, de juger les maladies commençantes, que les praticiens d'ailleurs les plus exercés, ne peuvent espérer d'obtenir pendant la durée de la vie la plus longue.

l'athmoſphère; ſi pluſieurs médecins écrivaient ces obſervations avec un peu de ſoin, & qu'ils en fiſſent des ſortes d'éphémérides, bientôt leur nombre ſerait immenſe, & l'on pourrait tirer de cette vaſte collection, des règles relatives à l'influence des différens états de l'athmoſphère ſur la ſanté.

2.° Pour ne pas ſe tromper, dans le diagnoſtic de la pleuréſie ou de la péripneumonie ſaburrale, il faut avoir bien préſents à l'eſprit les ſignes de ces maladies de la poitrine, que j'ai raſſemblés plus haut.

3.° L'état de la ſanté, avant l'invaſion de ces maladies, facilite auſſi le diagnoſtic, la pleuréſie vraiment inflammatoire, attaque le plus ſouvent les hommes vigoureux, & dans le temps où ils s'y attendent le moins; mais la pleuréſie ſaburrale vient à pas lents, elle s'annonce, long-tems avant, par l'anoréxie & par les autres ſymptômes qui indiquent l'état maladif des premières voies.

4.° Cette maladie eſt plus commune chez ceux qui ſe nouriſſent d'alimens indigeſtes, comme le fait la partie du peuple la moins aiſée, chez ceux qui ont l'eſtomac faible, dans l'atonie, ou qui ont reçu de la nature un tempérament *bilieux* (1).

(1) Ces mots, *tempérament bilieux*, n'ont pas ici leur

5.° Pour porter un diagnoſtic plus ſûr, il faut encore obſerver que, dans cette pleuréſie & péripneumonie fauſſes, la douleur de poitrine augmente rarement lorſque les malades touſſent ou qu'ils reſpirent, tandis qu'au contraire ceux qui ont une véritable inflammation de la poitrine, ne peuvent touſſer ou reſpirer ſans beaucoup ſouffrir; outre cela, les crachats ſont rarement ſanguinolens dans la pleuréſie ſaburrale, à moins que les efforts que fait le malade, en touſſant, n'entraînent un peu de ſang.

6.° Dans la pleuréſie fauſſe, la région épigaſtrique, les hypocondres, le ventre, les lombes ſont très-douloureux, ces parties ne le ſont pas autant dans la pleuréſie vraie.

7.° La fauſſe pleuréſie eſt ſouvent précédée, long-tems avant ſon invaſion, d'une diarrhée bilieuſe, on n'obſerve point cette évacuation dans la vraie pleuréſie, ſi ce n'eſt par accident ou au commencement.

8.° Avant l'invaſion de la pleuréſie ſaburrale, ou au commencement de cette maladie, l'urine n'eſt pas rouſſe, mais elle a la couleur du jaune d'œuf; elle eſt bilieuſe, & laiſſe ſouvent dépoſer un ſédiment muqueux ou couleur de brique;

---

acception ordinaire, ils ſemblent déſigner cet état des viſcères épigaſtriques, qui favoriſe la production des matières ſaburrales.

dans l'inflammation véritable des poumons, l'urine eſt rouſſe, couleur de feu, peu abondante, & ne laiſſe rien dépoſer.

9.° La fievre qui accompagne la pleuréſie vraie, eſt *continue*, ſouvent elle devient plus intenſe vers le ſoir; les malades n'ont point alors d'horripilations; celle au contraire qu'on obſerve dans les pleuréſies ſaburrales, appartient aux *continues rémittentes*, les périodes en ſont régulières ou irrégulières, les accès ſe montrent tous les jours, tous les trois ou quatre jours; le malade à quelquefois pluſieurs accès dans la même journée.

10.° Dans la vraie pleuréſie, le pouls eſt fort, dur, & pour me ſervir de l'expreſſion de *la Forêt*, *il ſcie le doigt qui le touche*; il eſt au contraire mou dans la véritable pleuréſie ſaburrale non compliquée, il n'a pas la même vîteſſe chez tous les malades.

Après avoir conſidéré mûrement toutes ces choſes, il faut examiner les ſymptômes qui appartiennent également à ces deux ſortes de pleuréſies; ils doivent d'autant mieux être connus, que le médecin qui les ignorerait, ſerait ſouvent entraîné dans des erreurs funeſtes.

Voici, à-peu-près, les ſignes communs à ces deux maladies :

1.° L'amertume de la bouche. J'obſervais preſque toujours ce ſymptôme dans les pleuréſies ſaburrales; il ne leur eſt cependant pas telle-

ment eſſentiel, que les premières voies ne puiſſent être ſurchargées d'une grande quantité de ſaburre bilieuſe crue, ſans que la bouche ſoit amère ; mais on remarque auſſi quelquefois l'amertume de cette partie chez ceux qui ont de *véritables inflammations du poumon*, ſans qu'elles ſoient compliquées d'affection ſaburrale ; je dois donc avertir très-ſérieuſement de prendre garde, en précipitant ſon jugement, à ne pas croire ſeulement, parce que la bouche eſt amère, que la ſaburre bilieuſe domine dans ces maladies, & à ne pas employer, d'après cela, des moyens dangereux pour le malade.

2.° Les vomituritions & les vomiſſemens même ſont des ſymptômes ſouvent douteux & communs à ces deux maladies ; il n'eſt pas rare, en effet, que le poumon enflammé agiſſe ſympatiquement ſur le diaphragme, l'eſtomac & l'œſophage, & qu'il ſollicite l'envie de vomir, ou même qu'il produiſe le vomiſſement ; & d'après cela, comme cet accident peut être idiopathique, la cauſe qui le produit exiſtant dans l'eſtomac, ainſi, quelquefois, ce viſcère eſt ſympatiquement affecté par l'inflammation des poumons.

Je ne trouve même pas dans le vomiſſement ſpontanné de la ſaburre bilieuſe, une preuve aſſez grande de l'exiſtence d'une pleuréſie ſaburrale, ſi les autres ſymptômes ne s'ac-

cordent pas avec celui-là ; car, preſque dans tout vomiſſement, ſur-tout lorſqu'il eſt violent, la bile contenue dans l'eſtomac & dans les inteſtins, en eſt exprimée & chaſſée par les efforts que l'on fait en vomiſſant, cela arrive même chez des ſujets qui ſe portent d'ailleurs fort bien.

4.° La rougeur du viſage & des joues, qu'on remarque dans ces deux ſortes de pleuréſies, eſt encore un ſymptôme trompeur ; il n'eſt pas étonnant qu'on l'obſerve dans les inflammations véritables, l'explication en eſt facile ; mais j'ai ſouvent eu occaſion de confirmer, ſur les malades confiés à mes ſoins, la certitude de l'obſervation de *Baillou*, par laquelle il conſte que ceux qui ont l'eſtomac & les inteſtins remplis de matière ſaburrale cruë, deviennent pâles, & même verdâtres, mais que ſouvent ils ſont tellement rouges, que cette couleur s'étend juſques ſur la conjonctive (1) ; Hippocrate a auſſi obſervé que ceux

(1) Un vice antérieur des yeux, qui entretient un engorgement habituel des vaiſſeaux de la conjonctive, peut induire en erreur, & faire conſidérer la rougeur de cette membrane comme ſymptôme de la maladie qu'on a à traiter. Les paupières ſont auſſi quelquefois dépouillées des cils qui les bordaient : ces points ſont plus rouges que les parties voiſines, cette teinte plus foncée, ſemble ſe communiquer au globe de l'œil, & pourrait déterminer un faux prognoſtic ;

qui ont le visage très-rouge sont d'un tempérament sanguin ou pléthorique, ou encore qu'ils ont le canal intestinal farci de vieilles saburres.

Mais la pâleur des joues, la couleur verdâtre du visage, sont des symptômes qui n'appartiennent pas seulement à la pleurésie saburrale ; il y a en effet beaucoup de malades qui ont une inflammation grave & véritable du poumon, quoiqu'ils aient le visage très-pâle, (1) la conjonctive d'un jaune léger & le reste du corps de la couleur désignée en grec par le mot *cloron*, qui signifie d'un verd pâle. La partie lymphatique du sang enflammé, dont la surface présente dans la palette une couleur jaunâtre, donne

---

ceci, semblerait peut-être futile, mais ceux qui se destinent au service des malades dans les hôpitaux, en éprouveront un jour l'utilité.

(1) Auguste Reynard, menuisier, âgé de 16 ans, natif de Montaigu, qui est encore à l'hôpital de la marine, aujourd'hui (12 frimaire, an 6), vient d'y être guéri d'une pleurésie inflammatoire saburrale, qui s'est terminée par les sueurs; il a été saigné quatre fois, & a pris un émétique; la faiblesse de sa constitution, sa pâleur extrême, l'absence des crachats sanguinolens, semblaient contr'indiquer une aussi grande perte de sang; cependant ses forces n'en ont pas été sensiblement diminuées; il a eu, pendant sa convalescence, deux accès de fievre tierce, elle s'est dissipée spontanément, il est sorti parfaitement guéri.

à ces malades, la couleur verd-jaune dont ils ont le teint; il faut donc bien prendre garde à ce que la couleur du visage, n'influence pas trop le diagnostic.

5.° Il n'est pas rare de voir des crachats sanguinolens dans la fausse comme dans la vraie pleurésie, quoique ce symptôme accompagne, le plus ordinairement, la pleurésie & la péripneumonie inflammatoire; en effet, si dans une pleurésie fausse, une toux forte & continuelle irrite la poitrine, si outre cela, des circonstances antécédentes ont favorisé le relâchement des vaisseaux pulmonaires, ou qu'elles les aient affaiblis, les efforts de la toux exprimeront du sang des vaisseaux rompus, par la même raison que dans la toux stomachique, les secousses qu'éprouvent les poumons déterminent des hémorragies (1) & des hémopthisies.

Nous avons vu, jusqu'à présent, comment dans un cas douteux, le médecin peut distinguer surement une affection saburrale de la poitrine, d'avec une affection inflammatoire de ses parties, *une pleurésie fausse d'avec une pleurésie vraie*; j'ai de plus indiqué combien il est intéressant d'éviter toute erreur dans le diagnostic.

---

(1) Ici le mot hémorragie désigne précisément l'écoulement du sang par le nez.

Mais quelquefois les cauſes du mal ſont ſi cachées, les ſymptômes en ſont ſi compliqués, qu'il y a autant de raiſons qui militent pour une *fauſſe* pleuréſie que pour une *vraie*. Tandis que dans cet état de choſes, le médecin reſte incertain du parti qu'il prendra, il ſe préſente une grande queſtion à réſoudre, ſavoir: ce qu'il doit faire, ou plutôt ce qu'il doit ne pas faire.

Celui-là ſe montrera vraiment médecin, qui, dans ces circonſtances difficiles, remplira ſeulement la dernière partie du conſeil *me blaptein*, qu'Hyppocrate donne en ces deux mots: *ophelein me blaptein*, (Il faut ſoulager, & ſi cela ne ſe peut pas, il ne faut pas nuire), il y a vraiment très-peu de remèdes qui conviennent également dans ces deux maladies; les voilà:

1.° Des boiſſons abondantes préparées avec le miel, le vinaigre, & une petite quantité de quelque ſel neutre.

2.° L'uſage fréquent des lavemens, pour vuider les intéſtins des matières qui peuvent s'y trouver.

3.° Pendant l'expectation, la maladie peut ſe développer & devenir plus aiſée à reconnaître.

4.° Une ſaignée, de quatre, cinq ou ſix onces, convient ſouvent dans l'une & l'autre maladie de poitrine; dans celle de nature ſaburrale, elle eſt avantageuſe, en ce qu'elle augmente

l'eſpace que le ſang a à parcourir dans les artères & dans les veines, ſur-tout lorſque la fièvre ſaburrale eſt forte, & qu'on peut craindre que ce mouvement *exagéré* du ſang, ne ſoit nuiſible; la vue du ſang, la continuation des accidens ou un ſoulagement momentané, ſuivi de l'augmentation ou de la diminution du mal, pourront peut-être fournir les moyens de trouver de nouvelles indications.

Il vaut mieux employer cette méthode, indirecte & inſuffiſante, que d'en ſuivre une douteuſe ou de ne rien faire.

Ce que je viens de dire de la pleuréſie & de la péripneumonie fauſſe, faburrale, eſt on ne peut mieux d'accord avec ce que nous en ont appris les hommes illuſtres, dans l'art de guérir, qu'une longue pratique avait éclairé.

Baillou aſſure que *la plus grande partie* des pleuréſies, doivent être plutôt traitées par les purgatifs que par la ſaignée; voici en effet comme il s'éxprime: « il y a plus de pleuréſies & de » points de côté, cauſés, ſoit par la congeſtion » de quelques matières excrémentitielles dans » la plèvre ou dans le poumon, ſoit par le » reflux d'une humeur tenue, fournie par l'or- » gaſme des viſcères abdominaux, qu'il n'y en » a, dont la cauſe dérive de la tête & des » parties ſupérieures; c'eſt à quoi il faut faire

» beaucoup d'attention, parce que la plupart » des médecins n'oſent pas purger, ni débarraſſer » le ventre, ce qui eſt ſouvent plus utile que » la ſaignée; bien plus, on ne doit point » ſaigner, à moins que ce ne ſoit une fois » ſeulement, ſur-tout ſi le point de côté eſt » produit, pendant l'hyver, par une humeur » froide & cruë, alors il ne faut jamais » ſaigner ». Il dit encore un peu plus bas: » lorſque les douleurs erratiques, ſe font reſſen- » tir vers les vraies côtes, (côtes ſternales), » & qu'elles s'étendent par le tiſſu cellulaire, » aux mamelles & aux parties antérieures du » ſternum, il faut bien obſerver ſi la douleur » n'eſt point cauſée par des vapeurs élevés de » l'abdomen rempli de ſaburre, ſi elle ne vient » point des parties ſupérieures, ou ſi la cauſe » qui la produit, eſt dans la poitrine même; on » ſaigne ordinairement de quelque lieu que vienne » la douleur, & cela eſt fort mal; tout le monde » ne ſait-il pas, en effet, que ſi la ſource de » la maladie eſt dans le ventre, la ſaignée eſt » non ſeulement inutile, mais encore que ſou- » vent elle eſt nuiſible; parce qu'alors l'humeur » ſe portera, des parties inférieures, vers la poi- » trine, & ſi la pleuréſie n'exiſtait pas encore, » la ſaignée la déterminerait ».

Ce même auteur décrit auſſi, très-bien, la

forte de pleurésie & de péripneumonie dont il est ici question, lorsqu'il dit, plus bas: « la plu-» part des malades se plaignent en même tems » de douleurs de poitrine (1) & d'estomac,

(1) Il y a des départemens dont la partie du peuple la moins éclairée, désigne la poitrine par le mot estomac; le nombre des malades traités dans les hôpitaux & qui commettent cette erreur, est très-considérable; un médecin d'hôpital doit toujours toucher la partie dont se plaignent les malades, afin de la reconnaître précisement, & de ne pas rendre les malades, confiés à ses soins, victime d'une dénomination vicieuse; je vais raconter un fait qui prouvera combien on doit être minutieux dans les questions qu'on fait à un malade.

Un ouvrier fut apporté dans un grand hôpital, dans l'intervalle de tems qui sépare les visites; un jeune officier de santé qui était chargé de faire administrer les premiers secours aux malades, pendant ce tems, se rendit auprès de celui-ci, & le questionna à-peu-près en ces termes, Qu'avez-vous?... j'ai un point de côté.... Y a-t-il longtems?... deux jours.... Cette douleur est-elle forte?... je ne peux vous l'exprimer tant je souffre.... Allez-vous à la selle?... non, il y a très-long-tems que je n'y suis allé. Satisfait de ces réponses, l'officier de santé prescrivit une saignée, un lavement émollient & une tisanne pectorale; la saignée n'était pas encore faite, lorsque l'officier de santé, chargé du service de santé dans cet hôpital, se rend auprès du malade qu'il trouve pâle, émacié, la peau appliquée sur les os, le pouls petit, il paraissait beaucoup souffrir. En le questionnant il apprit que ce malade l'était depuis long-tems; que depuis deux, jours il avait une douleur de côté insupportable qui oc-

» ils disent qu'ils ne peuvent respirer; on » saigne, bien vîte, d'après l'avis de quelques

---

cupait l'hypocondre gauche, & la partie voisine du flanc; ayant touché le point douloureux, il trouva le ventre affaissé, mou & dans l'état de la plus grande vacuité; aussi étonné de ce qu'on avait prescrit un lavement qui paraissait inutile, qu'une saignée que contr'indiquaient & la faiblesse du malade & celle du pouls, il s'informa s'il y avait long-tems qu'il n'avait été à la selle, celui-ci répondit affirmativement & plusieurs fois qu'il n'y allait plus depuis quinze jours; ne pouvant concilier cet état du ventre avec cette assertion, l'officier de santé en témoignait son étonnement, & lui dit: comment vous ne chiez-pas? eh! que trop répondit ce malade exténué, vous me demandiez si j'allais à la selle; comment voulez-vous que j'y aille? en ai-je la force? il y a quinze jours que je fais tout au lit; il était en effet épuisé par une dyssentrie dont il mourut le lendemain.

Cette histoire très-véritable prouve suffisamment combien il est essentiel, en questionnant les malades, dans les hôpitaux, de varier les questions qu'on leur fait, afin de les leur rendre plus intelligibles; d'employer les expressions qui leur sont les plus familières, les plus triviales même, pourvu qu'elles indiquent la nature de la chose, aussi ai-je contracté l'habitude de n'y employer jamais ces mots: *allez vous à la selle, à la garde-robe*, mes questions à cet égard sont on ne peut plus concises. Pour être plus précisément instruit de la nature de la maladie; j'invite les malades confiés à mes soins de me répondre toujours par les monosyllabes, oui ou non, ainsi je ne perds pas de vue, en écoutant de longues phrases mal digérées, les symptômes principaux, & j'évite aux malades la fatigue qui en résulte pour eux; on

» médecins routiniers ; mais la continuation des » accidens prouve que la saignée n'a rien ou » presque rien produit d'avantageux ; en effet, » s'il survient un cholera ou une diarrhée, ou » bien qu'on vide les intestins, par un purgatif, » les douleurs cessent aussi-tôt, ainsi la saburre » contenue dans les premières voies, l'engor- » gement des hypocondres, causent des dou- » leurs très-vives, que les malades rapportent » à la poitrine, à cause de la sympathie éta- » blie avec le diaphragme, & parce que la plè- » vre, qui tapisse, intérieurement, les parties » latérales de la poitrine, recouvre aussi la sur- » face convexe de ce muscle ». Avec les émé- tiques, que fournit l'antimoine, l'art imite la nature, & produit le cholera que *Baillou* regarde comme la crise véritable de la pleurésie saburrale.

M A I.

Ce mois fut froid, sec, le vent souffla fré- quemment ; on vit plus de fievres intermittentes que dans les précédens ; il y eut aussi beaucoup de rhumatismes, d'angines, & une grande quan- tité de pleurésies.

---

ne peut apprécier combien cette méthode est avantageuse dans les hôpitaux. Je dois dire que le malade, sujet de cette observation, ne fut pas saigné.

La plupart

La plupart des fièvres qui regnèrent, pendant ce mois, étaient tierces; on les guérit par les délayans & les émétiques; on n'employa le quinquina que très-rarement, & seulement dans les cas où la fièvre résista aux évacuations répétées. On vit plusieurs continues rémittentes qui se rapprochaient du type des fièvres tierces; elles devinrent intermittentes par l'usage des délayans & des émétiques, puis elles guérirent. J'observai plusieurs continues rémittentes dont les exacerbations n'avaient pas de périodes régulières; elles se montraient tous les jours, tous les trois jours, & souvent plusieurs fois dans le même jour.

Quelques malades se plaignirent, pendant trois semaines, & même pendant plus long-tems, de frissons ou de froid continuels, les délayans, suivis d'un émétique, les soulagèrent. Quelques fievres rémittentes ne cédèrent point aux vomitifs réitérés, quoiqu'ils eussent produit l'évacuation d'une quantité prodigieuse de saburre bilieuse; j'observai cela principalement chez ceux que la faiblesse, ou l'atonie de l'estomac, avaient disposés à cette maladie, chez ceux qui ressentaient des frissons continuels depuis plusieurs semaines, qui n'avaient point d'appétit, ou qui éprouvoient d'autres maux dépendans de la surcharge de l'estomac; chez ceux dont les orga-

nes de la digeſtion, étaient malades depuis long-tems, & qui, entraînés par une opinion ridicule des gens peu inſtruits, avaient tâché de vaincre un mal enraciné, par l'uſage du vin, en continuant, ou même en augmentant leurs exercices ordinaires, ou enfin chez ceux qui, par des ſaignées faites inconſidérément, avaient plutôt diminué leurs forces qu'affaibli la maladie. La langue de ces malades devint ſèche & rugueuſe, ils eurent auſſi les autres ſymptômes qui font craindre la malignité; cependant le quinquina, (*cinchona officinalis*), & le camphre les mirent hors de danger.

On obſerva dans le même tems des fièvres dont le caractère était caché; j'en cite deux exemples, extraits de mon journal:

Un chirurgien, âgé de 22 ans, qui avait de l'embonpoint & qui était bien conſtitué, fut confié à mes ſoins, il ſe plaignait, depuis quatre jours, d'un coryſa, accompagné de ſéchereſſe de la membrane pituitaire, & de douleur à la racine du nez; il me dit qu'il avait eu, la veille, des friſſons qui avaient été ſuivis d'une chaleur exceſſive, & qu'on l'avait ſaigné; il était aſſez bien le matin du jour où il me conſulta, ſon pouls était agité, il n'avait qu'une ſoif légère, ſa tête était peſante, il avait perdu l'uſage de l'odorat & du goût; ſa langue était blanche & ſon viſage très-rouge; je lui preſcrivis

la décoction d'orge avec l'oximel, & de ſe laver la membrane de ſchneider, (membrane pituitaire), en aſpirant une décoction émoliente, tiède, par les narines; depuis midi de ce jour, juſqu'à la moitié de la nuit, ou environ, il reſſentit beaucoup de peſanteur de tête, qui ſe diſſipa après une ſueur abondante; le lendemain, le pouls & la conſtitution de ce malade, paraiſſant néceſſiter la ſaignée, je la lui preſcrivis, mais dans l'intervalle de midi à une heure, ce malade eut des friſſons & fut pris d'une douleur affreuſe & preſque inſuportable vers le ſinus frontal gauche; la ſueur, qui ſurvint vers les onze heures de la nuit, l'en débarraſſa; la membrane pituitaire était ſèche; il n'y avait point d'autres ſymptômes fâcheux; une douleur atroce ſe fit reſſentir, le troiſième jour, ſur le ſinus frontal droit, elle commença & finit à la même heure que celle du jour précédent, elle fut auſſi précédée de friſſons; mais, dans ce jour, la langue ſe couvrit d'une teinte légère de jaune, la bouche devint un peu amere, les rapports étaient peu fréquens & quelquefois amèrs; auſſi-tôt après le paroxiſme, j'adminiſtrai un émétique qui fit vomir beaucoup de matières jaunes & vertes, ce malade n'eut plus d'accès, & je le vis, longtems après, ſans fievre & très-bien portant.

Une fille de trente-quatre ans qui n'avait pas

d'appetit, depuis trois ſemaines, & qui éprouvait auſſi, depuis ce tems, des alternatives de froid & de chaud, ſe fit ſaigner, de ſon propre mouvement, & devint plus malade; il lui ſurvint enſuite un mal de tête, qui augmentait beaucoup depuis midi, juſques bien avant dans la nuit, il était accompagné de friſſon & de chaleur qui la fatiguaient beaucoup tout l'après-midi; elle eut des vomituritions, la bouche devint amère, les rapports qu'elle avait, lui laiſſaient la même ſaveur; l'exhibition d'un émétique lui fit vomir beaucoup de matières ſaburrales, & produiſit quelques ſelles, la douleur de tête que reſſentait cette malade, vers la région des tempes, & qui s'étendait même juſqu'au vertex, reparut le lendemain, à midi, avec des friſſons & une ſueur froide univerſelle; cette douleur était cependant moins forte que celle qu'elle éprouvait les jours précédens, les eccoprotiques diminuèrent l'intenſité de cette cruelle céphalalgie, elle fut bien guérie par l'uſage du quinquina, (*cinchona officinalis*).

Ces deux obſervations montrent que le foyer de ces ſortes de fievres, dont le caractère eſt caché, eſt dans les organes de la digeſtion. Quoique cette fille n'ait pas été entièrement guérie, par l'émétique ſeul, cependant les accès furent beaucoup moins forts après ſon effet. Le

célèbre médecin *Cazimir* penſe même que le quinquina, (*cinchona officinalis*), ne guérit les fievres qu'en diminuant l'irritabilité de l'eſtomac & des inteſtins, par ſa vertu tonique.

On doit conclure de-là qu'il ne faut pas toujours chercher, dans cette écorce, le remède à ces ſortes de fievres; en effet, de même que la plupart des fievres intermittentes ſont bien promptement & aſſez ſurement guéries, par tout autre moyens que par le quinquina; ainſi cet anti-périodique n'eſt pas toujours néceſſaire pour guérir les fievres maſquées qui cédent aiſément à d'autres moyens; cependant lorſque cette maladie eſt accompagnée de ſymptômes aſſez fâcheux, pour mettre la vie du malade en danger, il faut s'empreſſer d'expulſer cette ennemie cruelle, & abandonner tout autre moyen, moins ſûr, pour recourir à ce ſpécifique.

J'obſervai, pendant ce mois, pluſieurs rhumatiſmes, la douleur occupait les grandes articulations & les muſcles qui recouvrent les os auxquelles elles appartiennent.

Cette maladie ſurprit la plupart des malades, elle ne fut point précédée d'apépſie (1), comme on l'obſerve ordinairement chez les podagres,

(1) État de l'eſtomac dans lequel ce viſcère ne remplit plus ſes fonctions.

les exacerbations ne ſuivaient point de périodes régulières.

Le plus petit nombre de ces malades n'avait point de fievre ; ce ſymptôme accompagnait ces douleurs chez la majeure partie d'entr'eux.

La douleur occupait, le plus ſouvent, la région lombaire, & cauſait un *lumbago rhumatiſmal* ; pluſieurs reſſentaient une douleur qui s'étendait depuis la cavité cotyloïde des os des iſles, (os cocceaux) juſqu'aux malléoles, en ſuivant la face externe du fémur, c'était une ſciatique rhumatiſmale.

Cette matière ſe porta ſur les paupières, les autres parties voiſines de l'œil, ou ſur l'œil même, elle y cauſa quelquefois des *ophtalmies ſéreuſes*.

Les coryza, *les migraines rhumatiſmales*, *les otalgies*, *les odontalgies*, *les tumeurs* des joues, les angines, les fluxions ſur l'arrière-bouche ou enrouemens, les fluxions eſſentielles ſur la poitrine, *Kat'exocen*, que les Grecs appelent cathares, reconnurent la même cauſe.

J'ai guéri une douleur d'eſtomac rhumatiſmale, *gaſtritie rhumatiſmale*, & chez un autre malade une *entéritie rhumatiſmale*.

On doit ranger, dans cette claſſe de maladies, les *pleuréſies rhumatiſmales*, qui ſe montrent très-fréquemment pendant cette ſaiſon, & qui furent (ſporadiques), *ſporades* ; pen-

dant tout le reſte de l'année; le ſang qu'on avait tir , des veines des malades attaqués de rhumatiſmes , était toujours recouvert d'une croûte inflammatoire ſi épaiſſe, qu'on ne pouvait, qu'avec peine, y diſtinguer un peu de ſa partie rouge; quelle que fut l'intenſité des autres maladies inflammatoires, jamais le ſang n'était couvert d'une croûte auſſi épaiſſe.

Je remarquai pluſieurs différences entre l'inflammation qui accompagne le rhumatiſme fébrile, & celle des autres maladies inflammatoires, de manière que l'inflammation rhumatiſmale, me ſemble être d'une autre ſorte que celle qu'on peut appeler *vraie*, *eſſentielle*; des obſervations multipliées démontraient, comme on dit, *d'après l'événement*, la différence qu'il y a entre ces deux ſortes d'inflammations, la *vraie* & la *fauſſe*; des obſervations nouvelles ajoutent encore tous les jours à ces preuves; car :

1.° *L'inflammation rhumatiſmale* eſt le plus ſouvent beaucoup moins dangéreuſe, elle cauſe rarement la mort, à moins qu'elle n'ait ſon ſiège dans quelque viſcère important; l'inflammation eſſentielle eſt beaucoup plus périlleuſe.

2.° L'inflammation rhumatiſmale ſe termine, le plus ſouvent, par réſolution , & quoiqu'il ſe ſoit écoulé beaucoup de tems depuis le commencement de la maladie, elle n'obſerve ni les lois

de la coction, ni celles des criſes; j'ai toujours fait cette obſervation dans la pleuréſie rhumatiſmale, ſoit que la matière occupât la plévre, les muſcles intercoſtaux ou même les poumons.

3.° Quoique l'inflammation rhumatiſmale du cerveau, de ce viſcère, dont l'intégrité des fonctions eſt ſi eſſentielle à la vie, ſoit ſi dangéreuſe, que la mort en eſt une ſuite prochaine, cette maladie attaque cependant, avec beaucoup moins de danger, des viſcères néceſſaires à la vie, dont l'inflammation véritable ferait courir les plus grands dangers aux malades; auſſi l'entéritie eſſentielle eſt-elle, à juſte titre, rangée parmi les maladies très-aiguës, qui enlevent ordinairement le malade en peu d'heures; j'ai cependant vu une inflammation rhumatiſmale de l'eſtomac, & une autre des inteſtins, qui ſe ſont terminées par réſolution, quoiqu'elles euſſent duré, l'une & l'autre, très-long-tems, & qu'elles euſſent été accompagnées de ſymptômes graves; le ſang qu'on avait tiré, était néanmoins recouvert d'une croûte ſi épaiſſe, qu'à peine y diſtinguait-on quelque points de ſa partie colorante.

4.° *L'inflammation véritable* ſe termine, le plus ſouvent, en peu de jours, quelle que ſoit l'iſſue de cette maladie; les inflammations *véritables, qui ſont en même tems chroniques*, & dont j'aurai occaſion de parler plus bas, ſont rares, mais

l'inflammation rhumatiſmale, dure ſouvent pluſieurs ſemaines, & lorſqu'elle eſt abandonnée à elle même, elle ſe termine très-rarement en peu de tems.

5.° Quoique l'inflammation rhumatiſmale occupe quelquefois un point déterminé, elle s'étend le plus ſouvent ſur une très-grande ſurface.

La durée du rhumatiſme fébrile, la force de la douleur, & l'impuiſſance abſolue du mouvement, fatiguèrent beaucoup les malades; quoique la maladie fut guérie, les convaleſcens reſſentaient encore de la ſtupeur dans les membres, & ils n'avaient pas autant d'aptitude au mouvement; j'ai vu un ou deux malades qui, quoiqu'ils fuſſent ſans fièvre, & qu'ils euſſent la liberté du mouvement, reſſentaient des douleurs qui réſiſtèrent à tous les moyens.

Chaque médecin a, pour ainſi dire, ſa manière de traiter cette maladie cruelle & ennuyeuſe; je les ai employées toutes, pendant quelques tems, juſqu'à ce qu'après avoir définitivement adopté celle qui me paraiſſait la meilleure, j'euſſe rejetté les autres; j'ai quelquefois ſuivi la méthode anti-phlogiſtrique de *Sydenham*, qui faiſait preſqu'autant ſaigner que dans une inflammation véritable du poumon, & qui employait encore beaucoup d'autres remèdes raffraîchiſſans; mais il arriva ſouvent que ces moyens n'empê-

chèrent pas la maladie de traîner en longueur ; & j'affaibliſſais plutôt le malade que je ne diminuais la maladie ; ces malades reſtaient quelquefois pluſieurs ſemaines ſans qu'ils puſſent ſe mouvoir.

Sydenham qui avait, quelquefois, reconnu lui même l'inéficacité de cette méthode, n'employait plus autant la ſaignée ; il rechercha un autre moyen de guérir ces maladies, qui épargnât la perte du ſang, & qui, ſur-tout, fut plus courte & plus ſure ; alors il adminiſtra le petit-lait, de telle manière que le malade ne prenait, pour toute nourriture, que cette liqueur, & du pain blanc de farine de froment.

Sydenham & pluſieurs autres médecins ont très-ſouvent guéri, & en peu de tems, des rhumatiſmes très-douloureux, par cette méthode, ſans avoir fait tirer beaucoup de ſang.

J'ai guéri, aſſez vîte, une *gaſtritie* & une *entéritie rhumatiſmale*, par le ſeul uſage du petit-lait & d'une diette légère ; j'avais fait précéder, l'uſage de ces moyens, d'une ſaignée qui avait fourni un ſang très-inflammatoire.

D'autrefois j'imitais les médecins qui emploient des boiſſons légérement diaphorétiques, & qui, en preſcrivant un régime échauffant, cherchent à chaſſer, par la tranſpiration cutannée, l'humeur qui cauſe la maladie, ſouvent elle réſiſta à ces moyens.

J'oppoſai encore différens remèdes à ce mal opiniâtre, mais il parut plutôt ceſſer de lui-même, que céder aux médicamens.

Lorſque la matière rhumatiſmale n'occupait qu'un ſeul point, & qu'elle y était bien fixée, j'appliquais, avec ſuccès, un véſicatoire le plus près poſſible du lieu douloureux; ainſi dans *l'ophtalmie ſéreuſe* qui appartient, comme je l'ai dit plus haut, aux rhumatiſmes topiques, l'application d'un véſicatoire, ſur les tempes, produiſit les meilleurs effets; j'ai guéri une migraine, cauſée par la répercuſſion de l'humeur qui entretenait une ophtalmie ſéreuſe, en appliquant un véſicatoire ſur le point douloureux, & en entretenant la ſupuration avec de l'onguent digeſtif, auquel je faiſais ajouter un peu de ſavon.

Un véſicatoire, appliqué ſur l'angle de la mâchoire, guériſſait aſſez-tôt, les odontalgies ſéreuſes ou rhumatiſmales; le nerf qui porte ſes ramifications aux racines des dents, pénetre en effet dans la mâchoire vers ce lieu; l'action des cantharides le débarraſſe de l'humeur rhumatiſmale qui l'agace & l'irrite.

Ce topique ou un ſinapiſme appliqué à la partie antérieure du cou, calme bientôt les accidens, cauſés par les angines rhumatiſmales, même très-graves, & rétablit, en quelques heures, la déglutition interceptée.

Une des maladies qui fixait le plus notre attention, ſoit qu'on en conſidère les ſymptômes ou le traitement, c'était la pleuréſie rhumatiſmale; j'en ai raſſemblé les ſignes diagnoſtics; les voilà:

1.° Elle était le plus ſouvent précédée de douleurs rhumatiſmales déchirantes, des extrémités ſupérieures & inférieures.

2.° Ces douleurs compliquaient ſouvent cette ſorte de pleuréſie.

3.° Le commencement de cette maladie était rarement accompagné de friſſon; s'il ſe faiſait reſſentir, il était léger & de peu de durée, tandis que la vraie pleuréſie eſt ſouvent annoncée par un friſſon violent & qui dure pluſieurs heures.

4.° Les malades reſſentaient la douleur de côté en même tems que ce léger friſſon, tandis que, dans la pleuréſie véritable, ils n'éprouvaient le point de côté que pluſieurs heures après le friſſon.

5.° Dans la pleuréſie rhumatiſmale la douleur occupait la région précordiale, s'étendait ſur le ventre, à toute la poitrine, entre les deux épaules; dans la pleuréſie vraie, elle était circonſcrite dans un eſpace beaucoup plus reſſerré.

6.° Dans la pleuréſie rhumatiſmale, la douleur changeait ſouvent de place; elle était plus ſtable dans la pleuréſie eſſentielle.

7.° Les malades qui avaient une pleuréſie rhumatiſmale, ne pouvaient ſouffrir qu'on touchât la partie douloureuſe; la preſſion ne leur cauſait point de douleur, s'ils avaient une pleuréſie eſſentielle.

8.° Dans la pleuréſie rhumatiſmale, la plupart des malades ſe couchaient plus facilement ſur le côté ſain; le contraire arrivait dans la pleuréſie vraie.

9.° Dans la pleuréſie rhumatiſmale, les malades n'étaient point oppreſſés, ou ils l'étaient peu; leur reſpiration était peu gênée; ces ſymptômes étaient plus graves dans la vraie pleuréſie.

10.° La langue, la bouche, étaient, le plus ſouvent, blanches & couvertes de mucoſités dans la pleuréſie rhumatiſmale; ces parties étaient sèches dans la pleuréſie eſſentielle.

11.° Dans la pleuréſie vraie, la peau était plus sèche, la membrane pituitaire moins humectée, les yeux étaient chaſſieux, les urines rouſſes, peu abondantes, les malades allaient peu à la ſelle; aucun de ces ſymptômes ne compliquait la pleuréſie rhumatiſmale; s'il s'en préſentait quelques-uns, ils étaient beaucoup moins graves.

12.° Les malades n'expectoraient point, dans la vraie pleuréſie; ils crachaient quelquefois des matières muqueuſes, jaunes ou ſanguinolentes, cela était très-rare; les pleuréſies rhumatiſmales,

étaient au contraire rarement sèches, elles étaient accompagnées de toux, & les malades rendaient, dès le commencement de la maladie, des crachats muqueux, glutineux, mêlés de ſtries ſanguinolentes; le ſang était très-enflammé dans ces deux maladies, mais la croûte qui le recouvrait, dans la pleuréſie rhumatiſmale, était plus épaiſſe, plus grande, de ſorte qu'il arrivait quelquefois qu'on ne pouvait point diſtinguer la plus légère partie de ſa matière colorante; dans la pleuréſie eſſentielle, cette croûte était froncée, les bords en étaient élevés tout au tour.

13.° La pleuréſie eſſentielle était plus aigue, plus dangéreuſe; elle était ſoumiſe aux lois des criſes & des jours critiques; quoique la pleuréſie rhumatiſmale ſe termine par les crachats & par les urines, cependant cette terminaiſon n'était point ſoumiſe à des règles certaines, ſouvent cette maladie était jugée par les ſueurs.

Dans cette ſorte de pleuréſie, l'inflammation rhumatiſmale occupait la plévre, les muſcles intercoſtaux, & les poumons, les crachats ſanguinolens démontraient en effet l'action de cette diathèſe ſur ces organes.

Je fis faire, il y a quelque tems, l'ouverture du cadavre, d'un homme, mort d'une pleuréſie rhumatiſmale, chez qui l'humeur s'était portée

au cerveau & à ſes enveloppes, & avait cauſé une mort très-prompte ; ſi l'on pouvait établir quelque choſe de certain, ſur l'état des poumons des malades atteints de cette ſorte de pleuréſie, d'après une ſeule ouverture de cadavre, on pouroit dire qu'ils oppoſent au ſcalpel une réſiſtance plus forte que quand ils ſont dans l'état naturel, mais moindre que dans l'inflammation véritable de ces viſcères.

La conſiſtance des poumons vraiment enflammés, eſt ſemblable à celle du foie; ils ſont couleur de roſe; ſi on en coupe un morceau, & qu'on le jette dans l'eau, il eſt ſubmergé, celui des morts à la ſuite de l'inflammation rhumatiſmale, ne ſe précipite point tout-à-fait au fond du vaſe qui la contient, & s'il s'y rend, c'eſt plus difficilement & plus lentement; ſa couleur ne diffère de la naturelle, que par quelques filamens d'un rouge pâle qu'on y remarque. Voilà quel était le traitement de cette maladie :

1.° On feſait une ou pluſieurs ſaignées, ſelon l'exigence du cas.

2.° On donnait des boiſſons émolientes nitrées & tièdes.

3.° On appliquait de bonne heure les véſicatoires ſur la partie malade, ou ſur tout autre endroit; quelquefois la méthode anti-phlogiſtique ſeule ſuffiſait, ſans qu'on fut obligé de recourir

à ce topique; mais lorſque l'intenſité de la douleur (car elle eſt ſouvent plus aiguë, dans ce cas, que dans la pleuréſie,) n'était pas adoucie par les ſaignées, l'application d'un large véſicatoire, ſur le côté malade, ou entre les deux épaules, enlevait bientôt toute la douleur; d'après le rapport des malades, ils ne ſouffraient plus, trois-quarts d'heures après l'application de ce topique; il paraît que cet heureux effet dépendait plutôt de l'abſorption de la matière âcre de l'épiſpaſtique, que de la ſupuration qui en était la ſuite; je n'ai pas éprouvé ſi les ſinapiſmes auraient procuré le même avantage.

Lorſque, dans la pleuréſie rhumatiſmale, la violence de la maladie était appaiſée, & que les crachats n'étaient pas aſſez diviſés, l'oxide ſulfuré rouge d'antimoine, (kermès minéral), produiſit des effets merveilleux.

Je penſai qu'il ne fallait pas donner, trop tôt, ce médicament ni les autres expectorans, tirés des minéraux; il eſt arrivé que les accidens étant déjà calmés, l'adminiſtration trop-prompte de ces médicamens, produiſait de nouveaux mouvemens de fievre, qu'il fallait réprimer par la ſaignée.

Voilà quel fut le traitement de cette maladie, toutes les fois qu'elle était ſimple, & qu'aucune autre ne la compliquait; mais il était très-

ordinaire

ordinaire de trouver, chez ces malades, les ſymptômes dépendans de la préſence de la ſaburre bilieuſe; elle cauſait alors une pleuréſie *ſaburro-rhumatiſmale*; dans ce cas il fallait chercher à reconnaître lequel, de la ſaburre ou du rhumatiſme, exigeait les premiers ſoins, pour remédier ſoit à l'un ou à l'autre; on employait alors un traitement compoſé.

J'ai quelquefois vu la *pleuréſie rhumatiſmale*, compliquée d'une *pleuréſie eſſentielle*, ou dégénérer en cette dernière maladie.

Je crois qu'on peut concilier ainſi les opinions diverſes, qu'ont énoncé les différens médecins, ſur l'uſage des véſicatoires dans la pleuréſie; ils ſont nuiſibles dans les *pleuréſies eſſentielles*, *lorſqu'elles ſont encore crues* (1), ils

---

(1) « Et parce qu'au commencement des maladies, la » cauſe de ces fievres circule avec le ſang, & y eſt intimement mêlée, (ce que les anciens médecins déſignent » par les mots état de crudité), & qu'elle ne peut encore en être ſéparée, ſi vous adminiſtrez alors un purgatif, ou vous évacuerez des matières qu'il eſt dangéreux » d'évacuer, ou vous tuerez votre malade, ou bien, ce qui » arrive encore plus ſouvent, comme je l'ai obſervé, vous » augmenterez la fievre; ſi elle était ſimple, vous la compliquerez, & vous développerez pluſieurs ſymptômes qui » n'exiſtaient pas auparavant ou qui étaient moins fâcheux », Traduit de Baglivi, L. 1. C. XIII.

ſont utiles dans les *pleuréſies rhumatiſmales*; une pratique ſoignée m'a toujours prouvé ce que j'avance ici.

Il en eſt, peut-être, qui diront que jamais on n'a mis en queſtion ſi l'application des véſicatoires guérit les pleuréſies rhumatiſmales, que cela a été reconnu de tous les tems, mais qu'il s'agit de ſavoir ſi elle eſt utile ou nuiſible dans la *pleuréſie inflammatoire eſſentielle*; je réponds à cela qu'on a toujours très-bien établi, dans les écoles, la différence qu'il y a entre la pleuréſie rhumatiſmale & l'inflammatoire; mais que, ſouvent on les confond au lit des malades, au grand préjudice de ceux-ci; le plus ſouvent, en effet, dans la pleuréſie rhumatiſmale, la fievre eſt très-forte, le point de côté inſupportable, & les autres ſymptômes reſſemblent ſi bien à ceux de la pleuréſie vraie, qu'il eſt très-facile de les confondre, & que cela arrive tous les jours; mais eſt-il ſi difficile de diſtinguer ces deux maladies, que des médecins exercés ſe ſoient trompés ſi ſouvent dans leur diagnoſtic, & que cette erreur ſoit encore fréquente? des médecins praticiens ne diſtingueraient-ils pas l'inflammation d'avec le rhumatiſme? l'analogie des ſymptômes de ces deux ma-

---

Je ne cite ce paſſage que pour faire connaître ce qu'on doit entendre par le mot cruds.

ladies, atteſte cette fâcheuſe vérité, qui eſt encore confirmée par ce que dit *Sydenham*, dont je vais rapporter un paſſage. Ce médecin illuſtre, en décrivant quelle fut la conſtitution de la fin de l'automne & du commencement de l'hyver, nous apprend, d'une maniere préciſe, dans ſon chapitre V, qui eſt on ne peut plus relatif au ſujet dont il eſt ici queſtion, combien il eſt facile de prendre ces maladies l'une pour l'autre, quels ſont les maux qui peuvent réſulter de cette erreur, quelle méthode on doit ſuivre dans leur traitement. « Cette ſaiſon ayant été, contre l'or-
» dinaire, douce & chaude, comme pendant
» l'été, & ayant continué d'être la même, juſ-
» qu'à la fin d'octobre 1675, le tems changea
» tout-à-coup, & devint froid & humide; les
» toux furent très-nombreuſes, par-tout, &,
» autant que je peux me le rappeler, plus fré-
» quentes que dans aucune autre ſaiſon, elles
» n'épargnèrent perſonne; comme la toux &
» la conſtitution de l'athmoſphère déterminaient
» la fievre, de même la fievre irritée par la
» toux, exerçait ſon action ſur la plèvre & ſur
» les poumons, comme elle l'avait exercée ſur
» la tête, la ſemaine avant l'apparition de ces
» ſortes de toux; ce changement ſubit de ſymp-
» tômes, détermina ceux qui n'y avaient pas
» porté une attention aſſez ſuivie, à prendre

» *cette ſorte de fievre pour une pleuréſie ou une* » *péripneumonie eſſentielle*, quoiqu'elle n'eut pas » changé de caractère pendant tout le tems que l'état » de l'athmoſphère avait été le même. *Quoique* » *le point de côté*, *la difficulté de reſpirer*, *la* « *couleur du ſang*, *& les autres ſymptômes ordi-* » *naires de la pleuréſie*, *paruſſent indiquer une* » *pleuréſie eſſentielle*; cette maladie n'exigeait » cependant pas d'autre traitement que celui » qui convenait à la fièvre regnante, il était » très-oppoſé à celui que néceſſite la pleuréſie ».

Je vais prouver clairement que cette pleuréſie de *Sydenham*, eſt la même que celle que je déſigne ſous le nom de *rhumatiſmale*, & que la méthode qu'employait cet illuſtre praticien, eſt auſſi la même que celle que j'ai miſe en uſage; tout le traitement de cette maladie conſiſtait, en effet, dans un régime approprié, aidé d'une & rarement de pluſieurs ſaignées, & dans l'application d'un véſicatoire à la nuque.

« Par ces moyens, tous les ſymptômes ſe diſ- » ſipaient ſans danger pour le malade, tandis » que ceux qui attaquaient la maladie d'une main » plus téméraire, qui y oppoſaient une grande » quantité de remèdes, ou perdaient leurs ma- » lades, ou ne les arrachaient des bras de la » mort, qu'en faiſant plus de ſaignées que ne le » comportait la nature de la maladie, & la « fureté du malade ».

D'après cela, il eſt évident, que le raiſonnement théorique du ſavant *Tralles*, eſt relatif à la pleuréſie eſſentielle, l'obſervation la plus exacte prouve qu'il ne peut être appliqué aux pleuréſies *rhumatiſmales*, quoiqu'elles ſoient auſſi dangéreuſes, auſſi douloureuſes & auſſi difficiles à guérir, & qu'elles ne puiſſent ſouvent pas être diſtinguées, d'avec les *pleuréſies vraies & eſſentielles*, que par des médecins très-expérimentés; je ne ſais pas, en effet, les véritables raiſons pour leſquelles les veſicatoires, le plus irritant des remèdes, appliqués dans la *pleuréſie rhumatiſmale*, pendant la fievre même la plus forte, l'enlevent ainſi que la douleur; mais, quelle que ſoit l'élégance de nos raiſonnemens, l'obſervation exacte des faits qui les renverſe, ordonne impérieuſement le ſilence.

Quels ſont donc les rapports du ſtimulus des cantharides, avec la croûte inflammatoire, ſi eſſentielle à cette ſorte de pleuréſie, que la connaiſſance de ſon épaiſſeur en favoriſe le diagnoſtic? comment ce remède, ſi ſtimulant & ſi actif, convient-il à la fievre? j'ai vu combien ces queſtions étaient difficiles, je laiſſe à d'autres le ſoin de les réſoudre, c'eſt aſſez, pour moi, d'avoir bien diſtingué ces deux ſortes de pleuréſies, & d'avoir indiqué le traitement qui convient à chacune d'elles.

D'après le nombre de pleuréſies que *Pringle*, ce médecin très-diſtingué, a vues & guéries, il n'eſt plus permis de douter de l'efficacité des véſicatoires dans ces maladies; mais les paſſages de cet illuſtre auteur, que je vais rapporter, prouveront que ces pleuréſies doivent être rangées parmi les rhumatiſmales; en effet, ces maladies ſe montrèrent, en Flandre, en 1743, pendant le printems, les nuits étaient encore froides, nébuleuſes, tandis que le jour était embelli & rechauffé par les rayons du ſoleil; ces alternatives de chaud & de froid, le ſéjour des ſoldats ſous des tentes tendues dans des lieux humides, les y diſpoſa davantage, elles firent de grands ravages parmi eux; il y eut beaucoup de pleurétiques & de péripneumoniques, le nombre des malades frappés de rhumatiſme, fut preſqu'auſſi grand. Ces maladies étant, à-peu-près, en nombre égal, on voit combien elles ont d'affinité entr'elles.

« Outre cela, la douleur pleurétique s'éten-
» dait de telle ſorte, qu'elle préſentait l'aſpect
» d'une inflammation des viſcères abdominaux,
» *Pringle*, § 4. *Édition Allemande*; on appli-
» quait les véſicatoires, dès le commencement
» de la maladie, & auſſi-tôt après une première
» ſaignée, quelquefois même avant cette opéra-
» tion, pourvu qu'elle ſuivit de près l'applica-

» tion de ce topique; la douleur étant diſſipée » par l'uſage de ces moyens, il était encore né- » ceſſaire de ſaigner, à moins que la tranſpi- » ration n'eut enlevé le mal, ce qui arrivait » quelquefois; alors les autres remèdes deve- » naient inutiles. *Méme auteur, méme édition* ».

Tout ce que j'ai rapporté juſques ici, quadre on ne peut mieux, avec la deſcription que j'ai faite de cette maladie; on y voit le caractère de cete pleuréſie, & que l'uſage conſtamment heureux des véſicatoires, ſur un auſſi grand nombre de malades, obſervé par le docteur *Pringle*, détruit tout ce que les théories les plus ingénieuſes pourraient oppoſer à ce traitement; j'ajoute encore que cet illuſtre auteur eſt convaincu, d'après les ouvertures de cadavres, faites par *Haller* & *Morgagni*, que le ſiège de la maladie n'eſt pas dans la plévre, mais bien dans les poumons; voilà quelques règles qu'on peut ſuivre dans l'application des véſicatoires dans la pleuréſie.

1.° Les véſicatoires ſont, preſque, toujours le ſpécifique de la pleuréſie rhumatiſmale, on doit les appliquer dès le commencement de la maladie, après la ſaignée qu'on peut réitérer enſuite.

2.° On ne doit point ſolliciter la ſuppuration lorſque ce topique détermine des ampoules, c'eſt pourquoi on n'enlevera pas l'épiderme; les ſuppuratifs cauſent des douleurs inutiles; ils aug-

mentent la fievre. Ce n'eſt pas, en effet, la ſuppuration qui ſuit l'application des véſicatoires, qui eſt utile dans ce cas, il n'y a que le ſtimulus des cantharides qui le ſoit.

3.º Les malades reſſentent les effets heureux des véſicatoires, en quelqu'endroit qu'on les applique; j'aime mieux cependant les placer entre les deux épaules, car cette maladie occupe le poumon ou la plévre; comme je l'ai démontré plus haut.

4.º Les véſicatoires augmentent les accidens de la pleuréſie *inflammatoire eſſentielle*, c'eſt pourquoi on doit les rejetter tant que l'inflammation perſiſte.

5.º Dans la pleuréſie eſſentielle, il ne faut point recourir aux véſicatoires, dès qu'on a fait une ou deux ſaignées; en deux mots, leur application eſt nuiſible, tant que l'inflammation perſiſte, quand même elle aurait été affaiblie par l'effet des ſaignées; bien plus, ſi l'on a quelques motifs de craindre le retour de l'inflammation, les véſicatoires ſont dangereux.

6.e Mais s'il n'y a plus d'inflammation, ſi le malade eſt dans un état contraire à celui dans lequel il était, c'eſt-à-dire, ſi le relâchement des parties a ſuccédé à la tenſion des fibres, ſi la viſcoſité des humeurs a remplacé leur épaiſſiſſement inflammatoire, ſi une ſorte d'épuiſe-

ment à ſuccédé à la plethore, ſi, outre cela, les poumons ſont remplis d'une grande quantité de matière qui en gêne les fonctions, & qui doive être expectorée, ſi elle eſt aſſez visqueuſe pour les obſtruer, & que les malades, dont les forces ſont abbattues, ne puiſſent plus les rejetter, les véſicatoires produiront, dans tous ces cas, des effets qu'on attendrait en vain de l'uſage des autres médicamens.

7.° Les épiſpaſtiques ſont dangéreux dans la pleuréſie & la péripneumonie ſaburrales, avant l'évacuation de la ſaburre qui infecte le ſyſtême gaſtrique, ils excitent des ſueurs nuiſibles, ils reſſerent le ventre, & ils pouſſent, dans le torrent de la circulation, l'humeur nuiſible qui était fixée dans la région épigaſtrique.

8.° Mais ſi, après avoir vuidé l'eſtomac & les inteſtins, l'expectoration des crachats épais & viſqueux, qui ſe montrent ordinairement dans la pleuréſie ſaburrale, eſt trop difficile, des boiſſons chaudes, abondantes & légerement aromatiques, aidées de l'application des véſicatoires, achèveront la guériſon.

J'ai ſouvent guéri des rhumatiſmes, accompagnés de fievre, qui occupaient les lombes, la hanche & la cuiſſe; dans ces maladies, l'articulation eſt douloureuſe, & le malade ne peut remuer la partie; cette douleur s'étend de la

partie externe du fémur, à la tête du péronné, & quelquefois jusqu'à la malléole; les lombes & la partie antérieure & supérieure des cuisses, deviennent ensuite douloureuses, quelquefois le malade ne ressent point de douleur, mais il éprouve un engourdissement dans la cuisse & ne peut marcher; dans ce cas, j'appliquais un large vésicatoire sur la tête du péronné ou à la partie externe du genou, comme le faisait *Cottuni*, & j'en obtenais de très-heureux effets, j'aimais quelquefois mieux placer le vésicatoire à la partie supérieure de la cuisse, sur l'articulation du fémur avec les os des îles, (coccaux), j'administrais de légers diaphorétiques, tels que l'infusion de fleurs de sureau, (*sambucus niger*), & l'antimoine diaphorétique non lavé, (oxide d'antimoine par le nitrate de potasse, non lavé); j'entretenais long-tems la suppuration produite par les vésicatoires, & pour cela, j'ajoutais un peu de savon à l'onguent digestif; la même méthode fut utile dans le lumbago rhumatismal.

Je vis encore, pendant ce mois, mais bien plus rarement, une autre sorte de rhumatisme, dont j'ai déjà parlé; il était compliqué de la présence de saburres dans les premières voies; je traitai quelques-uns de ces malades, qui présentaient tous les symptômes de cette complication. Ils avaient des douleurs des extrémités

& la fievre, ils furent guéris, de ces douleurs, par l'exhibition d'un émétique, qui fut ſuivie de *l'éjection* d'une quantité prodigieuſe de ces matières ſaburrales.

J'ai obſervé que cette ſorte de rhumatiſme, c'eſt-à-dire le rhumatiſme ſaburral, était ſouvent cauſé par l'abſorption des matières âcres, portées de l'eſtomac ſur les extrémités, où elles agacent les nerfs, pendant les fievres ſaburrales d'automne, de longue durée, ſur-tout quand ces fievres ont été arrêtées par l'uſage prématuré du quinquina, (*cinchona officinalis*), & que la ſaburre n'a pas été aſſez préparée ou évacuée, comme je l'ai déjà dit plus haut. J'ajoute encore que les malades, dont la fievre avait trop-tôt été ſuſpendue, par l'uſage de l'écorce du Pérou, étaient ſujets à des douleurs chroniques des extrémités, quoiqu'ils n'euſſent plus d'accès de fievre, & qu'ils avaient la maladie que *Sydenham* appelait *rhumatiſme ſcorbutique*; il la rapportait au trop long uſage de ce febrifuge; ce n'était point cette écorce qui produiſait ces douleurs rhumatiſmales, mais bien l'uſage inconſidéré, l'emploi prématuré qu'on en avait fait, avant la coction & l'évacuation de la matière fébrile.

JUIN.

La conſtitution de l'athmoſphère ne fut ni

trop ſéche, ni trop chaude, pendant la durée de ce mois, mais on reſſentit, preſque tous les jours, des vents froids, d'où il réſulta que lorſqu'ils ceſſaient de ſouffler, on tranſpirait aiſément, & que la tranſpiration était bientôt ſupprimée quand ils ſoufflaient de nouveau.

On vit au commencement de ce mois, & pendant la moitié de ſa durée, beaucoup de fievres tierces, continues, rémittentes, & de fievres quotidiennes, qui cédèrent, preſque toutes, à l'uſage des délayans, des émétiques, & des eccoprotiques, donnés en pluſieurs verrées; un petit nombre de ces fievres, laiſſant craindre de la malignité, furent guéries par le quinquina, (*cinchona officinalis*); depuis la moitié juſqu'à la fin de ce mois, ou à-peu-près, on vit, quoique rarement, des pleuréſies & des péripneumonies ſaburrales; les affections de poitrine rhumatiſmales, furent plus nombreuſes; les rhumatiſmes univerſels & les douleurs ſciatiques devinrent plus fréquents que de coutume, ceux qui, à la fin du mois, étaients atteint de maladies ſaburrales, furent couverts de pétéchies, dont l'éruption n'aggrava ni ne diminua les ſymptômes.

Quoique les inflammations eſſenticlles du poumon aient été plus rares qu'à l'ordinaire, non ſeulement pendant ce mois, mais encore pendant tout le printems, néanmoins, ayant alors

guéri une malade d'une pleuréſie ſaburrale inflammatoire, ou pleuréſie vraie & eſſentielle, compliquée de la préſence de ſaburre dans les premières voies, & cette maladie préſentant pluſieurs obſervations utiles; je vais en rapporter l'hiſtoire.

Une veuve âgée de cinquante-cinq ans, qui ſe portait bien, depuis long-tems, eut, le quatorze juin, au ſoir, un friſſon qui dura quelques heures; il fut ſuivi de chaleur, la malade eut beaucoup de ſoif, elle fut agitée pendant la nuit.

Le lendemain (quinze) elle éprouvait un peu moins de chaleur lorſque, vers midi, elle eut la poitrine oppreſſée, & reſſentit une douleur, au côté droit de cette partie, ſemblable à celle qu'éprouvent les pleurétiques, & qui s'étendait depuis les fauſſes côtes, (côtes aſternales), juſqu'à la mamelle; elle touſſait ſouvent, ſans cracher, ſa reſpiration était laborieuſe; cette malade ne pouvait ſe coucher, ſur le côté douloureux, qu'avec la plus grande peine; je la fis ſaigner auſſi-tôt, le ſang était très-couenneux, l'oppreſſion diminua momentanément, elle reparut en effet, bientôt après, avec le point de côté; la malade eut auſſi des friſſons pendant la ſoirée, ils furent moins forts & moins longs que ceux du jour précédent, la chaleur leur ſuccéda, elle eut des anxiétés pendant la nuit.

Les choſes étaient dans le même état, durant la matinée du ſeize, la malade expectora des crachats muqueux & ſanguinolens, une ſeconde ſaignée donna du ſang ſemblable à celui qu'avait fourni, la première, le ſoulagement fut auſſi paſſager; le ſoir elle eut encore des friſſons, & paſſa la nuit comme la précédente.

Le matin du dix-ſeptième jour n'offrit aucun changement; la toux, la douleur & l'oppreſſion augmentèrent; à midi les crachats étaient déjà ſupprimés, elle eut des friſſons pendant la ſoirée, ils furent auſſi ſuivis de chaleur, la nuit ne fut pas meilleure que les précédentes.

Le dix-huit, la malade dit qu'elle était mieux, elle cracha des matières muqueuſes, jaunâtres, elle n'avait point de mal au côté, elle ſe couchait plus aiſément, ſur celui qui était douloureux, qu'elle ne le faiſait auparavant; elle eut le ſoir de légers friſſons, la nuit fut plus tranquille.

Elle fut apportée à l'hôpital le dix-neuf, elle n'avait, quaſi, ni point de côté, ni oppreſſion de la poitrine; elle ſe couchait avec la même facilité ſur les deux côtés, toussait rarement, & rendait peu de crachats muqueux & jaunâtres; le pouls était un peu plus vite que de coutume, un peu dur, la langue était saburrale, la ſoif ardente, la bouche bonne, la malade avait eu

jusqu'alors le ventre libre, elle était sans appétit, n'avait point de mal de tête, elle éprouvait une chaleur modérée, elle avait l'esprit présent, & vif, ses réponses étaient promptes; elle racontait exactement tout ce qu'elle avait fait, & se tournait facilement de tous les côtés; en la jugeant, d'après ses forces, on eut dit qu'elle n'avait été que légerement malade, ou même qu'elle ne l'avait pas été du tout; quoique sa respiration lui parut aisée, elle était cependant trop prompte, & semblait plutôt s'exercer par l'action des muscles abdominaux, que par ceux qui appartiennent à la poitrine; le sang que je lui fis tirer, était très-couenneux; je lui donnai des boissons anti-phlogistiques en abondance, le mal ne diminua presque pas, le soir elle n'eut pas d'horripilations, son sommeil fut agité.

Le vingtième jour la malade ne se plaignait de rien, elle était en tout point comme la veille, le pouls était seulement plus plein & plus fort, la respiration qui était plus courte, s'operait par l'action des muscles du bas ventre; on la saigna encore, le sang était si couenneux qu'on ne pouvait, qu'avec peine, distinguer un peu de sa partie colorante; le soulagement qui suivit cette saignée, fut léger, à midi la malade se plaignit d'oppression de la poitrine; ses joues devinrent plus rouges, sa respiration était prompte,

courte & accompagnée, par intervalle, de défaillances légères; on vit quelques petites pétéchies, couleur de roſes, éparſes ſur ſa poitrine; la ſaignée fut encore répétée à midi, réitérée le ſoir, la reſpiration en devint un peu plus facile, elle dormit un peu plus long-tems pendant la nuit.

Le vingt-un juin, la malade était dans le même état que le ſoir du jour précédent, mais la difficulté de reſpirer ſe montrant de nouveau, le pouls étant encore plein, fort & un peu dur, malgré qu'on eut tiré beaucoup de ſang, on fit encore deux ſaignées pendant le jour, & on appliqua un véſicatoire ſur la poitrine. Le ſang était auſſi couenneux que celui fourni par les ſaignées précédentes; une ſueur abondante ſurvint le ſoir, la reſpiration devint meilleure qu'elle ne l'avait été juſqu'alors; le ſommeil fut long & tranquille, la ſueur qui avait paru la veille, continua le vingt-deux juin, qui était le huitième jour de la maladie; les urines, qui avaient été claires, & d'un jaune de ſaffran foncé, pendant tout le cours de la maladie, devinrent citrines; le pouls qui n'avait pas été beaucoup plus vite, que dans l'état naturel, était plein & dur, cependant ſans être mauvais; on ne voyait que tres-peu de pétéchies, la malade fut pluſieurs fois à la ſelle, ſpontannément, pendant ce jour, elle ne cracha

preſque

preſque point, ſa reſpiration était plus facile, la nuit fut bonne.

Le vingt-trois, la ſueur continua, la malade rendit ſpontanément beaucoup de matières cuittes, (1) les autres ſymptômes reſterent les mêmes, elle paſſa la nuit comme la précédente.

La malade ſua très-abondamment, le vingt-quatre, elle fut bien tout le jour; le vingt-cinq au matin, la ſueur était ſupprimée; la bouche amère, la ſoif ardente, le ventre redevint libre à midi, la nuit fut encore bonne.

Les déjections ayant continué le lendemain, ſans être ſollicitées par l'art, la ſoif & l'amertume de la bouche ne ſe firent plus ſentir; la malade ne ſouffrit plus du tout enſuite, & ayant bientôt après recouvré ſes forces, elle ſortit guérie.

Voilà un exemple d'inflammation dangéreuſe

---

(1) La traduction du paſſage ſuivant, indique ce qu'on doit entendre en général par les mots: *matières cuittes*.

« On peut appeler coction ou maturation, ce changement » que la fievre opère dans la matière fébrile, qui la rend » moins nuiſible, & plus propre à être facilement évacuée... » l'opinion unanime des meilleurs médecins, & l'obſervation » des maladies atteſtent que la fievre eſt la cauſe de cette » maturation ».

Le mot *coction* s'applique cependant plus ordinairement à l'action des viſcères ſur les alimens & celui de *maturation*, à celle des organes ſur la ſaburre ou les excrémens.

du poumon, accompagnée des ſymptômes de la préſence de ſaburre dans le département gaſtrique; dès que l'été ſuccéde au printems, on voit, tous les ans, les affections ſaburrales remplacer les maladies inflammatoires, qui diſparaiſſent peu-à-peu, &, preſque toujours, à l'époque de ce paſſage de la ſaiſon des fleurs à celle des moiſſons, les maladies, qui regnent, préſentent un genre mixte, compoſé de l'inflammation qu'on obſerve dans les maladies du printems, & de la préſence de la ſaburre qui domine dans celles d'été, il faut remédier à l'un & à l'autre mal, plus promptement, à celui qui menace davantage

D'après cela, je portais preſque tous mes ſoins à diminuer l'inflammation du poumon, & lorſque la ſaburre n'était pas trop abondante, j'en affaibliſſais l'action par des boiſſons copieuſes.

Hyppocrate aſſure que le changement d'une pleuréſie en péripneumonie, eſt facheux; l'obſervation m'a prouvé cette aſſertion (1); lorſqu'en

(1) Stol cite ici l'Aphoriſme 11.e, de la 7e ſection. Le citoyen Villebrune ne penſe pas, comme pluſieurs manuſcrits le diſent, que le texte doive être traduit ainſi: « *la* » *péripneumonie qui ſurvient à la pleureſie eſt de mau-* » *vais augure* ». Il veut qu'on diſe: « *à la pleuréſie* » *ſurvient la péripneumonie* ». On doit ſe ranger de l'avis de ce célebre critique, cependant cela n'infirme pas l'opinion de Stol.

effet l'inflammation des poumons, qui appartient également à la pleuréſie & à la péripneumonie, était plus intenſe, & que la circulation du ſang, qui retournait de la tête, devenait plus difficile, à cauſe de l'épaiſſiſſement des humeurs, les joues étaient rouges, le thorax immobile abandonnait ſes fonctions aux muſcles abdominaux; la preſſion, ſur le cerveau, des humeurs qui y étaient accumulées, empêchait que le malade ne reſſentit la douleur dont la cauſe ſubſiſtait cependant toujours.

C'eſt donc avec raiſon qu'Hyppocrate a dit que les pleuréſies, dont l'intenſité était telle, que l'affection du cerveau empêchait qu'on en reſſentit les douleurs, ne ſe changeaient en péripneumonie, qu'au grand danger des malades.

L'eſprit préſent, une gaiété inſolite, le ſouvenir exact des choſes paſſées, la converſation ſuivie, mais plus verbeuſe que de coutume, ne trompent point le médecin attentif; averti au contraire, par ce ſoulagement apparent & trompeur, du danger éminent que court le malade, il emploie toutes les reſſources de l'art pour détourner, le plus vîte poſſible, la mort qui le menace.

C'eſt ſurtout la difficulté que le malade éprouve en reſpirant, qui indique que ce ſoulagement eſt perfide. *Baglivi* veut qu'on obſerve, ſur-tout, & preſque ſeulement, ce ſymptôme dans les

maladies de la poitrine (1). En effet quels que ſoient les avantages que préſentent les autres ſymptômes, craignez toujours, ſi la reſpiration eſt difficile.

Calcul fait, je fis tirer ſoixante-dix onces de ſang à cette veuve, pendant ſa maladie; je lui preſcrivis de boire beaucoup de décoction d'orge avec de l'oximel, le régime fut toujours très-raffraîchiſſant, néanmoins je remarquai quelques pétéchies, en petit nombre à la vérité; cette ſorte d'éruption doit-elle donc être rapportée au régime échauffant (2), & au mauvais traitement ?

---

(1) Voilà la traduction de ce paſſage du célebre Baglivi : « lorſque vous vous ſerez aſſuré que vous avez à traiter une » pleuréſie, portez toute votre attention, pendant le cours » de la maladie, ſur la difficulté de reſpirer; plus elle ſera » légère ou grande, plus vous devrez concevoir d'eſpé- » rances ou de craintes; une reſpiration aiſée eſt toujours » d'un préſage heureux; on doit toujours craindre lorſqu'elle » eſt embarraſſée ». Bagl. prat. L. I. de la pleuréſie.

La traduction des paſſages ſuivans d'Hyppocrate, confirme auſſi l'opinion de Baglivi; ou plutôt celle de ce médecin, confirme encore celle du pere de la médecine; » dans toutes » les maladies accompagnées de fievre aiguë, & qui ſe termi- » nent dans quarante jours, une reſpiration aiſée eſt du plus » heureux préſage ». Prénot. Coaq. Sect. 2. C. 9. « la reſ- » piration courte & fréquente annonce l'inflammation & la » douleur des viſcères principaux ». Id.

(2) On ne peut attribuer, ni au mauvais, traitement ni

JUILLET.

Le commencement de juillet fut moins chaud; on reſſentit même alors un peu plus de froid qu'à la coutume; le milieu du mois fut plus chaud, mais cependant moins que les autres années; la température des derniers jours fut ſemblable à celle des premiers, il y eut peu de fruits d'été, ils n'avaient point de ſaveur.

On vit regner, pendant ce mois, ſur la partie la moins aiſée du peuple, un plus grand nombre, que dans les mois précédens, des fievres qu'on appele malignes ou pétéchiales, à cauſe des éruptions de ce nom qu'elles préſentent, ou encore pétéchizantes, parce qu'elles offrent les mêmes ſymptômes, & ſuivent la même marche que celles-ci, quoiqu'elles ne ſoient accompagnées d'aucun exanthême. Je ne parlerai pas de mes obſervations ſur ces ſortes de fievres, & ſur leurs congénéres, juſqu'à ce qu'ayant raſſemblé, auparavant, ce que les auteurs ont écrit à ce ſujet,

---

au régime échauffant, les pétéchies dont ſont ſouvent couverts, ceux qui ont des fievres malignes; j'ai eu occaſion de traiter un très-grand nombre de ces maladies, pendant une épidémie; la plupart des malades avaient des pétéchies quoiqu'on n'eut rien employé d'échauffant, ſoit dans le régime, ſoit dans les médicamens.

& les ayant comparés entr'eux & avec ce que j'ai vu dans l'hôpital, où ſe rend tous les jours un très-grand nombre de malades, qui me fourniſſent de ſi fréquentes obſervations d'obſerver, je puiſſe donner quelque choſe de plus exact, relativement à une maladie ſur laquelle les opinions ont été ſi différentes & ſi incertaines, reculer les limites de l'art ſur ce point, & être utile à l'humanité ſouffrante.

Pleuréſie occulte ou cachée.

C'eſt une maladie, ou plutôt la cauſe toujours agiſſante d'une maladie très-fâcheuſe, que *Baglivi* nomme pleuréſie ou péripneumonie *cachée.* (1) Comme j'ai quelquefois vu cette

---

(1) On trouvera ſurement ici avec plaiſir, la traduction du paſſage indiqué de ce célèbre obſervateur.

« Les pleuréſies ſont ſouvent occultes, parce qu'elles ne » ſont point douloureuſes, ce qui fait commettre beaucoup » d'erreurs dans la pratique ; pour qu'à l'avenir on évite cet » écueil, je vais indiquer les moyens de diſtinguer les pleu- » réſies cachées & indolentes. Faites coucher le malade ſur » l'un des deux côtés, invitez-le à touſſer ou à faire une » forte inſpiration ; après qu'il aura répondu à votre invi- » tation, demandez-lui ſi, en touſſant ou en reſpirant, il n'a » pas ſenti une douleur ou une péſanteur dans quelque partie » de la poitrine ; s'il répond affirmativement, ſoyez aſſuré » que la pleuréſie a ſon ſiège dans le point où il a éprouvé

maladie, au commencement de ce mois, & plus ſouvent que de coutume, j'ai penſé qu'il ſerait utile d'en donner, ici, une courte deſcription.

Il eſt ſouvent difficile de reconnaître cette maladie, parce qu'elle n'a preſqu'aucun des caractères d'une pleuréſie eſſentielle, ou d'une péripneumonie déjà formée; ſouvent elle n'eſt point accompagnée de fievre; le malade peut ſe coucher facilement ſur l'un ou l'autre côté; s'il reſſent alors de la douleur elle eſt légere, il touſſe doucement, peu, ſans cracher; lorſqu'ils expectore, les crachats ſont cuits, muqueux & en petite quantité, le malade a la langue blanchâtre, il n'eſt point altéré & ne ſent d'oppreſſion que lorſqu'il s'agite; ſon appetit continue, il n'a point d'accès de fievre, & s'il en reſſent, ils ſont legers. Si cependant on néglige cette maladie, elle ſe change en une inflammation eſſentielle & très-dangéreuſe du poumon, ou, ce qui eſt plus fréquent, l'induration de ces viſcères, en eſt la ſuite; elle produit des tubercules, ou ce qui eſt auſſi ordinaire, elle ſe termine par la phtiſie.

La négligence qu'on apporte dans le traitement de cette pleuréſie légère, produit plus de

---

» l'une ou l'autre de ces ſenſations fâcheuſes; par ce ſigne » certain, j'ai ſouvent découvert, au grand avantage des ma» lades, pluſieurs pleuréſies occultes ».

phtiſiques, que les plus dangereuſes & les plus cruelles inflammations de poumon, non que cette maladie ait plus de tendance à la phtiſie, mais parce qu'on la traite mal, ou que, ne penſant pas au danger qu'elle entraîne, on néglige de lui donner les ſoins néceſſaires.

On reconnaît cette pleuréſie ou péripneumonie cachée :

1.° Par les ſymptômes que j'ai décrits plus haut.

2.° En engageant le malade à ſe coucher, tantôt ſur un côté, tantôt ſur l'autre, & à faire attention s'il ſe tient auſſi aiſément dans les deux poſitions; s'il ne touſſe pas étant ſur un côté, & ſi ſa reſpiration n'eſt pas plus courte & plus difficile dans cette ſituation que dans l'autre.

3.° En invitant le malade à faire de fortes inſpirations, & à obſerver ſi, pendant ce tems, il n'éprouve point quelque gêne dans la poitrine, ou s'il ne reſſent point quelque douleur pongitive, de la chaleur ou de l'oppreſſion.

4.° En l'engageant à remarquer ſi, quand il touſſe plus fort, dans différentes ſituations, il n'éprouve pas quelqu'embarras, quelque douleur piquante, de la chaleur ou une ſorte de preſſion douloureuſe.

5.° On doit examiner avec ſoin, l'état an-

técédent du malade ; il y a en effet des maladies qui laiſſent ſouvent, après elles, des pleuréſies & des péripneumonies cachées ; car :

1.° Par les raiſons que j'ai indiquées ci-deſſus, il reſte quelquefois des embarras dans la poitrine, après le traitement méthodique des pleuréſies vraies & eſſentielles, quoiqu'elles ayent été bien jugées ; ſouvent le malade n'a point de fievre ; la guériſon paraît être entière, excepté cette ſenſation de douleur preſqu'inſenſible qui, à la plus légère occaſion, détermine le retour de la maladie de poitrine dont il était guéri ; je penſe que l'incommodité légere qui ſuit la guériſon des pleuréſies, eſt rarement cauſée par des adhérences nouvelles du poumon avec la plévre, mais qu'elle eſt le plus ſouvent due à un reſte d'inflammation fixée ſur quelque point du poumon ; c'eſt elle qui entretient dans la poitrine de ces malades, quoique bien guéris, une cauſe toujours exiſtante de nouvelles pleuréſies.

2.° Cette même maladie ſuccéde aux rhumatiſmes fébriles & inflammatoires, aux pleuréſies & aux péripneumonies rhumatiſmales.

3.° Il y a des malades qui, après avoir été enrhumés, reſſentent pendant pluſieurs ſemaines, & même quelquefois pendant pluſieurs mois, ſans être détenus au lit, une légère douleur de l'un & de l'autre côté de la poitrine, de la chaleur, un peu d'oppreſſion ; ils rendent des

crachats qui ne ſont pas purulens, mais puriformes ; ils ſont atteints *de la pleuréſie ou péripneumonie occulte & légere de Baglivi.*

4.° Ceux qui ont les poumons remplis de tubercules, ont ſouvent des inflammations de quelques-unes de ces tumeurs, ſans que la fievre devienne générale. Quand, par quelque cauſe que ce ſoit, ces malades ſe ſont échauffés, s'ils ont accélé é la circulation de leurs humeurs, par l'uſage immodéré du vin, par un exercice forcé, où en reſtant long-tems expoſés à l'action du ſoleil ; d'après ce que je viens de dire, on peut facilement porter ſon diagnoſtic ; c'eſt, en effet, une légère inflammation d'un ſeul point du poumon qui peut ſouvent reſter long-tems cachée, ſans avoir cependant une des terminaiſons connues des maladies inflammatoires. Il eſt, en effet, très-certain qu'il y a des maladies inflammatoires *& chroniques en même tems*, des phlegmons *véritables, mais chroniques*, qui reſtent long-tems dans leur premier état, avant de ſe terminer par la voie douce de la réſolution, par ſuppuration, par induration ou par gangrène.

Quand au pronoſtic, il faut ſavoir que ces pleuréſies ou péripneumonies occultes, dégénérent ou, en une maladie grave, aiguë, inflammatoire, ou ſe terminent par réſolution, quand on les reconnaît & qu'on les traite bien, ou

qu'elles ſuppurent comme les autres parties enflammées.

Ces ſortes d'inflammations ſont les cauſes les plus fréquentes des vomiques, (1) on doit

---

(1) Je fus appelé à la fin du printems de l'an 4, pour voir la cit. C.; cette malade reſſentait depuis long-tems, & ſur-tout depuis huit ou dix jours, une douleur de la partie du côté droit qui répond aux côtes aſternales, (fauſſes côtes), cette douleur n'avait jamais été aſſez vive pour inquiéter cette malade, ni pour la fixer au lit & l'empêcher de vaquer à ſes affaires; lorſque je la vis, elle avait un peu de fievre, elle crachait des matières purulentes, blanchâtres, fétides; ſa langue était ſaburrale, blanche; en touſſant, elle avait quelquefois des envies de vomir; la douleur de côté ſe faiſait encore reſſentir; le pouls, quoique petit, avait une ſorte de dureté.

Je lui preſcrivis une ſaignée de trois onces, le ſang qu'elle fournit était couenneux, j'adminiſtrai enſuite une légere doſe d'ipécacuanha, qui ne produiſit preſque point d'effet; je réitérai la ſaignée & l'uſage de cette racine émétique, pendant pluſieurs jours; le ſang que j'obtins était encore couenneux, l'effet de l'ipécacuanha ne fut pas plus ſatisfaiſant qu'il ne l'avait été la premiere fois; la langue était toujours ſaburrale; cependant la malade expectorait une grande quantité de pus, & on trouvait, malgré cela, dans le pouls, cette ſorte de dureté qui indiquait la phlogoſe, & néceſſitait la ſaignée; je la fis répéter ſix fois, & toujours de trois onces, en laiſſant un ou pluſieurs jours d'intervalle entre elles, ſelon l'indication; le ſang que donna la dernière ſaignée, conſerva la couleur vermeille, qui lui eſt naturelle, l'ipécacuanha que j'avais fait

les traiter abſolument par les anti-phlogiſtiques ; on commence d'abord par faire une ſaignée,

---

prendre trois fois, n'avait procuré que quelques naufées ; un eccoprotique avec la manne, adminiſtré enſuite, laiſſa encore la langue un peu ſaburrale & la bouche mauvaiſe ; la quantité de pus que rendait cette malade, dans les efforts de toux, par la bouche & par le nez, était très-conſidérable, & répandait une odeur ſi infecte, qu'elle cauſait des naufées, aux perſonnes même les plus accoutumées à voir des malades ; j'attribuais le mauvais goût & l'état de la langue, à cette ſuppuration abondante, & déjà je craignais qu'une ulcération interne ne déterminât la phtiſie pulmonaire ; j'ajoutai donc à l'uſage des boiſſons anti phlogiſtiques édulcorées, qu'elle avait priſes juſqu'alors, celui d'une petite quantité de diſſolution de chaux dans l'eau, (eau de chaux), coupée avec le lait ; elle n'avait employé ce nouveau moyen que depuis deux ou trois jours, lorſque me fixant de nouveau ſur l'état de la langue & de la bouche, & me reſſouvenant du peu d'effet qu'avait produit l'ipécacuanha, je me déterminai à employer un émétique plus énergique, que la crainte d'une hémoptiſie m'avait fait rejetter juſqu'alors ; je voulus épuiſer le foyer de ſaburre, comme j'avais détruit la diathèſe inflammatoire ; je preſcrivis donc trois grains de tartrite de potaſſe antimonié, dont je fis faire la ſolution dans ſix onces d'eau commune ; mon intention était de faire prendre cette potion en pluſieurs petites doſes, juſqu'à ce qu'elle eut ſollicité le vomiſſement ; mais la malade, qui n'avait pas fait aſſez d'attention à ce que je lui avais dit, avala tout dans une ſeule doſe : elle vomit beaucoup de matières ſaburrales, elle alla beaucoup à la ſelle. Depuis l'exhibition de cet émétique, elle n'a plus vomi de pus,

qui devra quelquefois être ſuivie de pluſieurs autres; on preſcrira les émulſions, les boiſſons émolientes avec l'oximel & le nître; un véſicatoire appliqué ſur la partie douloureuſe, convient on ne peut mieux dans la pleuréſie *occulte*, produite par la préſence de l'humeur rhumatiſmale.

On rencontre quelquefois cette pleuréſie *véritable*, *inflammatoire*, *mais chronique*, chez les perſonnes fluettes qui ont le cou long, la poitrine étroite & reſſerrée, les joues rouges, la fibre tendre, délicate & très-irritable; on obſerve, chez ces malades, des inflammations cruës, qui durent très-long-tems, ſans ſe terminer comme les autres ſortes d'inflammations; enfin ces

---

l'uſage des toniques l'a parfaitement rétablie enſuite, en peu de tems. Voilà un exemple de vomique, faite d'une inflammation lente, compliquée de la préſence de ſaburre dans les premières voies.

Je recommendai bien à cette malade de me prévenir dès qu'elle éprouverait encore de la douleur de côté; quinze jours après la ceſſation des accidens, elle m'avertit qu'elle ſouffrait encore un peu, je lui fis faire une légere ſaignée, qui la ſoulagea; je l'ai ſouvent vue depuis, elle eſt devenue enceinte, ſon enfant qu'elle a allaité ſe porte bien ainſi qu'elle.

Cette citoyenne âgée de 24 à 30 ans, eſt d'un tempérament faible, elle eſt *fluette*, *a le cou long*, *la poitrine étroite & reſſerrée*, *les joues rouges*, l'haleine d'une odeur déſagréable.

malades expectorent beaucoup de crachats cuits, non purulens, mais puriformes, tels qu'on les observe à la fin des rhumes, leur expulsion amene la diminution de l'oppression de poitrine & des douleurs pongitives.

Mais quand cette évacuation est très-abondante, & qu'elle dure long-tems, les malades maigrissent, ils deviennent étiques, sans qu'on ait pu appercevoir rien de purulent dans leurs crachats; si on leur prescrit les émolients, les mucilagineux, ils les supportent aisément; leur poitrine n'en est point fatiguée, cependant la quantité des crachats s'accroît, & les malades maigrissent de plus en plus.

Les médicamens toniques, le lichen d'Islande, (*lichen islandicus*), d'ailleurs si énergiques dans les autres sortes de phtisie, suppriment les crachats, & aggravent les accidens; les balsamiques, le quinquina, (*cinchona officinalis*), l'équitation rendent bientôt cette sorte de phtisie mortelle.

Les malades qui ont une constitution faible & délicate, semblable à celle que j'ai décrite, crachent plus souvent le sang; ils sont presque toujours soulagés par les saignées réitérées, mais légères, par le régime végétal & l'usage des anti-phlogistiques qui prolongent leur vie pendant plusieurs années, tandis que les reme-

des fortifiants, aſtringents, balſamiques, produiraient une véritable phtiſie qui les conduirait bientôt à la mort, la fin de tous leurs maux.

A O U T.

La conſtitution de ce mois fut ſeche, on reſſentit de grandes chaleurs, qui ne furent tempérées que par des pluies très-rares & peu abondantes; les derniers jours en furent ſereins, il y en eut quelques-uns plus froids; les fruits d'été furent rares, ſans ſaveur, ils ne mûrirent pas; on vit beaucoup de diarrhées, quelques dyſſenteries & des cholera-morbus; à la fin du mois, il y avait des fievres putrides, pétéchiales, continues, quotidiennes, tierces.

Le nombre des malades fut très-grand, pendant ce mois; la plupart des maladies étaient faciles à guérir, de peu de durée, & malgré le nombre prodigieux de malades qu'il y eut, il en mourut très-peu.

Dans ce mois, les premières voies étaient malades comme dans le précédent, mais il y avait cette différence, entre les fievres ſabûrrales des mois paſſés, & celles qui regnèrent pendant celui-ci, que les malades qui en furent atteints, dans ces derniers tems, vomiſſaient plus difficilement, & en général, peu de matières glutineuſes, ſemblables à du jaune d'œuf,

aux féces, à l'écume de l'huile, à la colle-forte ou à l'ictyocole; ſi les *éjections* n'étaient pas plus abondantes, cela ne dépendait pas de ce qu'il n'y avait pas de ſaburre, mais de ce qu'une grande partie de cette matière étrangère, était retenue par ſa viſcoſité, parce qu'elle n'était pas aſſez mobile ou aſſez préparée à être évacuée; tandis que la majeure portion étant abſorbée, rempliſſait le ſyſtême vaſculaire, ſouillait la maſſe des humeurs, & reſtait très-profondément adhérente aux parois des vaiſſeaux où elle était fixée; c'eſt pourquoi je fus ſouvent forcé de faire vomir pluſieurs fois; j'employais ordinairement, pour cela, l'ipécacuanha donné en pluſieurs doſes.

J'éprouvai quelquefois, pendant ce mois, que, de quelque manière que cette racine fut adminiſtrée, elle ne faiſait point vomir ou qu'elle ne produiſait cet effet qu'une fois ſeulement; je penſe que cela dépendait de ce que ſa vertu, ou ſon ſtimulus, était émouſſé par la grande quantité de ſaburre gluante qui l'enveloppait & en annulait l'action; j'obſervai encore que ceux qui n'avaient pas vomi, après avoir pris un émétique, étaient évidemment plus malades, & que leur état s'aggravait à-peu-près dans le même rapport que celui de ceux qui avaient vomi, s'améliorait; cela me détermina à abandonner, à la fin du

fin du mois, l'uſage de l'ipécacuanha, dont j'avais voulu, juſqu'alors, éprouver la vertu, j'employai, de nouveau, les ſolutions de tartrite de potaſſe antimonié, (tartre ſtibié), dont j'obtins les effets que j'en attendais.

Je guériſſais les fievres continues rémittentes, dont les éxacerbations avaient des périodes régulieres ou vagues, par l'uſage des médicamens inciſifs, j'y ajoutais quelquefois celui du tartrite de potaſſe antimonié, (tartre ſtibié), dont je réitérais ſouvent l'exibition ; ces fievres avaient ſeulement cela de particulier qu'elles demandaient des inciſifs énergiques, & des émétiques puiſſants ; d'apres cela, tous ceux dont la bouche était remplie d'un gluten épais, tous ceux qui avaient la langue liſſe, rouge, chaude, ſymptômes qui annonçaient la préſence, dans les premieres voies, d'une ſaburre difficile à diviſer, tous ceux-la, dis-je, eurent beſoin de remèdes qui continſent de plus que des extraits ſavoneux, (1), du muriate d'ammoniaque,

---

(1) *Sapo vegétabilis.* De ce que l'analyſe des végétaux fournit en général, des ſubſtances huileuſes & ſalines, on en a conclu qu'il devait réſulter, des ſavons végétaux, de la combinaiſon de ces ſubſtances, dans les vaiſſeaux de ces êtres organiſés.

Les médecins & les chimiſtes ont été long-tems d'accord ſur ce point ; la plupart penſent même qu'il en eſt encore

(*sel ammoniac*), cet incisif énergique des matières glutineuses ; j'employais souvent une po-

---

ainsi ; les citations suivantes feront connaître l'opinion qu'on a eu & qu'on a encore à cet égard :

« Donc l'eau bouillante dissout l'huile & le sel des plantes, » & la terre qui est intimement unie à ces deux substances, » mais cette huile unie au sel de la plante en forme de savon, » peut très-bien se mêler à l'eau dans le végétal, ce qui, » comme on le conçoit, donne le savon naturel des vé- » gétaux ». Traduit des Elem. Chim. Herm. Boerahv. éd. in-4.°, tom. 2, p. 21, Paris, Cavelier.

« Le sel & l'huile, naturellement mêlés dans les plantes, » sont en même tems dissous par l'eau, ils demeurent unis, » le feu les sépare.

» Il y a donc un savon *natif* dans les humeurs des plantes » & des animaux qui sont sains ; mais, si l'huile ou le sel » se séparent, les uns & les autres sont malades, c'est ce » qu'Hyppocrate a observé, puisqu'il dit, la santé résulte » du mêlange des humeurs, leur séparation est nuisible ». Id. id., p. 23.

« Le savon des fruits que l'on conserve par le moyen » du feu, n'est ni si doux, ni si exactement combiné que » dans leur parfaite maturité, l'huile y est plus attenuée & » plus âcre ; alors ils fermentent moins dans l'estomac ». Encycloped. par ordre de matières, tom. 1, 2.e partie, Alim par déification.

On a improprement nommé extrait, les produits de l'évaporation méthodique de sucs, d'infusions, de décoctions de végétaux, faites dans différens menstrues, & sur-tout dans l'eau ; comme ces produits ne sont pas toujours semblables, on leur a donné des noms différens ; celui de savonneux ap-

tion compoſée avec cinq onces d'eau de ſureau, (*ſambucus niger*), une once d'oximel ſimple, une once de rob de ſureau, (*id.*), & deux ou trois gros de muriate d'ammoniaque, (1)

---

partient à l'extrait proprement dit, il a la propritété de ſe diſſoudre dans l'eau, tel eſt celui de bourrache, mais il eſt bien démontré qu'il n'y a point d'extrait ſavoneux, ſi l'on veut entendre, par ce mot, la combinaiſon naturelle d'un alkali avec l'huile, à plus forte raiſon on ne peut pas dire qu'il y ait des ſavons végétaux.

C'eſt pourquoi j'ai traduit les mots latins qui déſignent cette ſubſtance par ceux-ci, *extrait ſavonneux*; quoique ces derniers ne ſoient pas exacts, il faudra s'en ſervir juſqu'à ce que la chimie ait jetté un plus grand jour, encore, dans les laboratoires des pharmacies.

Les décoctions des chicoracées, des boraginées, &c. contiennent les extraits ſavonneux ou ſavons végétaux dans le ſens de Stoll & des pharmaciens.

(1) Le muriate d'ammoniaque a une ſaveur urineuſe, très-âcre & très-déſagréable; en donnant ce ſel fondu dans une potion deſtinée à être priſe en pluſieurs doſes, on fatigue les malades par la répugnance qu'excite ce remède; les uns ne prenent pas cette potion par cette raiſon, d'autres oublient de le faire, ceux-ci ſont trop faibles pour ſe ſervir, le mouvement fatigue ceux-là; c'eſt donc une mauvaiſe méthode de donner, dans les hôpitaux, des potions altérantes, qui doivent être priſes en pluſieurs doſes, ſur-tout lorſque leur ſaveur eſt répugnante; le pharmacien fait bien prendre la première doſe, ce qui reſte enſuite eſt perdu, on ne peut point aſſez compter, en général, ſur la vigilance, les ſoins

(*ſel ammoniac*); je la faiſais prendre dans vingt-quatre heures, en pluſieurs doſes ; j'en preſcrivais un uſage continuel, à moins que je ne donnaſſe un émétique dans les jours d'intervalle.

---

des infirmiers, pour eſpérer qu'ils s'aſſujettiſſent à donner aux malades, les autres priſes de ces remèdes.

Les ſubſtances ſalines ont, entre autres propriétés ; celle d'abſorber le calorique pendant l'acte de leur ſolution ; elles ont perdu cette propriété lorſqu'elles ſont fondues dans l'eau, alors ſaturées du fluide, principe de l'élaſticité, elles ne peuvent plus, ou preſque plus enlever de celui qui, dans les maladies gaſtriques, eſt une des cauſes de la ſenſation de chaleur dévorante, que la plupart des malades reſſentent dans l'épigaſtre ; pour éviter le premier inconvénient, & favoriſer l'effet de ce ſel ſur le calorique, je donne, dans les circonſtances où Stoll ordonnait ſa potion inciſive, trois ou quatre doſes, par jour, du mêlange indiqué dans la notte des pages 15, 16, 17 & 18, on les fait prendre aux malades dans une cuillier où on les délaye ſeulement, en faiſant boire enſuite & auſſi-tôt un demi-verre de tiſanne ; ainſi la ſaveur déſagréable de ce remède ne ſe développe pas autant, on peut d'ailleurs la corriger avec du ſucre ; on eſt ſûr que ces médicamens ſeront pris par le malade, puiſque le pharmacien les délaye lui-même ; on abſorbe une portion du calorique, dont la préſence, dans le ſyſtême gaſtrique, eſt une des cauſes des anxiétés des malades, enfin la petite quantité d'ipécacuanha, que j'y ajoute, favoriſe & aide l'action du muriate d'ammoniaque ; il y produit les effets que le célèbre Wagner attendait de cette racine dans ces maladies.

J'obſervais que, dans cette ſaiſon, aucun de mes malades ne ſe plaignit, après avoir pris ce ſel, d'une ſenſation douloureuſe vers l'orifice œſophagien de l'eſtomac, (*le cardia*), ce qui était ſouvent arrivé au printems, & m'avait forcé de m'abſtenir d'en donner même de plus petites doſes, pour éviter les plaintes des malades. La plus grande inertie des ſolides, l'abondance & la viſcoſité des mucoſités qui tapiſſent les parois de l'eſtomac, dans cette ſaiſon, rendent raiſon de ce phénomène, & démontrent la vertu fondante & inciſive de ce ſel.

Ce traitement ſuffit, à la plupart des malades, lorſque le principe vital fut aſſez fort pour dompter cette ſaburre; mais lorſqu'elle était ſi abondante ou ſi viſqueuſe que les forces digeſtives, qui avaient, peut-être, été diminuées par des ſaignées faites inconſidéremment, ou par tout autre cauſe, ne purent la vaincre & la chaſſer par les voies favorables, avec ce ſel ſeulement, j'aidai ſon effet de l'uſage de la racine d'arnica, (*arnica montana*), en poudre; toujours le ſuccès répondit à mon attente; pluſieurs raiſons, que j'expliquerai ailleurs, me déterminent à préférer, dans la plupart des fievres gaſtriques, méſentériques, putrides, malignes, cette racine miſe en uſage & employée, dans beaucoup de circonſtances, par *Collin*, médecin trés-habile, à

qui la médecine doit beaucoup de reconnaiſſance; au quinquina, (*cinchona officinalis*), qu'on employe ordinairement dans ces maladies, quoique d'ailleurs l'écorce du Pérou ſoit un des remèdes les plus efficaces; la racine d'arnica, (*arnica montana*), arrête bien mieux qu'aucun autre remède, les longues diarrhées ou celles qui épuiſent les malades attaqués de fievres malignes.

Les médecins praticiens ont toujours recommandé l'uſage de muriate d'ammoniaque, (*ſel ammoniac*), dans beaucoup de circonſtances; ils le plaçaient dans la claſſe des anti-ſeptiques les plus énergiques: penſant que les maladies d'automne, ſur-tout celles qui ſont opiniâtres, dépendaient de la diſſolution du ſang, ou de la ſepticité des humeurs, & prenant pour cauſe de ces maladies, un effet qui n'eſt même pas néceſſaire, ayant auſſi vu beaucoup de malades ſoulagés par l'uſage de ce ſel, (c'étaient ceux chez qui il avait principalement agi en diviſant la ſaburre gluante), ils en conclurent que le muriate d'ammoniaque, (*ſel ammoniac*), était anti-ſeptique.

La dyſſenterie fit auſſi de grands ravages, pendant ce mois, dans la ville, les fauxbourgs, & les campagnes voiſines; cette maladie atteignit, tout-à-coup, des perſonnes, qui, d'ailleurs ſe

portaient très-bien, de ſorte que les ſelles, qui d'abord étaient bonnes, devenaient enſuite ſanguinolentes & muqueuſes; à la fin du mois, quelques-unes reſſentirent, ſans s'y attendre, & lorſqu'elles ſe portaient bien, peu de tems avant, des tranchées que ſuivaient auſſi-tôt des ſelles ſanguinolentes; d'autres eurent la fievre continue, rémittente, pendant pluſieurs jours, elle ſe changeait enſuite en dyſſenterie; celles-ci avaient des tranchées depuis long-tems, & la dyſſenterie ſe déclarait enſuite.

Il y en eut qui ſe plaignirent, pendant quelques jours, de laſſitude & d'une ſenſation douloureuſe, brûlante, aux environs de l'eſtomac; dès que cette douleur ceſſa, ils eurent des tranchées dans la région ombilicale, elles furent bientôt ſuivies de dyſſenteries; la fievre était moins ſenſible chez la plupart des malades, tant que continuerent le teneſme & la colique; mais dès que ces ſymptômes s'évanouiſſaient, on n'appercevait plus aucun mouvement fébrile, quoique les malades rendiſſent encore des matières muqueuſes & ſanguinolentes.

Il n'y eut qu'un petit nombre de malades qui eurent la fievre continue, avant d'avoir la dyſſenterie, ou pendant la durée de cette maladie; elle était alors ſouvent moins forte, & ſes périodes étaient irrégulières; d'abord

les déjections furent plus rares, mais les ſelles étaient plus copieuſes, le nombre des évacuations ayant augmenté, les jours ſuivans, les tranchées & le ténesme ſuivirent la même progreſſion; alors la quantité de matières, chaſſées par les ſelles, fut de tems en tems moins grande, & les excrémens, qui avaient été louables dans le commencement de la maladie, changèrent de couleur & de conſiſtance; chez quelques-uns, ils étaient de couleur érugineuſe, chez quelques autres, ils reſſemblaient à des fèces ou à de l'écume d'huile, ou ils étaient d'un verd foncé, muqueux & teints de ſang; dans le fort de la maladie, l'envie de piſſer devint plus fréquente, les malades éprouvaient une ſorte de ſtrangurie, ils rendaient peu d'urine à la fois; elle était bilieuſe, d'un jaune foncé; la colique était continuelle chez quelques-uns d'eux, elle ſe reproduiſait ſeulement par intervalle chez quelques-autres, & annonçait une ſelle prochaine; la douleur de ventre était telle qu'on ne pouvait le toucher un peu fortement, ſans l'augmenter; le plus petit nombre de malades ſe plaignait de reſſentir ſeulement, autour de l'ombilic, une peſanteur, ſans douleur; la cardialgie, qui avait précédé la maladie, ceſſait pendant ſa durée ou devenait beaucoup moins forte; la langue était nette ou peu différente de l'état naturel, la bouche

était mauvaiſe, elle l'était cependant moins qu'immédiatement avant la maladie; l'état de la bouche & de l'eſtomac était tel, en général, qu'il annonçait la préſence de ſaburre âcre & bilieuſe, trop éloignée pour qu'on put la reconnaître à l'aſpect de la langue & de la bouche; les malades n'avaient ni naufées ni envie de vomir.

J'employais pluſieurs méthodes différentes pour guérir cette maladie; un grand nombre de mes malades furent rendus à leur ſanté première; un d'eux qui avait été long-tems malade, hors de l'hôpital, mourut dyſſentrique, un autre devint hydropique; ayant obſervé que cette maladie était très-opiniâtre, chez quelques malades, j'employais tous mes efforts pour la guérir promptement & ſûrement.

Cependant vers la fin de ce mois, pendant tout celui de ſeptembre, & au commencement d'octobre, je ſuivis conſtamment la même méthode de traitement, & je guéris très-ſolidement, & en très-peu de tems, ceux qui en étaient atteints.

Je vais à préſent rapporter, en peu de mots, les moyens que j'employais au commencement d'août.

J'adminiſtrais l'ipécacuanha aux premiers malades qui furent confiés à mes ſoins; mais cet anti-dyſſentrique, ſi vanté, ne produiſit pas

d'auſſi heureux effets que ceux que j'en avais obtenu en Hongrie, pendant deux années conſécutives; je penſais que cela dépendait de ce que la ſaburre, dont la préſence compliquait cette maladie, était beaucoup trop-épaiſſe; de ce qu'elle était trop adhérente aux parois de l'eſtomac, ou de ce qu'elle était placée dans les inteſtins, où elle échappait à l'action de l'ipécacuanha, qui ne pouvait en déterminer le vomiſſement; l'amertume de la bouche, le vomiſſement, les anxiétés, les douleurs précordiales, fatiguaient beaucoup plus les malades qui s'étaient bien trouvés, en Hongrie, de l'uſage de cette racine, comme je le diſais tout-à-l'heure, que ceux qui eurent la dyſſenterie pendant cette ſaiſon; ceux-ci ne préſentaient preſqu'aucun ſigne de léſion de l'eſtomac.

Voici la méthode que j'employais, dans la ville & dans les fauxbourgs, pour guérir les plus légères dyſſenteries, lorſque j'avais à les ſoigner, dès les premiers jours de l'invaſion; après avoir preſcrit une diette légère, je faiſais prendre, toutes les heures ou ſeulement toutes les deux heures, une verrée de petit lait, dans trois livres, duquel j'avais fait délayer trois onces de pulpe de tamarins, (*tamarindus indica*), & ajouter une doſe légère d'acide ſulfurique dulcifié par diſtillation, (liqueur minérale anodine d'Hoffman); j'adminiſtrais, avec

avantage, à quelques malades, l'infuſion de rhubarbe, (*rheum palmatum*), dans l'eau; je continuais ordinairement l'uſage de ce remède pendant deux jours, alors les douleurs de ventre, le teneſme, la ſtrangurie, ceſſaient preſqu'entièrement, quoique les déjections fuſſent encore muqueuſes, ſanguinolentes & auſſi abondantes; il arriva quelquefois, qu'après de nombreuſes évacuations de matières liquides, les malades rendaient des excréments ſolides; j'abandonnai l'uſage de donner des anodins le ſoir, lorſque cependant les déjections étaient ſi fréquentes, que les malades ne pouvaient pas dormir, je faiſais prendre un grain de laudanum, (extrait d'opium), qui leur procurait un repos léger, ſi neceſſaire pour ſoutenir leurs forces; enfin, lorſque le ventre n'était plus douloureux, & que, cependant, les ſelles étaient auſſi fréquentes qu'auparavant, j'ordonnais une poudre compoſée avec les myrobolans, (*ſpondias lutea*), la rhubarbe torrefiée, & un peu d'opium.

Au commencement des dyſſenteries plus graves, accompagnées de téneſme, de ſelles fréquentes, muqueuſes, ſanguinolentes, de tranchées violentes, je crus obtenir plus davantage de l'uſage d'un *dilutum* de pulpe de tamarins (1),

(1) Il y a peu de remèdes acides dont la ſaveur ſoit

[*tamarindus indica*), ou de pruneaux, [*prunus domeſtica*], dans la décoction d'orge, à laquelle je n'ajoutais aucun ſel; je n'employais pas même l'infuſion de rhubarbe, [*rheum palmatum*], dans l'eau, quoique ce ſoit un remède fort doux; par cette méthode, le nombre de felles ne diminuait pas, il augmentait même

---

auſſi agréable que celle de la pulpe récente des ſiliques de tamarins; il n'en eſt pas ainſi de ces maſſes de pulpes de membranes, & de ſemences qu'on trouve dans le commerce & qui portent auſſi le nom de tamarins; elles ſont ſouvent altérées, elles ont l'odeur & le goût de moiſi qu'elles communiquent aux excipients, avec leſquels on les aſſocie; ſouvent elles ſont compoſées d'un mêlange d'autres pulpes qui n'ont ni les proptiétés, ni l'agrément du médicament dont elles portent le nom; il ſerait donc préférable, ſur-tout dans les hôpitaux, & lorſque la guerre rend plus difficiles les communications avec les pays où croît l'arbre qui porte ce remède, de le ſuppléer par la pulpe de pruneaux, (*prunus domeſtica*).

L'analyſe de ce fruit indigène, qui acquiert, par la coction & la deſſication, une ſaveur acide, vineuſe, analogue à celle des tamarins, y démontrera ſurement des principes de même nature; déjà l'expérience a prouvé qu'on pouvait ſe ſervir indifféremment des uns ou des autres; d'après cela, on aura l'avantage d'avoir, à un prix très-modique, un remède agréable qu'on ſaura ne pouvoir jamais être altéré par la capilité, & dont on pourra renouveler les proviſions tous les ans.

quelquefois, mais la douleur de ventre, le tenèſme devenaient peu-à-peu moins fatigants ils ceſſaient enſuite entièrement; les malades piſſaient librement & ſans douleur, les excrémens commençaient à ſe lier, de ſorte que les premiers tems de cette maladie s'étant écoulés heureuſement, elle cédait auſſi-tôt enſuite à l'uſage des médicamens aſtringens, fortifians, mucilagineux, opiatiques ou compoſés de remèdes qui euſſent les propriétés de ceux-ci; quelques malades, dont la dyſſenterie s'était montrée ſous l'aſpect le plus fâcheux, ayant fait uſage, dès les premiers jours de cette maladie, des eccoprotiques que j'ai indiqués plus haut, furent non ſeulement guéris des tranchées, du tenesme & de la ſtrangurie, mais ils obtinrent encore, de ces remèdes, d'aller beaucoup plus rarement, & moins abondamment, à la ſelle, & de rendre, ſans douleur, leurs excrémens qui ſe rapprochaient de l'état de ceux des perſonnes en ſanté, juſqu'à ce que, par l'uſage continué de ces médicamens, ils fuſſent entièrement guéris, ſans qu'on eut été forcé de recourir aux aſtringens ou aux opiatiques; mais il fallait cependant les prémunir, contre les rechutes, auxquelles ils étaient ſi diſpoſés, par l'uſage des fortifiants & des ſtomachiques.

Il y eut quelques malades qui eurent des tran-

chées & un léger dévoiement pendant un ou deux jours; leurs felles étaient poracées, les évacuations s'arrêtaient ſpontanement, mais les coliques & les douleurs gravatives & déchirantes de l'eſtomac, perſiſtaient ; ces malades urinaient peu, & goutte à goute ; ils avaient la bouche amère, étaient très-agités ; ils déliraient ſi le mal augmentait; l'exhibition d'un éméto-cathartique, c'eſt-à-dire, d'une ſolution de tartrite de potaſſe antimonié, [*tartre ſtibié*], diſſipa promptement & pour toujours, ces *dyſſenteries imparfaites* ; quelques autres malades éprouvaient les mêmes ſymptômes que les dyſſentériques; l'amertume de la bouche, la cardialgie, les tranchées, la ſtrangurie, mais ils allaient à la ſelle comme de coutume, ou même ils étaient conſtipés; les boiſſons continuelles inciſives, & l'exhibition d'un émétique antimonial, guérirent bientôt, & radicalement, *cette colique ſaburrale* qui appartenait à la même famille que la dyſſenterie.

Je fis faire, à la fin de ce mois, l'opération de la lithotomie, en voici l'hiſtoire : un jeune homme de 15 ans, fils d'un militaire, reſſentait depuis trois ans ou environ, après avoir uriné, une ardeur au périnée, qui durait un demi-quart d'heure, & ſe diſſipait bientôt après, mais il n'éprouvait aucune douleur quand il piſſait debout en ſe promenant, étant ſur une chaiſe perçée, ou lorſ-

qu'il était assis de telle manière qu'il n'exerçât aucune pression sur le périnée; il me consulta le 15 août; depuis deux mois, il rendait de petits graviers qui étaient suivis d'une substance muqueuse, *gluante*, ou d'une *matière muqueuse*, aussi, mais qui n'était pas gluante; il ressentait de l'ardeur dans l'urethre, soit qu'il rendit des graviers seuls ou des mucosités glaireuses; depuis ces deux mois, il urinait plus souvent ce qui l'incommodait beaucoup sur-tout pendant la nuit.

La solution de chaux dans l'eau, [eau de chaux], coupée avec partie égale de lait & le savon [1] de Venise, que je lui fis prendre,

---

(1) Lorsque Venise était placée au nombre des villes les plus florissantes par son commerce & ses manufactures, on promulgait encore sa célébrité en ajoutant le nom de cette cité aux produits de l'industrie de ses habitans; c'est par une suite de cette ancienne coutume que *Stoll* recommande le savon de *Venise*, mais l'analyse qu'en a faite *Wagenfeld*, lui a démontré qu'il y a des savons de ce pays qui contiennent du sulfate de fer, (vitriol verd), de l'oxide de manganèse, (magnésie noire), & même de l'oxide d'arsenic, (arsenic). Voyez Annales de Chimie de Crell, année 1792, & les Annales de Chimie de France.

Ainsi donc, indépendemment de l'inconvénient qu'il y a de faire des prescriptions que les pharmaciens ne peuvent pas remplir rigoureusement, l'usage du véritable savon de Venise, pourrait être funeste; on ne doit donc jamais le prescrire; le savon des manufactures de France est tou-

causèrent une fievre légère, sollicitèrent des envies de pisser, plus fréquentes, & produisirent une sorte de strangurie; d'après cela je changeai bientôt ce traitement; j'y fus encore déterminé par des contusions légères qui furent la suite des difficultés qu'on éprouva en sondant ce malade; je prescrivis la boisson suivante:

Décoction d'orge avec la réglisse. *deux livres.*
Gomme arabique. . . . . *une once.*

J'ordonnai un régime presqu'entièrement végétal; le malade me dit, le 29 août, qu'il pissait plus rarement, & qu'il rendait davantage d'urine à chaque fois, tandis qu'auparavant il pissait plus souvent & en moindre quantité; qu'il n'éprouvait plus d'ardeur au périnée, mais, qu'après avoir pissé, il y sentait quelquefois comme un corps étranger très-petit, qui ne le gênait pas beaucoup, & qui ne s'y faisait pas ressentir long-tems; l'usage de cette boisson lui fit rendre, avec beaucoup moins de douleur, un plus grand nombre de petites pierres, plus grosses que de coutume, & enduites d'une sorte de mucilage; ce malade disait que si son mal n'augmentait

---

jours plus ou moins rance; il peut contenir des oxides métalliques nuisibles, il faut donc toujours employer ce médicament, préparé par un pharmacien exact.

pas dans

pas dans la suite, il serait fort aise de sa situation, & qu'il pourrait se livrer à toutes sortes de travaux.

Mais ce moyen ne pouvant procurer qu'un soulagement momentané, & quoique le malade ne souffrit presque point, comme il était fort probable qu'il retomberait dans son premier état, je me déterminai à lui faire faire l'opération; elle fut faite, le 30 août, avec beaucoup de dextérité, par M. *Sartori*, chirurgien très-instruit de cet hôpital; il se servit du lithotôme caché, cette opération fut moins prompte qu'elle ne l'eut été, parce que quelques morceaux du calcul s'en détachèrent pendant qu'il était encore dans la vessie, il était ruqueux & friable, excepté le noyau dont la consistance était plus dure.

On plaça le malade dans son lit après l'opération, il ne souffrait ensuite pas plus qu'on ne le fait ordinairement dans cet état, il fut mis à l'usage d'un bouillon léger, de la décoction d'orge, & de l'émulsion; quelques jours après, on lui donna des légumes dans du bouillon gras. Le 26 septembre, il ne sortait plus d'urine, par la plaie, qui paraissait presqu'entièrement fermée, il resta assis ce jour-là, pendant une heure hors de son lit; le 30 octobre, il se promena doucement & pour la première fois, dans la salle;

il fortit guéri le 17. L'heureux fuccès de cette opération fut favorifé par le foin que j'avais eu de préparer le malade, en le tenant à une diette legère & végétale.

Je dois conſeiller à ceux qui voudraient faire la lithotomie, de ne point fatiguer leur malade, en le ſondant ſouvent, ſi le catheter leur a déjà indiqué la préſence de la pierre dans la veſſie; l'irritation que produit cet inſtrument, ſur cet organe, fait que le malade ſupporte moins bien l'opération, & qu'elle eſt ſouvent ſuivie d'une inflammation plus ou moins dangereuſe.

Il y a beaucoup d'inſtrumens qui ont été inventés, par pluſieurs fameux chirurgiens, pour faire plus aiſément l'opération de la lithotomie; je penſe que les plus ſimples ſont les meilleurs, un ſcalpel ſolide, bien emmanché, ſerait peut-être préférable à tout autre inſtrument; avec ce ſcalpel, (1) dirigé par un œil exercé, conduit par une main aſſurée, on feraitla ſection telle qu'on la déſirerait, ni plus ni moins grande; on n'aurait pas beſoin d'autre inſtrument pour l'achever.

---

(1) L'opinion de Stoll relative aux inſtrumens qui ſervent dans l'opération de la lithotomie, eſt confirmée par celle de pluſieurs chirurgiens inſtruits. Le citoyen Pelletan, dont le jugement doit être d'un ſi grand poids, en matière chirurgicale, m'a auſſi dit qu'il préférerait un biſtouri dont la lame aurait une longueur proportionnée,

SEPTEMBRE.

Le mois de ſeptembre fut froid & ſec, depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin ; les fievres continues, rémittentes, ſaburrales, putrides, accablèrent la partie du peuple la moins aiſée, le nombre des malades fut cependant moins grand durant ce mois que pendant le précédent, quoique les maladies fuſſent plus longues. Je ne vis que très-peu de fievres intermittentes, quotidiennes & tierces, & ſeulement deux fievres quartes, qui furent guéries, contre l'ordinaire, pendant cette ſaiſon, par le ſeul uſage long-tems continué des ſels fondans.

Je ſuivis une autre manière de traiter la dyſſenterie, à la fin du mois dernier, & pendant tout le reſte de l'automne, tems où cette maladie regnait ; ayant trouvé celle que j'adoptais plus ſure & plus certaine, j'abandonnai les autres dans la ſuite, & je n'employais plus que cette dernière.

Je commençais par faire boire à ces malades, auſſi-tôt qu'il étaient confiés à mes ſoins, beaucoup de décoction d'orge avec l'oximel ſimple, je preſcrivais, pour le lendemain, un émétique antimonial, tel qu'une ſolution de tartrite de potaſſe antimonié, [*tartre ſtibié*], auſſi tôt que cet émétique avait produit ſon effet, la difficulté d'uri-

ner, le teneſme, les tranchées diminuaient ; comme par enchantement, les urines coulaient plus abondamment, les ſelles étaient beaucoup moins fréquentes, & le ventre ſe reſſerrait de telle ſorte, que deux ou trois jours après, il fallait employer de légers eccoprotiques, je ne donnais, le plus ſouvent, après l'effet de l'émétocathartique, que de la décoction d'orge avec l'oximel, dans laquelle je faiſais délayer de la pulpe de prunes, (*prunus domeſtica*); j'employais enſuite, pendant quelques jours, des toniques pour préſerver les malades de rechûtes.

Je fus rarement forcé de donner, après l'émétique, une poudre compoſée avec la rhubarbe torréfiée, les myrobolans & l'opium.

Un obſervateur excellent & très-exact, *Collin*, guériſſait auſſi ſurement ſes dyſſenteriques par le ſeul uſage de la racine d'arnica, (*arnica montana*), des renſeignemens très-certains m'ont appris qu'il n'employait aucun évacuant, lors même que les malades étaient fatigués par la préſence d'une grande quantité de ſaburre bilieuſe, cette racine domptait l'humeur dyſſentrique, la changeait en une plus douce qui ceſſait d'être nuiſible.

Quoique j'euſſe entendu vanter l'utilité de cette méthode, je ne m'en ſuis cependant pas ſervi, parce que celle que j'employais, avait toujours

rempli mon attente pendant cette saison. Je me propose de l'essayer dans un autre tems.

OCTOBRE.

Comme les autres saisons avaient été moins chaudes que de coutume, le mois d'octobre fut aussi plus froid qu'il ne l'est ordinairement, le tems fut sec, ses derniers jours furent obscurcis par des brouillards fréquens, les fievres saburrales, de l'été précédent, donnèrent naissance à des maladies chroniques, à des hydropisies, à des ictères, à des obstructions des viscères abdominaux, qui nous donnèrent beaucoup d'occupation ; plusieurs malades se plaignirent d'être enrhumés & d'une toux qui les fatiguait beaucoup, sur-tout pendant la nuit, elle était ordinairement précédée & accompagnée d'une sensation douloureuse des hypocondres, de l'estomac & du ventre, de sorte, que la douleur de cette dernière partie, annonçait la toux.

Ces malades avaient eu auparavant des fievres intermittentes, qui guérirent spontanément, ou qui avaient été mal traitées.

Les remèdes si utiles dans d'autres circonstances, contre les maladies de poitrine, étaient toujours nuisibles dans cette sorte de toux, qui doit être rangée dans la classe des toux stomacales ; elle exigeait les incisifs puissans, & lors-

que les matières glaireuſes avaient été évacuées ; par les éméto-cathartiques, il fallait employer les médicamens toniques & fortifians, la rhubarbe, [*rheum palmatum*], l'élixir ſtomachique affaibli. Les décoctions de polygala, [*polygala vulgaris*], Vogel mat. med. indique le polygala chamœbuxus de lichen, [*lichen iſlandicus*], furent très-utiles.

Tous ceux qui eurent la fievre intermittente ou rémittente, pendant ce mois, ſe plaignirent de cette affection ſymptômatique de la poitrine, d'une toux fréquente, d'oppreſſion & de difficulté de reſpirer ; ils ne crachaient point, ou s'ils expectoraient, leurs crachats étaient peu abondans & glutineux.

J'ai quelquefois eu beaucoup de peine à bien diſtinguer ſi cette affection du poumon était *véritable ou ſymptômatique*, ſi la maladie dépendait de l'inflammation commençante du poumon engorgé, ou ſi elle avait, pour cauſe, le tranſport de matières ſaburrales, contenues dans les premières voies, ſur les organes de la reſpiration, cela était d'autant plus difficile que, dans ce tems-là, on voyait ſouvent réunies l'affection dépendante d'une légère inflammation du poumon, & celle dépendante de la préſence d'une ſaburre bilieuſe & muqueuſe dans l'eſtomac, d'après cela je penſai devoir faire une légère ſaignée à ceux

que je ſoupçonnais avoir cette maladie de poitrine compliquée, ou à ceux qui l'éprouvaient réellement, je les tenais enſuite à un long uſage des délayans & des inciſifs, juſqu'à ce que je jugeaſſe que l'inflammation du poumon, occaſionnée par le froid, était diſſipée, ce qui arrivait ordinairement dans très-peu de jours. Pendant ce tems, la ſaburre bilieuſe, muqueuſe, putride, qui était contenue dans les inteſtins, ſe montrait plus clairement, les ſignes de ſa préſence devenaient évidens; alors les émétiques qui avaient été contr'indiqués, dans le commencement de la maladie, à cauſe de l'affection particulière de la poitrine, furent on ne peut plus utiles; j'en aidais l'effet de la manière la plus avantageuſe, par de plus fortes doſes de muriate d'ammoniaque, [*ſel ammoniac*].

La ſaignée fut bien plus néceſſaire pendant ce mois que durant les précédens, & lorſque les malades qui nous furent confiés, avaient été plus ſaignés, avant d'être livrés à nos ſoins, que leur maladie ne le néceſſitait, furent moins fatigués de cette trop grande évacuation du ſang.

J'eus à traiter un bien plus grand nombre de fievres quartes, pendant ce mois que dans le précédent, elles n'étaient pas opiniâtres, & furent preſque toutes guéries par l'uſage des ſels inciſifs, & principalement par le muriate d'am-

moniaque, [*sel ammoniac*], [1] & des émétiques dont je mêlais l'effet à celui des incisifs. Celles qui résistaient à ce traitement, étaient tellement disposées à la guérison, que le quinquina, [*cinchona officinalis*], les enlevait aussi-tôt & sans que les malades rechûtassent; je guéris, avec la même facilité, & par la même méthode, plusieurs fievres quartes rémittentes.

J'ai cru avoir observé que les fievres quartes rémittentes, ou dont l'intermission n'était pas bien marquée, guérissaient plutôt & plus facilement, par cette méthode, que celles dont les paroxismes étaient toujours égaux, ou pendant l'absence desquels les malades n'éprouvaient aucune ou presque aucune indisposition.

---

(1) L'observation m'a confirmé l'efficacité du muriate d'ammoniaque dans les fievres quartes intermittentes; depuis plusieurs années, & sur-tout pendant les quatre premiers mois de l'an 6, le nombre des malades atteints de cette maladie, était très-considérable dans l'hôpital, il y en avait aussi en ville; après avoir fait vomir une ou deux fois ces malades, je prescrivais ce sel à la dose d'un gros par jour, mêlé à pareille quantité de sucre, que j'y ajoutais pour en corriger la saveur désagréable; bientôt après les accès diminuaient, ils devenaient insensibles, & enfin ne se montraient plus; s'ils continuaient, ce qui était rare, ils avaient perdu de leur force & de leur durée, alors le quinquina enlevait la fievre avec facilité, & les malades n'étaient pas exposés aux rechûtes, comme ils le sont quand on emploie les autres méthodes.

Le plus grand nombre de ces fievres avait commencé le mois précédent, ce ne fut qu'après qu'ils en eurent reſſenti quelques accès, que les malades eurent recours à mes conſeils, le mois de ſeptembre fut parconſéquent plus fécond en fievres quartes, quoique j'en euſſe beaucoup plus à ſoigner pendant le cours d'octobre, que dans celui-là.

Les fievres tierces & quotidiennes ne furent ni plus nombreuſes, ni plus opiniâtres que pendant les autres automnes.

Il y eût peu de dyſſenteries, mais j'obſervai pluſieurs ſuites fâcheuſes de cette cruelle maladie, telles que des douleurs, des tumeurs & des fauſſes ankiloſes; ces accidens arrivèrent à ceux dont le flux dyſſentérique avait été arrêté par un mauvais traitement; pluſieurs cauſes déterminèrent ces maladies ſecondaires, ſouvent l'opium donné par une main inhabile retient, dans les viſcères, la matière dyſſentérique, elle paſſe delà dans le ſang, circule avec lui, ſe fixe dans les articulations & les autres parties, où les vaiſſeaux ſont plus petits, la circulation plus lente, elle y adhère & elle en agace les fibres les plus irritables.

J'obſervai auſſi, pendant ce mois, comme dans le précédent, beaucoup de malades qui avaient des tranchées, ils urinaient peu & goute

à goute, ils avaient la bouche amère, comme les dyſſentriques, mais leurs déjections étaient naturelles ; cette maladie que vous appellerez *colique ſaburrale*, ou ſi vous l'aimez mieux *dyſſenterie ſeche*, demande le même traitement que la véritable dyſſenterie, & ſi, au lieu d'évacuer le tube inteſtinal, vous employez la longue & ennuyeuſe méthode des délayans & des adouciſſans, votre traitement ſera ſouvent inutile, & la matiére, dont le ſiége était encore dans les viſcères abdominaux, devenant par-là, plus difficile à expulſer, ſera déterminée à ſe porter ſur les articulations, ou ſur les lieux innacceſſibles aux remèdes les plus actifs.

Cette maladie des articulations ſuit ſouvent les fievres ſaburrales, ſur-tout lorſqu'elles ont été guéries par l'uſage prématuré du quinquina, (*cinchona officinalis*), ou quand elles ſe ſont arrêtées ſpontannément.

Je ne veux point ici noter de défaveur l'écorce du Pérou (1), le premier des remèdes, je blâme

(1) On attribue ſouvent au quinquina, dont ils ont fait uſage, la tuméfaction du ventre, celles des jambes qu'on obſerve chez quelques habitans de Rochefort & des environs, & chez ceux qui y ont eu la fievre intermittente, qui eſt endémique dans cette ville, comme dans la plupart des pays marécageux ; mais Hyppocrate avait remarqué, (de Aer. Loc & Aq, C. III), & après lui tous les médecins obſervateurs ont vu, que la premiére ſorte d'intumeſcence eſt

ſeulement ſon adminiſtration prématurée ; en effet, de même que la fievre s'entretient par

---

ordinaire dans ces climats ; elle eſt la ſuite des fievres intermittentes, dont elle annonce la guériſon, chez les enfans, comme l'a obſervé Sydenham, Obſerv. Médic. C. 5. Febrint. Et la tuméfaction des jambes, chez les adultes, eſt auſſi un des ſymptômes des fievres intermittentes, qui annonce la terminaiſon prochaine de ces maladies, comme l'a auſſi remarqué ce ſavant médecin ; je dois cependant faire obſerver que l'enflure du ventre & la tuméfaction des jambes, n'indiquent la guériſon de la fievre intermittente, la premiere qu'alors les enfans n'ont pas déjà des obſtructions cauſées, ſoit par des maladies antécédentes, ſoit par l'uſage d'eaux impures, &c. & que l'œdême des jambes n'annonce auſſi la ceſſation prochaine de cette ſorte de fievre, chez les adultes, qu'alors qu'il n'eſt pas accompagné de celui des autres parties.

Pourquoi donc rejetter ſur le quinquina, ſur ce fébrifuge énergique, des accidens qui dépendent de l'influence vicieuſe du climat, qui ſont un ſymptôme néceſſaire de la fievre, dont elles annoncent la terminaiſon, ou qui ſont des ſuites fâcheuſes de ces maladies, ſouvent indépendantes du traitement qu'on leur oppoſe.

Des obſervations multipliées, des expériences très-nombreuſes m'ont très-ſouvent prouvé que l'œdême local, la leucophlegmatie, & même l'hydropiſie, pouvaient être la ſuite de fievres intermittentes, ſans que les malades euſſent pris du quinquina, & que ſouvent ces intumeſcences & la fievre qui les avait cauſées & les entretenait, ceſſaient par l'uſage de cet anti-périodique ; beaucoup d'autres médecins ont auſſi fait la même obſervation.

Pluſieurs malades repouſſent ce médicament, comme les

un trop long usage des incisifs employés à préparer l'expulsion de la matière fébrile, & lorsqu'on retarde trop l'exhibition de ce fébrifuge, aussi n'appartient-il qu'à un inepte, qu'à un homme qui ignore les premiers principes de l'art de guérir, de gorger les malades de grandes doses de cette écorce, aussi-tôt qu'il rencontre une fievre à guérir, sans s'inquiéter nullement de la matière fébrile.

J'ai vu plusieurs maladies arthritiques causées par ces mauvais traitemens; j'employais avec avantage les purgatifs doux, salins, &, quand le mal était plus léger, j'administrais les remèdes qui auraient dû être opposés à la maladie pri-

---

émétiques, parce que des praticiens ignorans, ou des commères leur ont persuadé *qu'il perdait l'estomac, qu'il gâtait la poitrine*, (ce sont-là leurs expressions).

Comment se fait-il qu'un médicament, en faveur duquel l'enthousiasme a été porté au point que Fontenelle disait: « je ne connais personne qui, s'il eut pris du quinquina sans » effet, ait la hardiesse de le dire ». *Œuvre de Fontenelle, lettre 39e.* Comment se fait-il que ce spécifique soit autant calomnié? c'est que souvent, sur-tout dans les hôpitaux, on en fournit de très-mauvais, & qu'ailleurs on le donne ou prématurément, ou en trop petite dose; mais le bon quinquina est sans contredit le premier des remèdes, & le moins nuisible, lorsqu'il est administré à propos, & en doses convenables; c'est le conservateur des habitans des pays marécageux.

rative, & qui l'auraient furement guérie, fi fon traitement avait été fuivi par un médecin inftruit. Mais lorfque la maladie était plus fortement enracinée fur les articulations, les fondans énergiques produifirent de bons effets; tels étaient l'oxide d'antimoine fulfuré rouge, (*kermès minéral*), l'oxide d'antimoine fulfuré orangé, (fouffre doré d'antimoine, de la troifieme précipitation); l'aconit, (*aconitum napellus*), *le flammula jovis*, (clematis recta), ne cédèrent pas à ces remèdes, en efficacité, cependant j'appliquais des véficatoires fur les parties voifines du mal. Très-fouvent de fortes décoctions de camœdrys & de chamœpytis, [*teucrium camædrys*], [*teucrium chamœpitis*,] guériffaient ces maladies.

Le mal était fi profondément enraciné, chez quelques malades, qu'il éluda l'effet des moyens les plus efficaces; alors je faifais appliquer, pendant trois ou quatre jours, de fuite, une large emplâtre véficatoire, toujours fur la même partie; quelques jours de fouffrance étant écoulés, toutes les douleurs, celles même qui étaient éloignées du lieu où l'on avait appliqué ce topique, celles qui étaient vagabondes, fe diffipaient après des fueurs abondantes, ou après une eruption générale de boutons qui caufaient de la démangeaifon, & dont le nombre était beaucoup plus grand fur les extrémités.

NOVEMBRE.

Le tems fut très-variable pendant ce mois, le ciel tantôt ſerein, tantôt humide, la pluie, la neige, le tempéré, le froid, ſe ſuccédèrent de telle ſorte qu'aucune de ces manières d'être de l'athmoſphère, ne fut exceſſive ou de trop longue durée; il y eut beaucoup moins de maladies que dans tout le reſte l'année, c'étaient les mêmes que dans le mois précédent, excepté les dyſſenteries qui étaient arrêtées.

DÉCEMBRE.

Il plut peu, le froid fut ſupportable, il tomba beaucoup de neige juſqu'au vingt de ce mois. La gelée fut enſuite très-forte, la neige très-abondante; pluſieurs malades eurent des lumbago, d'autres des tumeurs très-douloureuſes de l'un des deux genoux, qui s'oppoſaient au mouvement de ces parties, quelquefois elles étaient accompagnées de ſciatique, quelques-uns ſe plaignaient de douleur à l'articulation du bras avec l'épaule, & de ne pouvoir pas remuer ces parties; les glandes axillaires ſe tuméfièrent & devinrent douloureuſes; chez beaucoup de malades, ces tumeurs ſe terminèrent par ſuppuration.

Un grand nombre d'entr'eux, & particulièrement les femmes, eurent des douleurs des cuiſſes,

des jambes & des pieds, qui se reproduisaient par intervalles, & devenaient plus aiguës pendant la nuit, la plupart avaient une légere fievre erratique, il y avait beaucoup plus de toux que dans aucun autre des mois passés.

Plus l'été & l'automne s'éloignaient, moins les premières voies étaient affectées, l'approche du froid réprimait l'action de la fievre bilieuse que la chaleur de l'été avait excitée; mais alors la plupart des humeurs étant devenues plus épaisses, causèrent d'autres maladies qui occupèrent d'autres parties; le sang plus épais, froissé contre les parois des vaisseaux que le froid avait resserré, causa plusieurs inflammations; la partie lymphatique des humeurs étant aussi plus visqueuse, circula plus difficilement dans les petits vaisseaux des articulations, des tendons & des glandes; on peut expliquer, d'après cela, qu'elles sont les causes des rhumatismes fréquens, & des inflammations que les malades éprouvèrent soit ensemble ou séparément.

Le nombre des malades était beaucoup plus petit qu'en été; ceux dont aucune affection chronique ne compliqua cette maladie furent, bientôt convalescents, & le petit nombre de morts qu'on compta, furent les victimes de maladies anciennes, sur-tout de la phthisie & d'hydropisies confirmées.

Les exanthêmes *ſporaden* ſporadiques furent très-rares, & en petit nombre, pendant ce mois & le précédent, ils ſuivirent à-peu-près la marche des maladies ſaburrales, & diſparurent avec elles.

RÉCAPITULATION.

Je fus ſouvent étonné du caractère variable *polymorphon*, des maladies populaires pendant le cours de cette année, la même maladie eut, en effet, chez les différens malades, un port, une intenſité, une durée & une terminaiſon différens; néanmoins, au travers de tant de ſymptômes bizarres de la même maladie épidémique, & de tant d'épidémies variées, qui ſe ſuccédèrent les unes aux autres, ſoit qu'on conſidère les cauſes de ces maladies, ou la manière de les traiter la plus conforme à leur nature, on eſt ſurpris d'y découvrir une ſorte de ſimplicité; elles produiſirent en effet des malacies de différentes ſortes, mais de la même claſſe, ou plutôt ce ne fera qu'une même maladie dont les ſymptômes différens, chez les différens individus, paraîtront appartenir à d'autres maladies, ſelon que la conſtitution de l'atmoſphère, les diſpoſitions qui ne ſont pas les mêmes chez tous les ſujets, détermineront, d'une manière différente, l'action de la même matière morbifique.

Les

Les efforts de cette maladie, ſont très-facilement calmés par l'uſage d'un très-petit nombre de remèdes (1) les plus ſimples, dont l'expérience a confirmé l'efficacité; ce n'eſt pas qu'on manque de moyens, mais parce que la ſimplicité de ces maladies, permet de ſe borner à ceux-ci.

Je vais maintenant tracer, en peu de mots, quelle fut la conſtitution de cette année, depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin.

D'abord les inflammations du poumon furent très-fréquentes, les pleuréſies & les péripneumonies, cauſées par la ſaburre des premières voies, leur ſuccédèrent enſuite. L'été produiſit encore une grande quantité de fievres ſaburrales, intermittentes & rémittentes, dont les périodes étaient différentes; on vit, pendant l'automne,

---

(1) La polypharmacie eſt le défaut habituel des jeunes praticiens. On doit longtems ranger, dans cette cathégorie, tous ceux qui n'ont pas fait la médecine dans les grands hôpitaux, l'expérience ne leur ayant pas encore appris à connaître les remèdes efficaces. Les ouvrages de matière médicale, leur préſentant de nombreux catalogues de médicamens, de propriétés analogues, ils croyent, qu'en preſcrivant une grande quantité de ces remèdes, ils réuſſiront plutôt à détruire le mal auquel ils les oppoſent; heureux ſi, par de nouvelles combinaiſons, ces ſubſtances n'acquièrent pas des propriétés contraires, ou ſi elles ne perdent pas celles qu'elles avaient.

des dyſſenteries qui s'étaient montrées dès les derniers jours de l'été, elles étaient auſſi cauſées par la ſaburre, les fievres d'été ceſſaient alors peu-à-peu leurs ravages.

Les fievres inflammatoires & les autres maladies de la même claſſe, ſe montrèrent de nouveau, au commencement de l'hyver; ainſi pendant tout le cours de cette année, les maladies dépendirent tantôt du vice du ſang, tantôt de la préſence de la ſaburre, &, dans les ſaiſons tempérées, elles participèrent de l'un & de l'autre, cette double influence donna aux maladies beaucoup d'aſpects très-différens; elles ne néceſſitèrent cépendant pas une auſſi grande variété de médicamens. Le médecin qui ſaiſit avec ſagacité l'occaſion de donner les remèdes, qui recherche plutôt l'indication de les adminiſtrer, que leur vertu ſpécifique, verra ſes travaux couronnés de ſuccès.

OUVERTURES DE CADAVRES.

PREMIÈRE OUVERTURE.

Je fis ouvrir un cadavre à la fin d'avril 1776. Voici l'hiſtoire de ſa diſſection, & celle de la maladie qui avait conduit le malade au tombeau.

Un berger, âgé de 40 ans, conduiſant un troupeau en Italie, pendant l'été dernier, étant échauffé par la fatigue du voyage, & par l'ardeur d'un ciel brûlant, but beaucoup plus qu'à ſa coutume, de vin de ce pays. De retour chez lui, en Allemagne, il commença, à la fin de l'automne, à touſſer; il était oppreſſé, & il reſpirait comme s'il eut été aſthmatique. Il ſouffrit ainſi durant tout l'hyver, & n'employa d'autres moyens de guériſon, que de ſe faire ſaigner, deux ou trois fois pendant ce tems; les ſaignées avaient toujours été ſuivies d'un ſoulagement remarquable.

Le jour de pâques, ce berger eut un friſſon, qui dura quelques heures, & qui fut ſuivi de

chaleur; la reſpiration devint beaucoup plus difficile, l'oppreſſion beaucoup plus forte qu'elles ne l'avaient été juſqu'alors, elles furent enſuite accompagnées de douleur pongitive, ſous la mamelle droite, & de crachement de ſang; il fut ſaigné trois fois, mais je n'ai pu ſavoir, ni à quelle époque de la maladie, ni combien de ſang on avait tiré; j'appris ſeulement, par ſon épouſe, que le ſang était recouvert d'une croute inflammatoire, viſqueuſe & épaiſſe; je n'ai d'ailleurs point ſu ſi ce malade, qui habitait à la campagne, & qui avait été ſoigné par un chirurgien, avait pris quelques remèdes, & de quelle nature ils étaient; ſon épouſe m'aſſura cependant qu'on ne lui en avait adminiſtré aucun.

On l'apporta à l'hôpital le dixième jour de ſa maladie; ſa reſpiration était tres-laborieuſe; il avait une douleur pongitive au-deſſous de la mamelle droite; le pouls était beaucoup plus vîte que dans l'état naturel, mais il était beaucoup plus obſcur, mou, ſans être faible, au bras du côté malade; il expectorait beaucoup de matières muqueuſes & peu de crachats cuits; il ne pouvait ſe coucher ſur le côté douloureux, il ſe plaçait de telle manière que, ſans être ſur le dos, il n'était pas non plus ſur le côté gauche; le bruit que ſa poitrine faiſait entendre, pendant qu'il reſpirait, était ſemblable à celui produit

par l'eau qui bout dans un pot; le ſang que je lui fis tirer, auſſi-tôt, était très-couenneux; cette ſaignée calma la douleur pongitive du côté, la reſpiration était toujours laborieuſe & bruyante, le pouls ſe développa, les crachats reſtèrent les mêmes.

Le lendemain je preſcrivis encore la ſaignée, que je fis auſſi réitérer, le quatrième jour, parce que les ſignes d'inflammation, que j'ai décrits, perſiſtaient, & parce que le point de côté augmentait encore. Pendant ce jour, le pouls fut moins mou; il était vraiment élevé, avant cette dernière ſaignée, mais le malade mourut, peu d'heures après cette opération, le vingtième jour de ſa maladie. Son cadavre avoit la poitrine couverte de poils, les muſcles très-forts; ſon ouverture préſenta les phénomènes ſuivans; le poumon droit était tout enflammé, excepté le quart formant ſa partie ſupérieure & poſtérieure, qui était très-ſain; les lobes qui diviſent cet organe, avaient de fortes adhérences entr'eux & avec la plèvre, qui n'était point du tout enflammée; par ſon grand volume, ce poumon, en preſſant le mediaſtin, jettait cette cloiſon ſur le poumon gauche, qu'il comprimait, & faiſait ſaillie au-deſſous du ſternum qu'il avait ſoulevé; une humeur d'un blanc jaunâtre, ſemblable à des crachats blancs, muqueux, mêlés d'autres

crachats plus cuits, découlait des orifices des bronches qu'on avait coupées, le poumon gauche était sain, excepté vers son centre, dont une partie, grosse comme la moitié du poing, était enflammée; le cœur & les gros vaisseaux contenaient plusieurs concrétions blanches & polypeuses, (1) le péricarde renfermait plus de sérosité qu'il n'en contient ordinairement; on trouva aussi, dans la cavité gauche de la poitrine, vingt onces ou environ de sérosités, tous les viscères abdominaux étaient sains.

Plusieurs point de cette histoire doivent fixer notre attention, l'état asthmatique dans lequel fut ce malheureux, pendant tout l'hyver, & qui n'était calmé que par la saignée paraît n'avoir été produit que par l'inflammation.

---

(1) On a improprement donné le nom de *polypes*, aux concrétions lymphatiques qu'on trouve dans le cœur & les gros vaisseaux des cadavres de malades morts de maladies chroniques, ou d'autres maladies dans lesquelles la respiration & la circulation étaient embarrassées; comme la conformation & la consistance de ces excroissances, se rapprochent de celles de ce nom, qui se développent dans d'autres cavités, (les fosses nazales, la matrice, &c.) on avait pensé qu'elles étaient le produit d'une affection pathologique analogue. Kerkringius est un des premiers qui combattit cette opinion. Ephem nat. cur. an. 1. obs. 31. La plupart des médecins les considèrent maintenant comme le résultat de la coagulation du serum séparé des autres parties du sang.

Les poumons étaient très-sains, par-tout où ils n'étaient pas enflammés, & les endroits où ils l'étaient, montrent clairement, qu'avant d'avoir passé à cet état, ils étaient aussi très-sains; il me paraît donc indubitable que l'asthme qui fatigua ce malade, pendant l'hyver, était causé par une *inflammation chronique & continue*; il est, en effet, bien sûr que l'inflammation ne présente point de terme certain après lequel elle prenne une terminaison connue, puisqu'il y a des inflammations qui restent dans leur premier état, pendant plusieurs semaines & même pendant plusieurs mois; on voit des malades qui respirent plus difficilement, qui ont un léger point de côté, pendant un très-longtems, quoique d'ailleurs ils fassent bien toutes leurs fonctions, qu'ils soient sans fievre, ou que leur pouls ne s'écarte pas beaucoup de l'état naturel; la respiration devient ensuite un peu plus gênée quoique le pouls soit naturel; ces malades toussent un peu & ressentent de l'oppression; ils n'éprouvent de point de côté que pendant les fortes inspirations, lorsqu'ils font de grands efforts pour tousser, ou lorsqu'il saccélèrent le mouvement de leur sang par quelque cause que ce soit.

Ces maladies sont de véritables pleurésies & péripneumonies, mais elles sont chroniques; comme les malades qui en sont affectés n'ont, le plus

ſouvent, pas de fievre, qu'ils ne ſont point forcés de garder le lit, & que ces maladies n'ont point d'ailleurs les caractères des autres maladies du poumon, *Baglivi* les nomme *pleuréſies cachées*; il aſſure en avoir découvert pluſieurs, au grand avantage des malades, en cherchant à s'aſſurer, ſi, en touſſant ou en faiſant de fortes inſpirations, le malade ne reſſentait pas une douleur pongitive du côté, s'il ne lui était pas plus difficile de reſter couché d'un côté que de l'autre; mais je me ſuis ſuffiſamment étendu plus haut, ſur ce ſujet.

2.° Ce malade avait été pleuro-péripneumonique, la douleur qu'il reſſentait était très-vive quoique la plévre ne préſentât aucun ſigne d'inflammation.

3.° La maladie étant encore crue, le vingtième jour après ſon invaſion, il paraît qu'on ne peut pas fixer le nombre de jours après lequel on ne puiſſe plus ſaigner, & que l'aphoriſme huitième, du livre cinquième, ne peut pas s'appliquer à tous les cas; « *toutes les pleuréſies qui ne ſe termi-* » *nent pas par les crachats, avant le quatorzième* » *jour, ſe terminent par ſuppuration* » (1).

---

(1) Voilà comment le cit. Villebrune traduit cet aphoriſme: » *ſi les pleurétiques* n'expectorent pas dans les quatorze » jours, la matière morbifique, la ſuppuration s'établit ».

4.° Quand la matière eſt encore crue, le malade meurt de la compreſſion que le poumon enflammé exerce ſur l'autre, & de ce qu'il empêche la circulation; de très-grandes ſaignées, promptement répétées, & faites dès le commencement de la maladie, pourraient peut-être empêcher la ſuffocation.

Le célèbre *Morgagni* rapporte, dans les articles vingt-ſix, vingt-ſept & vingt-huit, de ſa vingt-unième lettre anatomique & médicale, livre ſecond, que l'inflammation des poumons qui fut épidémique, pendant l'hyver de l'année 1738, exerça principalement ſes ravages dans quelques couvens de religieuſes, & que pluſieurs de ces infortunées en furent promptement victimes; l'ouverture des cadavres montrait les effets d'un inflammation très-forte, de toute la ſubſtance des poumons, qui avait ſuffoqué, dans un temps très-court, celles ſur-tout de ces malades dont le tiſſu de ces viſcères, était plus lâche & plus faible.

Hyppocrate paraît avoir déſigné, dans ſon livre ſecond des maladies, en parlant du déplacement du poumon, cet état de maladie très-grave dans lequel l'un ou l'autre poumon enflammé, ne pouvant plus être contenu dans la cavité qui lui eſt propre, ſe porte, juſques dans celle deſtinée à l'autre viſcère, ſon congénère,

& tue le malade, en empêchant le retour du ſang. Lorſqu'il dit: « Si le poumon eſt bombé » dans la cavité de la poitrine, qui lui eſt op- » poſée, le malade touſſe, il ne peut reſpirer » qu'en ayant la tête levée; en touſſant, il » expectore des crachats blancs; la douleur » occupe la poitrine & le dos, le poumon tu- » méfié comprime l'autre; il ſemble au malade » qu'il a quelque choſe de peſant ſur la poi- » trine, il reſſent des douleurs aiguës, on en- » tend un bruiſſement ſemblable à celui du par- » chemin que l'on froiſſe; la reſpiration eſt » gênée, il peut ſe coucher ſur le côté malade » & non ſur le côté ſain; il lui paraît qu'il a un » poids ſuſpendu au côté, & que l'air s'échape » à travers la poitrine ». Il indique enſuite les moyens curatifs, en ces termes: « baignez deux » fois, par jour, ces malades dans beaucoup » d'eau, & donnez-leur de l'eau miellée pour » boiſſon ».

5.° Le poumon enflammé était d'un beau rouge, il avait la conſiſtance du foie, des morceaux, qu'on en enlevait, ſe précipitaient au fond de l'eau.

6.° J'ai reconnu, dans l'un & l'autre malade, & dans pluſieurs autres, la vérité de cette ſentence *d'Hyppocrate*, qu'on voit dans ſes prænotions coaques.

« Les pleurétiques meurent quand l'accumula-
» tion des crachats dans la poitrine, rend la reſ-
» piration bruyante, s'ils ont l'air triſte, les yeux
» jaunes & obſcurcis ».

7.° Il n'eſt pas auſſi facile d'expliquer pourquoi ce malade ne pouvait ſe coucher ſur le côté ſouffrant, à moins de dire que le poumon gauche, étant enflammé dans ſa partie moyenne, & adhérent dans pluſieurs points, entraînait la plévre, en ſe portant à droite, par ſon propre poids, & cauſait ainſi une douleur qui s'oppoſait à cette ſituation.

8.° On ne peut encore déterminer, préciſément, à quoi l'on doit rapporter la cauſe des douleurs pongitives qu'éprouvent les pleurétiques & les péripneumoniques; l'obſervation à ſeulement bien démontré qu'on ne devait pas toujours la rapporter à l'inflammation de la plévre, puiſque, le plus ſouvent, elle n'eſt pas enflammée; ſi cependant elle eſt, en effet, dans cet état, le mouvement de la poitrine, pendant la reſpiration, ne peut s'exécuter ſans cauſer une douleur aiguë.

On pourrait, très-bien, expliquer la cauſe de ces douleurs par les adhérences que contractent ordinairement les poumons avec la plévre, lorſque ce viſcère tuméfié, plus dur & plus volumineux qu'il n'a coutume de l'être, ſe porte

vers l'autre cavité de la poitrine ou pour me ſervir des expreſſions *d'Hyppocrate*, lorſqu'il eſt bombé dans la cavité oppoſée, ce qui ne peut certainement arriver, ſans que ſes adhérences ſoient tiraillées & irritent la plévre.

9.° Il paraît que l'amas de férosités, s'eſt fait dans les derniers tems de la maladie; en effet, les gros vaiſſeaux étant comprimés, & la circulation étant ralentie, dans les poumons, les parties les plus ténues du ſang s'échappent, par les petits vaiſſeaux latteraux, ou pour mieux dire, en ſont exprimées; on peut expliquer de différentes manieres, cette ſorte d'hydropiſie de poitrine. *Morgagni* les indique, avec ſoin, dans le livre ſecond, de ſes lettres anatomiques & médicales, article trente-quatrième.

10.° On obſerve preſque toujours que le pouls eſt moins ſaillant, plus petit, plus ſerré, du côté malade ou de celui qui l'eſt davantage, lorſque les deux côtés le ſont; d'ailleurs les indications que fournit le pouls, dans toutes les maladies de poitrine, ſont infidelles, elles le ſont encore davantage dans les inflammations du poumon; celles que donne la reſpiration & la facilité plus ou moins grande, avec laquelle le malade ſupporte ſon mal, ſont plus certaines.

SECONDE OUVERTURE DE CADAVRE.

Je fis ouvrir, vers le mi'e u du mois d'avril, le cadavre d'un adulte ; ce jeune homme avait été apporté à l'hôpital, le neuvieme jour après l'invaſion d'une pleuro-péripneumonie, autant que je peux m'en reſſouvenir ; il n'avait reçu, juſqu'alors, aucun ſecours, ſa reſpiration était bruyante, très-laborieuſe, & ne pouvait s'opérer que lorſqu'il avait la tête droite, la bouche & les narines ouvertes, les épaules & la poitrine élevées, ce qu'il faiſait avec beaucoup de peine ; ne pouvant ſe tenir couché, dans le lit où on le plaça, il mourut aſſis, en faiſant les plus grands efforts pour reſpirer.

Le poumon gauche qui était enflammé dans toute ſon étendue, avait contracté pluſieurs adhérences avec la plévre, il remplissait une grande partie de la cavité droite de la poitrine, & comprimait, avec force, & dans tous les points, le poumon droit, qui était ſain ; on trouva dans cette cavité, deux livres de férosités qui y étaient épanchées ; les vaiſſeaux coronaires du cœur étaient extraordinairement tuméfiés & remplis

de beaucoup de ſang. Je fus encore convaincu, en voyant la plévre, qui était ſaine, dans tous ſes points, que c'eſt à tort qu'on recherche, dans cette membrane enflammée, le ſiége des douleurs pongitives, que reſſentent les pleurétiques ou les péripneumoniques.

Cette obſervation fournit, en même temps, un exemple de *la ſaillie d'un des poumons dans la cavité de la poitrine, qui lui eſt oppoſée*, & celui d'un amas de ſéroſités dans le côté ſain; le paſſage difficile du ſang, dans les vaiſſeaux du poumon, explique facilement la dilatation exceſſive des vaiſſeaux coronaires; les obſervations faites ſur les cadavres, ont appris que les ventricules du cœur devenaient beaucoup plus grands, & pour ainſi dire anevriſmatiques, après les inflammations répétées du poumon.

TROISIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Un boulanger, âgé de trente-deux ans, fut apporté à l'hôpital, le premier mars, avec les ſymptômes d'une pleuro-péripneumonie des plus fâcheuſes; je le fis ſaigner quatre fois, & je lui

preſcrivis, avec ſoin, les autres moyens antiphlogiſtiques; les accidens diminuèrent, quoiqu'un peu lentement; la reſpiration était cependant encore un peu embarraſſée, il était dans une ſorte de diathèſe catharrale; les anxiétés ſurvinrent, le pouls devint plus vîte & plus fort, ce malade n'avait point de ſoif, il ne pouvait ſe coucher ſur le côté droit, qui, juſqu'alors, n'avait pas été malade; le dix-neuvième jour de la maladie, il reſſentit, tout-à-coup, une douleur aiguë dans la partie de l'hypocondre gauche, ſituée au deſſous des fauſſes côtes, (côtes aſternales); la ſoif & la fievre augmentèrent, le viſage & les lèvres étaient couverts d'une pâleur mortelle.

Après que j'eus employé tous les moyens indiqués, & après avoir fait faire trois nouvelles ſaignées, qui fournirent un ſang très-couenneux & ſemblable à celui des pleurétiques, la douleur qui ſemblait être fixée dans le côté gauche de l'abdomen, un peu au-deſſous du diaphragme, s'évanouit aſſez promptement; le pouls fut cependant toujours très-vîte; on ne vit point d'exacerbation, la dyſpnée augmenta, le viſage & le reſte du corps commencèrent à s'œdématier; on reſſentait déjà de la fluctuation dans le ventre; ces ſymptômes & ceux qui avaient précédés, me firent ſoupçonner l'exiſtence d'une hydropiſie

purulente ; le malade était fatigué par des sueurs nocturnes abondantes, & par la diarrhée, ce dernier accident fut cependant aisément arrêté par l'usage de la poudre de myrobolans, (*spondias lutea*), & de rhubarbe torrefiée ; les urines conservèrent toujours une couleur citrine & presque naturelle, pendant la durée de cette douleur aiguë, que je rapportais au ventre, & après qu'elle ne se fit plus ressentir. Pendant qu'on le changeait de lit, il fut pris tout-à-coup d'une orthopnée, & mourut le 7 avril. On m'a raconté, très-fidellement, quels furent les symptômes de cette maladie commençante, que je n'avais pas vus.

Le cadavre était entièrement leucophlegmatié ; la cavité gauche de la poitrine, contenait plus de douze livres de pus, la plèvre était saine, quelques lambeaux des parois d'un sac formé sur le poumon, & qui s'était ouvert dans la poitrine, adhéraient à cette membrane ; le diaphragme était si profondément descendu dans le ventre, par l'effet de la pression qu'exerçait sur ce muscle, le pus contenu dans le thorax, que la douleur, que j'avais rapportée au ventre, avait son siège dans la poitrine, & était occasionnée par la distention des membranes, que l'effort du pus tendait à déchirer. La surface des deux poumons, & principalement celle de celui du côté

du côté gauche était exulcérée, l'abdomen contenait, à-peu-près, deux livres de férosités; on ne peut pas dire que cette fluctuation, si manifeste, fut causée par une quantité d'eau aussi petite. Ceci indique quelle confiance l'on doit avoir à la sensation que cause l'impulsion méthodique des parties contenues dans la cavité abdominale, à laquelle on donne le nom de fluctuation. (1) Tous les viscères abdominaux étaient sains.

La fievre qu'eut ce malade fut très-continue; on ne put y distinguer aucune exacerbation, ni aucuns des caractères qui accompagnent ce symptôme, lorsqu'il est produit par l'absorption du pus.

---

(1) Si, comme Stoll semble l'insinuer, la fluctuation n'est pas toujours un indice certain de la présence d'un liquide dans la cavité abdominale, il est évident que ce médecin ne peut pas étayer cette opinion, de l'observation à la suite de laquelle il l'énonce, puisqu'il dit que, dans le cadavre du malade qui en fait le sujet, » le diaphragme était si » profondément descendu dans le ventre, par l'effet de la » pression qu'exerçaient, sur ce muscle, les douze livres de » pus contenu dans le thorax, que la douleur qu'il avait » rapportée au ventre, avait son siége dans la poitrine ».

D'après cela, n'est-on pas en droit de conclure que la fluctuation qu'on ressentit, était plutôt produite par le pus formé dans la poitrine, & qui faisait bomber le diaphragme dans le ventre, que par les deux livres de limphe épanchée dans l'abdomen.

QUATRIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

VOICI l'hiſtoire de la maladie de laquelle mourut un malade dont je fis ouvrir le cadavre, le 26 mai, devant quelques étudians en médecine.

Un homme, âgé de cinquante-quatre ans, qui était cocher depuis pluſieurs années, fut apporté à l'hôpital le 13 mai; il ſe plaignait de ce que le cours de ſes urines, était preſque ſupprimé, depuis quatre jours; l'introduction d'un cathéter favoriſa la ſortie d'une grande quantité de cette liqueur excrémentitielle; mais un obſtacle qu'on trouva, vers le cou de la veſſie, oppoſa une grande difficulté à l'entrée de cet inſtrument, dans ce ſac membrano-muſculeux; le chirurgien me dit qu'il n'avait point vu de pus mêlé à l'urine. Je vais raconter tout ce que j'ai appris de relatif à cette maladie, tant par le malade lui-même, que par ſon épouſe, lorſqu'elle fut veuve.

Dans ſa jeuneſſe, ce malade avait été cocher chez un prince, en Italie; il dit à ſa femme, pen-

dant cette dernière maladie, qu'il y avait éprouvé des retenſions d'urine, & qu'on l'avait ſoulagé en le ſondant; depuis cette époque il avait eu pluſieurs enfans de ſes deux femmes, (car il avait été marié une première fois). Ivrogne, comme le ſont ordinairement les gens de ce métier, il ne but cependant point, ou preſque point, de vin pendant la dernière année de ſa vie; alors il urinait plus ſouvent, & avec plus de peine, ſur-tout pendant la nuit; de ſorte que, contre ſon ordinaire, il était obligé de ſe lever deux ou trois fois pour piſſer.

Ayant reçu, au commencement du mois de mars, un coup de pied de cheval ſur les parties extérieures de la génération, il commença à ſe plaindre davantage d'avoir de fréquentes envies d'uriner, ſes douleurs étoient plus vives, ſes urines coulaient goutte-à-goutte; au commencement d'avril, il fut détenu chez lui, pendant treize jours, par une pleuréſie; on le ſaigna deux fois dans les premiers jours de cette maladie, il ne prit pas enſuite d'autres remèdes, qu'une potion, qu'un médecin lui preſcrivit, & dont je ne connais pas la compoſition. Il paraiſſait ſi bien guéri, qu'il reprit les occupations de ſon métier, il avait cependant encore une petite toux, qui était ſuivie de crachats jaunâtres, & accompagnée d'une certaine oppreſſion de la poitrine, à la vérité, légère.

Dans le mois de mai, l'éjection de l'urine devint plus difficile, la ſtrangurie fut plus forte qu'elle ne l'avait encore été; la ſuppreſſion preſque totale de cette évacuation, qui ſurvint enſuite, déſolait le malade; ayant été ſoulagé autrefois, pendant qu'il était en Italie, par l'uſage d'une bougie, il en prit une petite qu'il amincit encore par le bout, il ſe l'introduiſit dans l'uretre, aprés l'avoir graiſſée d'huile, il piſſa; le cours de l'urine fut de nouveau ſuſpendu, lorſqu'il eut retiré la bougie; il y avait quatre jours qu'il n'avait uriné, lorſqu'enfin on l'apporta à l'hôpital; pendant tout ce tems, il n'avait pris aucune boiſſon, de crainte, diſait-il, qu'il ne ſe fit une trop grande accumulation d'urine, il avait la fievre, le pouls fort, dur, une ſoif ardente, la gorge ſeche comme dans les inflammations; je le fis ſaigner, le ſang qu'on tira était très-couenneux, l'écoulement facile des urines ſuivit bientôt cette opération; cette évacuation ayant encore été ſupprimée, pendant la nuit, la ſoif étant très-ardente, je répétai la ſaignée; le ſang était encore plus couenneux que le premier tiré, cependant je preſcrivis de la décoction d'orge avec l'oximel, de l'émulſion préparée avec les ſemences (1) froides, & le nitrate de po-

(1) C'eſt avec les dents qu'on enlève aux ſemences, comme

taſſe (1), (*ſel de nitre*); on appliqua, outre cela, un cataplaſme émollient ſur le périnée &

ſous le nom de ſemences froides, l'arile qui en recouvre les cotyledons, ces parties de la ſemence, les ſeules qui ſaient émulſives, dépouillées de leur enveloppe, ſalies par la ſalive, ſoumiſes à l'action de cette humeur & à l'influence de l'atmoſphère, ſe rancilſent bientôt, & communiquent la ſaveur déſagréable de la rancidité, aux médicamens & aux alimens dans leſquels on les fait entrer. Leurs propriétés adouciſſantes, rafraîchiſſantes, ſont alors converties en des propriétés contraires; on ne devrait, d'après cela, ordonner ces ſemences, que lorſqu'elles ſont très-récentes; & comme on les trouve rarement dans cet état, on doit toujours préférer l'uſage des amandes douces (*Amigdalus communis*), qu'on ſe procure plus aiſément, & qui ne peuvent pas cauſer la répugnance que produit l'idée d'un aliment ou d'un médicament ſouillé par une ſalive étrangère.

(1) Quelle que ſoit la cauſe de la rétention d'urine, on y oppoſe ſouvent les apéritifs rafraîchiſſans, parmi leſquels le nitrate de potaſſe (ſel de nitre) tient une place diſtinguée; il eſt cependant certain que, ſi cette maladie eſt cauſée par un obſtacle à la ſortie de l'urine, ſitué au voiſinage du col de la veſſie, par l'atonie de ce ſac muſculo-membraneux, ou par quelqu'autre vice de ces parties, ces médicamens, en augmentant la ſécrétion de l'urine, en détermineront un plus grand afflux vers le réſervoir qui lui eſt deſtiné; & que les accidens deviendront d'autant plus graves, que la quantité de liquide contenu, ſera plus grande; dans ces circonſtances, on doit donc bien ſe garder d'employer les médicamens qui ſollicitent la ſécrétion de cette humeur excrétoire.

la partie inférieure de l'hypogastre, par ses moyens l'urine coula bientôt librement, mais elle s'échappait continuellement & goutte à goutte. Le quatrieme jour après l'entrée de ce malade à l'hôpital, il fut pris d'une diarrhée que rien ne put arrêter, quoiqu'on l'eut quelquefois calmée par l'usage de la rhubarbe torréfiée, des myrobolans, (*fructus lutea*), & de l'extrait d'opium; il ne ressentait plus aucune douleur & montrait une insouciance particulière; le pouls qui d'abord était vite, fort, dur, devint plus petit, faible, sans être trop-vîte; sa langue qui était nette, devint d'abord sèche, puis aride & enfin dure comme un morceau de bois, le rire (1) sardonique, survint ensuite & dura pendant les sept ou huit derniers jours de sa vie; ces symptômes étaient accompagnés d'un délire sourd qui augmenta par la suite; ses bras, ses jambes étaient dans une situation irrégulière & comme jettés au hasard (2), sur le lit; je lui prescrivis différens anti-septiques, il reprenait ses sens de tems en tems, le pouls qui s'elevait quel-

(1) On donne ce nom à une convulsion des muscles de la la face, pendant laquelle les malades semblent rire.

(2) Hypocrate dit dans son 12.e pronostique: » si le malade » est apperçu ayant les pieds découverts, sans avoir chaud, & » qu'il ait les bras, les jambes, le cou dans une situation irré- » guliere & comme jettés au hazard, cela est de mauvais » augure, &c; trad. de *Villebrune*.

quefois s'affaiſſait encore de nouveau; j'oppoſai vainement, à ces accidens, les ſinapiſmes, les épiſpaſtiques, les autres irritans, & les antiſeptiques; deux véſicatoires des plus âcres, appliqués deux fois ſur la même partie, y cauſèrent à peine quelques ampoules, ce malade mourut le 25 mai; l'ouverture de ſon cadavre, qui fut faite le lendemain, préſenta les phénomenes ſuivans.

La cavité droite de la poitrine contenait, à peu-près, une livre de ſérоſité mêlée d'un peu de pus; de petits abcès, formés entre la plévre & le poumon, avaient fourni, leurs parois s'étant déchirés, le pus qui était mêlé à la ſérоſité; le poumon gauche était par-tout adhérent au diaphragme, ſi l'on en excepte une partie qui contenait à-peu-près deux onces de pus, placées entre ce viſcère & ce muſcle; les parties de ce poumon & de la plévre, qui répondent à l'omoplate, (*ſcapulum*), recellaient auſſi un abcès qui renfermait cinq onces de pus au moins; il y avait, dans cette cavité de la poitrine, une demi-livre d'eau, la ſurface de ces poumons était tachetée; ces viſcères étaient d'ailleurs ſains; on trouva des concrétions polypeuſes dans le cœur & dans les gros vaiſſeaux voiſins de ce viſcère; dans le ventre, le foie était beaucoup plus gros que de coutume, mais cependant très-ſain; la rate avait

un volume doublé de celui qu'elle a dans l'état naturel, elle était saine dans tous ses points; si cependant on la froissait, entre les doigts, elle paraissait trop-friable; le rein gauche était rempli d'une quantité innombrable de petits abcès, il était beaucoup plus gros que dans l'état naturel; les tubes de *Bellini* étaient tellement remplis de pus, qu'ils avaient l'air d'abcès; la substance interne de ce rein, annonçait que le pus n'y avait pas été charrié, mais qu'il s'était formé dans ce viscère; l'autre rein & les intestins étaient sains; on ne trouva aucune trace ni cicatrice de bubons, les parois de la vessie étaient épaisses & charnues; on vit, dans son fond, quelques petits grains semblables à des nymphes de fourmis, mais rouges & remplis de pus; après avoir disséqué l'urètre, & l'avoir détaché du cadavre, on y trouva deux petits abcès, un de chaque côté; ils étaient ouverts, & avaient leur siége dans la prostate, celui du côté droit était gros comme une noix muscade, celui du côté gauche était trois fois plus gros; on ouvrit plusieurs autres petits abcès situés dans les environs, ils fournirent du pus de bonne qualité, on ne trouva point d'ailleurs, nulle part, d'autres excroissances; on voyait très-distinctement plusieurs des sinus muqueux, découverts par *Morgagni*; vers le gland, l'urètre était rouge & paraissait avoir

été enflammé ; le testicule droit paraissait presque deux fois plus gros que l'autre ; on le partagea, son volume extraordinaire était déterminé par de l'eau qui était contenue dans sa tunique vaginale ; le peu de tems que j'avais, m'empêcha de faire ouvrir la tête & les urètres, & d'examiner les véficules féminales.

Ce sujet fournit plusieurs observations ; quoique ce malade, qu'on avait souvent examiné, n'eut jamais rien dit qui put indiquer qu'il avait eu quelques gonorrhées ; plusieurs raisons déterminent à penser qu'il avait eu cette maladie ; il semble que les obstacles qui étaient depuis longtems dans l'urètre, y avaient été formés, comme cela arrive toujours, par des gonorrhées négligées ou mal guéries ; delà vient qu'il arrive quelquefois que l'urine qui a tant d'obstacles à vaincre pour se faire passage, ne peut s'échapper qu'après les plus grands efforts ; il y a des malades qui éprouvent ces difficultés pendant toute leur vie, sans qu'elles soient suivies d'accidens plus fâcheux ; mais si l'inflammation s'empare des parties qui forment ces obstacles, & qu'elles augmentent de volume, elles bouchent entièrement l'urètre.

On s'est déjà beaucoup occupé de la nature de ces obstacles, ; *Brunner* regarde ces excroissances de l'urètre comme imaginaires, *éphé-*

mérides des curieux de la nature, centurie première, observation quatre-vingt-dix-septième.

Il dit qu'on doit considérer les carnosités de l'urètre comme produits de l'imagination trompée des chirurgiens, & que les obstacles que l'on rencontre dans ce canal, son causés par une constriction ou un resserrement extraordinaire de cette partie. *Genselius* soutient, au contraire, dans la *Centurie sixième, du même recueil, observation 84.e*, qu'ils sont formés par des carnosités; comme on a trouvé, dans plusieurs cadavres, des traces de cicatrices dans l'urétre, & que les orifices des sinus muqueux de *Morgagni*, qui paraissent être le siége ordinaire des gonorrhées légères, sont susceptibles de s'enflammer, de s'excorier, de contracter des adhérences entr'eux, & de se cicatriser irrégulièrement, comme toutes les autres parties, lorsque les chairs s'élevent au-delà de leur niveau naturel; je ne vois point d'invraisemblance dans l'opinion de *Genselius*, ni qu'elle soit contraire aux observations; plusieurs observations prouvent aussi, comme le célèbre *Brunner* l'a dit, que l'urétre débarrassé des obstacles qui y faisaient saillie, pouvait encore être, malgré cela, dilaté ou resserré dans un ou plusieurs points.

Il n'est pas douteux qu'on rencontre dans l'urétre d'autres obstacles que ceux dont je viens de

parler ; tels ſont, par exemple, des glandes tuméfiées, endurcies qui, lorſqu'elles ſont placées auprès du ſphincter, empêchent que la veſſie ne puiſſe ſe fermer exactement ; alors les urines s'échapent ſans ceſſe, de chaque côté de la tumeur, & coulent goutte à goutte, juſqu'à ce qu'ayant acquis plus de volume, ces glandes malades ferment tout-à-fait ce canal.

Le malade qui fait le ſujet de cette obſervation, paraît avoir éprouvé cette dernière ſorte d'obſtacles, c'eſt-à-dire que les glandes de ces parties, s'étant tuméfiées, ſe ſont enflammées, & que l'inflammation, s'étant beaucoup augmentée, s'eſt terminée par ſuppuration ; par-là, on peut expliquer la cauſe des efforts qu'il faiſait pour piſſer, comment les urines, étant tout-à-fait ſupprimées, il les rappelait par l'intromiſſion, dans l'urètre d'une petite bougie qui entretenait leur évacuation pendant ſon ſéjour dans ce canal.

Il ſemblerait, au premier coup-d'œil, que la bougie devait boucher entièrement l'urètre, mais en comprimant les tumeurs, elle ne fermait pas, ſi exactement, ce conduit qu'elle ne laiſſât de chaque côté un paſſage à l'urine.

Tous ceux qui ont des carnoſités, dont la préſence obſtrue le canal de l'uretre, éprouvent le même ſoulagement de l'uſage d'une bougie, ou de toute autre ſonde.

Mais ceux dont l'urétre eſt étranglé & retréci, n'obtiennent aucun avantage de l'uſage de ces moyens, ſi, ſur-tout, ce canal eſt tortueux; les bougies chargées d'eſcarotiques, n'opérent pas de meilleurs effets, ſouvent elles font beaucoup de mal, l'urétre agacé par ces remèdes âcres, ſe reſſerre encore d'avantage, l'urine ne coule plus que par filet, goutte à goutte, l'inflammation des parties irritées, vient enſuite, & enfin le cours de l'urine eſt entièrement interrompu.

Je ne ſçai, par quelle fatalité, il eſt ſi difficile de guérir les maladies de l'urétre, qui ſont cependant ſi communes, & ſur-tout, pourquoi les opinions, ſur leur traitement, ſont ſi différentes, il y a des praticiens qui n'employent jamais de bougies médicamenteuſes, & qui ne ſe ſervent que de celles qui, en agiſſant méchaniquement, en compriment ſeulement l'obſtacle, favoriſent ainſi la ſortie de l'urine, comme je l'ai expliqué plus haut; il y a d'autres praticiens, & c'eſt, je crois, le plus grand nombre, (1) qui veulent conſumer les obſtacles avec des bougies.

Des hommes qui avaient beaucoup d'expérience, dans le traitement de ces maladies, & qui s'étaient ſouvent ſervis de ces ſortes de bougies, ſur des malades confiés à leurs ſoins,

(1) Depuis longtems, en france, c'eſt le plus petit nombre.

m'ont avoués qu'ils n'en avaient point ou presque point obtenu d'effets satisfaisans, & que plusieurs de ces malades en avaient éprouvés beaucoup de mal, j'ai encore trop peu rassemblé d'observations, sur l'usage des bougies, pour pouvoir établir quelque chose de certain; je dois cependant dire, que dans le petit nombre de cas où j'en ai employé de médicamenteuses, elles n'ont jamais produit d'effets heureux.

Je pense que la difficulté de la guérison de ces maladies, vient souvent de ce que leur diagnostic est très-difficile, & de ce qu'on ne peut, qu'avec beaucoup de peine, reconnaître la nature & le caractère de l'obstacle qu'on a à surmonter, c'est pourquoi il faut toujours tâcher de distinguer si la tuméfaction des glandes, situées aux environs de l'urétre, n'est point la cause de la maladie de cette partie, soit qu'elle soit accompagnée d'une simple difficulté d'uriner, de dysurie ou d'yschurie, il faut savoir quelle est la nature de cette tumeur, car le traitement doit être différent dans le squirre, l'inflammation, le relâchement ou l'engorgement séreux de cette glande.

J'ai vu une ischurie accompagnée d'épreintes véficales (1) cesser aussi-tôt après que le ma-

(1) J'ai aussi observé une ischurie accompagnée d'épreintes véficales les plus douloureuses, & d'un tenesme insupportable,

avait rendu, par l'urétre, une certaine quantité de matière blanche, muqueuſe & bénigne, elle reparaiſſait encore peu-à-peu, apres une demi-journée, ſelon que l'excrétion de ce mucus diminuait, & lorſqu'elle avait ceſſé, ces accidens ſe montraient preſque de quart d'heure en quart d'heure, juſqu'à ce qu'une nouvelle excrétion de cette humeur muqueuſe, déterminée par les efforts que faiſait le malade pour piſſer, calmât la douleur.

Ces accidens ſe reproduiſaient, à-peu-près, une fois par jour; il était rare que ce malade urinât, ſans difficulté, deux jours entiers de ſuite; il ſe trouva bien de l'uſage des fondans ſalins, & principalement de celui des eaux de ſelters, ſans mêlange de lait; toutes les fois que ce malade urinait, plus difficilement que de coutume, il lui ſemblait qu'il reſſentait un obſtacle vers la racine de la verge; le cours des urines étant rétabli, il n'éprouvait ailleurs aucune douleur,

---

le malade rendait auſſi, par la verge & par l'anus, des matières muqueuſes en très-petites quantités; j'attribuais ce double ſymptôme à l'action, ſur les inteſtins, du muriate oxigéné de mercure, baſe de la *liqueur* de Wanſweiten, dont ce vénérien faiſait uſage; la préſence d'une bougie, portée dans la veſſie par l'urètre, le ſoulageoit pour un moment; les bains, les émolients, employés tant intérieurement qu'extérieurement, ne calmèrent ces accidents que très-peu. Le ſulfure de potaſſe (foie de ſoufre) ne les eut-il pas appaiſés?

aucune ardeur, il ne fentait aucun obſtacle; j'aſſociai les toniques aux fondans, mais je n'employai aucun topique, le malade les rejetta avec obſtination.

Il faut encore examiner s'il n'y a point étranglement, reſſerrement de l'urétre, ou s'il n'y a point, dans ce canal, des carnoſités ou des cicatrices irrégulières, afin, qu'ayant établi un diagnoſtic plus ſûr, on puiſſe mieux ſavoir ce qu'il convient de ne pas faire, plutôt que d'employer, étant incertain de la nature de la maladie, pluſieurs méthodes irrégulières & ſouvent très-contraires (1).

(1) On conſerve, dans le muſéum d'anatomie de l'école de ſanté de Rochefort, une hydatide très-groſſe, qui en contenait pluſieurs autres d'un moindre volume, toutes remplies de liqueur lymphatique. Ce ſac extraordinaire a été trouvé entre le rectum & la veſſie du cadavre d'un malade, mort à la ſuite d'une conſtipation & d'une ſuppreſſion d'urine, les plus opiniâtres.

J'ai vu, à Bordeaux, pendant l'hyver de 1788, ſortir, du baſſin d'un cadavre d'un homme qu'on y diſſéquait, une maſſe cartilagineuſe, liſſe, obroude, groſſe comme une petite pomme; elle était formée de couches concentriques qui enveloppaient un noyau oſſeux; elle était ſituée au côté latéral droit du rectum. Ce corps etranger n'avait aucune adhérence avec les parties voiſines qui étaient déprimées par ſa préſence. L'accroiſſement de ſon volume aurait néceſſairement produit les mêmes accidents, que conſtituent les hydatides de la précédente obſervation.

La fievre inflammatoire, indiquée par la foif, la force, la plénitude & la dureté du pouls, & par d'autres accidens de cette ſorte, quelques autres ſymptômes analogues, me déterminèrent à ne pas me ſervir de bougies, je vuidais la veſſie par le cathétériſme ; j'employais enſuite la méthode anti-phlogiſtique, & je faiſais couvrir, d'un cataplaſme très-émolient, tout l'hypogaſtre & le périnee ; je penſe que la tuméfaction des glandes voiſines de l'urétre, cauſait, chez ce malade, la difficulté d'uriner qu'il reſſentait depuis pluſieurs années, lorſque ces tumeurs n'étaient pas trop *prominentes*, il ſouffrait moins, juſqu'à ce qu'une nouvelle inflammation augmentât leur volume.

Son métier de cocher pouvait encore être une cauſe de l'inflammation de ces parties, en effet la ſecouſſe du caroſſe, & plus encore le mouvement du cheval, compriment & froiſſent les parties voiſines de l'urétre.

Les cochers, comme me le dit l'épouſe du malade, qui fait le ſujet de cette obſervation, en me parlant de ſon mari (1), ſont très-

(1) Il eſt très-certain que la preſſion & les ſecouſſes, auxquelles ſont ſoumiſes, chez les cochers & les poſtillons, les parties affectées dans les gonorrhées, déterminent ſouvent, chez ceux qui en ſont attaqués, & qui les négligent, des accidens analogues à ceux indiqués dans l'obſervation de Stoll.

adonnés

adonnés à l'uſage du vin & de la bierre des plus mauvaiſes qualités, aigres, irritants & qui déterminent l'inflammation; on doit obſerver en outre que la ſource de tous ces maux, vient de ce que ces hommes négligent entièrement les gonorrhées, ou qu'ils les font traiter par de mauvaiſes méthodes.

Je connais pluſieurs exemples de gonorrhées mal guéries, ſoit qu'elles euſſent été traitées par des chirurgiens peu inſtruits, ou même par des médecins recommandables par une longue & nombreuſe pratique.

Je me ſuis ſouvent dit, avec étonnement; comment ſe fait-il qu'on n'ait pas une méthode exacte, pour guérir une maladie ſi commune, & qu'on commette tant d'erreurs dans ſon traitement?

J'ai fréquemment obſervé que l'écoulement de la matière virulente qui conſtitue la gonorrhée, ſe ſupprimait après l'effet d'un purgatif draſtique; que cette ſuppreſſion cauſait auſſi-tôt un

---

Entre pluſieurs malades de ce métier, attaqués de cette affection de l'urètre, je me reſſouviens d'en avoir vu un dont le ſcrotum était percé d'un ſi grand nombre de trous fiſtuleux, qui communiquaient avec le canal de l'urètre, qu'il ſemblait que l'urine, chaſſée pendant que le malade urinait, ſortait d'un arroſoir.

délire violent; qu'elle était suivie d'une maladie aiguë, dont tous les efforts de l'art ne pouvaient arrêter les ravages; cette manière de traiter les gonorrhées, par les purgatifs âcres a été autrefois suivie par des hommes très-instruits, je sais que quelques-uns l'employent encore.

Presque tous ceux dont la suppression de cet écoulement fut suivie de fievre aiguë, & qui furent apportés à l'hôpital, y moururent, car il m'est souvent arrivé, parce que je n'avais aucun signe de la préexistance des gonorrhées, à ces maladies aiguës, & que les malades ne m'en avaient rien dit, de traiter, comme des maladies aiguës simples, des fievres entretenues par ce virus caché, & suites des mauvais traitemens que j'ai indiqués.

Je découvrais quelquefois, après quelques jours de traitement, quelqu'indice de ce mal, ou, à force d'informations, je parvenais à savoir quelle en était la cause, & les moyens qu'on avait employés avant que ces malades fussent entre mes mains; j'appris quelquefois que ces maladies très-aiguës, étaient produites par la suppression de l'écoulement d'une gonorrhée, par les drastiques.

Les gens peu éclairés pensent en effet qu'on peut déposer le virus vénérien du lieu qu'il occupe, & l'expulser par les selles; aussi la plupart d'en-

ceux ſe traitent à leur tête, & prennent chez les pharmaciens, pour ſe guérir, de l'alkool purgatif ou une ſolution de réſine de jalap dans de l'alkool, (eau-de-vie allemande).

L'autre méthode qu'on emploie, quoique dangéreuſe comme celle-ci, ne cauſe pas toujours une mort ſi prompte, mais elle produit ordinairement les maux innombrables qui tourmentèrent le cocher qui fait le ſujet de cette obſervation.

Le plus grand nombre de ceux qui ont des gonorrhées ne deſirent rien autre choſe que d'en voir arrêter l'écoulement, le plutôt poſſible, & pour y réuſſir, ils prennent, ſoit d'après l'avis de chirurgiens ignorans, ou de leur propre mouvement, de la thérébentine ou tout autre remède aſtringent, ou bien ils ſe font des injections avec la diſſolution de chaux dans l'eau, (eau de chaux), & l'acetite de plomb, (extrait de ſaturne).

Telle eſt la ſource de tous ces maux, c'eſt-là qu'on doit rapporter ces véroles enracinées, ou lorſque le malade eſt plus heureux, ces maladies ſouvent incurables de l'urétre. Un des principaux accidens qui ſuit cette méthode pernicieuſe, c'eſt *l'induration* des parties enflammées & tuméfiées par l'action du virus vénérien, ſurtout lorſque ce ſont des glandes qui ſont affectées; la difficulté d'uriner, ou même l'impoſſi-

bilité de le faire ſans ſonde, la crainte continuelle que ces tumeurs, quoiqu'indolentes, ne s'enflamment, ne deviennent douloureuſes, & ne cauſent des accidens fâcheux, ſont encore la ſuite de ces mauvais traitemens.

Ma méthode de traiter les gonorrhées récentes, eſt recommandable par ſa ſimplicité, parce qu'elle répond parfaitement à la nature du mal, & conſéquemment par les ſuccès dont elle eſt couronnée.

Je défends abſolument aux malades qui ont cet écoulement, l'uſage du vin & de la viande; ils ne prennent que des bouillons avec des légumes; ils boivent beaucoup d'une décoction de feuilles de guimauve, (*althæa officinalis*), de mauve, (*malva vulgaris*), dans laquelle on ajoute des figues, (*ficus carica*) ou des caroubes (1), (*ceratonia ſiliqua*), quelques ma-

(1) On donne le nom de *caroube* ou *carrouge*, au fruit d'un arbre, connu en français, ſous le nom de *caroubier*, que Linneus déſigne par les noms latins, *ceratonia ſiliqua*, & que ce botaniſte place dans la polygamie dioecie, quoique le plus ſouvent ſes fleurs ſoient hermaphrodites; Juſſieu qui le range parmi les légumineuſes, dit qu'il n'eſt dioique, que par l'avortement des parties ſexuelles.

La pulpe récente que contient la gouſſe, fruit de cet arbre, eſt adouciſſante, & légérement laxative. Cet arbre croît dans le midi de l'Europe, dans nos départemens méridionaux.

lades y ajoutaient un peu de lait; il y en a qui ont bu jusqu'à douze livres, & même davantage, de cette décoction, par jour.

J'ajoute, à ces moyens, l'usage presque continuel de bains tièdes de la verge, pour enlever la matière qui, en s'interposant entre le gland & le prépuce, pourrait y causer des excoriations ou de petits ulcères vénériens; pour procurer une prompte guérison, je regarde, comme très-important, que le malade se lave, le plus souvent possible, les parties externes de la génération; car si un homme sain contracte cette maladie dans un commerce impur, parce que la matière vérolique appliquée sur la verge a été absorbée, celui qui est déjà infecté de ce virus, ne le fera-t-il pas encore davantage, & n'entretiendra-t-il pas ainsi sa maladie, s'il n'a pas le soin, en se lavant, d'enlever la matière qui s'attacherait entre le gland & le prépuce? ainsi un galeux prolonge sa maladie, s'infecte lui-même de nouveau du virus psorique, s'il ne fait pas souvent nétoyer ses vêtemens, & s'il n'en change pas souvent.

Ceux qui traitent les gonorrhées doivent toujours avoir présent à l'esprit, qu'ils ont à guérir une *inflammation*, &, ce qui exige plus d'attention encore, une inflammation des parties *glanduleuses*, & qu'ils doivent en tenter la résolution par tous les moyens possibles.

Ils ſe garderont donc bien d'employer aucun balſamique ou autre ſtiptique, ſoit intérieurement, ſoit en injection, ils n'adminiſtreront aucun purgatif (1), même léger, car il n'y a véritablement point de médicament de cette ſorte, qui ſoit antiphlogiſtique, qui n'accélère un peu le mouvement du ſang, & par conſéquent n'augmente l'inflammation, ils pourront les remplacer par les lavemens émoliens.

CINQUIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Je vais raconter, ici, l'hiſtoire analogue d'un

(1) La plupart de ceux qui traitent des gonorrhées, les conſidèrent comme un ſymptôme de vérole confirmée, & s'empreſſent de purger les malades, pour les préparer, diſent-ils, à l'uſage des mercuriels; quelquefois, cependant, ils font précéder les purgatifs d'une ſaignée; ils réitèrent enſuite, & pour ainſi dire, périodiquement, l'adminiſtration des purgatifs, ſoit pour enlever la ſaburre, dont les boiſſons relâchantes qu'ils emploient auſſi, favoriſent l'accumulation, ſoit pour diminuer l'abondance de l'écoulement. Cette ſucceſſion de remèdes âcres, contr'indiquée par l'état inflammatoire des parties qui fourniſſent l'écoulement, eſt une des cauſes les plus ordinaires de l'opiniâtreté de ces maladies, & des accidens qui en ſont la ſuite; heureux lorſqu'elle ne détermine pas la fievre dangereuſe dont parle notre auteur.

autre cocher, telle que je l'ai écrite dans mon journal de l'automne dernier; cet homme, âgé de quarante ans, avait été guéri, depuis quatre ans, d'une gonorrhée, par un chirurgien; je soupçonne que ce cocher avait souvent eu cette maladie, avant & depuis ce traitement; depuis quelque tems, il était convalescent d'une pleurésie très-dangéreuse; il se plaignait, depuis six mois, d'ardeurs d'urine.

Le second jour d'octobre 1775, il eut une dysurie & une strangurie plus fâcheuses qu'à l'ordinaire.

Il était mieux les trois, quatre & cinq octobre, il pissait plus facilement & plus abondamment; jusqu'alors il avait continué les travaux de son métier.

De retour chez lui, le soir du cinq octobre, après avoir bu beaucoup de bierre, dans la journée, il se coucha; peu après il se plaignit de ressentir de l'ardeur & une sorte de ténesme douloureux dans la verge; il se lamente, est agité, ressent des douleurs dans l'hypogastre & à la racine de la verge; il ne peut dormir.

Les jours suivans, c'est-à-dire, les six & sept octobre, il éprouve les mêmes accidens, mais beaucoup plus graves; l'insomnie est extrême, la force des douleurs le contraint de se tenir penché en avant; ses efforts, pour uriner, étaient

très-fréquens & très-douloureux, il avait souffert jusqu'alors sans presque garder le lit.

On voulut le sonder, pour la première fois, le soir du sept octobre, mais le catheter ne put être porté jusques dans la vessie; pendant qu'on faisait des tentatives pour introduire la sonde, on tira, de cet instrument, le stilet d'argent qui entraîna une once de pus de bonne qualité, il ne sortit point du tout d'urine; on essaya encore plusieurs fois de le sonder, sans être plus heureux.

Les accidens étaient, le huit octobre au matin, les mêmes que le jour précédent; en allant à la selle après-midi & souffrant beaucoup du tenesme de la verge, il s'écrie, tout d'un coup, qu'il a quelque chose de rompu dans le corps, il pâlit & bientôt il est couvert d'une sueur abondante & froide; peu après il reste plus tranquille, le ventre se tuméfie & devient douloureux au toucher, il n'a plus aucune envie de pisser.

Le neuf on appela un médecin; le cathétérisme ayant été tenté inutilement devant lui, il conseilla la ponction au périnée. Cette opération fournit une once ou environ d'urine qui sortit d'un seul jet & fut suivie d'un peu de sang; les tentatives qu'on fit, pour obtenir davantage d'urine, ayant été inutiles, on retira la canule. Un autre médecin, qui fut appelé, le soir du dix

octobre, ordonna la ponction à l'hypogaſtre, il ne ſortit point du tout d'urine; vers le milieu de la nuit ſuivante, ce malade rendit ſpontanément, à-peu-près, cinq livres d'urine; le ventre diminua conſidérablement de volume, ce malade ne reſſentait plus aucune douleur, tant de changement heureux lui donnaient les eſpérances les plus flatteuſes; quelques-uns des aſſiſtans annonçaient, avec aſſurance, ſa guériſon prochaine, lorſque, jouiſſant entièrement de ſa raiſon, & ayant toujours l'eſprit préſent, il mourut tout d'un coup & ſans agitation, le lendemain, vers midi.

Son cadavre fut ouvert le douze octobre au matin; on diſſéqua d'abord l'urétre, & on y trouva, vers le ſphinter de la veſſie: 1.° de petits ulcères gangréneux; 2.° la proſtate & les glandes voiſines étaient enflammées, tuméfiées & gangrénées dans la plus grande partie de leur étendue.

On diſſéqua enſuite les tégumens qui recouvraient un bubonocelle, (car ce malade portait cette ſorte de hernie), & on trouva que le ſac, formé par un prolongement du péritoine, contenait une portion d'inteſtins gréles; l'anneau du muſcle oblique (*coſto-abdominal*) ayant été dilaté, les inteſtins rentrèrent aiſément dans le ventre.

L'ouverture du ventre donna iſſue à une grande

quantité d'urine; la veſſie urinaire était déchirée dans ſon fond, la déchirure avait bien deux travers de doigt, les inteſtins grêles étaient enflammés ſur diférens points de leur ſurface, & préſentaient quelques taches de gangréne commençante; on vit à la partie ſupérieure de l'uréthre, au-deſſous de l'os pubis, & dans la direction de ce canal, une plaie récente d'un pouce & demi de longueur, qui ſe terminait à la racine de la verge, un peu avant le ſphincter. Dans la ponction qui fut faite à l'hypogaſtre, le trois-quarts, après avoir gliſſé entre le péritoine & les muſcles du bas ventre, avait été porté dans le baſſin où il n'atteignit aucune partie; cette maladie & l'ouverture de ce cadavre nous fourniſſent pluſieurs objets d'inſtruction.

1.° C'eſt à l'action du cathéter qu'on doit rapporter cette plaie recente de l'urétre: ſi on emploie, en effet, un peu trop de force, pour introduire cet inſtrument, il arrive, le plus ſouvent, qu'on fait de fauſſes routes; les cathéters moins courbes & formés d'une lame mince roulée en ſpirale, ſont les meilleurs (1).

---

(1) Il parait que Stoll n'avait pas encore connaiſſance des procédés, par leſquels des artiſtes français, après avoir diſſous ou même ſans diſſoudre le ſuc végétal concret, connu ſous le nom de gomme élaſtique, le façonnaient de

» Il me ſemble que, quand rien ne s'y oppoſe, ou ne détermine à la faire ailleurs, on doit préférer de faire la ponction de la veſſie à l'endroit du périnée, (1) où les chirurgiens

---

mille manières différentes, & qu'il ignorait que la chirurgie, ſaiſiſſant cette découverte, en avait fabriqué des bougies, des ſondes, des algalies qui ne peuvent être ſuppléées par aucunes de celles connues juſqu'alors.

Indépendemment des inconvéniens qu'il y aurait à ſe ſervir du cathéter métallique flexible en ſpirale, recouvert d'une ſubſtance liſſe, que recommande notre auteur, puiſqu'il eſt poſſible qu'il ſe briſât dans la veſſie; comment, avec cet inſtrument, pourrait-on franchir les obſtacles que les ſondes de gomme élaſtique, munies de leur ſtilet de fer, ne peuvent que difficilement ſurmonter? comment, pour ſe rendre à la veſſie, affaiſſeraient-ils la proſtate ſquirreuſe ou des hémoroïdes tuméfiées, lorſque les tumeurs, formées par ces parties, ferment le canal de l'urètre, puiſqu'alors on eſt obligé d'employer des algalies métalliques tubuleuſes, dont les parois plus épaiſſes qu'à l'ordinaire, puiſſent oppoſer une plus grande force?

On doit ſe ſervir d'algalies de gomme élaſtique, toutes les fois qu'on aura beſoin de ſondes flexibles; on les munira de leur ſtilet métallique, toutes les fois qu'il ſera néceſſaire d'employer plus de force. Les ſondes métalliques de différens diamètres, & de diverſes courbures, ſeront réſervées pour les cas où les premières ne pourraient être employées, comme dans celui que je viens d'indiquer.

(1) L'expérience journalière démontre, qu'après la ponction de la veſſie, faite à l'hypogaſtre, cette poche muſculo-

modernes font l'incision dans l'opération de la lithotomie ; cette opération faite à l'hypogastre

membraneuse n'abandonne point la canule qu'on y a plongée. J'ai sous les yeux un malade qui a, depuis plus de quinze mois, dans la vessie, une sonde qu'on y a substituée à la canule du trois-quarts ; & j'en ai connu d'autres, chez lesquels ou la sonde, ou la canule, ont été laissées aussi très-long-tems, sans que jamais la vessie ait fui l'un ou l'autre de ces instrumens. Les autres difficultés qu'on peut opposer à la ponction à l'hypogastre, peuvent être très-facilement vaincues ; mais en est-il ainsi de celles qu'on rencontre dans la ponction de la vessie, faites au périnée, que Stoll recommande de préférence. Opposons l'opinion de Desault, à celle de Dionis Bertrandi, Heister, Hoin, Stoll, Bell, &c. » Indépendamment des inconvéniens » de la position, qui est fatigante (pendant l'opération), » il faut plusieurs aides. Il en faut un pour comprimer l'hy- » pogastre ; on peut ouvrir les vaisseaux du périnée, & piquer » les nerfs qui les accompagnent ; la pointe du trois-quarts, » dirigée en dehors, peut glisser au côté externe de la vessie ; » poussée en devant, elle peut passer entre ce viscère & le » pubis ; & trop inclinée en dedans, traverser la glande » prostate ; portée en arriere, blesser les conduits différens, » le rectum, la fin des uretères, les vésicules séminales ; &, » tant que la canule demeure en place, le malade ne peut » marcher ni rester assis. Ajoutez que la ponction au pé- » rinée, est contr'indiquée par des tumeurs ou d'autres af- » fections très-fréquentes dans cet endroit, à la suite de » rétention d'urines ». Journal de chirurgie, tome 3.

Tant de risques à courir déterminent cet illustre chirurgien, à donner toujours la préférence à la ponction à l'hypogastre, même sur celle faite par le rectum. Le cit. Desault n'avait,

doit être moins sûre, en effet, quoique la vessie remplie d'une grande quantité d'urine, s'élève

---

à la vérité jamais ou presque jamais, trouvé de vessies imperméables à sa dextérité.

Mais lorsque des tentatives réitérées auront donné la certitude de ne pouvoir pas pénétrer, par l'urètre, dans la vessie, même lorsqu'elle est vuide. Lorsque les obstacles, qui s'y opposent, sont formés par un rétrécissement de l'urètre, ou par toute autre maladie ancienne & chronique; lorsque la suppression d'urine qui nécessite la ponction, est la suite de ces vices de ces parties, doit-on encore préférer de faire la ponction à l'hypogastre? doit-on exposer le malade (comme dans l'exemple que j'ai cité plus haut, & comme je l'ai vu plusieurs autres fois) à l'inconvénient de garder, pendant plusieurs mois, dans la vessie où elle aura été portée par l'hypogastre, une sonde qui, en irritant les parois de ce réservoir, en déterminera l'inflammation, la suppuration, sollicitera des dépôts dans les parties voisines, & pourra enfin, après avoir occasioné des souffrances inouies, être une des causes accessoires de sa mort. Je ne parle pas des inconvéniens plus légers qui résultent de la présence de la sonde à travers & dans ces parties, j'en ai assez dit, je pense, pour démontrer le danger de la ponction de la vessie au périnée & à l'hypogastre, dans les circonstances que j'ai désignées. Par où donnerez-vous donc alors issue à l'urine accumulée dans la vessie? Fleurant, de Lyon, vous l'indique : c'est en y plongeant un trois-quarts par le rectum. On peut substituer une sonde flexible à celle qui y aura été portée avec le trois-quarts, si cet excrément ne peut, après cette opération, reprendre la voie naturelle; cette canule lui fournira un passage facile, & de même qu'il n'y a aucun danger à courir, en pratiquant

jusques dans cette région. La force avec laquelle on doit plonger l'instrument, sera toujours incertaine, chez les sujets très-gras; il peut encore très-bien arriver, qu'après avoir vuidé une certaine quantité d'urine, la vessie retienne sa prémière situation, dans le bassin, & se dégage de la canule; cela arrivera encore plus facilement, si le chirurgien emploie, pour cette opération, un trois quarts destiné à la paracentèse dans l'ascite.

3.° Cette observation rappèle ce précepte important que, dans les maladies graves, il ne faut jamais différer d'employer les moyens énergiques; il n'est pas douteux qu'on aurait arta-

---

cette opération; ainsi, la canule ne cause aucune ou presqu'aucune incommodité. Disons franchement celles qu'y trouve Déssault, qui rejette cette opération; voilà ses propres expressions: » le seul inconvénient que nous trouvons au séjour » de cette canule, dans le rectum, c'est d'être une cause » de malpropreté, d'exiger beaucoup de soins, lorsque les » malades vont à la garde-robe ».

Ce léger accident peut il être comparé avec les dangers des deux autres méthodes? celle de Fleurant, qui pourrait être employée dans toutes les circonstances, sera donc nécessaire, toutes les fois que la suppression d'urine, sera entretenue par un vice chronique des voies urinaires, & lorsqu'on se sera assuré auparavant de l'impossibilité de pénétrer dans la vessie. Des tumeurs hémorroïdales considérables, où une tuméfaction énorme de la prostate, peuvent seules contre-indiquer la préférence qu'on doit donner à cette méthode.

cité cet homme à la mort, ſi on eut fait la ponction le ſept octobre, ou le huit avant midi.

4.° L'urine était épanchée dans le ventre à l'époque où l'on fit la ponction, la ſonde d'argent qu'on introduiſit dans l'urétre, le neuf octobre, & qui en fut tirée bientôt après, était couverte d'une couleur plombée (1), lorſqu'on l'en ſortit.

5.° Il eſt facile de connaître pourquoi l'urine coula ſpontanément douze heures avant la mort du malade. Les glandes dont l'inflammation s'oppoſait au paſſage de l'urine, s'affaiſſérent, lorſqu'elles furent gangrenées, comme cela arrive dans toutes les circonſtances ſemblables.

6.° La ceſſation de la douleur, la tranquillité & la préſence continuelle de l'eſprit, quand la reſpiration eſt ſeulement encore trop courte, la joie que le malade éprouve d'avoir échappé à un danger éminent, trompent ſouvent les médecins peu attentifs, qui annoncent une guériſon prochaine, tandis que la gangrène tue le malade.

C'eſt ainſi que meurent, le plus ſouvent, ceux

---

(1) C'eſt à l'action du gaz hydrogène ſulfuré, qu'il faut rapporter la couleur plombée qu'on obſerve ſouvent ſur les ſondes, lorſqu'on les retire de la veſſie, & ſur les inſtrumens d'argent qu'on plonge dans d'autres cavités ou d'autres parties malades.

qui ont des inflammations des inteſtins ou des hernies étranglées.

7.° Les gonorrhées répétées, la diathèſe inflammatoire conſtatée par les fréquentes pleuréſies qu'eut le malade, ſujet de cette obſervation, l'uſage immodéré qu'il faiſait de la bierre, pendant même qu'il était malade, nous indiquent aſſez la cauſe de ces tumeurs qui s'enflammèrent enſuite; ſon métier de cocher contribua auſſi à déterminer l'inflammation plutôt ſur ces parties que ſur d'autres.

SIXIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Un cocher âgé de quarante-ſept ans, & qui s'était toujours bien porté, depuis long-tems, fut pris d'une péripneumonie; le dernier jour du carnaval de cette année, le froid était alors très-rigoureux; il y avait été expoſé, contre ſon ordinaire, ce jour-là, pendant pluſieurs heures, étant ſur le ſiége d'un caroſſe; il garda le lit chez lui, ſe fit ſaigner deux fois, & abandonna enſuite ſa guériſon à la nature; il ſe trouva aſſez de force pour reprendre ſes occupations vers les fêtes de pâques.

Le douze

Le douze juin, après-midi, il eut un friſſon violent, il vomit, le ſoir, les alimens qu'il avait pris; il était ſans appétit, n'avait point de ſoif; il lui ſurvint une douleur pongitive aux lombes & au côté gauche de la poitrine, accompagnée de toux, il ne put dormir pendant la nuit.

Les ſymptômes augmentèrent le lendemain, il fut ſaigné le ſoir, le ſoulagement qui ſuivit la ſaignée fut de courte durée, tous les accidens s'aggravèrent le quatorze & le quinze.

Il prit le ſeize, de ſon propre mouvement, un vomitif préparé avec le tartrite de potaſſe antimonié, (*tartre émétique*), il vomit ſept fois des matières jaunes, noires, amères, il fut à-peu-près autant de fois à la ſelle, l'action de ce remède fut accompagnée de douleurs énormes de la poitrine, de l'épigaſtre, & de tout l'abdomen.

Il ne dormit point pendant la nuit & fût très-agité, ce malade fut confié à mes ſoins, le dix-ſept juin, ſixième jour de ſa maladie, voici les ſymptômes qu'elle préſentait :

Il avait une douleur qui s'étendait depuis la mamelle gauche juſqu'à l'os des iſles, (os coxal) & au-delà, il touſſait beaucoup, la ſecouſſe cauſée par cette expiration violente, l'inſpiration & le toucher augmentaient beaucoup cette douleur, il avait une ſoif ardente, il ne pouvait pas ſe

coucher sur le côté malade, ses crachats étaient écumeux & teints de sang, sa respiration bruyante, son pouls vîte, fort, dur; sa langue blanche & humide; je prescrivis, aussi-tôt, une forte saignée, & je fis appliquer un cataplasme émolient, sur les parties douloureuses; j'indiquai l'usage des boissons abondantes, émolientes, tièdes & anti-phlogistiques, le sang était couenneux, le sommeil fut très-agité pendant la nuit.

Le dix-huit juin, septième jour de la maladie, il n'avait plus de mal au côté, il se tenait aisément couché dans toutes les positions, la respiration était vîte, bruyante; les muscles du ventre seuls semblaient l'opérer; la poitrine n'était agitée que d'un léger mouvement; l'inspiration était plus vîte, du double qu'elle n'a coutume de l'être, le pouls, auparavant très-fort, était alors petit, mou & beaucoup plus célère; l'urine était rousse & ne laissait déposer aucun sédiment; il toussait peu, ses crachats étaient écumeux & en petite quantité; il avait la diarrhée, sa langue était blanche & humide; au reste il avait de la force, de la présence d'esprit, il se ressouvenait de tout, même des plus petites choses; sa conversation était gaie, plaisante, comme on l'observe parmi les hommes de cet état; il avait beaucoup de vivacité, répondait très-à-propos & se tournait très-aisement de tous les côtés; son visage était

naturel, il n'avait ni oppreſſion ni difficulté de reſpirer.

Conſidérant alors l'état du cerveau, je lui fis appliquer un large véſicatoire à la nuque; auſſitôt le pouls qui était très-petit, devint exceſſivement fort, dur & plein, ce qui me détermina à faire faire une nouvelle ſaignée qui n'apporta aucun ſoulagement. Par rapport à la diarrhée, qui était très-forte, je ſupprimai tout ce qui pouvait ſolliciter, même le plus faiblement, les ſelles, comme le nître, (*nitrate de potaſſe*) & l'oximel; les émulſions, les remèdes mucilagineux, les hypnotiques ne procurèrent aucun ſoulagement; il rendit, dans cette journée, quelques crachats cuits; le pouls changea ſouvent dans la ſoirée; les autres ſymptômes étaient les mêmes, un léger délire ſurvint pendant la nuit, il mourut au point du jour; ſon cadavre fut ouvert le lendemain, le poumon droit était ſain, le gauche était enflammé, dans toute ſa ſubſtance, mais l'inflammation n'était pas très-intenſe; ce viſcère était plus dur que dans l'état naturel, mais il l'était moins que dans les inflammations violentes, quelques morceaux qu'on en coupa, jettés dans l'eau, ne s'y précipitaient que très-lentement & avec peine, quelques-uns même y reſtèrent ſuſpendus.

Outre cela, une matière ſemblable à celle des

crachats cuits, rempliſſait les ramifications des bronches, & s'en échappait, avec abondance, par une légere preſſion; on trouva, entre ce poumon gauche & le diaphragme, quelques onces de ſérolités jaunâtres; là, une matière ſemblable à du lard, preſqu'auſſi épaiſſe qu'un travers de doigt, dont la couleur & la conſiſtance ſe rapprochaient de celle du ſang couenneux des pleurétiques, recouvrait le bord inférieur du poumon de telle manière, qu'au premier aſpect, on eut dit qu'elle avait formé les parois d'un abcès qui s'était ouvert, mais on détachait aiſément ſes lambeaux, qui laiſſaient à découvert la ſubſtance intacte du poumon & des parties voiſines.

Le médiaſtin était un peu enflammé, la plévre était ſaine, les poumons y étaient fixés dans l'une & l'autre cavité, par des adhérences épaiſſes, en apparence charnues, & comme ligamenteuſes, les vaiſſeaux coronaires, plus amples que de coutume, étaient remplis d'une grande quantité de ſang, ils avaient l'aſpect variqueux.

Dans l'abdomen, tout l'épiploon était enflammé; les inteſtins grêles l'étaient de même dans beaucoup de points de leur ſurface, d'autres points paraiſſaient près de tomber en gangrène.

Sous le crâne, les vaiſſeaux de la dure mère (méninge), étaient remplis de ſang, cette mem-

brane était enflammée dans quelques endroits; la partie de cette membrane qui forme la tente du cervelet, était recouverte de ſtries paralelles & épaiſſes; la pie mère, (meningine), était plus enflammée, & preſque dans toute ſa ſurface. La ſubſtance médulaire du cerveau, coupée par tranches, était tachée de points ſanguinolents plus grands & plus nombreux que dans l'état naturel.

Vous voyez que cette obſervation confirme encore cette ſentence d'Hypocrate: « la reſpiration fréquente & courte indique l'inflammation » des viſceres principaux; Praenot, Coaque, » Lib. 2 Sect. 7 Celle qui eſt prolongée, fatiguante » preſqu'inſenſible, dans laquelle l'air eſt aſpiré » en deux tems, comme ſi l'inſpiration était » double, eſt mortelle ».

Elle confirme encore la vérité du jugement porté, par le pere de la médecine, ſur le danger de la reſpiration *bruyante*, & ſur celui qui accompagne la ceſſation des douleurs, ſans qu'on puiſſe connaître ce qui la détermine.

D'après cela, comme nous l'apprend auſſi le célebre *Baglivi*, on ne doit point, dans les maladies de poitrine, porter ſon pronoſtic d'après la diminution, en effet ſi trompeuſe, des accidens, mais ſeulement d'après la plus ou moins grande facilité de reſpirer des malades. On peut

auſſi rapporter à ce cas, l'opinion de Celſe, lorſqu'il dit, l. 2 c. 7: ceux qui n'ont point la ſenſation de leur mal, ni de ce qui le produit, ont l'eſprit malade; & l'on doit craindre que le délire ne ſurvienne au plutôt, lorſque le malade parle plus briévement qu'il ne le faiſait dans l'état de ſanté, lorſque tout-à-coup il babille avec plus de hardieſſe qu'il n'avait coutume de le faire.

SEPTIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Une veuve âgée de 30 ans, d'un tempérament ſec & bilieux, fut apportée à l'hôpital le vingt-quatre juillet; voici l'hiſtoire de ſa maladie: Pendant les huit jours qui avaient précédé ſon entrée à l'hôpital, elle avait eu, tous les jours, un accès de fievre; le commencement du paroxiſme était très-ſouvent accompagné de vomiſſemens bilieux ſpontanés; enſuite, comme dès les premiers jours de ſa maladie, elle vomiſſait & allait à la ſelle en même tems, ſans que cependant ces évacuations fuſſent exceſſives; elle ne garda point le lit juſqu'à cette époque, lorſque

cette malade fut confiée à mes soins ; elle avait la bouche amère, la langue saburrale, recouverte d'un gluten visqueux, elle n'avait point d'appétit, elle respirait avec peine, elle ne vomissait plus pendant le paroxisme ; tout son corps & son visage sur-tout se colorèrent en jaune ; elle avait quelques pétéchies peu larges & d'un rouge terne, elle n'entendait pas bien distinctement.

Après lui avoir fait prendre quelques incisifs, tels que l'oximel, le rob de sureau, (*sambucus nigra*) & quelques sels neutres, je la fis vomir avec la racine d'ipécacuanha ; elle rejetta trois fois seulement, & avec beaucoup de peine, une petite quantité de matière jaune & excessivement épaisse, gluante, je continuai encore l'usage des incisifs.

Le troisième jour, après qu'elle eut pris un émétique, son pouls devint on ne peut plus faible, intermittent, rémittent, & tout-à-fait inégal ; elle était assoupie, dormait presque continuellement, ses extrémités étaient froides, & son corps était couvert, par intervalles, d'une sueur froide, comme si elle eut été prête à *expirer* ; elle se réveillait quand on lui parlait, elle répondait avec précision, elle ne se plaignait que d'avoir la bouche amère, j'essayai de relever ses forces abattues par l'usage du quinquina, (*cinchona officinalis*), du camphre, des sus-

piſmes, & des véſicatoires, ce dernier topique ne fit naître aucune ampoule, elle mourut le treizième jour de ſa maladie, cinq jours après ſon entrée à l'hôpital.

Voilà ce qu'on remarqua en ouvrant ſon cadavre: la ſubſtance corticale du cerveau était beaucoup plus brune que dans l'état naturel, & d'un rouge pâle & livide, on voyait ſur chacun des plexus choroïdes, une grape d'hydatides, dont les plus volumineuſes étaient groſſes comme un pois, la moëlle allongée oppoſait au doigt & au ſcalpel, la même réſiſtance que lui eut oppoſé le foie; le poumon droit avait de fortes adhérences avec les parties de la plévre qui répondaient aux troiſième, quatrième & cinquième vraies côtes, (côtes ſternales), en les comptant de haut en bas.

Dans le ventre, les inteſtins étaient livides; leur couleur était très-différente de celle qui leur eſt naturelle, l'epiploon était noirâtre & putréfiée, la tunique villeuſe de l'eſtomac, noirâtre de même, dans preſque toute ſa ſurface, mais principalement vers le fonds de ce viſcère, était légérement enflammée aux environs du pilore, (*orifice inteſtinal*); ce viſcère renfermait une certaine quantité de matières brunes

foncées, (1) mais très-muqueuſes & gluantes.

La véſicule du fiel était très-remplie & teinte d'un jaune foncé qui colorait toutes les parties voiſines du foie, l'ouverture qu'on y fit, laiſſa échapper une matière qui, au premier coup-d'œil, paraiſſait noire, gluante, ſemblable à des fèces de vielle huile, elle teignait en jaune foncé, le papier ſans colle qu'on y plongeait, la ſubſtance du foie était ſeulement plus brune qu'elle ne l'eſt ordinairement.

La diſſection de ce cadavre, & celle de pluſieurs autres auſſi victimes de maladies ſemblables, & faites par d'autres obſervateurs, paraiſſent indiquer la cauſe & le ſiége des maladies malignes pétéchiales, & rendent raiſon de la mort qui en eſt la ſuite; elles ne dépendent pas ſeulement de la préſence, des matières ſaburrales,

---

(1) *Colorem medicamenti referens.* Si l'on rapporte ces mots aux médicamens que le malade avait pris, pendant les derniers jours de ſa vie, la couleur de ces matières eut été celle du quinquina, ou plutôt celle que cette écorce aurait communiquée à l'excipient, qu'on lui donna, aux boiſſons & aux humeurs qui ſont ſi'trées dans la bouche, l'œſophage & dans l'eſtomac. Ne peut-on pas croire que Stoll avait voulu déſigner, par ces expreſſions, la couleur des médicamens les plus uſités, celle des infuſions ou des décoctions curatives? quelle que ſoit l'interprétation qu'on donne à ces mots, il me ſemble que l'épithète brune eſt la plus convenable.

crues & putrides, dans les premières voies, mais auſſi de la quantité & de la qualité de la bile; cette humeur viſqueuſe, glaireuſe, ſemblable à des fèces d'huile, dont une partie irrite, par ſa préſence, la véſicule du fiel dont elle diſtend les parois, tandis que ſes parties, les plus tenues, ſont abſorbées du ſyſtême gaſtrique & biliaire, fournit certainement une explication aſſez claire des ſymptômes qu'on a coutume d'obſerver dans les maladies malignes; cette matière bilieuſe paraît cauſer la mort de différentes manières, car, ou elle enflamme l'eſtomac, les inteſtins & les autres parties ſur leſquelles elle ſe répand, ou bien elle cauſe une ſorte de nécroſe, de gangréne, ou de ſphacéle de ces viscères, ſans qu'auparavant ils ayent été enflammés.

L'inflammation que cauſe ordinairement cette bile âcre, eſt *maligne* & ſemble être d'une autre ſorte bien différente que celle qu'on guérit aiſément par les ſaignées, les délayans, les émoliens, cette dernière peut être appelée bénigne.

L'abſorption de cette ſaburre âcre & bilieuſe, & ſon tranſport ſur les autres parties, y cauſent le même mal, l'inflammation ou une nécroſe mortelle, c'eſt pourquoi l'on trouve, chez quelques malades, le cerveau, chez d'autres, le poumon ou d'autres viſcères, léſés par l'action de la matière bilieuſe abſorbée, que la faibleſſe

antérieure de ces organes, a déterminée à s'y fixer, quelque fut d'ailleurs la cauſe de cette faibleſſe.

Les médecins qui ont écrit leurs obſervations, & cherché, dans les cadavres, les cauſes & les effets des maladies, ont trouvé de ſemblables léſions des viſcères, chez les malades morts de fievre maligne.

Spigelius dit, dans ſon traité de la fievre demi-tierce, (*hémitritée*), avoir trouvé les *inteſtins grêles en partie enflammés, en partie ſphacellés*, dans tous les cadavres de malades morts de fievres malignes, quoique ces malades ne ſe fuſſent jamais plaints, pendant leur vie, d'aucune douleur de ventre. Il avait ſouvent remarqué, dans l'eſtomac, des taches lividés ſemblables à celles qu'y produiſent les poiſons.

Cornelius Gemma a vu, dans les cadavres de perſonnes mortes à la ſuite d'hémitritées peſtilentielles, non ſeulement les parties ci-deſſus déſignées, mais encore les inteſtins, le cœur, les poumons ſphacellés, noirs comme du charbon, dans toutes ou preſque toutes leurs parties, ou couverts de *petits abcès* en *ſupuration*. Outre cela, il conſte, d'après les obſervations de *Sylvius*, *Schenck*, *Helmont*, *Diemerbrock*, &c. que ces auteurs ont trouvé, dans l'eſtomac & les autres parties du corps, des exanthémes, des

tumeurs d'auſſi mauvais caractère que ceux qu'on obſervait à ſa ſurface.

Jerôme Occon rapporte qu'on trouva le cerveau noir comme *brûlé* & deſſéché, dans les cadavres de malades morts pendant une épidémie cruelle, qui ravagea autrefois la Lombardie.

Je vais dire quelques choſe de l'uſage des émétiques dans les fievres malignes : les propriétés de la racine d'ipécacuanha en poudre, donnée en trois doſes de dix grains chacune, priſes l'une après l'autre, d'heure en heure, me ſemblent ſur-tout convenir, par pluſieurs raiſons, dans ces maladies, lorſque la ſaburre eſt mobile & facile à évacuer.

1.° Elle fait rejetter, par la voie la plus courte, les reſtes de mauvaiſes digeſtions contenues dans l'eſtomac & le duodenum.

2.° Les efforts du vomiſſement déterminent l'évacuation de la bile viciée, qui ſurcharge le réſervoir de cette humeur.

3.° Enfin les vertus anti-ſeptiques, aromatiques, fortifiantes de cette racine, la rendent très-recommandable dans cette circonſtance.

C'eſt pourquoi la méthode qu'employait, avec tant de ſuccès, le célèbre *Wagner*, médecin de Lubec, & diſciple du fameux *Heiſter*, doit fixer toute notre attention. Conſidérant les fievres exanthematiques, pétéchiales, le pourpre &

autres fievres de cette claſſe, comme des maladies gaſtriques, méſentériques. Il faiſait prendre, par cuillerée, de demi-heure en demi-heure, ou même d'heure en heure, juſqu'à ce qu'elle fit vomir, une potion compoſée avec trois ou quatre onces d'eau de charbon béni, (*centaurea benedicta*), un demi-gros de racine d'ipécacuanha en poudre, & quelque ſel neutre.

Il ordonnait enſuite d'autres potions inciſives qui ſollicitaient d'autres excrétions, telles que les ſueurs & les urines, mais ſi la maladie s'aggravait, pendant les douze premières heures, ſi le vertige, l'état de la bouche & les ſyncopes continuaient de fatiguer le malade, ſi le pouls & la reſpiration n'étaient pas meilleurs, il donnait encore la même potion évacuante, & la répétait juſqu'à ce que la diminution des accidens, indiquât le meilleur état de la maladie.

Il fixait ſur-tout ſon atention ſur la reſpiration dont la gêne était, avec raiſon, pour lui, un ſigne pathognomonique dans les maladies accompagnées d'exanthêmes.

Pour faire connaître maintenant pourquoi j'ai dit tout ceci, ce celebre médecin ajoutait toujours quelques grains d'ipécacuanha, à toutes les potions appropriées à ces maladies, juſqu'à ce que les ſignes de malignité fuſſent entièrement diſparus.

Ces petites doſes d'ipécacuanha ſollicitent de continuelles vomituritions, & même le vomiſſement; elles déterminent, par-là, vers l'eſtomac & les inteſtins, un aflux plus conſidérable de ſalive, dont la viſcoſité engorge les glandes qui la ſécrétent; elles ſollicitent même l'évacuation de la bile corrompue & irritante, qui diſtend la véſicule du fiel, & qui ſerait bientôt abſorbée. Bien plus, elles rappellent la ſaburre bilieuſe qui eſt déjà dans le torrent de la circulation, & la chaſſent par le vomiſſement ou les ſelles.

J'ai quelquefois employé cette méthode avec avantage, je donnais les inciſifs pour préparer les matières à être évacuées, bientôt après j'adminiſtrais les émétiques; je faiſais encore ſuivre l'effet de ces remèdes de l'uſage des inciſifs, afin de diſpoſer, à l'évacuation, les reſtes de ſaburre bilieuſe, & les chaſſer enſuite par un nouvel émétique, j'ajoutais à ces médicamens préparatoires quelques légères doſes d'ipécacuanha, qui ſollicitaient des nauſées continuelles, & déterminaient enſuite le vomiſſement.

Cette méthode me ſemblait utile toutes les fois que la bouche était remplie de mucoſités, lorſque les dents en étaient recouvertes, & que la viſcoſité de celles qui recouvraient la langue, indiquait la préſence d'une ſaburre ſemblable dans les premières voies. Je la croyais encore

utile, quand le malade n'éprouvait pas un soulagement conſidérable de l'effet des premiers émétiques.

Il était rare de rencontrer, au printems, cette ſorte de ſaburre cruë & tenace, l'été & l'automne en fourniſſaient de fréquens exemples, elle eſt la principale cauſe de l'opiniâtreté des maladies qui regnent à la fin de cette première ſaiſon & pendant cette dernière, quoique quelques autres cauſes aſſez importantes, la favoriſent auſſi.

Je dois dire, en rendant compte de cette méthode, qu'il eſt on ne peut plus important que l'effet de l'ipécacuanha, ainſi adminiſtré à petites doſes, ne ſoit pas borné à produire des nauſées & des vomiturítions. Quel avantage ou plutôt quel mal ne réſulterait-il pas, en effet, pour le malade, de la préſence, dans ſon eſtomac & les viſcères voiſins, de ces matières qui, n'ayant pu être rejettées, ni par les ſelles, ni par le vomiſſement, ſeraient encore portées dans le torrent de la circulation, par la vertu alexipharmaque & altérante de ce médicament? il faut donc que les nauſées & les vomiturítions ſoient toujours ſuivies du vomiſſement.

En repaſſant, dans mon eſprit, les altérations que j'ai obſervées ſur ce cadavre, & celles qui ont été remarquées par d'autres anatomiſtes, je

me reſſouviens d'un autre ouverture de cadavre que je fis, en Hongrie, lorſque j'y étais phyſicien, quoiqu'elle ait été faite dans d'autres tems & d'autres lieux, par ſes rapports avec celle-ci, & parce qu'elle offre quelques circonſtances qu'il n'eſt pas inutile de ſavoir, elle trouve fort bien ſa place ici, je vais donc la rapporter telle que je l'écrivis, alors dans mon journal, la voici :

HUITIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Le 6 août, Marie-Anne Kazyi, âgée de cinq ans, n'avait encore eu aucune maladie grave, ni la rougeole, ni la petite vérole, elle était néanmoins très-ſujete à des affections verminеuſes elle avait ſouvent rendu des ſtrongles, & des aſcarides. Elle éprouvait habituellement quelques accidens légers dépendans de la préſence des vers.

Un médecin l'avait guérie, au mois d'octobre de l'année précédente, d'une fievre tierce qui avait duré ſix ſemaines, elle avait la fievre quotidienne, depuis quelques jours, les paroxiſmes étaient légers, & ſe faiſaient reſſentir après-midi,

midi, après le second accès les parens de cette jeune fille consultèrent quelques commères du voisinage, son pere leur demanda ce qu'elles pensaient d'un remède très-recommandé dans ce pays, pour guérir la fievre des enfans, il est composé avec le baume du Pérou, des huiles volatiles, (*huiles essentielles*), & quelques eaux spiritueuses, (*alkool aromatisé*); ces commères s'accordèrent seulement en cela qu'il fallait donner à cette jeune malade, plusieurs fois par jour, trois ou quatre gouttes de ce remède très-âcre; elle eut encore trois accès de fievre, elle ne ressentit, le trois août, qu'un peu de chaleur à la place de l'accès qui eut été le sixième de tous; ces accès avaient été si légers, que la malade ne gardait le lit que pendant leur durée, & ne s'était pas même toujours couchée pendant ce tems.

Le lendemain, quatre août, elle eut du dégoût pour son déjeûner ordinaire, ses forces étaient un peu abattues, la petite quantité d'excrémens qu'elle rendit, était mêlée d'un peu de sang vermeil, vers les neuf heures du matin, elle vomit une petite quantité de matières jaunâtres, elle dîna comme à sa coutume & avec appetit, à quatre heures après midi, tems où elle avait ordinairement la fievre, elle eut la colique & une douleur d'estomac & des hypocondres; elle s'endormit vers les sept heures du soir, s'éveilla

vers minuit, l'épigaſtre & tout le reſte du ventre étaient tendus & très-douloureux, elle ſe plaignit & fut agitée pendant le reſte de la nuit; le lendemain, & pendant la nuit ſuivante, elle ne fut point à la garde-robe & ne vomit point.

Les mêmes ſymptômes continuaient le ſix août; appelé, le ſoir de ce jour, je trouvai les jambes de cette malade couvertes de beaucoup de pétéchies, de différentes couleurs, roſe, rouge, ceriſe, rouge-brun, maron, livide, noirâtre; elles différaient auſſi par leur largeur, les unes étaient comme des lentilles, les autres plus larges; on voyait ſur le corps & ſur les bras une ou deux taches, ſeulement plus grandes & livides; le pouls était d'une vîteſſe extrême, la peau brûlante, l'agitation & les cris continuels.

Les ſymptômes étaient les mêmes le ſept août; outre cela, le corps était couvert de pétéchies larges & noires, elle en avait une livide très-large au-deſſous du coude du bras gauche; vers midi les extrémités devinrent froides, le battement des artères ne ſe faiſait plus reſſentir aux poignets, l'agitation & les cris continuaient; le froid des extrémités augmenta après-midi, elle n'avait plus du tout l'eſprit préſent, l'agitation était la même lorſqu'elle mourut, à ſept heures du ſoir ou environ; j'ouvris ſon cadavre le huit août, l'épiploon était légèrement enflammé, les inteſtins

grêles, excepté dans l'étendue de deux travers de doigt, étaient en partie d'un rouge foncé, & en partie d'un rouge livide; les gros inteſtins étaient ſains.

On voyait ſur toute la ſurface des inteſtins grêles, dont quelques portions étaient enflammées & d'autres gangrenées, une grande quantité de pétéchies petites, de largeur & de couleur différentes, d'un rouge noir ou tout-à-fait noires, le péritoine & le méſentère étaient couverts d'une multitude de pétéchies ſemblables à celles qu'on voyait ſur les inteſtins grêles; les glandes du méſentère, beaucoup plus groſſes que dans l'état naturel, étaient d'un rouge noir & paraiſſaient remplies de ſang coagulé; lorſqu'on coupait une des pétéchies, par le milieu, il en découlait une humeur ſemblable à celle qui ſe trouve dans les échimoſes, & de la même couleur que celle qu'avait la pétéchie avant d'être ouverte.

L'eſtomac reſſemblait exactement à une peau de tigre; il était blanchâtre & moucheté de beaucoup de taches noires très-grandes, les poumons étaient ſains; on voyait auſſi, ſur la ſurface externe du cœur, des pétéchies de couleur & de grandeur différentes.

En examinant ces taches ſur les bras & ſur les cuiſſes, j'ai obſervé qu'elles occupaient toute l'épaiſſeur de la peau, & que ſouvent quelques-

unes d'elles pénétraient dans le corps graiſſeux, qu'elles teignaient de la même couleur que la pétéchie offrait à la vue, avant d'être ouverte; je vis, en diviſant avec un ſcalpel, cette large tache, la plus grande de toutes, & qui était ſituée au-deſſus du coude, à la partie externe du bras gauche, qu'elle pénétrait juſqu'aux muſcles, à travers une couche de graiſſe aſſez épaiſſe, de telle ſorte qu'elle repréſentait une ſorte de cône, dont la pointe portait ſur les muſcles, & la baſe, à la ſurface du bras.

Je trouvai cependant quelques vers dans le colon.

Je regrette bien de n'avoir pas eu le tems de chercher s'il n'y avait point de pétéchies ſur d'autres parties, & quelles étaient celles où je les aurais trouvées.

Obſervez que cette inflammation ſi violente de l'eſtomac, qu'elle ſe termina par le ſphacèle, ne fut accompagnée que d'un léger vomiſſement, puiſque la malade ne rejetta qu'une ſeule fois, au commencement de la maladie, quelques matières jaunes & en petite quantité. *Boerhave*, dit: cependant » que les malades attaqués de » gaſtritie éprouvent, auſſi-tôt qu'ils ont avalé » quelques choſes, le hoquet & les vomiſſemens » les plus douloureux ».

Cette inflammation violente de preſque tous

les intestins grêles, ne causa point la *passion iliaque*.

NEUVIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Une jeune fille, âgée de vingt-deux ans, vint à l'hôpital, voilà ce dont elle se plaignait.

Elle avait depuis six ans de légers ulcères aux jambes qui ne pouvaient cicatriser; depuis quelques années, elle gagnait sa vie à faire des rubans de soie, les ouvrieres occupées de ce travail, sont assises penchées en avant, [1] la partie inférieure du sternum est appuyée sur le métier, qui la comprime; elles chantent en travaillant pour faire couler le tems.

(1) Ramazini. supplém. aux malad. des ouvriers, dit: c. 4. Les femmes enceintes qui font des tissus, avortent plus souvent que les autres.... Les filles occupées de même métier, sont toujours réglées; leurs évacuations périodiques sont souvent trop abondantes; la compression qu'elles exercent sur l'épigastre, en travaillant, leur situation pendant le travail, leur causent souvent de mauvaises digestions, lorsqu'elles se meurent à l'ouvrage aussi-tôt après leur repas.

Cette fille était d'ailleurs bien portante, bien réglée; elle dit qu'elle était enrhumée, depuis cinq mois, que depuis six semaines, elle respirait plus difficilement, qu'elle toussait plus souvent sur-tout le soir & pendant la nuit, qu'elle rendait des crachats purulens, qu'elle avait soif, quelques frissons de tems en tems, & qu'elle passait les nuits sans dormir; elle n'était pas bien maigre, & n'avait cessé de travailler que depuis deux jours qu'elle avait passé chez elle au lit.

Elle fut confiée à mes soins le 2 septembre 1776; son pouls était fébrile, il n'était ni faible, ni dur; elle ne pouvait se tenir couchée qu'avec peine sur le côté gauche; elle ressentait de la douleur vers la partie inférieure du *sternum*; elle avait la joue gauche souvent plus rouge que l'autre, elle suait pendant la nuit, & était fatiguée par la diarrhée.

Les choses avaient resté dans le même état, jusqu'au quinze de ce mois, si ce n'est que, les sueurs étaient moins abondantes; les selles étaient toujours au nombre de six ou huit pendant vingt-quatre heures, comme auparavant, quoique je ne crusse pas la situation de cette malade plus fâcheuse, étant assise, ce jour là, sur son lit, & causant avec les infirmiers, après avoir bu un verre de tisanne, elle se couche, elle se

tourne aiſément ſur les deux côtés, & tout-à-coup, ayant l'eſprit très-préſent, elle meurt, pour ainſi dire, en parlant, ſans avoir témoigné le plus leger preſſentiment de cet événement. Ce cadavre était aſſez charnu, relativement au ſexe & à l'âge de la défunte, il ne paraiſſait pas qu'elle eut jamais été maigre.

Le poumon droit était adhérent à la plévre, par de legères concrétions membraneuſes; ce viſcère, très-peſant, oppoſait au ſcalpel, la réſiſtance que le foie lui eut offert; il était parſemé d'une prodigieuſe quantité de petits abcès, qui, lorſqu'on l'eut coupé, répandaient une humeur purulente; quelques-uns n'étaient pas plus gros qu'une lentille, d'autres l'étaient comme un pois; il y en avait dont le volume égalait celui d'une noiſette.

Les bronches & leurs ramifications étaient abreuvés de pus; les portions de ce viſcère, interpoſées entre les abcès, étaient affectés d'inflammation commençante; le poumon gauche était ſain.

Le péricarde renfermait huit onces, ou environ, de ſéroſités; le ventre contenait, à-peu-près, deux livres du même liquide; les viſcères abdominaux étaient ſains, cependant les glandes du méſentère étaient plus groſſes que dans l'état

naturel; l'état du cou indiquant un virus (1) ſcrophuleux, j'ouvris la glande thyroïde, qui contenait, dans différens points de ſa ſubſtance, une matière glutineuſe, gluante.

Il y a peu de maladies pour la guériſon deſquelles on ait autant vanté de remèdes différens que pour celle de la phtiſie, mais cependant ſi, parmi les cauſes innombrables de cette maladie, on ne diſtingue pas bien celle qui la produit, on emploiera un mauvais traitement. La négligence qu'on apporte dans ces recherches, & cependant auſſi la gravité de la maladie, même lorſqu'elle eſt bien connue, cauſent tous les jours la perte d'une grande quantité de malades.

La phtiſie purulente, ſuite de l'hémoptyſie, de la péripneumonie ou de la pleuréſie, terminées par ſuppuration, eſt la plus dangéreuſe de toutes, elle eſt bientôt mortelle lorſqu'elle eſt

---

(1) *Cum collo ſtrumoſo eſſet.* Quoiqu'on emploie quelquefois le mot *ſtruma*, pour déſigner le goître; l'état du foie, du poumon & du méſentère de ce cadavre, indique évidemment les effets du virus ſcrophuleux; c'eſt pourquoi j'ai traduit le mot *ſtrumoſo*, par celui de ſcrophuleux. D'ailleurs la deſcription que fait Stoll de cette glande thyroïde, ne dénote pas préciſément que la malade, qui fait le ſujet de cette obſervation, eut un goître.

compliquée de fievre hectique (1), de sueurs colliquatives (2), & de diarrhée.

Il y a plusieurs causes qui empêchent la formation de la cicatrice des ulcères du poumon & leur guérison.

La phtisie pulmonaire, entretenue par un abcès, est souvent encore compliquée d'inflammation des parties voisines du foyer de la suppuration, ce qui oppose un nouvel obstacle à la guérison de cette sorte de phtisie.

Les malades qui ont eu des hémoptisies, ou qui sont attaqués de cette maladie, crachent du pus mêlé de sang; ils se plaignent d'une douleur de côté, qui augmente par intervalle, ils ont tous les symptômes qui indiquent *l'inflammation obscure & chronique des poumons*, dont j'ai déjà donné la description. On aura une idée

---

(1) La fievre hectique est une sorte de fievre lente, dont la durée est très-longue, qui est accompagnée de chaleur des extrémités, surtout pendant la digestion, d'amaigrissement, & qui est ordinairement entretenue par des obstructions ou des ulcères internes.

(2) Les mots *sueurs colliquatives* désignent une évacuation de cette excrétion cutanée, si abondante, qu'il semble que toutes les parties liquides & solides, s'échappent par les pores. Ces sueurs conduisent à l'émaciation & souvent à la mort.

exacte de la phtisie produite par l'hémophtisie, ou compliquée de crachement de sang, si l'on conçoit *l'existence d'une inflammation continue & chronique des poumons, ou plutôt celle d'une sorte de péripneumonie chronique, avec crachement de sang, plus abondant qu'il n'a coutume de l'être dans ces maladies, & causé par la faiblesse des vaisseaux pulmonaires dans laquelle une partie du poumon, ayant été enflammée, suppure, tandis que le reste de ce viscère est soumis aux accidens d'une inflammation commençante.* Je parle ici de cette sorte d'hémophtisie qu'on devrait appeler *inflammatoire*, & qu'il faut bien distinguer d'avec les crachemens de sang qui reconnaissent d'autres causes.

Les abcès du poumon qui sont la suite de la pleurésie & de la péripneumonie aiguës, (car j'ai prouvé plus haut qu'il existe des inflammations chroniques de la poitrine), sont compliqués de l'inflammation des parties voisines de leur siége, cette inflammation est cependant moindre que dans l'hémophtisie *inflammatoire*.

D'après ce que je viens de dire, il est aisé de voir quels sont les remèdes utiles ou dangéreux dans la phtisie pulmonaire, causée par le crachement de sang, la péripneumonie, ou la pleurésie terminées par suppuration.

Morgagni défend l'usage des balsamiques, tels

que le baume (1) de leucatel, la thérébentine, la mirrhe & tous les autres remèdes analogues, qui ont été ſi vantés ; mille & mille obſervations prouvent leur danger, ils augmentent la chaleur & la fievre ; ils excitent la péripneumonie qui accompagne cette maladie, ils augmentent la ſuppuration.

Les remèdes ſalins, les eaux minérales de Setters, & les autres eaux de propriétes analogues, ſont auſſi nuiſibles, dans cette ſorte de phtiſie, qu'ils ſont utiles dans l'engorgement ſéreux du poumon, les tubercules & les affections ſcrophuleuſes de ces viſcères.

Bien loin de guérir la phtiſie, cauſée par le crachement de ſang inflammatoire, & cette ſorte d'hémophtiſie, le quinquina, (*cinchona officinalis*), excite le crachement de ſang & augmente la maladie ; on voit pourquoi les aſtringens, qu'on emploie ſi fréquemment dans *l'hémophtiſie inflammatoire*, rendent ſouvent cette maladie incurable.

Cependant des hommes d'un très-grand mérite, ayant beaucoup vanté l'uſage du quinquina dans les ſuppurations internes, tandis que d'autres praticiens, non moins eſtimables, l'ont re-

---

(1) On ſait que le baume de Leucatel, eſt une ſorte d'onguent compoſé avec l'huile, la cire, le ſantal rouge, &c.

jetté, je vais examiner dans quels cas on peut adminiſtrer ce remède avec avantage.

L'expérience & la raiſon s'accordent à dire que le quinquina ſera utile s'il n'y a point diathèſe inflammatoire, ſi le pus s'échape avec facilité, & ſi l'abcès n'eſt point accompagné d'inflammation conſidérable.

Le quinquina préſerve le ſang de l'infection, & le malade de la conſomption dans les ſuppurations externes, & même dans celles qui viennent de l'intérieur, lorſque le pus peut s'échaper & être rejetté avec facilité.

Cette écorce eſt dangéreuſe ou inutile, lorſque le pus eſt renfermé dans quelque cavité, lorſqu'il y a diathèſe inflammatoire, ou lorſque les ulcères du poumon ſont très-enflammés.

De tout tems on a beaucoup vanté le lait contre cette maladie; *Hyppocrate* a dit, & l'expérience a confirmé que le lait n'eſt pas bon pour les fébricitans, les phtiſiques dont je parle, doivent être rangés dans cette claſſe; la partie caſeuſe de cette liqueur, la rend nuiſible dans la diathèſe inflammatoire, il n'eſt donc pas étonnant que la diette lactée, quoique très-recommandée, dans cette ſorte de phtiſie, parmi le peuple, depuis un tems immémorial, trompe ſouvent l'eſpoir des médecins & des malades.

Dans ce cas, il vaut mieux donner le lait

étendu dans quatre parties d'eau, ou même le petit lait; dans cette *forte de phthifie*, je n'ai jamais obtenu d'effets satisfaisans de l'usage du lait d'ânesse, qui se rapproche davantage de celui de femme, quoiqu'il ait été très-recommandé par les anciens.

D'après ce que je viens de dire, il est facile de voir ce qu'on doit espérer ou craindre de l'usage du lait de femme extrait par la succion.

L'antihectique de *Poterius*, (oxide blanc d'antimoine) est suranné.

Dans cette maladie, coucher avec une jeune personne saine, nuit à celle-ci sans être utile au malade.

Mais que devons-nous penser de l'équitation dont *Sydenham* a tant fait l'éloge, & à l'aide de laquelle ce médecin illustre assure avoir guéri des sueurs & des diarrhées colliquatives. Je vois avec peine, qu'au grand détriment des malades, beaucoup de médecins n'ont pas bien saisi l'esprit de *Sydenham*, l'expérience a appris que ce moyen très-énergique, dans plusieurs maladies chroniques, est aussi nuisible dans la phthisie entretenue par un ulcère interne, qu'elle le serait dans la pleurésie & la péripneumonie, & que l'équitation & le mouvement des voitures, conduiraient ces malades à une mort certaine.

Cette sorte d'exercice est bien plus convenable

à ceux dont la maigreur & la conſomption, ſont cauſées par l'inertie des organes de la digeſtion, trop faibles pour bien aſſimiler les alimens; ou lorſqu'une toux ſtomachique, long-tems continuée, a mis les malades dans cet état, qui ſe rapproche ſi bien de la phtiſie; dans la toux qu'on nomme *habituelle*, & qui dépend de l'engorgement des poumons, par une matière épaiſſe & viſqueuſe; chez les hypocondriaques, les perſonnes ſédentaires, chez celles dont l'émaciation a été cauſée par l'engorgement ſéreux des viſcères abdominaux, après les fievres bilieuſes, les intermittentes, les quartes opiniâtres, les fievres méſentériques, la colique bilieuſe, la dyſſenterie, & à la ſuite de toutes les maladies, qui, par leur nature, ou à cauſe de la longueur de leur traitement, ont produit l'atonie des ſolides & la diminution des humeurs nutritives, & après les pertes exceſſives des humeurs principales telles que le ſang, la ſemence, après une diſſipation trop-abondante du fluide nerveux & dans la diſpoſition à la conſomption qui en eſt la ſuite.

Le lichen d'Iſlande, (*lichen iſlandicus*), guérit très-bien les maladies dépendantes de la faibleſſe ou du relâchement du poumon; les vertus toniques & agglutinatives de cette expanſion végétale, corrigent la diathèſe catarrale dans les tem-

péramens humides, chez ceux dont le poumon eſt abreuvé de férofités.

La décoction de polygala, (*polygala amara*), eſt bonne dans les mêmes circonſtances que le lichen, (*lichen iſlandicus*); on lui aſſocie ſouvent ce remède avec avantage, mais il eſt auſſi contraire, dans l'hémophtiſie & la phtiſie, ſuites de cette première maladie, que le quinquina & les autres médicamens fortifians; j'en ai déduit les raiſons plus haut.

Ces deux végétaux ont des propriétés qu'on ne doit pas dédaigner, lorſqu'on a à traiter cette phtiſie fauſſe, qu'on peut guérir par l'équitation; comme je l'ai déjà dit, ils ne guériſſent jamais les vraies pleuréſies ou péripneumonies, mais ſouvent ils remedient aux affections féreuſes & pituiteuſes du poumon.

Si après une inflammation véritable du poumon, lorſque les accidens en ſont ceſſés, la faibleſſe du malade ne lui permet pas d'expectorer, & que les poumons ſoient engorgés par l'abondance des crachats. L'uſage du lichen & du polygala, (*lichen iſlandicus*), (*polygala amara*), diminuera cette faibleſſe, & guérira *cette fauſſe péripneumonie.*

J'ai reconnu l'efficacité de la décoction de la même eſpèce de polygala dans une autre circonſtance, c'eſt lorſque l'évacuation des cra-

chats qui ſont la criſe de l'inflammation des poumons, eſt trop *abondante*, ſe continue *trop longtems*, affaiblit le malade & le conſume.

Ceux qui ont employé de petites ſaignées, ſouvent réitérées, dans le traitement de la phtiſie, ſuite de l'hémophtiſie inflammatoire, me ſemblent avoir eu des notions plus exactes de cette maladie, que ceux qui les blâmaient, les ſaignées relatives à la force du malade & à l'intenſité de la maladie, les décoctions émollientes, les émulſions, le régime entièrement végétal, ſont les moyens les plus ſurs de guérir la phtiſie (1)

---

(1) La méthode la plus générale de traiter les phtiſies, accompagnées de crachement de pus, eſt très-nuiſible aux phtiſiques; dès que l'excrétion purulente commence, on rejette les médicamens antiphlogiſtiques, on y ſubſtitue le lait, les infuſions ou les décoctions de plantes aromatiques de propriétés ſtimulantes, qu'on adminiſtre ſeules ou mêlées avec le lait; on ajoute à cela, les baumes, les réſines, &c.

En ſuppoſant, comme on l'a jugé d'après une fauſſe analogie, que ces remèdes exercent leur action ſur les ulcères internes, de même que ſur les externes, ne ſait-on pas que la chirurgie n'applique jamais les topiques irritans, ſur les ulcères qui tendent à ſe cicatriſer, de crainte de changer cette diſpoſition favorable par le ſtimulus de ces topiques, ni ſur ceux dont les bords ſont enflammés, de crainte d'augmenter l'inflammation? ne ſait-on pas que les différens changemens qui arrivent aux ulcères externes, dé-

purulente,

purulente, compliquée d'inflammation considérable du reste du poumon.

DIXIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Une vieille femme maigre & jaune, se confia à mes soins, vers la fin du mois de juin, elle ressentait, depuis quelques jours, une douleur dans les régions du foie, de l'estomac, & une chaleur brûlante qui s'étendait des dernières fausses côtes, [côtes asternales], inférieures, jusqu'à la crête de l'os des îles, elle me dit qu'il y avait à-peu-près un mois qu'elle était

terminent la chirurgie à varier ses moyens, & que tantôt elle substitue les émoliens, les rafraîchissans aux remèdes plus actifs; pourquoi donc ne varie-t-on pas de même ses moyens suivant les indications que fournit la phtisie, une analogie plus juste que celle tirée de la propriété plastique des balsamiques, & fournie par les changemens qu'on observe arriver sur les bords des ulcères externes, nous indique ce que nous avons à faire & à éviter dans le traitement de la phtisie, & nous prescrit, comme Stoll, de rejetter la pratique routinière qui ne connaît que les baumes, les décoctions aromatiques, le lait, si souvent funestes.

ſortie guérie d'un hôpital voiſin, *Pazmanéano*; où elle avait demeuré environ ſept ſemaines, pour y être traitée d'une iétère, elle ne répondit rien de plus à mes différentes queſtions.

Lui ayant preſcrit l'uſage interne & topique de tous les moyens uſités en pareil cas, elle vomit peu de jours après, tout-à-coup, une grande quantité de ſang noir & mêlé de caillots; cette hémophtiſie fut bientôt arrêtée par une boiſſon d'eau ſimple acidulée avec une forte doſe d'eſprit de vitriol, [acide ſulfurique étendu d'eau], par l'application de ligatures ſur les extrémités, & par les ſoins qu'on prit de lui donner tous les alimens froids; je lui ordonnai enſuite quelques purgatifs légers compoſés avec la rhubarbe, [*rheum palmatum*], & la crême de tartre, [tartrite acidule de potaſſe], qui ſollicitèrent l'évacuation, par les ſelles, d'une grande quantité de matières ſtercorales, mêlée avec beaucoup de ſang caillé.

Elle avait tous les jours, vers midi, un léger accès de fièvre quotidienne qui ceſſa peu de tems après; la douleur du ventre était diminuée peu-à-peu depuis le vomiſſement de ſang, cependant cette partie était ſi ſenſible que la malade n'y pouvoit ſupporter une preſſion un peu forte, quoiqu'elle n'y reſſentit pas de douleur, quand on la touchait; mais le pouls devenait

de jour en jour plus petit, moins perceptible, & plus vîte qu'il ne l'était lorſqu'elle entra à l'hôpital.

Elle mourut, tout-à-coup, huit jours après ſon dernier accès de fievre quotidienne, lorſqu'elle ſe diſpoſait à ſortir de l'hôpital.

Chaque cavité de ſa poitrine renfermait, à-peu-près, huit onces de ſéroſités; les poumons d'ailleurs ſains, étaient plus mous que dans l'état naturel; lorſqu'on en diviſait la ſubſtance, elle laiſſait échapper de la ſéroſité.

Dans l'abdomen, après avoir ouvert l'eſtomac, on voyait au milieu de ce viſcère, à l'endroit de ſa grande courbure, entre ſes orifices œſophagien, [*cardia*], & inteſtinal, [*pylore*] une tumeur cancéreuſe, dont la ſurface inégale repréſentait celle d'une pomme de terre; elle étoit ſillonnée de vaiſſeaux bleus & varriqueux, & lorſqu'on la preſſait, il en ſortait une humeur ichoreuſe; depuis le point qu'occupait la tumeur juſqu'à l'orifice inteſtinal, [*le pylore*], l'eſtomac était retréci, & reſſemblait plutôt au duodenum qu'au ventricule.

Le duodenum avait contracté, dans un long trajet, des adhérences ſi intimes, avec la partie concave du foie, qu'on ne pouvait ſéparer ces viſcères, avec le ſcalpel, ſans les bleſſer, & que la véſicule du fiel, preſſée entr'eux deux, était

entiérement oblitérée ; on trouvait à ſa place un abcès gros comme une noix, rempli d'une matière très-fétide, ſemblable à des féces d'huile.

Le canal coledaque, [biliaire commun], était fermé à l'endroit de ſon inſertion avec le duodenum, par un calcul à trois angles obtus, qui ſemblait s'y être formé, puiſqu'il rempliſſait exactement la partie de ce canal qui le contenait, & qu'il bouchait, avec un de ſes angles, la portion de ce conduit qui s'ouvre dans le duodenum.

Ce calcul était gros comme une noix muſcade moyenne ; il était enveloppé d'une matière jaune & glutineuſe, qui ſe deſſecha bientôt après, devint plus dure & preſque [1] pierreuſe ; en le caſſant, on voyait qu'il était formé de pluſieurs couches ; je n'ai pas pu diſtinguer juſqu'où la portion du canal choledoque, [biliaire commun] qui était au-deſſus de ce calcul, s'étendait vers le foie, ſi ce conduit communiquait avec l'abcès rempli de l'humeur ſemblable à de la lie d'huile, ou s'il communiquait directement avec le foie.

Le foie était ſain, mais la tunique des vais-

---

(1) On lit dans la 70e observation du troiſième volume des actes de Copenhague, que la matière encore mucilagineuſe d'un calcul, ſe coagula, & forma une pierre jaune, auſſi-tôt qu'elle fut expoſée au contact de l'air.

feaux qui le traverſent, était plus épaiſſe, ils étaient plus dilatés que dans l'état naturel, tout l'ileum, & une grande partie du jéjunum étaient d'un rouge terne, le lavage d'une portion de ces inteſtins prouva que cette couleur n'était pas dépendante de la préſence d'une grande quantité de ſang grumelé & diaphane qui était contenu dans le tube inteſtinal.

On trouva auſſi, dans l'ileum pluſieurs pelotons de vers encore vivans.

La force muſculaire, la préſence d'eſprit que conſerva cette malade, l'abſence de la douleur, permettaient d'eſpérer une guériſon prochaine; mais la faibleſſe & l'intermittence du pouls, qu'on obſerva pendant les huit derniers jours de ſa vie, indiquaient combien on devait avoir peu de confiance dans cette [1] amélioration aparente de ſon état.

Chez les vieillards, l'ictère chronique, la cardialgie qui dure long-tems, une douleur ou une tumeur continuelle de l'épigaſtre, annonce, le plus ſouvent, une léſion grave du ſyſtême gaſtrique ou biliſère. Pluſieurs autres ouvertures de cadavre, que j'ai préſentes à la mémoire, me confirment cette aſſertion.

Le médecin chargé de guérir des maladies de

(1) Euphorian. État plus ſupportable.

cette sorte, ménagera ses malades, & sa réputation, s'il n'emploie point de remèdes *fondans trop actifs* : donnés sans réflexion, ces médicamens excitent bientôt des agitations funestes, hâtent l'instant de la mort, qui eut été retardé sans ce traitement inconsidéré; un régime doux, des décoctions de chiendent, [*panicum dactylon*, *triticum* [1] *repens*], de pissenlit, [*leontodon taraxacum*], doivent être préférés.

ONZIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Le douze août au soir, la veuve d'un militaire, âgée de soixante-quatorze ans, grasse, de bonne mine, *eusarco*, *eucrous*, & qui se portait très-bien depuis plusieurs années, fit, avec sa gaité ordinaire, un meilleur souper, & but davantage de bon vin pur qu'à sa coutume; elle était en très-bonne santé quand elle se coucha. N'étant point venue déjeûner, le lendemain, comme elle

(1) On emploie indifféremment, dans les pharmacies, les racines stolonifères des deux plantes dénommées ci-dessus, pour celles du *chiendent*; les auteurs désignent, par ce nom français, celles du *triticum repens*.

y était accoutumée, ſes gens de ſervice la trouvèrent au lit ne pouvant pas parler, & hémiplégique du côté droit; on voyait ſur elle, ſur ſon lit & ſur le plancher, les reſtes de ſon ſouper qu'elle avait vomis pendant la nuit.

Le médecin qui fut appelé, la fit ſaigner au pied gauche, & lui fit appliquer trois véſicatoires.

N'ayant perſonne qui put pourvoir à ſes beſoins, & l'état de pauvreté dans lequel elle ſe trouvait, ne lui permettant pas de ſe procurer ſon néceſſaire, on l'apporta à l'hôpital, le quatorze au ſoir; on lui fit les remèdes qui parurent convenables; cependant elle mourut dans la nuit du quinze au ſeize; elle n'avait donné que rarement, & ſeulement par intervalle, des ſignes de préſence d'eſprit, ſoit chez elle, ſoit à l'hôpital.

Son cadavre ayant été ouvert, quelques heures après; on trouva, de chaque côté, beaucoup de ſéroſités entre les enveloppes membraneuſes du cerveau; la pie mère, [méningine], beaucoup plus épaiſſe & plus dure que dans l'état naturel, reſſemblait à une aponévroſe; les vaiſſeaux de cette membrane étaient beaucoup plus renflés, & remplis de ſang du côté gauche que du côté droit; les ventricules du cerveau contenaient auſſi une petite quantité de ſéroſités.

La ſubſtance du cerveau me parût plus molle

qu'elle ne l'eſt dans l'état naturel, les tuniques des artères carotides [cérébrales], étaient offifiées, dans tout leur diamètre, à l'endroit de l'entrée de ces vaiſſeaux, dans le crâne, & juſques dans le conduit oſſeux, par où elles s'y introduiſent; je n'eus pas le tems de les ſuivre à travers ce conduit; les tuniques des rameaux de ces artères étaient, en grande partie, offifiées, mais de telle manière que des portions ainſi altérées, étaient alternativement ſuivies d'autres portions dans leur état naturel, & réciproquement. L'offification de la carotide gauche [cérébrale gauche] ſe plongeait davantage dans l'intérieur du crâne que celle du côté oppoſé, il y avait des branches de cette artère ſur leſquels on ne remarquait que quelques petits points oſſeux.

On trouva à l'endroit où le ſinus longitudinal inférieur ſe rapproche du corps calleux, un petit os long d'un pouce ſur quatre lignes de large & trois d'épaiſſeur.

Le diamètre de la carotide gauche [cérébrale gauche], était beaucoup plus large à ſon entrée dans le crâne, que celui de la carotide droite, (cérébrale droite); la première fourniſſait un plus grand nombre de rameaux que la dernière; ils étaient auſſi plus larges; le même vice ſe faiſait remarquer ſur les artères vertébrales, (cérébrales poſtérieures), leur diſpoſition qui

ſemblait avoir été établie dès la naiſſance, était telle que celle du côté gauche, beaucoup plus large, avait des rameaux plus nombreux & plus larges, auſſi que ceux de cette artère du côté droit.

Le cœur & ſes valvules étaient dans l'état naturel; la croſſe de l'aorte (courbure de l'aorte) était plus large; on voyait ſur la ſurface interne des artères pulmonaires, pluſieurs points oſſeux, ſemés de diſtance en diſtance, l'aorte deſcendante, (aorte pectorale & abdominale) était auſſi recouverte, dans quelques endroits, de lames oſſeuſes, juſqu'au lieu de ſa bifurcation pour former les artères iliaques; quelques-unes de ces lames occupaient les deux tiers de la circonférence de cette artère; les caniques des artères iliaques étaient oſſifiées dans l'etendue d'un pouce.

Les autres artères, que je vis, étaient dans l'état naturel, je ne cherchai pas à voir les autres.

Voici un exemple d'apoplexie dont la cauſe ſe trouve principalement dans le côté gauche, & qui a été ſuivie de paralyſie du côté droit; il y avait chez cette veuve une prédiſpoſition, originaire, dépendante de l'inégale capacité des artères de chaque côté; il était extraordinaire que les vaiſſeaux du côté gauche fuſſent plus larges que ceux du côté droit, ils le ſont ordinairement moins.

On ne pouvait corriger cette diſpoſition à l'apoplexie, puiſqu'elle dépendait de la trop grande capacité des vaiſſeaux, & de leur oſſification.

On voit aiſément que cette apoplexie fut cauſée par le vomiſſement, qui ſuivit l'excès que cette malade avait fait la veille, & par le vice de conformation & l'altération des tuniques des artères.

Le vomiſſement eſt évidemment dangéreux chez les vieillards, (1) ainſi que tout ce qui détermine le ſang, à ſe porter vers la tête, la bonne chère, le vin pur, la conſtipation, l'éternuement, l'opium, &c.

Il eſt extraordinaire que le cerveau fut *plus mou* que dans l'état naturel, quoique cette femme fut vieille, & que les tuniques des artères fuſſent oſſifiées.

Quoique j'euſſe trouvé beaucoup de féroſité

---

(1) L'obſervation que fait Stoll, relativement au danger des émétiques chez les vieillards, eſt d'autant plus importante, que beaucoup de praticiens les ordonnent ſans avoir égard aux modifications qui s'opèrent dans le ſyſtême vasculaire, pendant la vieilleſſe. En rencontrant l'indication d'un remède, un médecin doit toujours dérouler le tableau des contr'indications, & examiner, avec ſoin, s'il ne s'y en préſente point qui contre-indique l'adminiſtration de celui qu'il ſe propoſait de donner.

ſous les meninges, qui recouvraient les deux hémiſpheres du cerveau, je n'ai pas cru devoir ranger, parmi les apoplexies ſéreuſes, celle qui fait le ſujet de cette obſervation ; car la partie la plus tenue du ſang, qui était arrêtée, accumulée ſous le crâne, avait été forcée de s'échapper par les petits vaiſſeaux latéraux ; cependant cette *ſérosité épanchée*, avait encore ajouté à l'apoplexie cauſée *par le ſang*.

On trouve ſouvent dans le cerveau des cadavres de perſonnes mortes à la ſuite d'apoplexies, les *vaiſſeaux de ce viſcère remplis* de ſang, & des *épanchemens de ſérosités* ; beaucoup de praticiens rangent ces apoplexies parmi celles appelées ſéreuſes ; il eſt mieux de les conſidérer comme ſanguines, car le ſang qui ſe porte, en trop grande quantité, vers la tête, cauſe l'apoplexie & l'épanchement de ſérosités. *Cet épanchement doit être placé parmi les cauſes ſubſéquentes qui, ne pouvant produire la maladie, l'aggravent cependant.*

Ce n'eſt pas dans les expreſſions ſeulement que conſiſte la différence de ces maladies, le traitement doit auſſi être différent, dans l'apoplexie *ſéreuſe*, & dans l'apoplexie *ſanguine*. Certes cette conſidération eſt ſi importante, que ſi l'on emploie, dans une de ces maladies, les moyens que néceſſite l'autre, on tue le malade, il n'y a rien

d'indifférent dans leur traitement, ce qui n'eſt pas utile, eſt néceſſairement nuiſible.

Morgagni a rangé *parmi les apoplexies ſéreuſes, celles qu'il avait obſervées être accompagnées de pléthore des vaiſſeaux du cerveau, & d'épanchement de ſéroſités*; cependant il évita cette erreur en pratique, puiſqu'il a recommandé la ſaignée *dans quelques apoplexies ſéreuſes, lorſque le ſang diſtend les vaiſſeaux qui le contiennent, par ſa quantité, & lorſque cette pléthore ſe trouve réunie à la préſence de la ſéroſité.*

Cet auteur célèbre dit auſſi que pluſieurs praticiens penſent que l'apoplexie n'eſt jamais occaſionnée par l'épanchement de la ſéroſité, mais qu'il eſt *une ſuite* de la cauſe qui a produit cette maladie, c'eſt-à-dire de la trop grande quantité du ſang dans les vaiſſeaux du cerveau, & des parties voiſines, dont il ne peut s'échapper; cependant il ajoute, que cela ſe paſſe ſouvent ainſi, mais non pas toujours.

Il y a certainement des apoplexies eſſentiellement ſéreuſes; la ſaignée eſt alors mortelle; la dépravation des liqueurs, une longue cacochimie antécédente, la vieilleſſe, non pas celle qui encore verte & vigoureuſe, le diſputerait à la jeuneſſe, mais celle qui eſt faible & languiſſante; l'uſage inconſidéré & trop-abondant des boiſſons aci-

des chez les vieillards, la guérison d'anciens ulcères aux jambes, qui fournissaient une grande quantité de sanie. La saison froide & humide, un tempérament pituiteux fournissent, longtems avant l'invasion de cette maladie, les signes qui aideront à distinguer, sans peine, l'apoplexie séreuse d'avec l'apoplexie sanguine.

DOUZIÈME OUVERTURE

DE CADAVRE.

Une fille, âgée de vingt six ans, fut apportée à l'hôpital le vingt-huit août.

Elle jouissait, depuis long-tems, d'une bonne santé; ses évacuations périodiques se montraient régulièrement, elle en attendait bientôt le retour; le vingt-deux août elle ressentit des lassitudes dans les jambes, elle eut des alternatives de froid & de chaud, & mal à la tête; on la saigna le même jour; un purgatif, qu'un chirurgien lui donna le lendemain, lui causa une super-purgation, elle fut encore saignée, le jour d'après, & prit un émétique qui lui fit rendre beaucoup de matières bilieuses & muqueuses, la diarrhée continua.

Lorſque cette malade fut confiée à mes ſoins, elle ſe plaignait d'avoir des alternatives de friſſons & de chaleur, elle avait la bouche amère & pâteuſe, la langue liſſe, très-rouge & très-chaude ; le pouls était petit, extrêmement vite, ſa peau était ſemée de pétéchies lenticulaires, & d'un rouge terne.

Je jugeai que je devais remédier à la proſtation de ſes forces, c'était l'indication qui ſe préſentait, & je lui ordonnai les remèdes propres à combattre la diſſolution prochaine des humeurs, le quinquina, (*cinchona officinalis*) le camphre, & autres remèdes que je crus convenir à l'état de la maladie.

Mais l'indocilité extrême de cette malade, rendit inutiles mes ſoins & les remèdes, car, ou elle ne prenait pas les médicamens, ou elle les rejettait au viſage des infirmiers, après les avoir reçus dans ſa bouche, elle avait cependant l'eſprit très-préſent, & une pleine connaiſſance de ce qu'elle faiſait, il arriva de-là que, pendant tout le cours de la maladie, la plus grande partie des remèdes fut perdue.

Cependant le pouls devint plus fréquent & plus faible, la langue ſe d.ſſécha, devint rude, elle reſſemblait à un morceau de chair grillée, cette malade éprouvait une ſenſation douloureuſe de chaleur dans l'épigaſtre & l'abdomen qui ren-

dait la preſſion, ſur ces parties, inſupportable, enfin elle était fatiguée, principalement vers le ſoir, par une toux violente & ſeche; elle délirait, ſur-tout pendant la nuit, quoique la maladie fut déjà très-avancée & qu'elle devint ſi grave, par la ſuite, elle reconnaiſſait bien ceux qui lui parlaient.

Elle reſſentit toujours le beſoin de rendre ſes déjections, & ne les fit jamais dans ſon lit, enfin elle conſerva aſſez de force juſqu'au dernier inſtant de ſa vie, pour aller à la garderobe ſeule, ou aidée d'une ſeule infirmière.

Elle mourut le vingt-trois ſeptembre. Pendant les trois derniers jours de ſa vie, la fréquence & la faibleſſe de ſon pouls, furent étonnantes.

On l'ouvrit, l'épiploon était en grande partie putréfié & ſphacellé, les inteſtins étaient en partie enflammés, en partie gangrenés, ſur quelques points de leur ſurface.

La membrane interne de l'eſtomac, ſur-tout vers le pylore, (l'orifice inteſtinal), était ſemée de taches rouges lenticulaires, ſemblables à des pétéchies, elle était légèrement livide dans quelques endroits, la véſicule du fiel était remplie de bile, qui ſemblait être de bonne qualité, les glandes du méſentère étaient plus groſſes que dans l'état naturel, elles reſſemblaient à des grumaux de ſang, la matrice était tellement in-

clinée en avant & à gauche, sur l'os pubis, que son col formait un angle aigu avec le vagin, & que son orifice était tourné à droite & en arrière ; le ligament large du côté gauche était beaucoup plus court que celui du côté droit ; on voyait, sur la face interne de la matrice, de petites lignes rouges & de petits points aussi rouges qui ne faisaient point de saillies.

Les poumons étaient très-sains, & je n'y trouvai rien qui ait pu causer la toux violente dont cette malade fut si fatiguée pendant les derniers jours de sa vie.

Les uns appelent *bilieuse* la fievre continue ou rémittente, que cause un amas de saburre bilieuse dans les premières voies ; les autres la nomment *putride*. J'appele *cette même fievre*, *maligne*, lorsque la matière saburrale, trop profondément fixée, trop-visqueuse, étant entraînée dans le torrent de la circulation, est déposée sur les principaux viscères, & y produit, par sa présence, différens symptômes fâcheux ; ce genre renferme plusieurs espèces connues sous les noms de fievre *pétéchiale*, *pétéchizante*, *milliaire*, *scarlatine*, *des prisons*, *des hôpitaux*, *des camps* ; elles ne diffèrent entr'elles qu'accidentellement.

Les anciens ne donnaient pas aux noms, par lesquels ils désignaient les maladies, la même acception

acception que nous leur donnons; la croûte jaunâtre & inflammatoire qui recouvre le ſang, dans quelques maladies, & qu'ils déſignaient par les noms de *bile*, *ſang bilieux*, *pituiteux*, (ſang crud), *Omon aima*, leur avait fait donner le nom de bilieuſes à celles que nous appelons maintenant inflammatoires. *Baillou* nomme bilieuſes preſque toutes les pleuréſies que nous appelons inflammatoires. *Hyppocrate* lui-même, dans ſon livre intitulé (*de loc in homine*), déſigne la pleuréſie par le nom de *bile*; nous regardons la pleuréſie ſaburrale, comme une maladie toute différente.

Ceux qui veulent tirer avantage de la lecture des anciens médecins, doivent, pour éviter des erreurs funeſtes, non ſeulement apprendre à connaître leur manière de s'exprimer, le ſens que ces auteurs attachent à leur expreſſions, les opinions qui dominaient dans les différens tems; mais encore la manière de raiſonner, particulière à chaque auteur; car nous employons ſouvent les mêmes mots que les anciens, mais nous n'y attachons pas les mêmes idées; ainſi lorſque *Galien*, dans ſon commentaire ſur l'Aphoriſme vingt-trois, du livre premier, recommande de tirer du ſang, dans les fievres *bilieuſes*, juſqu'à produire la ſyncope, lorſque les Arabes défendent au contraire la ſaignée dans ces maladies;

il eſt évident que *Galien* & les Arabes ne veulent pas déſigner la même maladie, & que cependant le premier & les autres ont raiſon. Si nous convenons que *Galien* parle des maladies *inflammatoires* qu'il appèle bilieuſes, & que les Arabes appelent bilieuſe, la maladie que je déſigne par le nom de ſaburrale.

J'ai ſouvent gémi de ce qu'on avait inconſidérément employé la ſaignée, dans des fievres putrides & gaſtriques, ſoit que les malades euſſent été ſaignés avant d'être confiés à mes ſoins, d'après leur propre volonté, ſoit qu'ils l'euſſent été d'après de mauvais conſeils.

On ne peut s'empêcher de plaindre les perſonnes les moins aiſées & les moins éclairées, de ce qu'auſſi-tôt qu'elles ſont malades, elles appellent ſouvent des médicaſtres à leurs ſecours, au détriment de leur bourſe & de leur ſanté, tandis qu'il y a tant d'aziles ouverts à la pauvreté, où tous les ſecours lui ſont fournis avec généroſité.

Je ne ſçais ſi les maladies qui regnent parmi les pauvres, leurs ſont plus funeſtes que les impudens qui ont l'audace de faire la médecine ſans l'avoir appriſe (1), nous devons à la ſage

(1) Ah! combien de fois n'avons-nous pas gémi de voir l'art le plus difficile, la ſcience qui exige la connaiſſance de

prévoyance de notre gouvernement, la diminution de ce mal, plus affreux que la peſte ; les ignorans ſont écartés avec le plus grand ſoin du ſanctuaire d'Eſculape, qu'ils ſouilleraient.

Un très-grand nombre d'obſervations prouve que les émétiques produiſent les meilleurs effets dans ces ſortes de fievres ; les médicaſtres les employent ſouvent, mais ſans réflexion ; n'étant point guidés par l'obſervation, ils confondent tout ; leur ſcience entière conſiſte à purger, ſaigner, émétiſer. Ils *repurgent*, *reſaignent*, *réémétiſent*, ſans avoir égard à la ſaiſon, au ſexe, ou à l'état de la maladie ; ils agiſſent d'après leurs caprices aveugles, ou ſelon que leur empyriſme trompeur les dirige.

La langue *liſſe*, *très-rouge*, *très-chaude ou inégale* (1), à cauſe de la tuméfaction des

---

tant d'autres ſciences, livrés à l'empiriſme & à l'ignorance de tant de médicaſtres ! quand verrons-nous briller le jour heureux, qu'appelent depuis ſi longtems les ſavans & l'humanité, où le gouvernement, chaſſant impitoyablement du ſanctuaire d'Eſculape, tous ceux qui le ſouillent, méritera les actions de grace que Stoll rendait à celui du pays où il vivait. Le meſſage du directoire au corps légiſlatif, les lois qui ſe préparent, annoncent que bientôt l'humanité ſera raſſurée à cet égard.

(1) Parmi les modifications de la ſurface de la langue, qui annoncent des maladies fâcheuſes, j'ai obſervé celles où elle eſt ſeche, liſſe, courbée en tuile, couverte de ſaillies &

papiles qui la recouvrent, quoique d'ailleurs elle ſoit humide, celle qui eſt *ſeche & rude* au milieu comme une langue de bœuf, ou encore celle qui eſt *ſeche & liſſe*, préſagent, d'après mes obſervations très-nombreuſes, une fievre gaſtrique putride, très-longue & très-difficile à guérir; chez tous les malades dont la langue était dans cet état, je faiſais précéder l'uſage des émétiques de celui des inciſifs; je continuais encore ces derniers, & j'achevais la cure de ces maladies, par l'uſage du muriate d'ammoniaque, (*ſel ammoniac*), auquel j'aſſociais ſouvent le quinquina, (*cinchona officinalis*). Après avoir adminiſtré, pendant le premier jour, une tiſanne délayante, j'ordonne une diſſolution de tartrite de potaſſe antimonié, (*tartre*

---

enfoncemens irréguliers, preſqu'imperceptibles, formés ſeulement par ſon enveloppe la plus extérieure, & figurés comme la légère pellicule qui commence à ſe former ſur le lait chaud expoſé au contact de l'air. La rétraction de la pointe de ce corps charnu, lorſqu'elle eſt accompagnée de ſéchereſſe, eſt auſſi très-fâcheuſe; ſouvent cette rétraction ou ſa déviation à droite ou à gauche, eſt dépendante de la conformation vicieuſe de cette partie, ce qu'on doit examiner.

On trouve quelquefois, des langues plus épaiſſes que ce corps ne l'eſt en général, blanchâtres, ayant l'apparence ſaburrales, creuſées d'anfractuoſités profondes, nombreuſes; elles ſont la ſuite d'une conformation particulière.

fribid), & lorſque la proſtration des forces eſt plus grande, je donne le quinquina, (*cinchona officinalis*), en décoction ou en ſubſtance, ſeul ou avec le camphre, ſelon les circonſtances; l'ipécacuanha ne peut pas le plus ſouvent guérir une maladie ſi dangereuſe.

J'aimais mieux traiter les malades dont la langue était blanche, humide, ou couverte d'un limon verdâtre, quoique l'émétique préparé avec l'antimoine leur fut très-utile, cependant l'ipécacuanha (*pſychotria emetica*), donné à pluſieurs doſes, produiſait alors des effets ſuffiſans.

Un purgatif peut rarement ſuppléer un émétique; ce premier médicament augmente très-ſouvent la fievre, qu'un ſeul vomitif étouffe, pour ainſi dire, tout à coup.

Une puſillanimité ridicule écarte ſouvent les émétiques, & les remplace par les purgatifs; quoique les évacuations, par les ſelles, ſoient moins fatigantes, pour le moment, que celles produites par le vomiſſement, cependant la fatigue que cauſent les émétiques, eſt bien plutôt calmée que celle qu'excitent les purgatifs.

Dans les fievres putrides ou ſaburrales, ayant fait ſuccéder l'uſage des émetiques, à celui des délayans, j'ai ſouvent, obſervé, après que la matière morbifique était évacuée, que les malades éprouvaient ou une diminution conſidérable

de tous les symptômes, sur-tout de la cephalalgie, de la pesanteur de tête ou de la cardialgie, & qu'ils étaient presque sans fievre, ou que, malgré l'évacuation d'une grande quantité de saburre, le mal de tête était aussi violent qu'auparavant, & que le pouls continuait d'être faible, petit & fréquent. Dans le premier cas, il suffira de continuer l'usage des incisifs & principalement celui du sel ammoniac, (muriate d'ammoniaque); je pense qu'on doit préférer ce sel aux autres substances salines, parce qu'il est très-bon incisif de la saburre visqueuse, gluante; parce qu'il stimule les fibres engourdies, qui agissent alors plus énergiquement sur les restes de cette saburre.

Mais si, après une évacuation abondante de la matière saburrale, qui ne pouvait séjourner dans les premières voies, sans aggraver la maladie, le soulagement ne répondait pas à l'évacuation, & que le pouls fut encore petit, faible & fréquent, il faudrait employer aussi-tôt le quinquina, (*cinchona officinalis*), le camphre, la serpentaire de virginie, (*saturcia virginiaca*); j'ai vu, une ou deux fois, la racine d'arnica (*arnica montana*), seule ou associée au camphre, produire de bons effets dans cet état de maladie.

Les femmes dont les fibres sont molles, dont

l'eſtomac eſt faible, celles qui ſont chlorotiques, les hommes d'un tempérament délicat, ceux qui ſont épuiſés par les ſaignées faites inconſidérémment, ſont rarement guéris des fievres ſaburrales, par l'uſage ſeul des inciſifs & des émétiques, quoique ces derniers fuſſent indiqués; mais ils ſont ſouvent ſauvés par le quinquina, (*cinchona officinalis*), & les anti-ſeptiques fortifians.

Tous les malades dont les fievres putrides ou malignes, ont traînées en longueur, ſont attaqués, principalement le ſoir & pendant la nuit, d'une toux fatigante; ils ne crachent point, ou bien ils expectorent des crachats écumeux, ou même ſouvent *puriformes*; ils ne reſſentent de douleur à la poitrine que quand ils touſſent fort & long-tems; ils n'éprouvent aucune difficulté de reſpirer, mais la foſſette du cœur eſt douloureuſe, &, ſi l'on y fait attention, on voit l'irritation ſe porter au larinx, au pharinx, & enfin à la poitrine; ſi l'on obſerve bien la ſource de cette toux, on voit qu'elle vient de l'eſtomac, que les poumons ſont ſains, à moins que les fortes ſecouſſes, ſouvent répétées, pendant la longue durée de la toux, n'ayent affaibli les organes de la reſpiration, & n'y aient favoriſé l'accumulation d'humeurs épaiſſes.

Cette toux *ſtomacale*, qui fatigue quelquefois

long-tems les convalefcents, fe guérit par les fortifians, les ſtomachiques, le poligala, (*polygala amara*), le lichen d'Iflande, [*lichen iſlandicus*]; c'eſt à cette ſorte de toux qu'on doit rapporter ces paroles de *Baillou* : « j'ai remarqué que, dans les toux violentes, ſur-tout » lorſqu'elles ſont ſèches, la douleur dépendait » tellement de l'eſtomac, que c'était ſur ce viſcère qu'il fallait porter les ſecours; car de » même que de la difficulté de reſpirer, produit » quelquefois des douleurs ſympatiques de l'hypogaſtre, ainſi la difficulté de reſpirer dépend » quelquefois de la léſion & de la douleur des » viſcères abdominaux; alors il faut négliger la » poitrine & les parties environnantes, & diriger ſes moyens vers ces viſcères; la cauſe » du mal eſt ſouvent cachée dans les hypocondres ».

On voit ſouvent des toux ſtomacales indépendantes d'autres maladies; il eſt ſouvent très-difficile, malgré les recherches les plus ſoigneuſes, de bien connaître la cauſe, *de l'oppreſſion de la poitrine, de la chaleur que les malades y reſſentent, de la toux qui ſuivent après les repas, des crachats puriformés*; car comme ces ſymptômes peuvent dépendre d'une affection originaire de la poitrine, ainſi, & plus fréquemment encore, ſont-ils dus à l'état des viſcères

épigaſtriques, à l'atonie des organes de la digeſtion, chez les hommes faibles qui ont un mauvais eſtomac, qui digère mal, chez les perſonnes ſédentaires, chez les femmes & les enfans, &c. J'ai quelquefois obtenu de bons effets des purgatifs doux, préparés avec la rhubarbe & les ſels neutres, dont je faiſais ſuivre l'exhibition d'un long uſage des amers, du poligala, (*polygara amara*), du lichen d'Iſlande, (*lichen iſlandicus*,) [1].

Lorſque l'eſtomac était fatigué par la préſence de matières ſaburrales crues, & que l'irritation, s'étendant juſques ſur les poumons, ſollicitait une toux violente & continue, & déterminait l'excrétion de crachats ſanguinolens, fournis par la rupture des petits vaiſſeaux du poumon, l'ipécacuanha faiſait quelquefois des miracles; mais j'aurai occaſion, dans la ſuite, de parler plus particulièrement de cet objet.

L'obliquité de la matrice, obſervée chez cette femme, me rappele ce que j'ai lu dans différens ouvrages d'Hypocrate, *ſur les déplacemens de la matrice, de ſa poſition ſur les lombes, de la courbure du cou de ce viſcère, de ſon éléva-*

(1) Dans les hôpitaux, où il eſt difficile de ſe procurer de grandes quantités de ces médicamens, on doit y ſubſtituer les toniques que la nature multiplie par-tout.

tion, de ſa direction vers le cou de la veſſie; les lombes, les os des îles, (coxaux) de ſa ſituation dans les aînes, ſur l'urètre, de ſon obliquité à gauche & vers l'os des îles de ce côté de ſa relaxation, de ſa deſcente, de ſa retro-verſion qui s'oppoſe à l'expulſion des excrémens, de ſon obliquité à droite qui empêche l'évacuation des lochies, de ſon renverſement, de ſa chûte (1).

---

(1) Quoique j'aye aſſayé d'adapter, aux expreſſions du père de la médecine, relatives aux dérangemens de la matrice, les dénomminations qu'on donne maintenant à ces déplacemens, il en eſt cependant encore quelques-unes qui ſemblent indiquer l'illuſion que produiſent, ſur les malades, les ſpaſmes de ce viſcère; je crois donc qu'il eſt utile, pour faciliter l'intelligence de ces citations, de faire connaître ici quels ſont les déplacemens de la matrice.

On donne le nom de deſcente de la matrice, à la ſituation vicieuſe de ce viſcère, dans laquelle, ayant abandonné ſa poſition naturelle, il gliſſe dans le vagin, ou s'échappe même par la vulve. Les différens degrés de cette deſcente portent différens noms; on nomme rélaxation, ce déplacement encore peu conſidérable de la matrice; ce nom indique qu'on penſe qu'il eſt cauſé par le relâchement des ligamens de ce viſcère; dans la deſcente, il eſt plus profondément plongé dans le vagin; il s'eſt précipité hors de la vulve dans ſa chûte. L'orifice tranſverſal de ce viſcère, qu'on remarque à la partie inférieure de la tumeur qu'il forme, ſuffit pour faire diſtinguer ces differens états d'avec le renverſement de la

La diſſection du cadavre de cette femme, celles faites par pluſieurs autres anatomiſtes &

---

matrice. Dans cette diſpoſition, le fonds de la matrice, retourné ſur lui-même, s'échappe par l'orifice de cet organe. Le renverſement eſt complet ou incomplet; dans le premier cas, tout le fonds de la matrice, retourné ſur lui-même, & embraſſé par le cou de ce viſcère, s'échappe à travers la vulve, en entraînant avec lui les parties voiſines. Dans le ſecond cas, ce viſcère, ainſi contourné, ne ſort pas du vagin. On reconnaît l'un & l'autre degré de ce déplacement, à une tumeur elliptique, liſſe, d'une ſenſibilité exquiſe, plus groſſe ſupérieurement, qu'à l'extrémité oppoſée, entourrée, à ſa naiſſance, d'une ſorte de bourelet formé par le cou de la matrice; cette tumeur eſt ſuſceptible d'être réduite. Ce dernier caractère & la ſenſibilité de ces parties, ſuffiſent pour faire diſtinguer les renverſemens de la matrice, d'avec les polypes de ce viſcère; ceux-ci ſont ordinairement portés par un pédicule étroit.

La deſcente & le renverſement de la matrice, s'obſervent chez les filles & chez les femmes, cette derniere ſorte de déplacement eſt plus commune chez les femmes, & après l'accouchement.

Indépendemment des cauſes d'obliquité de la matrice, à droite ou à gauche, déterminée par la faibleſſe, l'inégalité des ligamens de ce viſcère, ou par la torſion de la partie inférieure de l'épine du dos (*du rachis*). Pendant la groſſeſſe, la convexité du rectum, celle de la baſe du ſacrum & du corps des dernières vertébres lombaires, l'S du colon, peuvent auſſi produire les mêmes ſortes d'obliquité, & celle en avant qui forme les *ventres en beſace*. Le corps de la matrice eſt porté à droite, & ſon orifice à gauche, dans l'obli-

les observations réitérées de *Morgagni*, prouvent qu'on doit regarder comme certain, tout ce

---

quité à droite. Le corps de ce viscère est dirigé à gauche, & son orifice à droite, dans l'autre sorte d'obliquité latérale. La résistance que les muscles du bas-ventre opposent à ce viscère, n'ayant pu vaincre l'effort qu'il fait sur eux, il se porte en avant, & tombe quelquefois jusqu'aux genoux dans l'obliquité en avant. Dans ces différentes espèces d'obliquité, l'orifice de la matrice n'est pas toujours diamétralement opposé à son fonds, puisque le cou de ce viscère peut être courbé comme une cornue, ainsi que l'ont observé Deventer, Levret, Bacdeloque, &c.; & que des cicatrices dans le vagin ou d'autres vices accidentels, peuvent dévier cette partie, comme l'a observé le dernier de ces accoucheurs célèbre; on l'a vu s'échapper par l'anneau de l'oblique, même après l'impregnation, y faire hernie, le fœtus s'y développer, & en être extrait par une incision, ou même en sortir par les voies naturelles, après la réduction de cette sorte de hernie, comme le rapporte Ruisch.

On avait pensé que les différentes espèces d'obliquité, & principalement les latérales, étaient occasionnées par la présence du placenta dans ces différens points d'insertion à la matrice; la connaissance exacte des différentes parties au milieu desquelles se développe la matrice, celle du développement de ce viscère, indiquent les véritables causes de ces déviations, & font connaître pourquoi l'obliquité à droite, est plus fréquente; pourquoi celle en avant, l'est ensuite davantage, & pourquoi enfin celle à gauche, est la plus rare de toutes; dirai-je qu'on a aussi établi une autre sorte d'obliquité de la matrice en arrière; mais des praticiens très-exercés ne l'ont jamais observée, & pour qu'elle ait lieu, il

qui vient d'être dit de la ſituation contre nature de la matrice, malgré ce qu'Hyppocrate a dit de la direction de cet organe vers la tête ou vers le cœur, & qui cauſe la ſuffocation; il eſt évident qu'on doit rapporter ces accidens à

---

faut que la partie inférieure du rachis, naturellement convèxe, ſoit très-concave.

Quelques-unes des cauſes qui déterminent les différentes eſpèces d'obliquités de la matrice, aidées de la preſſion qu'exerce, ſur elle, les autres viſcères, & de l'action du diaphragme & des muſcles abdominaux, favoriſent d'autres eſpèces de déplacement de la matrice. Lorſque le fonds de ce viſcère ſe trouve derrière le pubis, & ſon orifice vers le ſacrum, on dit qu'il y a ante-verſion de la matrice; on donne le nom de retro-verſion de la matrice, au déplacement de ce viſcère, dans lequel ſon fonds s'eſt porté vers le ſacrum, & ſon orifice vers le pubis.

On obſerve, chez les femmes, l'ante-verſion & la rétro-verſion de la matrice, pendant les premiers mois de la groſſeſſe; on a vu quelquefois auſſi ce déplacement chez les filles. Quelques-uns des ſymptômes qui indiquent ces dernières ſortes de déviations étant communs à d'autres maladies, on ne développe rarement de la matrice pendant la groſſeſſe; on doit employer le toucher pour les reconnaître, & s'empreſſer de donner, à ce viſcère, ſa direction naturelle; car, pendant la groſſeſſe, la rétro-verſion ſurtout peut s'oppoſer entièrement à l'écoulement des urines, & à l'évacuation des matières fécales; il peut même arriver qu'il ne ſoit plus poſſible de le réduire, ſi on attendait trop longtems. Hunter en cite un exemple funeſte, que rapporte Baudeloque, d'après cet auteur.

des ſpaſmes dont la ſource eſt dans l'hypogaſtre, qui agiſſent ſympatiquement ſur d'autres parties, & que les ſymptômes qu'ils produiſent, ſemblent devoir être cauſés par le changement de ſituation de la matrice.

Dans ſa quarante-huitième lettre Anatomico-médicale, *Morgagni* attribue *l'obliquité antérieure* de la matrice, au relâchement de ſes ligamens; leur atonie ou leur défaut de longueur de l'un ou l'autre côté, ſont certainement les cauſes de l'obliquité latérale de ce viſcère, ſoit que cette manière d'être des ligamens, ſoit accidentelle, ou qu'elle dépende d'un vice de conformation, de ces expanſions membraneuſes; elle peut auſſi être produite par la gibboſité dans laquelle la déviation de l'épine du dos, (du *rachis*,) entraîne les parties voiſines qui y ſont adhérentes (1).

Pour qu'on ne put pas douter de la vérité de ces obſervations, & pour y ajouter des preuves pratiques, cet anatomiſte célèbre confirme par

---

(1) Il eſt aiſé de ſentir, d'après ce que j'ai dit dans la note précédente, que les cauſes d'obliquité de la matrice qu'indique ici Stoll, ne ſont relatives qu'au déplacement de ce viſcère lorſqu'il eſt vide, puiſque la conformation même de cet organe pendant la groſſeſſe, & celle des parties qui l'environnent, peuvent ſeules produire cette déviation.

les expériences d'autres praticiens, ce qu'il avoit obſervé lui-même, que ſouvent la ſituation oblique de l'enfant dans la matrice, cauſait le déchirement de ce viſcère pendant l'accouchement, & que cette ſituation, contre-nature, était plus ſouvent qu'on ne le penſe, due à l'obliquité de la matrice (1).

---

(1) L'obliquité de la matrice, & la poſition oblique de l'enfant dans ce viſcere, ſe trouvent le plus ſouvent réunis; mais lorſque cette ſorte de déplacement de la matrice n'eſt pas dépendante d'un vice de conformation, doit-on penſer avec Morgagni, & avec Stoll qui cite cet auteur, que ce ſoit l'obliquité de la matrice qui détermine la ſituation oblique de l'enfant qu'elle contient; n'eſt-il pas évident au contraire que le développement de l'enfant décide celui de la matrice, & que l'obliquité de ce viſcère, ſuite de ce développement & de la conformation des parties environnantes, eſt plutôt déterminée par l'enfant.

Lorſque Morgagni & d'autres praticiens ont obſervé le déchirement de la matrice, cauſé pendant l'accouchement, par la ſituation oblique de l'enfant, c'eſt que l'art des accouchemens n'avait pas encore acquis le degré de perfection auquel il eſt parvenu depuis; ou bien les femmes, victimes de cet accident, avaient été livrées à des mains inhabiles. Les accoucheurs inſtruits regardent, à préſent, ce vice de poſition, comme peu dangéreux; le paſſage ſuivant de Baudeloque eſt bien fait pour raſſurer les jeunes praticiens & les femmes en couche.

» L'obliquité de la matrice eſt en général bien moins fâcheuſe qu'on ne le dit communément; ce ſerait à la honte

TREIZIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Au commencement d'août, un boulanger, âgé de 23 ans, s'abandonnant un jour de fête,

» de l'art qu'on la regarderait aujourd'hui, avec *Deventer*, » comme la cause la plus ordinaire des accouchemens diffi- » ciles & contre nature; ceux-ci sont extrêmement rares, » & l'obliquité est si fréquente, qu'il n'existe peut-être pas » une femme sur cent, où elle ne soit remarquable. Quand » elle n'est que légère ou même médiocre, loin de nuire à » l'accouchement, elle semble le favoriser; ce n'est qu'autant » qu'elle est extrême, qu'elle peut lui devenir contraire; mais » il est toujours si facile de la corriger, & d'en prévenir » les suites, qu'on pourrait, avec une sorte de raison, at- » tribuer celles-ci autant à l'ignorance de l'accoucheur, qu'à » l'obliquité même. Si les effets en ont été dangéreux pour » quelques femmes & quelques enfans, c'est qu'on a manqué » de lumières pour les prévenir, ou que l'homme instruit a » été appelé trop tard pour les réparer ».

» S'il n'est plus permis de croire... que l'obliquité de » la matrice soit la cause la plus ordinaire des accouchemens » difficiles..., il faut convenir néanmoins qu'elle mérite » la plus grande attention; & qu'en bien des cas, les suites » en seraient fâcheuses, si l'on ne s'en occupait à tems ». L'art des accouchemens, nouv. édit. tom. 1.er, section 2, § 293 & 295.

avec

avec plusieurs de ses camarades, à l'intempérance familière aux gens de cet état, but alternativement beaucoup de vin & de bière; le lendemain il eut la diarrhée, des tranchées & le ténesme.

Au commencement de sa maladie, il allait vingt fois par jour à la garde-robe; quinze jours après, lorsqu'il fut confié à mes soins, vers le milieu d'août, il faisait dans vingt-quatre heures, six selles aqueuses, dans lesquelles on voyait surnager des sortes de bandelettes blanchâtres, qui ressemblaient à des morceaux de pâte, il n'avait ni colique, ni ténesme, il avait la bouche amère, la langue blanchâtre, le pouls petit, il était sans fievre; je lui donnai la racine d'ipécacuanha (*psychotria emetica*) à petites doses répettées; il ne vomit pas, mais il alla très-souvent à la selle, ses forces diminuaient; je lui fis prendre une poudre composée avec le cachou, les myrobolans & l'opium, les selles furent moins nombreuses, mais le vingt-quatre août, je lui trouvai la face hyppocratique, (1) il ne pouvait plus parler, il avoit les extrémités

(1) La paleur du tein, qui est quelquefois plombé, les yeux & les tempes enfoncés, les narines ouvertes, la lividité des lèvres & du nez, tels sont les symptômes qui indiquent la *face hippocratique*.

froides, le pouls très-fréquent, très-petit & tremblant comme s'il eut été près de mourir, les véficatoires, les finapifmes très-irritans, le camphre affocié à la racine d'arnica, (*arnica montana*), ranimèrent fa vie prefqu'éteinte.

Le fept feptembre, la déglutition était embaraffée la voix rauque, une toux qui augmenta de jour en jour, fe joignit à ces fymptômes, & fatigua ce malade ; l'arrière bouche paraiffait faine, elle était cependant tachetée de quelques points rouges fuperficiels.

Quoique les remèdes que j'avais employés euffent femblé avoir arraché ce malade des bras de la mort, cependant, ne pouvant efpérer de le guérir entièrement par ces moyens, vers le neuf feptembre j'eus recours au quinquina avec lequel je mêlai le camphre.

Malgré les foins les plus vigilans, les tégumens qui recouvrent l'os facrum, & les trochanters, commencèrent à s'écorcher, [1] la

(1) Indépendemment des caufes délétères qui, dans les maladies putrides & malignes, déterminent la gangrène des parties dont font re ouvertes le facrum, les trochanters, &c. une économie impitoyable, obfervée dans quelques hôpitaux, hâte encore cet accident, ou même le décide. Dès que les malades rendent involontairement leurs déjections, on enlève le meilleur des matelas ; on recouvre, d'un couffin rempli de bâles d'avoine, la partie du plus mauvais matelas reftant,

toux qui d'abord avait été ſèche, bruyante, ſonore, (le bruit qu'elle produiſait paraiſſait ſortir d'une cavité profonde,) le fatiguait davantage le ſoir & la nuit; enfin il rendit beaucoup de crachats *puriformes*; ſa maigreur augmentait de jour en jour, le pouls était rempant, preſqu'inſenſible, plus vîte que dans l'état naturel, ce malade ne pouvait ſe coucher du côté droit; il reſſentait des douleurs pongitives très-fréquentes dans l'hypocondre gauche; quelquefois, pendant la nuit, une ſueur fétide exſudait de ſon corps, il avait de tems en tems des friſſons aſſez violens pour faire trembler tous ſes membres, il allait à la ſelle comme dans l'état naturel.

---

la plus expoſée à être infectée. Le malade eſt enſuite placé ſur ce couſſin, les feſſes plus élevées que les épaules, & entourées d'un bourelet, formé par la bâle, que la peſanteur du corps chaſſe du centre à la circonférence; ce bourelet eſt d'autant plus dur, que la toile, qui eſt fort groſſe & rude, & la bâle ſont plus anciennes. Indiquer cet arrangement cruel, c'eſt montrer combien il eſt nuiſible; heureux encore les malades, s'ils échappent à la contagion dont ces couſſins renferment les germes infects. Jusques à quand une léſinerie auſſi coupable, ſera-t-elle tolérée au détriment des malheureux malades? Dans d'autres hôpitaux, on préſerve les matelas avec des toiles cirées, placées entre eux & le linceul; cette méthode eſt plus humaine, mais il faut changer les malades au moins deux fois par jour. . . . . .

Le dix-huit ſeptembre, j'ajoutai l'uſage du polygala, (*poligala amara*), & du lichen d'Iſande, (*lichen iſlandicus*), à celui du quinquina (*cinchona officinalis*), & du camphre, les crachats furent moins abondants les jours ſuivants; le ſon de la voix était un peu meilleur, mais depuis quelques jours, il exhalait une odeur particulière, ſi fétide, que les aſſiſtans ne pouvaient la ſoutenir ſans ſe trouver mal; les autres ſymptômes étaient les mêmes.

Le vingt-cinq ſeptembre, après-midi, le pouls devint plus petit, preſqu'imperceptible & très-fréquent, le malade reſſentait quelquefois des douleurs inſupportables dans l'hypocondre gauche il jettait des cris, avait l'eſprit préſent, il mourut le lendemain.

Le côté gauche de la poitrine de ſon cadavre était livide, les muſcles de ce côté étaient auſſi livides & noirs, la cavité gauche de la poitrine contenait à peu-près douze livres de ſérosité trouble, verdâtre & très-fétide; une membrane blanchâtre, ſemblable à de la pâte, recouvrait la face externe du poumon, la plévre, le péricarde, le diaphragme, dans les endroits qui avaient été inondés par la ſérosité, le péricarde renfermait une livre ou environ de ſérosités de même nature que celle contenue dans la poitrine;

il n'était pas tapiſſé de la ſorte de membrane qu'on avait remarqué dans cette cavité.

Le poumon de ce côté était tellement comprimé & rappetiſſé, qu'il ſemblait n'avoir pas rempli ſes fonctions depuis long-tems; cependant en le coupant, il parut ſain. Le poumon droit, qui était naturel, rempliſſait la cavité droite de la poitrine.

Dans le ventre, l'épiploon replié ſur lui-même, ne recouvrait plus les inteſtins, il était très-petit & putréfié; les inteſtins étaient très-livides & preſque noirs, excepté le rectum dont la couleur annonçait qu'il était ſain; on voyait, au commencement de l'ileum, un étranglement qui eut peut-être cauſé, dans la ſuite, la paſſion iliaque, cet inteſtin contenait des matières très-dures & vraiment ſtercorales; après avoir fait pluſieurs contours dans le baſſin, le colon s'ouvrait enfin en montant dans le rectum, l'eſtomac dont l'extérieur était ſain, était livide intérieurement.

Ayant ſcié le crâne, on trouva ſous l'arachnoïde, (feuillet intérieur de la méningine), une lymphe gélatineuſe, les autres parties étaient ſaines.

J'ai ſouvent obſervé, dans cet hôpital, depuis pluſieurs années, ainſi que pluſieurs de mes col-

legues l'ont fait, que les boulangers (1), qui avaient des maladies aiguës, en mouraient plutôt & plus souvent que les autres ouvriers; ils sont ordinairement de mauvaise humeur, lents, stupides, parlent peu, ils ont l'air menaçant, ils sont pâles, ils ont le teint que les grecs désignent par le mot cloron, (jaune), ils sont principalement sujets aux fievres malignes dont ils guérissent rarement.

On doit rechercher la cause de cette dis-

---

(1) Voilà quelles sont les maladies auxquelles Ramazini dit que les boulangers sont sujets, C. &c.

L'action de la farine sur les organes de la respiration des boulangers, les rend sujets à la toux, à la difficulté de respirer; ils ont la voix rauque, & deviennent enfin asthmatiques. Ils sont chassieux.

Après avoir souffert l'action d'un feu violent, ils s'exposent au froid; leurs pores se resserrent, ce qui cause à ces ouvriers, des rhumes de cerveau, des enrouemens, des affections de la poitrine, des pleurésies & des péripneumonies. La pression qu'ils exercent sur la pâte, avec leurs mains, en détermine la tuméfaction; elles sont quelquefois douloureuses & plus grosses que chez les autres artisans; les efforts qu'ils font en pétrissant, donnent, à leurs genoux, une direction en dedans.

Dans les grandes villes, ils sont plus souvent malades que les autres ouvriers; ils sont, ainsi que les meûniers, plus sujets à avoir des poux, d'où vient, à cet insecte, le nom qu'on lui donne vulgairement, *puce de meûnier*.

position dans la manière de vivre, & le travail de ces ouvriers; ils ont souvent une chaleur extrême, après avoir été échauffé par l'action du feu, & par le mouvement qu'ils se donnent, ils se refroidissent tout-à-coup en buvant beaucoup de liquides froids; ajoutez à cela, qu'il sortent de leur boulangerie, même quand il gêle, nuds, n'ayant qu'un linge sur les parties que la décence empêche de nommer.

Il est facile d'indiquer la cause de la toux forte & sonore qui augmentait le soir & la nuit; mais d'où sortaient ces crachats abondants & *puriformes*, les poumons ayant conservé leur intégrité? qui avait produit un épanchement aussi considérable de sérosités? existait-il avant la maladie qui fait le sujet de cette observation, ou bien ce liquide s'était-il épanché lors de l'invasion de la maladie; lorsque ce boulanger, ayant peut-être grand chaud, avait bu, la veille, du vin & de la bierre avec excès ou, encore ce liquide n'aurait-il pas été versé par les extrémités relâchées des vaisseaux, sans pouvoir être absorbé dans la suite, lorsque, vers le vingt-quatre août, ce malade, épuisé, par l'excès des évacuations, avait le pouls misérable, les extrémités froides, & semblait prêt à mourir? & si cette matière s'épancha dans la cavité gauche de la poitrine plutôt qu'ailleurs; cela doit peut-

être ſe rapporter à ce que le poumon de ce côté était plus faible.

La longueur extraordinaire du colon, les circonvolutions qu'il faiſait avant de s'ouvrir dans le rectum, retardaient néceſſairement l'évacuation des matières fécales, la hernie du colon qui eſt très-rare, d'après ce qu'en ont écrit les auteurs, peut quelquefois être la ſuite de cette conformation extraordinaire de cet inteſtin qui l'y diſpoſait.

Comme on l'a déjà obſervé, le vomiſſement des matières ſtercorales peut exiſter ſans léſion de la valvule de Tulpius.

QUATORZIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Un tailleur, âgé de trente-quatre ans, reſſentait, de tems en tems, quaſi depuis douze ans, une douleur au centre de la région épigaſtrique; il était d'ailleurs bien portant, il eut un ſoir, en ſe couchant, des friſſons, qui furent ſuivis de chaleur; le matin du jour ſuivant, il garda le lit, il touſſait, reſſentait une douleur pongitive à chaque côté de la poitrine; il reſpirait

difficilement, ſe plaignait & avait chaud, il ne pouvait reſter couché ſans peine de l'un ou de l'autre côté.

La douleur pongitive diminua à la ſuite d'une troiſième ſaignée, mais l'oppreſſion devint plus grande.

Apporté à l'hôpital, le huitième jour de ſa maladie, je lui trouvai le pouls fréquent, ſans être dur; il avait la peau brûlante, la reſpiration laborieuſe, fréquente; la toux n'était pas forte; il crachait peu, ſes crachats étaient aqueux, muqueux; ſa langue était humide, un peu blanche; il avait l'eſprit préſent; le ventre lâche; il allait ſept ou huit fois à la ſelle dans vingt-quatre heures; le ſang qu'on tira par différentes ſaignées qu'on lui fit, fut toujours couenneux, la croûte inflammatoire dont il était recouvert, était froncée, & avait le bord frangé; ces ſaignées ne changèrent rien à la difficulté de reſpirer, mais la douleur pongitive diminua des deux côtés.

Comme il ſemblait prêt à étouffer, le ſoir du dix-ſeptième jour, tant la reſpiration était devenue courte & difficile, il fut ſaigné pour la dernière fois, le ſang était auſſi couenneux que celui qu'on avait obtenu dès le commencement de la maladie; ce malade fut un peu ſoulagé, juſqu'à l'inſtant où la mort, qui l'enleva à mes

ſoins, vers le milieu de la nuit, l'eut arraché à tous ſes maux.

A l'ouverture de ſon cadavre, on trouva les deux poumons tellement enflammés, qu'il n'y avait que quelques légères portions de ces organes voiſines du ſternum, qui ne fuſſent pas phlegoſées; on vit, dans une très-petite partie du poumon gauche, près de la clavicule, de petits tubercules durs & noirs, de la groſſeur d'un pois; les deux poumons avaient contracté des adhérences très-intimes avec la plévre, excepté avec la partie antérieure, qui, comme je l'ai déjà fait obſerver, n'était pas enflammée. Ces viſcères étaient ſi adhérens au diaphragme, qu'on ne pouvait les en détacher, avec le ſcalpel, ſans bleſſer l'une ou l'autre de ces parties.

La plèvre n'était point enflammée; l'épiploon, roulé comme une corde, ne recouvrait pas les inteſtins; lorſqu'on l'eut déroulé, il était très-petit, la portion droite du colon qui eſt ſituée ſous le foie, (colon droit), était répliée ſur elle-même; les gaz qu'elle contenait l'avaient diſtendue d'une manière étonnante; le colon tranſverſe faiſait, auprès de la rate, un angle droit avec la partie de cet inteſtin qui ſe porte à gauche en deſcendant, (le colon gauche), ſans cependant ſe replier ſur lui-même; ces portions de cet inteſtin étaient rétrécies & reſſerrées,

reſſemblaient à une ſorte de corde ; ſa courbure *ſigmoïde* était auſſi diſtendue par des ſubſtances gazeuſes, elle était vraiment tympanitique, dans l'étendue d'un demi-pied ; les tuniques internes de l'eſtomac étaient d'une couleur plombée ; on remarquait des taches & des points rouges vers ſon orifice inteſtinal ; (le pilore), les vaiſſeaux de l'eſtomac, beaucoup plus larges que dans l'état naturel, étaient variqueux à l'endroit de leurs diviſions, & contenaient beaucoup de ſang noir.

L'inflammation qui occupe preſque toute la maſſe des poumons, eſt très-dangéreuſe, elle ſuffoque les malades qui en ſont attaqués, & les tue ſans qu'on puiſſe obſerver les terminaiſons connues, des inflammations, de ces organes & des autres parties, lorſque le volume de ceux-ci s'eſt tellement accru que, preſſés dans les cavités de la poitrine, ils ne peuvent plus remplir leurs fonctions ; cette inflammation des deux poumons, cauſe la mort en *interceptant* la circulation du ſang, tandis que lorſqu'un ſeul de ces deux viſcères eſt malade, celui qui eſt ſain, le ſupplée.

S'il y avait quelques moyens à oppoſer à cette cruelle inflammation de toute la ſubſtance des deux poumons, ce ſerait dès le commencement de la maladie, & avant que l'inflammation ſe

fut fixée, de tirer une grande quantité de sang, dans une seule fois, & par une large ouverture on pourrait encore obtenir de bons effets de l'application des ventouses scarifiées; le lieu sur lequel on devrait les appliquer, n'est pas indifférent, il serait mieux de le faire sur le dos, entre les deux épaules, la connexion de ces parties avec les organes malades, rend raison de cette préférence; mais je dois dire que, le plus souvent, il n'y a point de remède pour cette maladie, lorsqu'elle est trop avancée.

J'ai observé que les tailleurs (1) sont plus sujets aux maladies de poitrine que les autres artisans; en effet, étant presque toujours assis, le corps courbé & la tête penchée en avant, le sang n'arrose pas également toutes les parties, il *flase* nécessairement, dans les poumons, parce que d'abord les viscères abdominaux comprimés par la situation du corps, ne peuvent

(1) Ramazini ne parle point de la disposition des tailleurs aux maladies de poitrine; il dit seulement qu'ils sont ordinairement pâles; qu'ils ont la tête penchée, l'épine du dos (le rachis) courbée; que la situation habituellement gênée de leur jambes, les rend boiteux, qu'ils sont sujets aux douleurs sciatiques, aux maladies de la peau; à avoir le ventre lâche. &c. Ceci n'infirme cependant pas ce que Stoll dit de ces ouvriers. Ramazini. maladies des artis. c. 30 édit. latine in-4.° Londres.

recevoir une assez grande quantité de sang, ce qui détermine ce liquide à se porter vers les parties situées au-dessus du diaphragme, & encore, parce que, ces ouvriers sédentaires n'inspirant que peu d'air à la fois; le sang, accumulé dans les vaisseaux des poumons, ne peut en sortir aussi vîte qu'il serait nécessaire; une pléthore *locale* des organes de la respiration est la suite de ces dispositions, elle devient une source trop féconde d'autres maladies. Outre que ces ouvriers ménent une vie sédentaire, le travail qu'ils font, étant assis, n'exerçant pas assez leur muscles, pour les fortifier, ils ont nécessairement la fibre lâche, molle, & les muscles débiles.

S'il arrive que quelqu'un dont les poumons sont faibles, lâches, & surchargés de sang, respire imprudemment un air froid, une inflammation générale, & souvent mortelle, s'emparera de ces organes; le crachement de sang est aussi très-fréquent chez ces ouvriers, chez ceux qui serrent trop leur habits sur le ventre, & qui restent long-tems assis dans cet état; chez ceux qui font métier d'écrire (1); cette maladie est

(1) Les maladies des écrivains & des copistes sont les obstructions du foie, de la rate, l'accumulation de saburre crue dans l'estomac, l'engourdissement des jambes; leur

le plus ſouvent chronique, elle n'eſt pas accompagnée de fievre *apyreton*, elle pourſuit les malades qui en ſont attaqués juſques dans leur vieilleſſe la plus reculée; cette hémophtiſie doit être miſe au nombre de celle qu'Hyppocrate dit, *ne pas être dangéreuſe*. liv. 2. Prorth.

Cette maladie, qui n'a pas été aſſez bien décrite, par les modernes, quoiqu'elle ſoit plus fréquente qu'on ne le penſe, était cependant connue d'Hyppocrate; on la trouve décrite dans ſon livre premier des maladies, lorſqu'il parle de la *dilatation variqueuſe* des vaiſſeaux pulmonaires, qu'il nomme *ſpadona* [1], parce que les parois de ces vaiſſeaux ſont dilatées par la ſur-

---

ſang éprouve des obſtacles dans ſon retour; ils ont une mauvaiſe tournure, en général, ils ſont privés de tous les avantages qui réſultent d'un exercice modéré; ils ont des douleurs habituelles de la main & même du bras droit, dont la ſuite peut être la paralyſie de ce membre.

L'atonie du cerveau & du ſyſtême nerveux, ſont chez eux la ſuite de la contention d'eſprit, néceſſaire à leurs fonctions; ils ſont ſujets à la céphalalgie, aux rhumes de cerveau, aux fluxions ſur la gorge & ſur les yeux. Ramazini, Suppl. c. 3 des maladies des différens ouvriers.

(1) *Spadona*, dans ſon acception véritable. Ce mot grec ſignifie extaſe; on l'a employé pour déſigner l'orgaſme vénérien. Le ſpaſme. Hyppocrate s'en eſt ſervi pour indiquer la diſtenſion des tuniques des veines, lorſqu'elles deviennent variqueuſes.

abondance du ſang qui s'y porte, & qu'il s'y forme des varices *kirſoi*.

Voici les propres paroles d'Hyppocrate, toujours concis, énergique comme à ſa coutume : « ſi un vaiſſeau n'eſt pas entièrement rompu, » mais qu'il ne ſoit que diſtendu, comme une » varice, ce qu'on reconnaît aiſément, auſſi-tôt » que cet accident arrive, par une douleur » légère, & une toux ſèche, ſi on néglige » cette maladie, & qu'elle traîne en longueur, » le malade rendra d'abord, par les crachats, » une petite quantité de ſang, un peu noir, » bientôt après il en crachera davantage de » très-pur, enfin il crachera du pus ; ſi vous » entreprenez le traitement de cette maladie, » dès ſon commencement, il ſera bon de ſaigner le malade du bras, & de le tenir à une » diette peu nourriſſante, de ſorte qu'il devienne » très-maigre ».

Je remarquai toujours, chez le malade qui fait le ſujet de cette obſervation, que ſon pouls n'était point *dur* & qu'il devenait plus mou, à meſure que la maladie avançait.

L'accumulation de fluides élaſtiques dans la courbure du colon hepatique, que j'en trouvai remplie eſt une ſource féconde de maladies, chez ceux, ſur-tout, qui ſe livrent trop à la gourmandiſe, & s'abandonnent à l'oiſiveté ; les

matières gazeuſes, contenues dans ce viſcère, cauſent principalement, après le repas, lorſque l'eſtomac eſt ſurchargé, & que l'on ſe tient long-tems aſſis, des anxiétés, donnent de l'humeur, rendent la tête peſante, & produiſent des douleurs précordiales, que des médecins rapportent à des engorgemens des viſcères [1], ſurtout

---

(1) Cette maladie eſt aſſez commune à Rochefort chez les convaleſcens de fievres intermittentes, & chez les perſonnes ſédentaires, dont l'eſtomac ne remplit pas bien ſes fonctions. On la confond ſouvent auſſi avec les obſtructions des viſcères abdominaux, qui y ſont très-fréquentes; elle y cauſe quelquefois cette eſpèce d'indiſpoſition fâcheuſe qui ſurvient après les repas, & pour laquelle Galien fut conſulté par l'Empereur Commode, à qui d'autres médecins voulaient perſuader qu'il éprouvait les accidens qui accompagnent ordinairement l'invaſion de la fievre. Voici la traduction de ce que dit alors ce médecin célèbre:

« Il ne me ſemble pas que l'Empereur ſoit dans les pre-
» miers tems d'un paroxiſme; mais ſon eſtomac eſt froiſſé
» par les alimens qu'il a pris, & qui fermentent avant d'être
» digérés ».

La réponſe de Galien à Commode, lorſque cet Empereur lui demanda d'indiquer les moyens de le guérir de cette indiſpoſition, mérite d'être appelée par ſa ſingularité, & parce qu'elle fait connaître le traitement qu'il y appliqua La voilà:

« Si tout autre malade que vous me conſultait ſur cette
» maladie, je lui ferais prendre, comme j'ai coutume de
» le preſcrire, du vin dans lequel je délayerais un peu de
» poivre; mais les médecins des Empereurs les ayant ac-

aux obſtruc-

aux obſtructions du foie, pour leſquelles ils emploient une longue ſuite de médicamens, juſqu'à ce qu'ils ayent tout-à-fait détruit la ſanté qu'ils s'efforcent de rétablir

La frugalité, les frictions faites le matin ſur le bas ventre, l'exercice, l'uſage de l'eau froide guériſſaient mieux l'hypocondriaſie cauſée par l'excès de la table, que tous les fondans, toniques, antiſpaſmodiques & carminatifs que fournit la pharmacie.

La dilatation preſque variqueuſe des vaiſſeaux

» coutumés à ne ſe ſervir que de remèdes doux, il vous » ſuffira de vous faire placer, ſur l'epigaſtre, une poignée » de laine trempée dans l'onguent de nard chaud ». *Gal. de la manière de connaître les maladies, à ſon ami Poſtumes, chap. 11.*

Sennert déſigne cette maladie, par le nom d'*attrition*; c'eſt une eſpèce de cardialgie qui ſurvient après les repas, avant que la digeſtion ſoit faite, & dans laquelle l'eſtomac, qui eſt brûlant, ſemble être froiſſé; elle eſt accompagnée d'une grande difficulté de reſpirer, d'une ſorte de ſuffocation. *Sennert, médecine pratique, l. 3. 1 part. ſect. 2. ch. 13.*

Les malades ont auſſi quelquefois des borborigmes, des rapports & ſurtout des douleurs ſi aiguës, que, réduits au déſeſpoir, ils ne peuvent ſupporter la plus légère preſſion ſur l'abdomen. J'ai vu des femmes aſſurer qu'elles n'avaient pas autant ſouffert pendant un premier accouchement que pendant cette *attrition*. Les moyens qu'indique Stoll, guériſſent & préviennent ces deux maladies.

de l'eſtomac me rappelle ce qu'a dit de cette maladie *Kœmpt*, dans une diſſertation particulière & qui mérite d'être lue, & après lui le célèbre *Tiſſot* dans une lettre à *Zimmerman*, ſur la maladie noire. L'habitude d'être longtems aſſis, la ſituation inclinée du corps, & la gêne de la circulation du ſang, dans le département gaſtrique, qui en était la ſuite, rendent très-aiſée l'explication des cauſes de la cardialgie dont ce malade ſe plaignait depuis douze ans.

La rupture d'une varice eut peut-être cauſé, par la ſuite, la maladie noire d'Hyppocrate ou l'atrabile.

QUINZIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Un muſicien, âgé de trente-deux ans, fut apporté à l'hôpital, le huit octobre, il était dans le délire, il avait le pouls petit & très-vîte, la plus légère preſſion du doigt en rendait le mouvement inſenſible; je ne pus rien ſavoir autre choſe de ceux qui l'apportèrent à l'hôpital, ſi non que ce malade était détenu chez lui, depuis un mois, où il était traité par un chirurgien d'une

douleur qu'il avait au testicule; ayant examiné les parties de la génération de ce malade, je trouvai le prépuce calleux, il avait contracté de telles adhérences avec le gland, qu'on ne pouvait ni découvrir entièrement cette partie, ni la recouvrir en entier, elle était demi-découverte; je ne vis d'ailleurs aucune exulcération sur d'autres parties; le testicule gauche paraissait un peu plus gros que le droit; l'orifice de l'urètre était si resserré, qu'on ne put y introduire les bougies dont je me sers ordinairement; l'indication de soutenir les forces, était pressante, & quelle que fut la cause du mal, ce que je ne pus découvrir, il était évident qu'il fallait ranimer les restes de la vie, prête à s'échapper, par l'usage des stimulans & des cardiaques réunis, les vésicatoires, les sinapismes, l'infusion de serpentaire de virginie, [*satureia virginica*], de contra-yerva, [*dorstenia contra yerva*], aidés de fortes doses de camphre, élevèrent le pouls, lui donnèrent de la vigueur, & deux jours après le malade reprit ses sens pendant quelques instans; il me dit alors qu'il urinait difficilement & par filet depuis huit ans, que cette indisposition était la suite de plusieurs gonorrhées; il voulut dire beaucoup d'autres choses, mais le délire qui survint, l'en empêcha.

Pendant le tems qu'il fut à l'hôpital, il urina

peu & avec beaucoup de peine, l'introduction d'une très-petite fonde favorisa l'issue d'une urine rouge & teinte de sang; il mourut le douze octobre, vers la fin du jour.

En disséquant l'urètre, on trouva un très-grand resserrement aux environs de la fosse naviculaire; pendant la vie du malade, il formait l'obstacle qu'on rencontrait en introduisant le cathéter, puisqu'après l'avoir franchi, on n'en trouvait plus aucun autre, pour parvenir à la vessie, soit qu'on se servit d'une bougie ou d'une fonde; les parois internes de l'urètre étaient sains, dans le reste du trajet, on n'y voyait aucune cicatrice, aucune carnosité, ni aucune trace de la lésion de ces parties, le veru-montanum, [crête uréthrale], était sain; les orifices des conduits éjaculateurs étaient cependant plus grands que de coutume, celui du côté gauche versait du pus lorsqu'on comprimait la prostate, quand on pressait légèrement cette glande, avec les doigts, il sortait du pus par tous ses canaux excréteurs, quoiqu'ils fussent sains; en la coupant on y trouva plusieurs petits abcès, les uns gros comme une lentille, d'autres comme un pois.

La vésicule séminale gauche était pleine de pus; ses membranes étaient dures, épaisses & enflammées, dans plusieurs points; celle du côté

droit, qui était saine, était remplie de matière fémi..a e; la tunique vaginale était très-adhérente au testicule gauche qui était plus gros que le droit, comme je l'ai déjà dit, lorsqu'on l'ouvrit, on y trouva un abcès gros comme une noix, [nux juglans], du côté opposé à l'épididime.

Les deux cordons spermatiques étaient sains, la vessie contenait une petite quantité d'urine sanguinolente; on voyait, presque sur toute la surface interne, de grande taches, d'un rouge foncé, semblables à des échimoses; les reins étaient plus rouges que dans leur état naturel, & les intestins grêles étaient enflammés.

Je trouvai le poumon droit sain, la substance de celui du côté opposé était presque toute semée de tubercules durs, blancs, solides, de consistance de cartilage un peu mou, la substance de ce poumon, interposée entre ces tubercules, paraissait moins saine que dans l'état naturel; elle s'écrasait entièrement entre les doigts; outre cela, ce viscère était très-adhérent à la plévre.

Toute cette membrane du côté gauche, était épaissie de manière qu'elle avait un pouce dans l'endroit où elle l'était le plus; à la voir & à la toucher, on eut dit qu'elle était formée par un cartilage trop mou, elle en avait la consistance; quelques autres parties de la plévre étaient

blanches, fermes, elles avaient la consistance d'un tendon, elles étaient formées de couches qu'on pouvait séparer avec un scalpel ou sans cet instrument; des morceaux de cette membrane, coupés transversalement, & pressés entre les doigts, versaient du sang de tous les côtés, par les orifices des petits vaisseaux qui sont si abondants dans sa substance; après avoir scié le crâne, on trouva les ventricules latéraux du cerveau remplis d'une sérosité jaunâtre.

SEIZIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Une femme de trente ans, vint, un matin, parmi les pauvres, me demander d'être reçue à l'Hôpital; m'étant informé depuis quand elle était malade, & qu'elle était sa maladie, elle me dit qu'elle avait rendu des selles sanguinolentes, pendant huit jours, que ces évacuations avaient été fréquentes & accompagnées de tranchées, que cependant ni l'un ni l'autre de ces symptômes n'avaient été graves, & que pendant cette maladie, elle avait eu deux accès seulement de fievre quarte; elle se plaignait de ce que ces

évacuations s'étant supprimées depuis quelques jours, son ventre se tuméfiait.

Je dis aux porteurs de chaise de la rendre au lit qu'on lui destinait, mais se fiant à ses propres forces, elle refusa leur secours, monta seule les escaliers, se deshabilla, & mourut tout d'un coup, en s'appuyant sur son lit.

La dissection la plus exacte de la tête n'offrit rien de vicié, on trouva dans chacune des cavités de la poitrine, une livre de sérosité de couleur jaune, le péricarde contenait un peu d'une liqueur semblable; les poumons étaient sains, le cœur était beaucoup plus grand que dans l'état naturel, l'épaisseur de ses parois était relative à son volume, & les cavités de chacun des ventricules étaient proportionnées; la circonférence des tuniques de l'aorte était presque toute ossifiée dans la longueur de quelques lignes, à la sortie de cette artère du cœur, ses valvules épaissies, étaient en partie cartilagineuses ou participaient de la nature de l'os & de celle du cartilage; elles étaient peu mobiles, au lieu de remplir leurs doubles fonctions, elles restaient entr'ouvertes.

Dans le ventre, le foie, quoique sain, était énorme, il occupait l'épigastre & les deux hypocondres; le lobe gauche, qui était porté dans l'hypocondre de ce côté, avait déplacé & chassé

la rate, qui était, elle même, trois fois plus volumineuse que de coutume & de forme triangulaire; l'estomac, très-rapetissé, était affaissé sous le poids de ce foie énorme, il ressemblait plutôt à un gros intestin d'un médiocre volume, dont le centre eut été étranglé dans une étendue d'un demi-pouce, & qui aurait formé de chaque côté deux petits ventricules, communiquant l'un avec l'autre par une ouverture qui eut à peine donné passage à un doigt, la couleur des intestins n'était pas naturelle, elle paraissait indiquer le commencement ou la fin d'une inflammation, on y voyait quelques taches livides.

Quoique cette femme eut enfanté l'année précédente, pour la première fois, la matrice était aussi petite que chez une fille nubile, les œufs contenus dans les ovaires étaient en général de mauvaise qualité.

J'attribue la mort subite de cette malade à l'afflux excessif du sang vers le cœur, déterminé, d'abord par l'action de monter les escaliers, & ensuite par celle de se dévêtir & de se mettre sur son lit, en effet cette liqueur n'avait pas été chassée par l'aorte, en partie affaiblie à sa sortie du cœur, & par les valvules qui n'avaient presque plus de mobilité.

Les vieillards dont les vaisseaux commencent

à s'endurcir, ceux qui se sont livrés à de longs & rudes travaux, ceux chez lesquels le système vasculaire a de la tendance à se solidifier, toutes ces personnes, dis-je, ont le pouls dur & lent, non qu'il soit ainsi modifié par la phlogose, l'épaississement du sang, ou sa trop grande quantité, mais à cause de la roideur des tuniques des vaisseaux; alors les saignées inconsidérées diminuent les forces & causent une faiblesse, bientôt funeste, car la masse des humeurs étant diminuée, elles agissent avec moins de forces sur les parois des vaisseaux, déjà trop solides, & la circulation du sang étant accélérée après la saignée, excite des contractions trop fréquentes des tuniques des artères, qui n'ont plus une force proportionnée à celle de l'impulsion qu'elles reçoivent; l'art ne peut alors rétablir entièrement, par aucun moyen, les rapports qui existaient entre les solides & les liquides.

Comme les personnes ainsi affectées, peuvent moins supporter les saignées, de même l'augmentation du volume ou du mouvement du sang détermine quelquefois, chez ces malades une mort subite; on peut conclure d'après cela, que les rapports qui existent entre les forces motrices & les résistances qu'elles ont à vaincre, sont beaucoup moins grandes chez les individus dont les artères s'endurcissent, que chez ceux dont

les vaiſſeaux ne ſont pas attaqués de cette altération.

Je ſuis entré dans quelques détails, à ce ſujet, afin d'indiquer ce qu'on doit faire, ou ce qu'on doit éviter, lorſque l'on a quelques ſujets de craindre l'oſſification des vaiſſeaux ſanguins; & pour mieux faire connaître ce qui pourrait quelquefois en impoſer au médecin, & le déterminer à preſcrire la ſaignée qui eſt ſi funeſte dans ces circonſtances.

DIX-SEPTIÈME OUVERTURE DE CADAVRE.

Un malade âgé de quarante ans, qui, après avoir été boulanger pendant ſa jeuneſſe, était militaire depuis vingt-trois ans & qui avait ſervi en Pruſſe dans la cavalerie légère, vint à l'hôpital le trois octobre; voilà ce qu'il me dit:

Vingt ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait eu une maladie aiguë dans laquelle il avait été beaucoup ſaigné; il fut bien rétabli, après trois ſemaines, de fréquentes hémorragies du nez le déterminèrent depuis à ſe faire ſaigner, par précaution, quatre fois par an au plus.

Étant très-pâle six ans avant l'invâsion de la maladie, dont il était actuellement atteint, & parce qu'il avait sans cesse la bouche inondée de salive, il avait pris, d'après l'avis de quelqu'un que je ne connais pas, un purgatif qui lui fit rendre un morceau de vers solitaire long de vingt aunes; ayant pris le même purgatif, trois fois, de huit en huit jours, il rendit toutes les fois une portion de vers qui, réunie à la première, formait un total de quarante aunes.

Dans le tems qu'il était soldat, il avait souvent bu de l'eau froide, lorsqu'il avait grand chaud, & jusqu'au jour de son entrée à l'hôpital, il avait fait un usage fréquent de liqueurs spiritueuses; depuis plusieurs années, il était sujet à des douleurs de côté semblables à celles qu'éprouvent les pleurétiques, ou il les négligeait parce qu'elles ne le forçaient jamais à garder le lit, ou bien il les calmait par la saignée.

Il se croyait phtisique depuis huit ans, il crachait peu, difficilement; ses crachats d'abord muqueux, étaient devenus puriformes; il respirait avec peine, sa respiration était accompagnée d'une sorte de sifflement, il était tourmenté, jour & nuit, par une toux fréquente, depuis deux mois sa respiration était plus laborieuse, plus bruyante, ses crachats étaient verts, fétides, peu abondans; il était maigre, toussait

plus souvent, ses cheveux étaient tombés, il s'affaiblissait de plus en plus, il avait, par intervale, des envies de vomir, principalement le matin, lorsqu'il était à jeun, ses efforts étaient le plus souvent inutiles, la diarrhée & une douleur à la région épigastrique, ajoutaient à ses maux, ses jambes enflaient le soir depuis quelques jours.

Ces symptômes augmentèrent malgré l'emploi des moyens d'usage, en pareil cas, la déglutition devint difficile, on pouvait à peine distinguer ce qu'il disait, tant il avait la voix rauque, il mourut le huit novembre.

A l'ouverture de sa poitrine, on trouva le poumon droit très-gravement enflammé dans toute sa substance, excepté dans une très-petite partie du côté du diaphragme; la partie supérieure de ce viscère, contenait un abcès rempli d'un pus féreux, toute la cavité de cette vomique, qui eut pu contenir un œuf d'oie, était tapissée, en dedans, d'expansions blanches qui ressemblaient à des membranes; l'inflammation était plus vive, auprès de cette vomique, que dans les endroits qui en étoient éloignés, on trouva, à peu de distance de ce foyer, un autre petit abcès, gros comme une noix muscade, rempli d'un pus plus épais, & d'un blanc verdâtre.

Le poumon gauche était tellement adhérent au diaphragme, dans tout son pourtour, par une sorte de membrane, qu'il y avait dans le vide que ces parties laissaient entr'elles, c'est-à-dire entre ce muscle & la surface inférieure du poumon, une certaine quantité de sérosité qui n'avait pu s'échaper, à cause des adhérences.

Ce même poumon était encore plus adhérent à la plévre, dans quelques endroits, il était d'ailleurs très-enflammé, excepté dans l'endroit où il touchait le diaphragme, en le coupant, on y découvrait un petit abcès, gros tout au plus, comme une noisette, & rempli de pus de bonne qualité, au reste, la substance des deux poumons était pleine de petits tubercules, dont chacun était composé de plusieurs grains blanchâtres, durs, gros comme une lentille, les ramifications des bronches étaient osseuses, les cartilages du larinx & de la trachée artère, étaient tellement endurcis, qu'ils avaient la consistance des os, la surface interne de ce conduit était rude, sans ulcère, l'ouverture de la glotte très-grande, le péricarde renfermait une livre de sérosité.

Dans le ventre, le foie était volumineux, une couleur jaune pénétrait toute sa substance, une grande quantité de bile noire & visqueuse, remplissait la véscule du fiel, & l'oblitération

du canal cholédoque (biliaire commun) s'oppoſait à l'échapement de cette humeur, même lorſqu'on comprimait le réſervoir qui la contenait; les tuniques de l'eſtomac, qui était très-petit, & qui reſſemblait à un inteſtin, étaient beaucoup plus épaiſſes que dans l'état naturel; les glandes du méſentère étaient beaucoup plus dures que de coutume, & très-rapprochées; les plus volumineuſes d'entr'elles étaient remplies d'une matière ſébacée; les glandes des gros inteſtins plus apparentes qu'elles ne le ſont ordinairement, étaient auſſi très-dures; pluſieurs d'entr'elles ſemblables en cela, à un grand nombre de celles du méſentère, oppoſaient au ſcalpel, une réſiſtance ſemblable à celle qu'on eut trouvé dans les cartilages.

Il ſerait utile de comparer, les remèdes qu'on emploie ordinairement dans les ulcères du poumon & dans la phtiſie, qui en eſt la ſuite, avec les maux que préſente cette ouverture de cadavre; mais ayant déjà détaillé, plus haut, l'hiſtoire d'une ouverture de cadavre, à-peu-près ſemblable, & ayant auſſi indiqué quelques moyens de guérir la phtiſie, le récit abrégé de cette obſervation, doit ſuffir pour confirmer ce que j'ai déjà dit.

DIX-HUITIÈME OUVERTURE

DE CADAVRE.

Une veuve, âgée de trente-ſept ans, fut confiée à mes ſoins, le 25 juin; ſes règles qui avaient été ſupprimées pendant cinq mois, avaient commencé à couler, depuis huit jours; il y en avait onze, qu'après un excès de colère elle avait bu de l'eau froide, alors elle ſe plaignit d'avoir le corps peſant & ſur-tout d'avoir les ſens engourdis; elle eut des horripilations qui furent ſuivies de chaleur, elle n'avait plus d'appetit, elle éprouvait, depuis pluſieurs jours, des alternatives de froid & de chaud.

La veille du jour où elle fut miſe entre mes mains, elle avait pris du ſel d'epſom, (*ſulfate de magneſie*), qui ſollicita trente-ſept ſelles; une ſaignée diminua la péſenteur générale; juſqu'alors elle avait ſupporte ſa maladie, avec aſſez de courage, elle ne s'était point couchée, la céphalalgie, une envie continuelle de dormir, l'état ſaburral de la langue, l'amertume de la bouche qui était auſſi pâteuſe, la conſtriction ſpaſmodique du goſier, furent précédés par des

vomitutitions & la toux; la ſoif était ardente; cette malade n'avait preſque plus de chaleur, des pétéchies couleur de pourpre, ſe montrèrent pendant cette nuit, le pouls était plus vîte que dans l'état ordinaire, mou, elle reſpirait naturellement.

Elle me dit qu'elle avait gardé un enfant malade qui avait des pétéchies, & qui était encore convaleſcent. Peu de jours après l'entrée de cette malade à l'hôpital, les pétéchies ſe diſſipèrent les unes après les autres, mais la ſomnolence continua, elle était toujours peſante; elle avait peur de mourir; elle ſe plaignait beaucoup, elle était très-indocile, elle murmurait tout bas jour & nuit.

Son obſtination, pour obtenir les différentes choſes qu'elle deſirait, était extrême, cependant elle avait le jugement ſain, & la mémoire fidelle.

Son pouls était ou naturel ou ſeulement un peu plus agité & faible que dans l'état de ſanté la chaleur était naturelle, elle éprouvait une douleur de tête qu'elle rapportait aux tempes, elle avait un tintement d'oreilles violent & continuel; pendant la nuit, elle paraiſſait jouir d'un ſommeil tranquille; & elle aſſurait qu'elle ne dormait pas, pendant le jour, quoiqu'elle ſemblat aſſoupie. Ses forces n'étaient pas très-abattues puiſqu'elle ſe tournait aiſément, qu'elle ſe relevait, qu'elle ſe tenait aſſiſe dans ſon lit, & qu'elle pouvait

vait même refter levée, l'anorexie continuait, la bouche était toujours mauvaise sans être amère, d'ailleurs cette malade ne se plaignait ni de la poitrine, ni de l'estomac, ni du ventre.

Elle eut, pendant presque tout le tems que je la soignai, une diarrhée dont elle rapportait toujours la cause au purgatif qu'elle avait pris hors de l'hôpital; quelques moyens que j'aye employé pour arrêter ces évacuations, elles recommencèrent encore. Comme elle paraissait être moins malade, le treize juin, & quelques jours avant, elle mourut, tout-à-coup, à trois heures après midi, en se retournant sur le côté, un quart d'heure après avoir gayement avalé, étant assise sur son lit, un remède qu'on lui avait présenté; alors même elle répandait bien à tout & sans peine; depuis que je la soignais, elle avait cependant plutôt pris des forces qu'elle n'en avait perdu. Ne pouvant pas être présent à l'ouverture de ce cadavre, comme j'en ai l'habitude, parce que j'étais malade, elle fut faite par un chirurgien, & par *Jean-Philippe Ritter*, de Bamberg en Franconie, digne fils de son illustre pere; ce jeune homme après avoir surmonté tous les dégoûts attachés à l'étude de l'art de guérir, passait presque tout son tems au lit des malades, pour apprendre à connaître le caractère des maladies, & la manière de les guérir;

voilà l'hiſtoire de cette ouverture, telle que ce jeune médecin me l'a donnée :

Le cou, les épaules & le dos étaient livides, le ventre mou, les bords des exulcérations faites par les véſicatoires, étaient gangréneux ; la dure mère, (méninge) avait des adhérences plus intimes avec le crâne, qu'elle n'en a ordinairement, une grande quantité de ſang rempliſſait les vaiſſeaux de la pie mère, (meningine), la ſubſtance du cerveau était très-compacte, celle de la moëlle-allongée était ſemée d'un plus grand nombre de points ſanguinolents, que dans l'état naturel ; le ſang remplait le lacis des vaiſſeaux du pléxus choroïde, le ventricule droit ſupérieur contenait plus de ſéroſité qu'on n'y en trouve ordinairement ; l'apophiſe clinoïde poſtérieure & gauche, était raboteuſe ; le poumon gauche, plus mou que de coutume, adhérait par des ſortes de membranes avec la plévre & le diaphragme ; le foie, la rate, le pancréas étaient dans l'état naturel ; les vaiſſeaux coronaires de l'eſtomac pleins de ſang ; on trouva le cœcum, le commencement du colon & le méſentère, enflammés, le méſentère rongé par un ulcère chancreux qui communiquait avec le commencement du colon, y verſait une matière puluacée, fétide, ſemblable aux féces d'huile ; les bords concaves des reins étaient plus grands,

leur sinuosité plus profonde & plus large que de coutume, les autres parties étaient dans l'état naturel.

Je ne fus point étonné de ce que les adhérences du poumon avec les parties voisines, ne gênaient aucunement la respiration; plusieurs observateurs ont souvent remarqué ce phénomène, je l'avais observé de même quelquefois; mais ce à quoi il faut bien faire attention, c'est qu'on trouva quelques portions d'intestin enflammées, sans que la malade se fut jamais plaint de ressentir de la douleur ou de la chaleur dans le ventre, & sans avoir jamais eu de fievre, il est plus difficile de déterminer si l'ulcère qui s'ouvrait dans le colon, & qui fut regardé comme chancreux, par celui qui fit l'ouverture de ce cadavre, était la suite de l'éruption pétéchiale, ou s'il avait été produit par une tumeur ancienne, & qu'on n'avait pas reconnue.

Si la saburre putride, qui a long-tems séjourné dans les intestins, n'en est pas chassée à propos, & par la voie la plus favorable, elle est la cause la plus ordinaire des fievres pétéchiales; elle tue en produisant l'inflammation, les abcès, la gangrène, non seulement des intestins, mais encore du mésentère, du cerveau, des poumons, &c. lorsqu'apres avoir été portée

dans le torrent de la circulation, elle se dépose sur ces parties.

DIX-NEUVIEME OUVERTURE DE CADAVRE.

Une veuve, âgée de quarante & un an, mère de douze enfans, n'ayant plus ses règles, depuis six mois, se plaignait de ce que depuis trois mois, le ventre lui enflait, & d'être très-fatiguée par les vents.

Il y avait deux mois & demi, qu'ayant été, pendant quelques jours, sans appetit & avec la bouche pâteuse, elle fut attaquée d'un cholera; les matières qu'elles vomit alors, étaient bilieuses, elle ressentit, pendant tout ce jour, une très-grande douleur dans le ventre, le lendemain le cholera ne se montra pas, la douleur était la même, le ventre était moins enflé qu'il n'avait coutume de l'être, la douleur qui était diminuée sensiblement, se dissipa pendant quelques tems; un mois après cette malade paraissait bien portante, si ce n'est que son ventre enflait de tems en tems, & paraissait tendu; alors les accidens du cholera se montrerent de nouveau, il cesserent entièrement trois jours

apres; ſa ſanté ſe rétablit enſuite, mais elle ne fut jamais auſſi bonne qu'avant cette maladie.

Ayant été apportée à l'hôpital, le quatre ſeptembre, elle ajouta ce qui ſuit à ce que je viens de raconter; elle n'avait pas été à la ſelle depuis dix jours, il y en avait huit qu'elle vomiſſait, trois ou quatre fois par jour, des matieres bilieuſes, muqueuſes; ces vomiſſemens étaient accompagnés de douleur de tout le ventre, cette douleur devenait plus forte de tems en tems, elle s'étendait de la région lombaire gauche, où elle prenait naiſſance, juſqu'à l'ombilic.

Pendant qu'on l'apportait à l'hôpital, dans une chaiſe à porteur, elle commença à aller à la ſelle, elle y fut ſept fois dans quelques heures; cependant le ventre était enflé, douloureux, la douleur qui paraiſſait être cauſée par une ulcération, s'augmentait par la preſſion; le ventre n'était ni dur, ni tendu; elle n'avait point d'appetit, la chaleur était naturelle, la malade n'avait point ſoif, ſon pouls était mou, naturel, ou un peu plus vîte que dans cet état.

Je lui preſcrivis une émulſion ecoprotique à laquelle j'avais fait ajouter un peu de camphre; elle alla encore quelquefois à la ſelle, les douleurs du ventre diminuérent un peu, & elles augmentaient enſuite par intervalle, mais elles

étaient supportables quand on ne touchait pas cette partie, les borborigmes continuels & les vents qui s'échapaient, soit par le haut, soit par le bas, la fatiguaient beaucoup; elle fit ensuite usage d'émulsions, d'huileux, auxquels j'ajoutais des carminatifs légers, elle en obtint quelque soulagement.

Elle n'avait point de chaleur à la peau, son pouls était très-petit & fréquent, l'anorexie était accompagnée de fadeur de la bouche, laquelle était aussi légerement amère, elle avait le teint d'un jaune pâle, dormait peu, allait aisément à la selle, ses excrémens étaient aqueux, très-puans, couleur de maron; on augmentait les douleurs du ventre, en le touchant, elle urinait avec peine & goutte à goutte, ses urines étaient belles.

Le soir du douze septembre, elle jette tout-à-coup de haut cris, se plaint d'une douleur affreuse du ventre & de ce qu'elle étouffe, son pouls était très-fréquent, très-petit, elle avait l'esprit présent, elle fut plus tranquille une heure après, & mourut au milieu de la nuit, ayant toujours conservé sa présence d'esprit.

La peau de l'hypogastre du cadavre de cette femme était pendante & couverte de rides, comme celle des femmes qui ont fait beaucoup d'enfans, le ventre était un peu enflé & prominent; les

muſcles du bas ventre & de la poitrine, étaient enveloppés d'une grande quantité de graiſſes.

Une matière très-fétide, ſemblable par la couleur & la conſiſtance, à celle que la malade rendait par les ſelles, ſortit du ventre quand on l'ouvrit, tous les inteſtins & le méſentère étaient enflammés, le péritoine qui l'était auſſi, dans preſque toute ſon étendue, préſentait une très-grande quantité de vaiſſeaux ſanguins qui ſerpentaient à ſa ſurface; l'épiploon était non ſeulement enflammé mais encore gangréné dans quelques points. L'iléum, percé d'un trou qui avait trois lignes de circonférence, était rétréci, ſphacelé dans une étendue de quatre travers de doigt, à l'endroit de ſon inſertion avec le cæcum; la cavité de cet inteſtin, retréci, était infiniment petite, on voyait pluſieurs exulcérations ſur ſes parois épaiſſies.

La véſicule du fiel était preſque remplie par trois calculs; elle ne contenait que peu de bile gluante qui les recouvrait, la ſubſtance du foie plus friable que dans l'état naturel, était d'un jaune pâle intérieurement, les autres parties n'offraient aucun changement.

Cette ouverture de cadavre, qui préſente d'ailleurs pluſieurs autres obſervations intéreſſantes, prouve encore que les inteſtins peuvent être

enflammés, quoique les malades, soumis aux accidens de cette inflammation, *n'ayent que peu de fièvre, & ne ressentent presque point de douleurs*, & que cela arrive plus souvent qu'on ne le croit.

Car si nous mesurons la force de la douleur que ressentait la malade, qui fait le sujet de cette observation, d'après ses plaintes, ses cris, son agitation, il sera prouvé qu'elle ne souffrait pas beaucoup du ventre, quoiqu'elle ne put supporter une pression un peu forte sur cette partie.

Cette observation, ainsi que plusieurs autres rassemblées par *Morgagni*, prouvent qu'une légère colique peut devenir tout-à-coup mortelle, après quelques jours, quoique le pouls & les urines soient bons; en effet, cette femme supporta son mal avec assez de facilité pendant les derniers jours de sa vie.

Ce qui paraîtra plus étonnant encore, c'est qu'il conste, d'après les ouvertures de plusieurs cadavres, faites par le célèbre Morgagni & par moi, que les intestins peuvent être très-enflammés *sans que les malades ayent de fievre*, en ne jugeant même de la présence de ce symptôme, non par la fréquence du pouls, mais par l'augmentation de la chaleur de la peau; & j'a

dit plus haut que celle de la malade, dont il eſt ici queſtion, avait toujours été naturelle.

La bonté de l'avertiſſement que donne cet auteur dans le livre troiſieme de ſes Epit. Anatom. & Méd. art. vingt-un, acquière de nouvelles forces par cette obſervation; voilà comme il s'exprime: « lorſque les ſignes ordinaires de » l'inflammation des inteſtins ſe trouveront aſſo- » ciés, chez le même malade, à une douleur » violente & à une fievre aiguë, vous aurez » raiſon de vous en rapporter aux auteurs qui » regardent ces ſymptômes comme les ſignes » les plus certains de l'inflammation de ces par- » ties, ſi cependant la maladie n'était pas com- » pliquée de l'un ou de l'autre de ces accidens, » ou d'aucuns des deux, ou qu'ils fuſſent légers, » gardez-vous de croire que les inteſtins ne » ſont point enflammés, ou qu'ils ne le ſont » que légèrement, & qu'il n'eſt pas poſſible que » ces parties, ſoient gangrenées ou ſphacellées » lorſque ces ſymptômes n'ont pas paru ».

D'après cela, les ſignes diagnoſtics de l'inflammation des inteſtins, indiqués par *Boerhave* tels que la *fievre forte, continue, la ſoif ardente, l'urine couleur de feu, l'abattement ſubit des forces*, ſervent ordinairement très-peu à faire reconnaître l'inflammation des inteſtins, aucun

de ces ſymptômes ne l'indiquait dans la malade dont il s'agit ici.

Sennert place la rétention d'urine (1), parmi les ſignes de l'inflammation des inteſtins, cette malade urinait peu, goutte à goutte & avec peine.

On doit également ranger parmi les cauſes innombrables des coliques & de la paſſion illiaque, cette inflammation des inteſtins, qui entretenue, comme je l'ai obſervé, par les diſpoſitions les plus fâcheuſes, eſt cependant inſidieuſe & perfide quelquefois longtems ſans être très-douloureuſe, & emporte les malades à l'inſtant où ils s'y attendent le moins, lorſqu'elle détermine la gangrene ou le ſphacele des inteſtins.

Morgagni, dont j'ai ſouvent eu occaſion de faire l'éloge, a écrit beaucoup de bonnes choſes ſur cette maladie, & a raconté avec ſoin tout ce qu'*Albertinus* & *Valſava* ont fait dans ces cas.

Ces auteurs n'improuvaient pas la ſaignée au commencement de cette maladie, mais il ne ſaignaient jamais, lorſqu'elle était dans ſon état ou déjà avancée; ils ne diſent point les raiſons

(1) *Deſſault* range auſſi l'inflammation des inteſtins parmi les cauſes de la retention d'urine. *Journal de chirurgie.*

qui les déterminaient, mais l'obſervation leur avait démontré que les malades qu'on avait ſaignés, périſſaient plutôt que ceux qui ne l'avaient pas été, quoique ceux-ci mouruſſent auſſi; ils avaient le plus grand ſoin de ne jamais employer les grands remèdes dans cette maladie; d'après cela, comme de petites doſes de bouillons, de médicamens huileux ſont inutiles, je penſe que tous les autres remèdes le ſont de même, & qu'on jetterait de la défaveur ſur des médicamens utiles, dans d'autres cas, ſi on les employait dans celui-ci (1).

Lorſque la conſtipation eſt opiniâtre, & qu'elle

---

(1) Les praticiens modernes ne s'occupent point aſſez de conſerver aux médicamens énergiques, la réputation qu'ils méritent; ils la compromettent en les adminiſtrant dans des circonſtances déſeſpérées; de-là vient l'indocilité des malades pour des ſecours certains, mais qu'ils ont vu employer infructueuſement. Les anciens médecins, plus philoſophes, aimaient mieux, dans les cas périlleux, avouer l'inſuffiſance de leurs moyens, que de les expoſer à la juſte critique des malades & des aſſiſtans; ils portaient cette attention juſque ſur l'eau employée comme remède, ainſi que le prouve ce paſſage d'Œtius, qui refuſait de faire donner de ce liquide aux malades, de la guériſon deſquels il déſeſpérait. « Lorſqu'on » ne peut eſpérer de ſauver les malades, il eſt inutile (dit » ce médecin) d'expoſer des moyens qui en ont conſervé » beaucoup aux calomnies des ignorans ». Œtius page 332.

ne cède ni aux lavemens ni aux eccoprotiques liquides, je pense, que pour se conduire prudemment, il faut plutôt alors employer les potions huileuses, les bouillons légers, s'abstenir de remèdes, & faire une diette austere, que de recourir à des doses *exagérées* de purgatifs drastiques.

Je n'improuve cependant point ce qu'on lit avoir été observé par des médecins renommés, ou être sanctionné par l'usage, quoique la méthode que je préfère, s'ecarte de celles de ces auteurs.

Pour guérir la passion iliaque, il est on ne peut plus important de connaître la cause qui détermine cette maladie, lorsqu'on ne peut y parvenir, tout ce qu'on fait est dicté par l'empirisme; les moyens qu'on lui oppose, sont en général vagues; on la combat le plus souvent par des remèdes différents, & qui ont des propriétés contraires.

Si l'observation de cette régle, (*lorsque le médecin ne peut pas soulager, il ne faut pas au moins qu'il augmente le mal*), est utile dans quelques cas, c'est précisément dans le traitement de la passion iliaque, quand les causes de la maladie sont tellement cachées que le médecin ne trouve aucune indication qui puisse le

diriger. J'aime mieux avec *Valſava*, ne donner au malade qu'une petite quantité d'huile d'amandes douces, toutes les fois que je ne reconnaîtrai pas la cauſe de la maladie, ou qu'elle ſera de nature à ne pouvoir être combattue par des moyens plus actifs, ſans nuire au malade; en un mot, je préfère dans des cas ſemblables, reſter ſpectateur bénévole, que d'agir ſans avoir connu la cauſe de la maladie, de manière à avoir des regrets en faiſant l'ouverture du cadavre. De legers bouillons de poulet ſeuls, ou mêlés à de petites doſes d'huile d'amandes douces, aidés de la diette la plus auſtère, pendant les accidens de la maladie, ſont eſſentiellement utiles dans la plupart des paſſions illiaques, quelle qu'en ſoit la cauſe, & quand ce moyen & tous les autres ſont inutiles, celui-ci n'eſt pas nuiſible. Le ſouvenir des cauſes qui produiſent le plus ſouvent la paſſion illiaque, démontre la vérité de cette aſſertion.

J'ai éprouvé que les potions huileuſes étaient préférables à tous les autres remèdes, lorſqu'on a à craindre les accidens prochains de cette maladie; j'ai traité cette année deux malades dont la conſtipation étoit on ne peut plus opiniâtre, elle n'était point dépendante d'un vice organique incurable, mais elle paraiſſait entretenue par un ſpaſme auſſi opiniâtre de quelque portion d'in-

teſtin, qui était cauſé par la préſence d'une matière âcre & agaçante; différentes ſortes de purgatifs, même les plus actifs, des lavemens d'abord émoliens, puis irritans, & enfin draſtiques, ne produiſirent aucun effet; une des malades était ſur le point de vomir les matières ſtercorales, car elle vomiſſait tout ce qu'elle prenait ſans qu'on put en empêcher; (ces deux malades étaient de jeunes filles dont le genre nerveux étoit très-irritable), les carminatifs, les opiatiques avaient été inutiles, une potion huileuſe ſeule relâcha le ventre.

La malade qui m'a fourni l'occaſion d'entrer dans ces détails, avait vomi des matières ſtercorales, mais ſeulement celles contenues dans les inteſtins grêles; on ſait d'ailleurs que la ligature de l'inteſtin ileum, faite ſur les chats & les chiens, produit ſouvent cette ſorte de vomiſſement, & qu'il eſt tres-fréquent dans les hernies étranglées de cet inteſtin.

VINGTIÈME OUVERTURE

DE CADAVRE.

Un ébéniſte, âgé de vingt-ſept ans, jouiſſant, depuis long-tems d'une parfaite ſanté, eut un matin un friſſon très-fort qui dura deux heures & qui fut ſuivi d'une chaleur dévorante; à midi ou environ, il fut atteint d'une douleur pongitive à la partie poſtérieure du côté droit, au-deſſous de l'épaule; ſa reſpiration était pénible, il éprouvait un ſentiment d'oppreſſion vers le ſternum; cette douleur ſe porta plus antérieurement à trois heures après midi, elle ſe fixa ſur ce point, elle augmentait quand le malade toussait, la ſoif était ardente, une ſaignée, qu'on lui fit à l'entrée de la nuit, diminua la douleur & l'oppreſſion, il paſſa la nuit ſans dormir.

La douleur était auſſi forte le lendemain que le jour précédent; le malade avait la poitrine très-oppreſſée, ſa reſpiration était plus pénible; on voyait ſur la partie latérale de la langue, qui était blanche, un petit ulcère ſemblable

à un aphte; comme j'étais alors très-malade, il fut visité par le médecin destiné à me remplacer; il lui trouva le pouls plein, vîte & dur, & lui fit tirer une livre de sang, ce qui soulagea un peu ce malade.

Il ne ressentait presque plus de point de côté, le troisième jour de la maladie, l'oppression était diminuée, mais le pouls était fort, plein, très-dur, la respiration difficile; on tira encore dix onces de sang, la croûte inflammatoire qui le recouvrait, était épaisse, visqueuse, le malade n'obtint aucun soulagement de cette opération; on n'observa point d'amélioration le quatrième jour; une saignée de six onces, fournit un sang de même qualité, que le précédent.

Le cinquième jour, le malade était comme la veille, on lui fit une saignée de dix onces, il alla cinq fois à la selle spontanément dans l'après midi.

Il lui survint, le six au matin, une douleur pongitive au côté gauche, qui occupait tout l'espace compris entre la troisième vraie côte, (côte sternale), & la première fausse côte, (côte asternale), en comptant de haut en bas; la partie de l'hypocondre, qui n'est pas recouverte par les côtes, commença à devenir douloureuse, la pression augmentait cette douleur, l'oppression

l'oppreſſion de la poitrine était très-grande, la reſpiration très-difficile, le pouls plein, vîte, dur; on tira une livre de ſang, & on appliqua un véſicatoire ſur le point douloureux.

Ce malade n'avait plus de mal au côté le ſeptième jour, mais l'oppreſſion de la poitrine était augmentée, les anxiétés étaient énormes, la reſpiration ne paraiſſait plus ſe faire que par l'action des muſcles du bas ventre, le pouls était moins fort.

Il ne reſpirait plus le huitième jour, qu'avec la plus grande peine & en haletant; tous les ſymptômes étaient on ne peut plus fâcheux, il mourut.

On ouvrit ſon cadavre, dix-huit heures après ſa mort; on trouva que les deux poumons avaient contracté latéralement & poſtérieurement, par l'intermède d'une ſorte de membrane épaiſſe, blanche, & ſemblable à du lard, des adhérences avec la plévre & le diaphragme; après avoir enlevé cette membrane, par tranches, on vit que la plévre qu'elle recouvrait, était très-ſaine; la ſubſtance du poumon droit était très-enflammée, très-dure, pluſieurs morceaux de ce viſcère, qu'on jetta dans l'eau, furent auſſitôt ſubmergés; le poumon gauche n'était enflammé que dans quelques points, quoiqu'il fut auſſi lié avec

une membrane de même sorte, mais moins épaisse. Cette sorte de membrane avait, dans le plus grand nombre d'endroits, un doigt d'épaisseur, & elle ressemblait très-bien à celle qu'on avait observée recouvrir le sang qui avait été tiré pendant le cours de la maladie; la cavité droite de la poitrine contenait une livre, ou environ, d'une sérosité jaunâtre un peu épaisse, semblable à du pus ou à une matière puriforme; la liqueur du péricarde n'était guere plus abondante que de coutume; le cœur était grand, ses vaisseaux remplis de sang, paraissaient avoir été injectés, une concrétion polipeuse remplissait le commencement de la veine cave.

Dans le bas ventre, les intestins grêles, & sur-tout l'ileum & le jejunum étaient, en partie, très-enflammés, & en partie, gangrenés; une matière *purulente*, ou plutôt une matière *qui semblait être de cette nature*, les recouvrait en quelques endroits; une partie des gros intestins & le mésentère en entier, étaient enflammés; on trouva épanchées, dans la cavité abdominale, huit onces ou environ d'une matière puriforme semblable à celle qu'on avait remarquée dans la poitrine, mais seulement un peu plus consistante; le foie, d'ailleurs sain, était enveloppé de la même sorte de membrane, qui était seulement beau-

coup plus mince, le lobe moyen de ce viscère avait contracté des adhérences avec l'estomac, à l'aide aussi de cette membrane; la rate était saine, l'epiploon, roulé sur lui-même, était légèrement enflammé, les reins étaient dans l'état naturel.

On voit qu'à l'ouverture de ce cadavre, on trouva les intestins enflammés & même déjà en partie gangrenés, le mésentère était aussi enflammé de la manière la plus forte, quoiqu'on n'eut observé, pendant tout le cours de la maladie, aucuns symptômes d'entérite, excepté cette douleur de l'hypocondre gauche qui augmentait par la pression, qui ne survint que le sixième jour de la maladie, & qui ne se faisait plus ressentir le lendemain.

Hippocrate indique, comme funeste, le changement de la pleurésie en péripneumonie, l'expérience confirme son opinion; je pense qu'il s'opéra, chez cette malade, le septième jour, *lorsque la douleur cessa entièrement dans le même tems que les symptômes alarmans, tels que la gêne de la respiration; l'oppression & les anxiétés augmentèrent.*

Voici encore un exemple de pleurésie dans laquelle la plèvre était saine, la matière, dont une partie ressemblait à du pus, & l'autre à des

membranes qui uniſſaient ou recouvraient les viſcères, parait être la même que celle qui, dans les palettes, recouvre le ſang obtenu par les ſaignées, & qu'on appele *croûte phlogiſtique*; cette matière portée, par une criſe fâcheuſe, dans les extrémités des vaiſſeaux exhalants, eſt enſuite dépoſée dans des cavités où la nature ne leur fournit aucune iſſue.

Cela n'eſt pas ſans exemple, puiſqu'il arrive très-ſouvent, dans les angines, que les amigdales enflammées laiſſent exſuder, par tous leurs pores, une ſubſtance inflammatoire qui s'épaiſſit auſſitôt, & reſſemble à une membrane qui recouvrirait ces parties, ou à du pus; c'eſt ce qui fait que ceux qui ont eu de fréquentes inflammations de ces glandes, ſont toujours étonnés d'avoir leurs amigdales entières, après avoir eu des ſuppurations ſi fréquentes de ces parties.

EXTRAIT

DES REGISTRES

MORTUAIRES

DE L'HÔPITAL

DE LA S.te-TRINITÉ.

Lorsque je fus destiné à remplir les fonctions de médecin ordinaire de l'hôpital de la Sainte-Trinité, je cherchai à m'instruire, entr'autre choses, de l'état passé de cet hôpital.

Voilà ce que j'ai recueilli dans les registres qu'on avait commencés depuis quelques années.

On y trouve le nombre des malades entrés dans l'hôpital, & celui de ceux qui y sont morts, pendant chaque mois; c'est par-là que j'ai connu la quantité plus ou moins grande des maladies, dans les différentes saisons de l'année; quoique je sache bien qu'on ne peut pas savoir exactement, par ce moyen, le nombre des maladies qui regnent dans chaque mois; car la quantité

des lits étant fixée, s'il arrive que dans une faiſon, il y ait en même tems pluſieurs maladies de longue durée, on aura reçu peu de malades, dans un tems donné, parce que ceux qui avaient des maladies longues, ont ſéjourné plus long-tems, & que d'autres n'ont pu être admis pendant ce tems.

Il faut encore ſavoir qu'on apporte dans cet hôpital, beaucoup de malades qu'on ne peut eſpérer de guérir, & qu'il y en a qui meurent dès leur arrivée; on a l'habitude de recevoir les plus miſérables de préférence.

Tous les praticiens ne ſe forment pas la même idée du mot malignité, ce qui fait que tous ne regardent pas comme ayant eu des fievres malignes, tous ceux qu'on dit avoir été attaqués de cette maladie, ou être morts de ſes ſuites; je me ſuis apperçu qu'on avait ſuppoſé l'exiſtence de cette maladie; mais on ne doit pas croire qu'un médecin qui l'a été ſi long-tems dans cet hôpital, ait pu commettre l'erreur, ſi groſſière, de claſſer, parmi les fievres malignes, des maladies que les praticiens les moins inſtruits, reconnaiſſent ne pas leur appartenir.

Mais, quelle peut être l'utilité de l'hiſtoire, ſi incomplette, des ouvertures de cadavres, contenues dans ces regiſtres? j'aimerais bien

mieux qu'elle fut exacte, mais à ſon défaut, contentons-nous de celles-ci, pourvu que nous y trouvions la vérité, comme cela n'eſt pas douteux. On ne doit rien dédaigner, pas même les plus petites choſes, lorſqu'il s'agit de faire l'hiſtoire des maladies, pourvu qu'il ſoit bien démontré que les riens, qui ſemblaient ne pas devoir fixer notre attention, ſont le produit des efforts de la nature qui ne trompe jamais.

Un médecin qui a de la ſagacité & qui aime à faire des obſervations, ſource pure de la véritable médecine, qui leur doit ſes progrès, ſait qu'il n'y en a pas de ſi petite qui, quoiqu'elle paraiſſe minutieuſe, ou ſans intérêt, ait ſi peu importante qu'elle ne puiſſe ſervir à reculer les bornes de la ſcience; il ſaura tirer avantage des plus légers ſymptômes que la nature lui aura dévoilé, parce qu'il n'ignore pas qu'ils ne ſont point l'effet d'un haſard aveugle, mais qu'ils ſont déterminés, comme les autres grands phénomènes de la nature qui frappent les yeux des perſonnes, même les moins inſtruites, par les lois immuables & éternelles qui régiſſent l'univers.

Quoique cela ſoit un peu étranger à mon ſujet, je ne peux m'empêcher de dire ici ce que je penſe de la plupart de ceux qui raſſemblent des obſervations, c'eſt qu'il y en a qui ne re-

curieux que les cas rares, étonnans, merveilleux, qui recherchent, avec empreſſement, ces faits qui ne ſe préſentent qu'une ou deux fois dans un ſiecle, & qu'ils placent, avec raiſon, parmi les choſes extraordinaires, tandis qu'ils dédaignent de fixer leur attention ſur les maux auxquels nous ſommes tous les jours en proie, & dont il ne font, pour ainſi dire, qu'effleurer les ſymptômes. Pendant que, ſans s'occuper des maladies les plus fréquentes, ces médecins s'extaſient devant des cas ſurprenans, & qu'on ne rencontre que de tems en tems, ils ne peuvent qu'oppoſer des moyens inutiles, ſouvent même dangéreux, aux maladies les plus communes.

Comme il ne faut pas négliger d'obſerver ces maladies rares, il faut auſſi tâcher de connaître très-exactement le caractère des maladies ordinaires, les rapports qu'elles ont entr'elles, & les tems différens où elles paraiſſent, ceux où elles regnent, & ceux où elles ceſſent leurs ravages, le paſſage de l'une à l'autre, & leurs différentes complications, &c.

La collection de toutes les conſtitutions épidémiques qui ont été décrites, juſqu'à ce jour, rendrait, à l'art de guérir, le ſervice le plus ſignalé, & immortaliſerait ſon auteur, mais je reprends mon ſujet.

On voit dans le nécrologe de 1761, (car je

n'en ai pas trouvé de plus anciens), qu'on avoit reçu à l'hôpital 1056 malades, parmi lesquels on comptait 547 hommes, 509 femmes, & que 120 de l'un ou de l'autre ſexe y étaient morts.

Le printems de cette année fut très-funeſte, l'été & l'automne le furent beaucoup moins, quoiqu'on compta un grand nombre de malades pendant la première de ces deux ſaiſons; les maladies de l'automne furent non ſeulement moins mortiferes mais encore moins nombreuſes; l'hiver fournit un petit nombre de maladies, elles furent à-peu-près auſſi dangéreuſes que celles du printems. Le rapport des morts aux malades reçus à l'hôpital, eſt, à-peu-près, de 1. 8 $\frac{3}{4}$. On liſait au 5 février la note ſuivante:

« Un, mort de tympanite, ſon ventre offrait » une ſurface énorme, il contenait à peine une » livre de férosité, mais les inteſtins étaient » diſtendus au-delà de tout ce qu'on peut ima- » giner, leurs parois avaient l'épaiſſeur du doigt, » elles étaient auſſi enflammées & ſphacelées ».

Au 3 mars celle-ci: « un, mort à la ſuite » d'une luxation des vertébres des lombes, ac- » compagnée de paralyſie des extrémités infé- » rieures ». (membres cocceaux), ce qui fut encore prouvé par la diſſection du cadavre, dans lequel on trouva auſſi « les viſcères abdominaux » & ſur-tout la veſſie ſphacélés ».

Au 5 ſeptembre, on lit celle-là : « une femme » mourut d'une fievre demi-tierce & de la ſu- » puration du méſentère qui en fut la ſuite ».

Les fievres demi-tierces appartiennent à la famille des putrides malignes, produites par un amas de ſaburre dans les premières voies, elles cauſent des abcès dans les viſcères abdominaux, la gangrène & le ſphacelle.

Enfin au 14 octobre, la ſuivante : « un autre » mourut d'une métaſtaſe ſur la poitrine, après » avoir été guérie d'une fievre rémittente de » mauvais caractère ».

Pluſieurs obſervations m'ont appris que la matière morbifique portée du département gaſtrique, dans les ſecondes voies, ſe fixait ſur la poitrine où elle cauſait une toux continuelle, accompagnée de ſifflement & d'une reſpiration bruyante, lorſque les fievres ſaburrales malignes, exanthèmateuſes, avaient été négligées, mal traitées, lorſqu'elles étaient trop avancées, quand on n'avait pas employé les émétiques, ou lorſqu'on ne les avait pas réitérés, quand il eut été néceſſaire de le faire; alors il n'y a plus d'eſpoir de ſauver les malades que par l'uſage des irritans, deſincriſifs, des préparations d'antimoine, du kermès minéral, (oxide ſulfuré rouge d'antimoine), des véſicatoires & la racine d'arnica, (*arnica montana*).

En 1762, on reçut dans l'hôpital, 1030 malades, il en mourut 87, le rapport des morts aux entrans eſt à-peu-près comme 1. 11 $\frac{8}{10}$.

Le nécrologe de cette année n'indique point quel fut le nombre des malades pendant chaque mois, ſi les maladies furent plus dangereuſes, dans une ſaiſon que dans l'autre, cependant les mois d'avril, mai & juin furent les plus funeſtes.

Au mois de janvier, de cette année un malade mourut des ſuites d'une fievre maligne, après la déliteſcence d'une parotide; deux autres moururent de la même maladie, & avec des parotides, dans le mois de mars de la même année; un quatrieme mourut le cinq août: « il avait un ſquirre » énorme au foie, avec une tumeur enkiſtée, » ſemblable à un ſtéatôme; cette tumeur était » remplie par de la graiſſe, mêlée avec beaucoup » de cheveux, toutes les autres parties du bas » ventre étaient auſſi ſquirreuſes ».

Les fievres malignes enlevèrent un plus grand nombre de malades, pendant le mois de décembre, que pendant les autres mois.

Je n'ai pas pu trouver quel fut le nombre de malades entrés à l'hôpital en 1763, 95 moururent; 193 de ceux qui y furent reçus, avaient des fievres malignes; il en mourut vingt-huit

Neuf succombèrent à la dyssenterie qui regna pendant les mois d'août, septembre & octobre.

Le rapport de ceux qui périrent de fievre maligne, à ceux qui en furent attaqués, est comme 1. 6 $\frac{6}{7}$.

Celui des dyssentériques qui moururent de cette maladie, est à tous les autres morts comme 1. 10 $\frac{5}{9}$.

Le rapport des malades qui périrent à la suite de fievres malignes, est aux autres morts, à peu près comme 1. 3.

Le nombre des morts fut plus grand durant l'hyver que pendant les autres saisons, la plupart de ceux qui moururent, étoient des hommes qui succombèrent à des maladies chroniques.

On voit dans ce nécrologe que, le 21 avril, un homme ou une femme mourut « d'une fie-» vre maligne rhumatique, on avait observé » sur ses extrémités, (membres cocceaux & » pectoraux) des tumeurs inflammatoires qui » avaient aussitôt été sphacellées ».

Le 3 septembre, un malade perit, « des sui-» tes d'un ictere (1) noir chronique, accom-

(1) Les médecins distinguent deux sortes d'ictère: l'ictère jaune, c'est le plus commun, & l'ictère noir, c'est le plus

» pagné d'hydropisie ascite ; à l'ouverture de » son cadavre, on trouva le foie ulcéré, cor- » rompu, & les glandes du méfentère squirreuses ».

857 malades furent reçus à l'hôpital en 1764, il en mourut 63, le rapport des morts aux entrans eſt à peu-près comme 1. $13\frac{1}{2}$.

181 eurent des fievres malignes, 24 en moururent ; le rapport de ceux qui succombèrent à cette maladie, eſt à ceux qui en furent atteints à peu-près comme 1. $7\frac{1}{2}$.

Le rapport de ceux qui eurent des fievres malignes, eſt à tous les autres malades à-peu-près comme 1. $4\frac{4}{5}$.

Le rapport de ceux qui moururent de fievre maligne, aux autres morts, eſt comme 1. $2\frac{3}{8}$.

Le nombre des malades fut beaucoup plus

---

rare ; la peau eſt alors d'un jaune pâle & livide ; il eſt entretenu principalement par l'obſtruction de la rate.

Cette maladie eſt aſſez fréquente à Rochefort, à la ſuite des fievres intermittentes, lorſque les malades ont fait de fréquentes rechûtes ; elle eſt ſouvent accompagnée de cette ſorte de fievre.

Je crois pouvoir aſſurer que, dans cette ſorte d'ictère, le quinquina, ſi utile dans les fievres intermittentes, accompagnées de leuco-phlegmatie & même d'aſcite qu'il guérit, comme par enchantement, ne produit pas d'auſſi heureux effets ; que s'il ſuſpend les accès pendant quelques jours, ils paraiſſent de nouveau bientôt après.

petit que pendant les trois années précédentes ; il y eut très-peu de maladies, durant l'automne, elles n'étaient point dangéreuses ; il y en eut moins au printems qu'en été, plus qu'en automne, mais elles furent plus pétillenfes que dans les deux autres faifons ; la conftitution de l'hyver ne différait pas beaucoup de celle du printems ; preſque la moitié de ceux qui moururent, fuccombèrent à des fievres malignes.

Le 6 avril un homme ou une femme mourut » d'une apoplexie qui avait été précédée de » léthargie ; à l'ouverture du cadavre, on trouva » un abcès dans le cervelet, un autre aux en- » virons du rocher, un troiſième auprès des » ſinus latéraux, de ſorte que le trou occipital » était rempli de matière purulente extravaſée, » qui deſcendait vers la moëlle allongée ».

Un autre malade mourut, le 2 novembre, d'une « migraine chronique entretenue par une » tumeur enkiſtée, groſſe comme un œuf de » pigeon, elle était ſituée ſur la ſelle turoi- » que & les nerfs optiques ; on la trouva en » faiſant l'ouverture du cadavre ».

Le nombre des malades reçus à l'hôpital en 1765, fut de 903, il en mourut 87 ; 162 des premiers eurent des fievres malignes, 33 en moururent. Le rapport de tous les morts aux entrans eſt à-peu-près comme 1. 10 $\frac{2}{3}$; celui des morts des

fuites de fievres malignes, à ceux qui en furent attaqués, comme 1. 5 ; celui des malades atteints de fievre maligne, à tous les autres malades, comme 1. 5 $\frac{1}{2}$.

Le rapport de ceux qui moururent de fievre maligne, eſt à tous les autres malades comme 1. 2 $\frac{7}{11}$.

Il y eut plus de mortalité durant le printems que pendant l'été, quoiqu'il y eut beaucoup moins de maladies ; il y eut autant de malades en automne qu'en été, mais le nombre des morts fut plus grand pendant la première ſaiſon ; l'hyver fournit la même quantité de malades que le printems, mais il en mourut un peu moins.

On liſait que le 8 janvier : « une femme, » qu'on venait d'apporter, mourut auſſi-tôt, & » qu'à l'ouverture de ſon cadavre, on avait » trouvé, dans le ventre, une grande quantité » de ſéroſité purulente qui y avait été verſée » par un abcès dont le ſiège était entre les tuniques » de l'eſtomac, & que ce viſcère était percé ».

Qu'un autre malade *était mort*, le 10 du même mois, « des ſuites d'un ictère noir accompagné » d'un vomiſſement continuel ; on avait trouvé, » à l'ouverture de ſon cadavre, le pylore, (*ori-* » *fice inteſtinal de l'eſtomac*), & la partie voi- » ſine du duodénum ſquirreux & cancéreux, la » véſicule du fiel à demi-cartilagineuſe, conte-

» nait, au lieu de lait, un ſérosité blanchâtre ».

Un 3.e avait été ſuffoqué, le vingt mars, » par un aſthme, cauſé par une dilatation étonnante du cœur, & par un polype très-gros » dans le ventricule droit de ce viſcère, accompagnés d'un épanchement, de quatre livres de ſéroſités, dans la cavité droite de la » poitrine ».

Un quatrième ſuccomba, le 7 juillet, « à une » hemitritée ; le méſentère ayant tombé en ſuppuration, & la colliquation en ayant été la » ſuite ».

Le 18 ſeptembre « une fievre rémittente, de » mauvais caractère, dans laquelle il ſurvint des » parotides, enleva un autre malade ».

Enfin un ſixième mourut, le 4 novembre, » des ſuites d'une fievre lente, entretenue par » une tumeur ſquirreuſe enkiſtée, groſſe comme » la tête, ſituée dans la partie droite du ventre » où elle était adhérente à l'ovaire & au muſcle » pſoas; (*prélombo-troehantinien*) elle contenait » une matière purulente, ſemblable à du fromage, » au milieu de laquelle on voyait quelques poils ».

On parle fréquemment, dans ce nécrologe, comme dans les autres : « de malades morts » de fievres malignes, ſuivies d'apoplexie ».

On reçut à l'hôpital en 1766, 1057 malades,

69 moururent, 117 eurent des fievres malignes; quatre de ceux-ci eurent des pétéchies, cinq d'entr'eux une éruption miliaire blanche, 14 furent victimes de cette maladie. Le rapport des morts aux entrans eſt à-peu-près comme 1. 15 $\frac{7}{23}$.

Le rapport de ceux qui eurent des fievres malignes eſt aux autres malades à-peu-près comme 1. 9.

Le rapport de ceux qui moururent de fievre maligne à tous ceux qui eurent cette maladie, eſt comme 1. 8 $\frac{5}{14}$, & celui des morts de cette maladie, à tous les autres, à-peu-près comme 1. 5.

Le printems fournit moins de malades & plus de morts que les autres ſaiſons; malgré le grand nombre de maladies qu'il y eut pendant l'été, on compta peu de morts; l'hyver en fournit plus que les autres ſaiſons, quoiqu'il y eut beaucoup moins de malades durant celle-ci, que pendant le printems; l'automne eut moins de malades que l'été, il y en eut cependant plus que durant l'hyver & le printems; elles ne furent pas très-dangéreuſes.

Le 20 juin, un bleſſé mourut « des ſuites » d'une fracture du crâne, cauſée par une chûte, » le pariétal gauche était fracturé juſqu'à la future » coronale, (frontale), & le droit juſques dans

» l'orbite (1); il y avait trois onces de ſang » épanché à la baſe du crâne ».

« Un hydrophobe, mourut le 2 juillet, vingt- » quatre heures après ſon entrée dans l'hôpital, » il avait été mordu, le 15 du mois précédent; » le 12 août, un malade qui avait une fievre » rhumatiſmale, mourut; l'humeur s'étant portée » ſur la langue & la gorge, le ſuffoqua dans » quelques heures ».

En 1767, on reçut dans l'hôpital 1017 malades, 78 moururent, 93 eurent des fievres malignes, ſans exanthêmes, elles furent compliquées d'éruption miliaire blanche chez douze d'entr'eux, cinq eurent des pétéchies, il y en eut en total 110, 16 ſuccombèrent à cette maladie.

Le rapport de tous les morts aux entrans, eſt comme 1. 13 $\frac{1}{26}$.

Le rapport de ceux qui eurent des fievres malignes à tous les autres malades, eſt, à quelque choſe près, comme 1 à 9 $\frac{3}{11}$.

Celui des malades qui moururent de fievres malignes à tous ceux qui furent attaqués de cette maladie, comme 1. 6 $\frac{7}{8}$.

Il y eut beaucoup de maladies, mais peu dan-

---

(1) Il eſt aiſé de concevoir qu'en diſant ici que la fracture du pariétal, s'étendait juſques dans l'orbite, Stoll néglige de dire que l'os frontal était auſſi fracturé.

géreuſes, durant l'été; le nombre en fut un peu moindre en automne, mais elles étaient très-graves; on compta encore moins de malades pendant l'hyver & le printems, que durant la ſaiſon précédente, on obſerva le même rapport de ceux-ci aux morts.

On lit qu'une des malades mourut, le 25, à » la ſuite d'un ictère noir, cauſé par un ſquirre » du ſphincter de la véſicule du fiel, accompagné » de ſphacelle du foie, les viſcères thorachiques » & abdominaux, avaient une ſituation ren- » verſée telle que le foie ſe trouvait à gauche, » il en était de même de tous les autres viſ- » cères ».

Un autre mourut le 26, « d'une fievre lente » entretenue par l'obſtruction de la rate, & de » toutes les glandes abdominales; on trouva auſſi » pluſieurs hydatides, & une hydropiſie du pé- » ricarde, le péritoine, qui était ſquirreux, avait » acquis l'épaiſſeur du pouce.

Le 12 août, une vieille femme « mourut des » ſuites d'un ictère chronique; à l'ouverture de » ſon cadavre, on trouva le foie ulcéré, des » calculs dans la véſicule du fiel, le méſentère » ſquirreux, & le reſervoir de la bile auſſi » ſquirreux, racorni & cartilagineux ».

Un bleſſé mourut, le 3 novembre, » d'une » appopléxie ſuite d'une chûte; après ſa mort,

» on reconnut une fracture qui, de la future » lambdoïde, s'étendait jusqu'au trou occipital, » il y avait du sang extravasé dans la substance » du cervelet, la méninge, (dure mère) était » déchirée à sa partie antérieure, vers l'os fron- » tal, de telle maniere qu'une partie du cerveau » s'était échappée par cette ouverture, la sub- » stance de ce viscère était aussi toute pleine de » sang extravasé ».

1066 malades furent soignés à l'hôpital, en 1768, 83 y moururent, 115 eurent des fievres malignes sans exanthêmes, un ou deux eurent des pétéchies, quatre une éruption miliaire, blanche. 120 furent attaqués de cette sorte de fievre, il en mourut 17. Le rapport de tous les morts aux malades, est, à peu-près, comme 1. 12 $\frac{8}{9}$.

Le rapport de ceux qui eurent des fievres malignes à tous les autres malades est quasi comme 1. 8 $\frac{5}{6}$.

Celui des malades morts de fievres malignes à tous les autres morts, est comme 1. 4 $\frac{15}{17}$, ou, à quelque chose près, comme 1. 5.

Celui des malades qui succombèrent aux fievres malignes, à tous ceux qui eurent cette maladie, est, à peu-près, comme 1. 7.

Quoiqu'il y eut peu de malades pendant le printems & l'automne, il en mourut cependant plusieurs; malgré le grand nombre de malades,

qu'on obſerva pendant les mois de juin & de juillet, peu d'entr'eux furent victimes des maladies qui regnèrent pendant leur cours.

Il y eut peu de malades & de morts durant l'hyver.

On voit qu'un d'eux mourut, le 17 juin, » d'un ictère noir chronique, ſon cadavre était » très-maigre; à ſon ouverture on trouva le » foie, le cou de la véſicule du fiel, le méſentère » & le réſervoir de Pecquet, (réſervoir lom- » baire), ſquirreux, la véſicule du fiel contenait » un ſang très-noir au lieu de bile ».

J'ai vu, une ou deux fois, en faiſant ouvrir des cadavres, la bile d'un jaune foncé, ſemblable à des fèces d'huile; au premier coup-d'œil, & avant d'y avoir trempé un morceau de papier brouillard, elle reſſemblait à du ſang très-noir. Cependant celui qui a fait cette ouverture a peut-être réellement trouvé du ſang dans la véſicule du fiel de ce cadavre.

Le 20 du même mois, » *un autre malade* » *mourut des ſuites d'un vomiſſement chroni-* » *que, causé par un ſquirre très-volumineux* » *du pancréas, cette glande était très-adhé-* » *rente à l'eſtomac & au foie, qui était obſtrué* » *& ſemé d'un grand nombre d'abcès.*

En 1769, 1133 malades entrèrent à l'hôpital, 75 moururent, 58 eurent des fievres ma-

lignes ſans éruptions, elles furent compliquées de pétéchies chez ſix d'entr'eux, de miliaire blanche, chez trois autres, & de petite vérole confluente chez un d'eux ſeulement.

Le nombre total de ceux qui eurent des fievres malignes s'élève à 68, il en mourut 21.

Le rapport des morts aux entrans eſt, à peu-près comme 1. 15 $\frac{1}{3}$.

Le rapport de ceux qui eurent des maladies malignes, à tous les autres malades, eſt, à quelque choſe près, comme 1. 10 $\frac{11}{17}$.

Le rapport de ceux qui ſuccombèrent aux fievres malignes, à tous ceux qui en furent attaqués, eſt comme 1. 3 $\frac{5}{21}$.

Enfin le rapport de ceux qui moururent de fievres malignes à ceux qui ſuccomberent à d'autres maladies, eſt comme 1. 3 $\frac{4}{7}$.

Il y eut beaucoup de malades pendant l'été, les fievres malignes commencèrent à paraître à la fin de juin, elles étaient dans leur état de force au mois d'août. *aumen.*

Le plus grand nombre des malades qui mourut pendant ce mois, fut victime de cette maladie, il y eut à peu-près autant de malades, durant l'automne que pendant le printems, & moins que durant l'été; le printems fournit plus de morts que les autres ſaiſons; la plupart moururent de maladies chroniques telles que la phtiſie,

l'hydropisie, &c. &c. Après le printems, l'automne fut celle des saisons pendant laquelle il mourut un plus grand nombre de malades; la constitution de l'hyver fut plus salubre que celle des autres parties de l'année.

On voit dans le nécrologe de ce tems, que le 12, « un malade mourut de cachèxie ictérique; à l'ouverture de son cadavre, on trouva » le foie très-volumineux, très-dur, sa substance » interne était d'un jaune rouge, il y avait de » la sérosité épanchée dans le ventre & dans la » poitrine ».

1233 malades furent reçus à l'hôpital en 1770, il en mourut 73, 92 eurent des fievres aiguës, 9 avaient des pétéchies, 7 une éruption miliaire blanche, & 2 une scarlatine.

Le nombre total de ceux qui eurent des fievres malignes s'élève à 104, 24 y succombèrent.

Le rapport de tous les morts à tous les entrans, est, à-peu-près, comme 1. $16\frac{9}{10}$.

Le rapport de ceux qui eurent des fievres malignes à tous ceux qui eurent la même maladie, comme 1. $4\frac{1}{3}$.

Et celui des malades qui succombèrent à cette maladie, à tous les autres malades, comme 1. $3\frac{1}{24}$.

Il y eut beaucoup de maladies pendant l'été, & au commencement de l'automne, c'étaient les

moins dangéreuſes, il y en eut moins au mois de novembre & de décembre, mais elles étaient plus fâcheuſes; le printems en fournit moins que l'été & l'automne, il y eut plus de morts; les uns moururent de maladies chroniques, & les autres de fievres malignes.

On lit dans le nécrologe de cette année, » qu'un malade mourut, d'une aſcite, le 8 janvier; on vit, à l'ouverture de ſon cadavre, » que le foie était ſquirreux, preſque cartilagineux, & que l'abdomen contenait plus de » quarante meſures d'eau ».

Un autre mourut, le 17 février, » d'un ictère » cauſé par l'inflammation du foie; en l'ouvrant » on trouva ce viſcère ſquirreux, ſtéatomateux, » d'un volume énorme, peſant plus de vingt » livres ».

Un troiſième était mort, le 20 mars, « d'un » aſthme ſec, les poumons étaient ſquirreux » dans toute leur ſubſtance, ils adhéraient à la » plévre, le cœur était plus grand que dans » l'état naturel ».

Un autre mourut le 28, « de la même maladie que le précédent; on trouva, dans ſon » cadavre, les poumons adhérens & pleins de » tubercules & un empiéme conſidérable, qui » s'était ouvert dans la cavité de la poitrine ».

Un bleſſé, « était mort, le 12 mai, à la ſuite

» d'une chûte, qu'il fit de très-haut, il avait la » partie inférieure du corps paralyſée, ce qui » avait été occaſionné par la fracture & la luxation de la dernière vertèbre du dos ».

Le 2 juin, un autre mourut » d'un ictère » noir, produit par un ſquirre du foie, & par » la préſence de calculs dans le réſervoir de » ſa bile; le foie était putréfié & gangrené, on » trouva des concrétions pierreuſes, dans le » duodenum ».

1216 malades entrèrent à l'hôpital, en 1771, il en mourut 100, 305 eurent des fievres malignes ſans éruption, 35 avec des pétéchies, 6 avec une miliaire blanche, & deux avec la ſcarlatine, total 348, dont 45 moururent.

Le rapport de tous les morts, à tous les entrans, eſt, à-peu-près, comme 1. 12 $\frac{1}{5}$.

Le rapport de ceux qui eurent des fievres malignes à tous les autres malades, preſque comme 1. 3 $\frac{1}{2}$.

Le rapport de ceux qui moururent de fievre maligne, á tous ceux qui en furent attaqués, comme 1. 7 $\frac{11}{15}$.

Et celui des malades qui ſuccombèrent à la fievre maligne, à tous les autres morts, comme 1. 2 $\frac{2}{9}$.

Il y eut beaucoup de maladies depuis le commencement d'avril juſqu'au commencement de

novembre, elles furent funeſtes au printems; bénignes pendant l'été, l'hyver fournit moins de malades que le printems & plus que l'été; le printemsdonna plus de morts qu'aucunes autres ſaiſons.

» Une malade ayant des angelures qui com-
» mençaient à tomber en gangrene (1), entra
» à l'hôpital, le 27 janvier, elle fut auſſi-tôt
» priſe d'un ſpaſme cynique (2), & de mou-

---

(1) Je ne doute pas que Stoll, dont la ſagacité & l'eſprit obſervateur ſont ſi avantageuſement connus, n'ait bien obſervé que les angelures, dont il parle, étaient gangreneuſes. mais je dois faire remarquer que ſouvent ces tumeurs ſont d'une couleur livide, qui ſe rapproche beaucoup de celle qui diſtingue les parties gangrenées, qu'on voit quelquefois ſe former ſur les extrémités, ſur leſquelles ſe forment ces tumeurs, des ampoules remplies d'une ſeroſité jaunâtre, ſemblables à celles qu'on voit dans la gragrène.

J'ai dû faire cette obſervation en faveur des jeunes praticiens; car ſouvent il n'eſt pas auſſi facile qu'on le penſe de diſtinguer la gangrène, d'avec d'autres maladies. Un médecin qui a joui ici d'une certaine réputation, preſcrivait des ſcarifications profondes ſur de larges échimoſes ſcorbutiques, ſi fréquentes dans les porrs; il ſoutenait que les parties, ainſi échimoſées, tombaient en gangrène.

(2) Les noms de *ſpaſme cynique* indiquent la contraction ſpaſmodique des muſcles d'un ſeul côté de la face, & principalement des zigomato-labiaux ſus-maxillo-labiaux, (zigomatiques, releveurs de l'aile du nez de la lèvre ſupérieure, & canins) qui entraînent obliquement & d'un côté, les lèvres, la bouche & même le nez.

» vemens convulsifs, au milieu desquels elle » mourut ».

» Le 2 avril, un homme qui avait tombé » d'un endroit très-élevé, mourut à la suite » d'une fracture & d'une luxation des vertèbres » des lombes, accompagnées de paralysie des » parties inférieures du corps ».

» Un autre malade fut enlevé, le 14 avril, » par une fievre maligne, compliquée de paro- » tides énormes, qui le suffoquèrent ».

» Le 24 juillet, une autre mourut d'un sphacelle » du visage, causé par une diathèse scorbutique».

» Le 30 juillet, un malade mourut d'un » spasme cynique, au milieu des convulsions ; » on trouva une once de sang épanché à la base » du crâne ».

» Le 16 septembre, un autre mourut de té- » tanos, causé par une commotion de l'épine ».

» Une fievre maligne ayant été suivie d'une a rémittente pernicieuse, le malade qui en était » attaqué mourut le 29 septembre, au milieu » des convulsions qui accompagnèrent le paro- » xisme ».

» Le 10 novembre, un autre malade mou- » rut d'un asthme causé par la dilatation anévris- » matique du cœur, dans lequel on trouva plu- » sieurs concrétions polipeuses, qui avaient la » consistance de cartilages ».

» Enfin le 29 décembre, un malade mourut » d'un aſthme ſec & convulſif; on ouvrit ſon » cadavre, ſes poumons étaient ſquirreux ».

En 1772, on reçut dans l'hôpital 1305 malades, 79 moururent, 352 eurent des fievres malignes ſans éruption, 27 avaient des pétéchies, 8 des miliaires blanches, total 387, dont 33 moururent.

Le rapport de tous les morts aux entrans, eſt, à-peu-près, comme 1. 19 $\frac{1}{2}$.

Le rapport de ceux qui eurent des fievres malignes, à tous les autres malades, eſt, à quelque choſe près, comme 1. 3 $\frac{2}{3}$.

Le rapport de ceux qui ſuccomberent aux fievres malignes à tous ceux qui en furent attaqués, eſt comme 1. 11 $\frac{8}{11}$.

Le rapport de ceux qui moururent de fievre maligne, à tous les autres morts, eſt preſque comme 1. 2 $\frac{4}{11}$.

La fievre maligne moiſſonna le plus grand nombre de ceux qui moururent, depuis le commencement de l'année juſqu'à la fin; la quantité des maladies fut plus grande depuis les premiers jours de mai juſqu'à la fin d'octobre; il y en eut très-peu pendant les mois de novembre & de décembre; il mourut beaucoup de monde vers la fin de l'hyver & pendant tout le prin-

tems, l'été fut moins funeſte, l'automne fut très-ſalubre.

En 1773, on reçut à l'hôpital 1176 malades, 63 moururent, 107 eurent des fievres malignes ſans éruption, 5 eurent des pétéchies, un ſeul une miliaire blanche, le tout s'éleve à 115, 13 en moururent.

Le rapport de tous les morts à tous les entrans, eſt comme 1. 18 $\frac{2}{3}$.

Le rapport de ceux qui eurent des fievres malignes à tous les autres malades en général, eſt à-peu-près comme 1. 10 $\frac{1}{5}$.

Le rapport de ceux qui moururent des ſuites de fievres malignes, à ceux qui eurent ces fievres comme 1. 8 $\frac{11}{3}$.

L'été & le printems virent le même nombre de maladies, mais ils ne fournirent pas la même quantité de morts; le printems fut très-funeſte, la plupart de ceux qui moururent, durant cette ſaiſon, furent moiſſonnés par des fievres aiguës.

Le printems fut plus dangéreux que l'automne, l'été le fut moins que cette dernière ſaiſon, l'hyver fut on ne peut plus ſalubre.

On voit dans ce nécrologe: « qu'un malade » mourut tout-à-coup, le 9 ſeptembre, après » avoir réſiſté à une fievre aiguë, & après avoir » été guéri deux fois d'une fievre rémittente;

» on l'ouvrit, le cœur était très-noir, l'eſtomac » était ſphacellé dans un point ».

» Un autre mourut, le 10 octobre, il était » dans le maraſme, à la ſuite d'un ictère noir; » on trouva, dans ſon cadavre, le méſentère » ſquirreux, ſes glandes étaient preſque carti- » lagineuſes, la véſicule du fiel était remplie de » calculs ».

992 malades entrerent à l'hôpital, en 1774, il en mourut 58, 65 eurent des fievres malignes ſans éruption, 8 eurent des pétéchies, 3 des miliaires blanches, ce qui fait en tout 76, elles moiſſonnèrent 11 d'entr'eux.

Le rapport de tous les morts aux entrans, eſt comme 1-17 $\frac{3}{29}$.

Le rapport de ceux qui eurent des fievres malignes, à tous les autres malades, eſt comme 1. 13 $\frac{1}{19}$.

Celui des malades qui moururent de fievres malignes, à tous ceux qui eurent ces fievres, eſt comme 1. 6 $\frac{10}{11}$.

Le rapport de ceux qui ſuccombèrent aux fievres malignes, à tous les autres morts, eſt comme 1. 5 $\frac{4}{11}$.

Le printems fournit un plus grand nombre de maladies, qui furent auſſi plus dangéreuſes; il y en eut très-peu pendant l'été, qui furent auſſi très-funeſtes, le nombre en fut

plus grand en automne qu'en été, elles furent plus rarement mortelles; la conſtitution de l'hyver fut très-ſalubre.

Un malade mourut, « le 21 février, dans un » accès d'aſthme convulſif, ſuite de la colique » des peintres.

Le nombre des malades qui entrèrent à l'hôpital, en 1775, fut de 1206, 63 ſuccombèrent.

Le rapport de tous les morts aux entrans, eſt comme 1. 19 $\frac{1}{9}$.

Ce regiſtre n'indique pas le nombre des malades qui eurent des fievres malignes & combien il en mourut pendant cette année.

Depuis les premiers jours de mai juſqu'à la fin de ſeptembre, il y eut beaucoup de maladies, qui n'étaient pas très-dangéreuſes. Dans le fort de l'automne, pendant l'hyver & au commencement du printems, le nombre des maladies diminua, mais elles devinrent plus dangéreuſes.

Si l'on compare le nombre de tous les malades qui ont été reçus dans l'hôpital pendant quatorze ans, avec celui de tous ceux qui y ſont morts pendant ce même tems; le rapport des morts aux entrans ſera, à-peu-près, comme 1. 14 $\frac{3}{7}$.

La proportion moyenne du nombre de ceux qui ont ſuccombé aux fievres malignes, pendant

douze ans, avec le nombre de ceux qui ont été atteints de cette maladie, eſt à-peu-près comme 1. 7 $\frac{1}{10}$.

La proportion moyenne du nombre de ceux qui ſont morts de fievres malignes, pendant douze ans, avec le nombre de ceux que moiſſonnèrent d'autres maladies pendant le même tems, dans l'hôpital, eſt à quelque choſe près, comme 1. 2 $\frac{19}{20}$.

14 des 270 malades qui moururent de fievres malignes avaient des parotides, la déliteſcence de cette tumeur critique précéda la mort de cinq autres.

On a remarqué que ſur 298 malades, ayant des fievres malignes, vingt-un *étaient morts de la gangrene des parties les plus comprimées, lorſqu'on eſt couché.*

On parle ſouvent, dans ces nécrologes, d'aſthme mortel cauſé par l'hydropiſie du péricarde & de la poitrine.

On y a noté, très-ſoigneuſement, que beaucoup de boſſus étaient morts de phtiſie, de péripneumonie, d'aſthme, d'hydropiſie de poitrine.

On y a obſervé que le plus grand nombre des phtiſiques, beaucoup d'hydropiques, principalement ceux qui ont de l'eau dans la poitrine, meurent plutôt pendant le printems que dans toute autre ſaiſon.

J'y ai encore ſouvent trouvé, comment les malades, attaqués de fievres malignes, avaient été enlevés par ces maladies, « les uns » moururent dans les convulſions, les autres » phrenétiques, ceux-ci d'apopléxie ſecondaire, » ceux-là d'engorgement du cerveau, qui pro- » duiſait l'hémiplégie ; d'autres avec des paroti- » des, ſoit qu'ils fuſſent ſuffoqués par ces tu- » meurs, devenues énormes, ſoit qu'elles ſe » terminaſſent par déliteſcence ou que la gan- » grene s'en emparat intérieurement; par des » métaſtaſes, ſur les organes de la reſpiration, » par des dépôts dans le ventre, le ſphacelle » des parties plus comprimées lorſqu'on eſt » couché, ou la gangrene des endroits où l'on » avait appliqué les véſicatoires ».

Ces nécrologes, & une obſervation conſtante, prouvent qu'ils y a quelques parties de l'année plus pernicieuſes que les autres : ainſi le printems fournit ordinairement plus de morts que toute autre ſaiſon, l'hyver ſans rapproche beaucoup, ſous ce rapport. On voit ordinairement mourir, dans ces deux ſaiſons, ceux qui ont des maladies longues, tels que les phtiſiques, les hydropiques, &c.

On voit auſſi, dans le printems, des maladies aiguës, de ſorte que beaucoup de malades meurent alors, ſoit de maladies aiguës ou de ma-

ladies chroniques; la manière dont le printems ſe comporte ici diffère donc bien de ce qu'en dit Hyppocrate, l. 3, Aphor. 6., où il aſſure: » que le printems eſt de toutes les ſaiſons la » plus ſalubre, & qu'elle n'eſt aucunement per- » nicieuſe ».

Ces obſervations, & celles de quelques autres praticiens, correſpondent très-bien avec celles de *Süſomilch*; mais un autre ordre s'établit, ſi nous conſidérons plutôt le nombre des maladies qui regnent dans les différentes ſaiſons de l'année que leur mortalité; l'été produit plus de maladies que les autres ſaiſons, mais elles ſont moins dangéreuſes que durant les autres; l'automne en produit moins que l'été, le printems ne fournit très-ſouvent que peu de malades, l'hyver en donne moins encore.

Mais je ne parle ici que de ce qui arrive le plus ordinairement, les annales de la médecine prouvent, en effet, d'une manière irrécuſable, qu'on voit des ſaiſons dont la conſtitution eſt irréguliere & qui tient de pluſieurs autres.

Fin des obſervations faites pendant l'année 1776.

Le citoyen BOBE *prévient qu'il continue de faire imprimer la traduction, qu'il a faite, des autres ouvrages de* Stoll. *L'hiſtoire des maladies que ce médecin célèbre a traitées, à Vienne, pendant l'année 1777, les obſervations dont il l'a accompagnée, ſont ſous preſſe: les autres volumes paraîtront ſucceſſivement. Ceux qui, ne prenant point celui-ci, ſouſcriront pour les derniers volumes du* Ratio Medendi, *qui contiendront à-peu-près autant de feuilles que ce premier, paieront chacun de ces volumes 75 centimes moins cher que ceux qui n'auraient pas ſouſcrit: pour les ſouſcripteurs, le prix des trois volumes ſera de 10 francs cinquante centimes; il ſera de 12 francs pour les autres.*

On ſouſcrit à Rochefort, chez le cit. Bobe *& chez le cit.* Jouſſerant, *imprimeur.*

Il faut affranchir le port des lettres & de l'argent.

ERRATA

DE LA PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Ligne 3 dirois — dirais.
9 connois — connais.
12 expérience — expériences.
P. v l. 18 Après *traduction* une ,
p. vj l. 14 commencai — commençai.
p. vjjj l. 1 après *ſi le lecteur* une ,
id. l. 17 après *organes* effacer la ,
id. l. 21 enterite — entéritie.

Errata de l'avertiſſement de l'éditeur.

p. xjv l. 16 après *eſçarmouche* une ,
id. l. 17 après *de méme* une ,
id. l. 24 après *jugement pratique* changer en , le ;
p. xv l. 8 après *détenus au lit* placer un ;
p. xvjjj l. 2 j'avois — j'avais.
p. xjx l. 7 pluréſie — pleuréſie.
id. l. 8 curatis — curatiùs.
p. 2 l. 19 legere — légère.
27 temparature — température.
4 7 ſtomachique — ſtomacale.
21 *idem* — *idem.*
5 2 *idem* — *idem.*
6 *idem* — *idem.*

p. 6 l. 24 interne — intenſe.
9 7 diatheſe — diathèſe.
24 legere — légère.
26 leurs émails — leur émail.
11 2 après *tranchées* effacer le. laiſſez la ;
26 *Au mois d'avril 1776 de cet ouvrage*, LISEZ, lorſqu'il parle, dans cet ouvrage, des maladies qui regnèrent au mois d'avril 1776.
13 23 poulx — pouls.
16 13 temperents — tempérants.
20 12 rendus — rendu.
24 10 après *ſoins* effacer le . laiſſer la ,
37 14 ſambucus niger — ſambucus nigra.
38 14 après *pulpe* une ,
19 Vauquelin — le citoyen Vauquelin.
39 12 decobus — duobus.
43 6 muccoſit s — muccoſités.
45 18 Fo eſtus — Laforêt.
46 10 fivre — fièvre.
28 Foreſtus — Laforêt.

p 47 l. 7 Après *étranglé* un . Et au lieu de » *les accidens* qu'elle produiſoit ceſſoient quelquefois pour reparaître bientôt après. Lorſque » cette matière maligne & vénéneuſe frappait » comme d'un ſeul coup les muſcles du cou & » de la poitrine, les malades étoient promptement guéris ſi on les ſaignait pendant les ſix

» premières heures de l'invasion de la maladie ;
» & si on leur administrait le même jour un
» purgatif, quoique ce traitement fut contraire
» à l'avis des médecins le plus renommés ».

Lisez Si l'on saignait ces malades, pendant les six premières heures après l'invasion de la maladie, & si on leur administrait un purgatif dans le même jour, quoique cette méthode fut contraire à l'avis des médecins les plus renommés, tous ces malades étaient facilement guéris de ces accidens, qui cessaient quelquefois pour reparaître bientôt après, lorsque cette matiere si maligne, si vénéneuse, qui s'était répandue sur les muscles de la gorge, les traversait en même tems que ceux de la poitrine. Tous ceux &c.

p. 50 l. 13 rhumatiques — rhumatismales.
52 28 ex-osées — exposées.
54 27 disfusion — diffusion.
id. *id.* Bosquillon — le citoyen Bosquillon.
55 8 après *soulagement* un .
57 27 après *fit* effacez *pas*.
63 26 après *bilieuses* ajoutez *&*.
27 après *on le saigna*, au lieu de *peu-à-près*, mettez *ensuite*.
64 18 les *vésicatoires* — le *vésicatoire*.
67 17 de deleterre — délétère.
68 1 effacez *dégagé de la combustion du charbon*.
2 après *mal*, substituez *de*, *à la*.

p. 68 l. 31 asphixe — asphixie.
72 10 après *la chasser* placez une, & non un ;
28 Baillon — Baillou.
74 5 supléé — supplée.
78 28 le goût — la saveur.
81 15 Baillon — Baillou.
84 27 ectere — ictère.
93 26 pass — passé.
94 25 niger — nigra.
95 13 Quant — *Quand*. un . avant ce mot.
16 une , à la place du ; après *l'être*.
28 après *présent* , un .
101 25 voir — devoir.
102 4 mettre une , après *inflammatoires*.
10 le premier période — la première période.
109 20 après *commencement* ajoutez *de cette maladie*.
115 12 Opheleein *lisez* Opheleeine.
117 8 au lieu de alors il ne faut jamais saigner, *lisez* alors la saignée ne convient point du tout.
118 10 après *&*, effacez *de*
146 15 niger — nigra.
139 6 les mots *Vogel. Mat. méd indiquent le polygala chamœbuxus*, doivent former une note.

p. 139 l. 7 de lichen — le lichen.
151 21 cuennenx — couenneux.
152 1 Et accompagnée par intervalle de défaillances légères, *liſez* & interompue, de tems en tems, par des défaillances légères.
155 18 la — une.
162 7 après *générale* mettez une, au lieu du .
164 25 inrention — intention.
171 2 niger — nigra.
186 28 ame — lame.
191 22 ajoutez *ils*, après *néceſſitait.*
195 12 après *alors*, ajoutez *que.*
197 7 fulfure — ſulfuré.
221 23 aronie — atonie.
222 1 ſes — ces.
223 14 dechirés — déchirées.
229 16 dyſcurie — dyſurie.
244 24 différens — déférents.
246 1 ſubſtituer, une, au . après *région.*
254 22 après *époque* un .
255 1 après *ſoins* une , ſeulement.
256 21 putrefiée — putréfié.
275 9 fetters — ſelters.
284 4 coledaque — coledoque.
21 à de la lie — à des féces.
292 16 qu'il eſt — que cet épanchement eſt.

p. 293 l. 3 après *ſanie* un ;

p. 297 l. 4 & 5 renfermer, *omen aima*, entre les parenthèſes des mots, *ſang crud.*

p. 298 l. 3 effacer le . après *raiſon* y mettre une ,

p. 304 l. 24 & 25 *de la toux qui ſuivent après les repas des crachats puriformés*, liſez *de la toux qui ſurvient, principalement après les repas*, des crachats puriformes.

p. 303 l. 4 après *côté* une ,

308 12 Baudeloque — le cit. Baudeloque.
15 on l'a vu, on a vu la matrice.

315 6 rempant — rampant.

318 12 ſujers — ſujets. Après C mettez XXI.

319 18 après *mala die*, ſupprimez le. laiſſez la,
20 placez, après *excès*, la, qui eſt après ou.
26 *prêt à mourir* — près de mourir.

321 22 prêt à étouffer — près d'étouffer.

322 22 gaz — gas.
23 portés après *reſſerées &*, qui eſt avant ce mot.

323 3 gazeuſes — gaſeuſes.

326 25 un . après *ſpadona*, une , après *véritable.*
27 une , après *vénérien.*

327 9 après *séche* un .

328 1 gazeuſes — gaſeuſes.

p. 328 l. 4 *donnent de l'humeur* — mettent de mauvaise humeur.
331 4 après *gland*, ajoutez *telles*.
16 un . après *réunis*.
332 13 fains — faines.
15 un . après *parties*.
334 19 é é — été.
336 25 *n'a ait pas été* — n'avait pu être.
338 20 *fréquent hémorragie* — fréquentes hémorragies.
341 11 découvrait — découvrit.
343 17 pesunteur — pesanteur.
19 après *couchée* un .
344 5 mon — mou.
350 27 cnflé — enflé.
367 21 après *nature* une ;
370 27 ajoutez *de* avant *la*.
374 21 *turoique* — *turcique*.
376 21 *trochantinien* — *trochantinien*,
382 21 *aumen* — accmen.
387 l. 12 une diathèse — le vice.
385 8 sa — la.
393 21 *sans* — s'en.
394 9 *Süfomilch* — Sufsmilch.
22 tient — participe.

Dans l'avertissement qui précède l'errata, au lieu de *ceux qui ne prenant point celui-ci*, lisez *ceux qui en prenant celui-ci*.

Le lecteur bénévole ſuppléera aiſément aux plus légers défauts de ponctuation qui n'ont pas été corrigés, & à l'ommiſſion de pluſieurs accens graves.